

A close-up photograph of a Templar knight's torso. He is wearing chainmail and a white surcoat with a prominent red cross. He holds a sword vertically in front of him with both hands. The lighting is dramatic, highlighting the textures of the armor and the cross.

Glenn Cooper
Le Testament
des
templiers

déjà paru
au **cherche midi**

Le Livre des morts, traduit de l'anglais (États-Unis), par Carine Chichereau, 2010.

Le Livre des âmes, traduit de l'anglais (États-Unis), par Carine Chichereau, 2011.

Glenn Cooper

Le Testament des Templiers

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR DANIELLE MAZINGARBE

COLLECTION **THRILLERS**

cherche
midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Roland Brénin

Couverture : Rémi Pépin 2012.
Photo de couverture : © Stephen Mulcahey/Arcangel Images.

© **Glenn Cooper, 2010**
Titre original : *The Tenth Chamber*
Éditeur original : Arrow Books (Random House)

© **le cherche midi, 2012**
23, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-2443-8

PROLOGUE

1899, EN FRANCE,
DANS LA RÉGION DU PÉRIGORD

Hors d'haleine, les deux hommes se hâtaient sur le terrain glissant, sidérés par ce qu'ils venaient de voir.

Une soudaine averse de fin d'été les avait surpris. La bourrasque s'était déchaînée pendant qu'ils exploraient la grotte, inondant les falaises de calcaire, noircissant les façades abruptes des rochers et noyant la vallée de la Vézère sous un voile de nuages bas.

Une heure à peine auparavant, depuis leur nid d'aigle sur les falaises, l'instituteur Édouard Lefèvre montrait à son jeune cousin Pascal les principaux sites. De lointains clochers se dessinaient nettement sur le ciel majestueux. Le soleil se reflétait sur la rivière. L'orge prospérait dans les champs à travers la plaine.

Mais quand ils avaient émergé de la grotte en clignant des yeux, leur dernière allumette consumée, on aurait dit qu'un artiste avait décidé de tout recommencer et qu'il avait repeint le paysage radieux d'un gris délavé.

Le trajet aller s'était déroulé sans incident, mais leur retour avait pris une tournure plus dramatique avec des torrents qui dévalaient jusqu'en bas des falaises, rendant leur piste boueuse et traître. Les deux hommes étaient de bons marcheurs équipés de chaussures robustes, mais aucun des deux n'était suffisamment expérimenté pour souhaiter se retrouver

perché sur une corniche glissante sous une pluie diluvienne. Pourtant, ils n'avaient jamais envisagé de revenir dans la grotte pour s'abriter.

« Nous devons en parler aux autorités ! insista Édouard, en s'essuyant le front et en retenant une branche pour laisser passer Pascal. En nous dépêchant, nous pourrions être à l'hôtel avant la tombée de la nuit. »

Maintes fois, ils durent se raccrocher à des branches pour ne pas tomber. À un moment, Édouard rattrapa même Pascal par le col en croyant que son cousin avait perdu l'équilibre et allait se précipiter dans le vide.

Quand ils arrivèrent à leur voiture, ils étaient trempés jusqu'aux os. C'était le véhicule de Pascal, en fait celui de son père, un riche banquier ayant les moyens de s'offrir une automobile aussi somptueuse qu'une Peugeot Type 16. Bien que celle-ci fût équipée d'un toit, la pluie avait inondé l'habitacle ouvert. Il y avait une couverture à peu près sèche sous le siège, mais en roulant à dix-huit kilomètres à l'heure, les deux hommes ne tardèrent pas à grelotter et décidèrent donc de s'arrêter au premier bistrot venu pour boire quelque chose de chaud.

Le petit village de Ruac ne comptait qu'un seul café, qui, à cette heure de la journée, accueillait une douzaine de clients installés autour de petites tables en bois. C'étaient des hommes d'apparence rude, de vrais paysans. Tous cessèrent de parler quand les étrangers entrèrent. Certains revenaient de la chasse et avaient posé leurs fusils contre le mur du fond. Un vieux montra l'automobile par la fenêtre, chuchota quelque chose au cafetier et se mit à glousser.

Édouard et Pascal s'assirent à une table, trempés, l'air misérable.

« Deux grands cognacs ! lança Édouard au cafetier. Et le plus vite possible, monsieur, avant que nous ne mourrions de froid ! »

Le cafetier prit une bouteille et dévissa le bouchon. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux noirs, avec de longs favoris et des mains calleuses.

« C'est à vous ? demanda-t-il à Édouard, en montrant la voiture.

– À moi, répondit Pascal. C'est la première fois que vous en voyez une ? »

Le cafetier secoua la tête. Il donna l'impression de vouloir cracher par terre. Mais il se ressaisit et en profita pour poser une autre question.

« D'où venez-vous ? »

Les gens dans le café ne perdaient pas une miette de la conversation. C'était leur distraction de la soirée.

« Nous sommes en vacances, répondit Édouard. Nous sommes descendus à Sarlat.

– Pourquoi venir en vacances à Ruac ? remarqua le cafetier avec un petit sourire en posant les cognacs.

– D’ici peu, beaucoup de gens y viendront, dit Pascal, quelque peu froissé par le ton de sa voix.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Quand notre découverte sera connue, les gens viendront même de Paris, se vanta Pascal. Et même de Londres.

– Une découverte ? Quelle découverte ? »

Édouard essaya de calmer son cousin, mais le jeune homme excité n’entendait pas se taire.

« Nous faisons une randonnée naturaliste le long des falaises. Nous recherchions des oiseaux. Nous avons trouvé une grotte.

– Où ? »

Tout en décrivant leur périple, Édouard vida son verre et en demanda un autre.

Le cafetier fronça les sourcils.

« Il y a beaucoup de grottes par ici. Qu’est-ce qu’elle a de spécial, celle-là ? »

Pendant que Pascal répondait, Édouard remarqua que tous les consommateurs étaient suspendus aux lèvres de son cousin, attentifs à ses moindres mots. En tant que professeur, Édouard avait toujours admiré le talent de narrateur de Pascal, et, à présent, en l’écoutant parler, il s’émerveillait à nouveau de la découverte miraculeuse qu’ils venaient de faire.

Il ferma les yeux un instant en se remémorant les images éclairées par la lumière vacillante de leurs allumettes, et il ne vit pas le signe de tête que le cafetier adressa aux hommes assis derrière eux.

Un bruit métallique lui fit rouvrir les yeux. Le cafetier avait retroussé les lèvres.

Était-ce un sourire ?

Lorsque le sang gicla de la tête blonde de Pascal, Édouard eut à peine le temps de s’étonner avant qu’une balle ne lui traverse le cerveau à lui aussi.

Le bistrot sentait la poudre.

Il y eut un long silence, puis l’homme armé du fusil de chasse finit par dire :

« Qu’allons-nous faire d’eux ? »

Le cafetier se mit à donner des ordres.

« Emmenez-les à la ferme de Duval. Coupez-les en morceaux et donnez-les à manger aux cochons. Quand il fera noir, prenez un cheval et tirez leur voiture au loin.

– Il existe donc vraiment une grotte, dit un vieux tout doucement.

– Tu en as jamais douté ? rétorqua le cafetier avec hargne. J’ai toujours été certain que quelqu’un la découvrirait un jour. »

À présent, il pouvait cracher sans souiller le sol de son établissement. Édouard gisait à ses pieds.

Un crachat bien gras s’écrasa sur la joue ensanglantée de l’homme.

L'incendie se déclencha à cause d'une étincelle provenant d'un fil électrique rongé par une souris dans l'épaisseur d'un mur de plâtre.

L'étincelle atteignit une poutre en bois de châtaignier et le feu se mit à couvrir. Quand le vieux bois fut en flammes, le mur nord de la cuisine de l'église commença à dégager de la fumée.

Si cela s'était produit en pleine journée, le cuisinier ou une des nonnes, ou bien même l'abbé Menaud, venu boire un verre de limonade en passant, aurait donné l'alarme, ou au moins attrapé l'extincteur sous l'évier. Mais cela arriva au cours de la nuit.

La bibliothèque de l'abbaye avait un mur mitoyen avec la cuisine. À une seule exception près, la bibliothèque ne renfermait aucune collection remarquable ou de valeur, mais elle constituait un élément de l'histoire de l'endroit, au même titre que les tombes dans la crypte et les pierres dans le cimetière.

Outre cinq siècles de textes ecclésiastiques courants et de bibles, s'y trouvaient des chroniques concernant des aspects plus séculiers et ordinaires de la vie abbatiale : naissances, décès, recensements, livres médicaux et herbiers, registres de comptes, et jusqu'à des recettes pour faire de la bière et certains fromages. Le seul texte de valeur était une édition du XIII^e siècle de la *Règle de saint Benoît*, la version dite de Dijon, une des premières traductions du latin en ancien français. Pour une abbaye cistercienne rurale au cœur du Périgord, un exemplaire ancien en français du livre de leur saint patron était effectivement quelque chose de particulier, et le livre occupait la place d'honneur au milieu de la bibliothèque adossée au mur en feu.

La bibliothèque était une vaste pièce avec de grandes fenêtres à petits carreaux et un sol en pierres jointoyées carrées ou rectangulaires, mais

jamais au même niveau. La table de lecture au milieu aurait eu besoin de cales pour l'empêcher de branler, et les moines ou les nonnes qui s'asseyaient devant devaient faire attention à ne pas changer de position afin d'éviter de déranger leurs voisins en faisant cogner les pieds de leurs chaises sur le sol.

Les étagères en noyer couleur chocolat qui tapissaient les murs jusqu'au plafond dataient de plusieurs siècles, et elles étaient patinées par le temps. Des tourbillons de fumée se déversaient le long du mur endommagé. Ce fut seulement grâce à la prostate hypertrophiée de frère Marcel que l'issue de cette nuit ne fut pas différente. Dans le dortoir des frères qui se trouvait de l'autre côté de la cour en face de la bibliothèque, le vieux moine se réveilla pour effectuer une de ses rituelles visites nocturnes aux toilettes et sentit la fumée. Malgré son arthrite, il courut dans les couloirs en criant « Au feu ! », et, peu de temps après, la SPV, la Société des pompiers volontaires, remontait l'allée gravillonnée menant à l'abbaye cistercienne de Ruac dans leur vénérable camion Renault.

La brigade desservait plusieurs communes du Périgord noir le long de la Vézère. Le chef de la brigade, Bonnet, était de Ruac, et il connaissait bien l'abbaye. Il était propriétaire d'un café qu'il gérait pendant la journée ; plus âgé que le reste de son équipe, il avait l'air dominateur et le ventre prospère d'un petit entrepreneur, également officier de haut rang de la SPV. À l'entrée menant à la bibliothèque, il passa en coup de vent devant l'abbé Menaud qui, dans sa robe blanche et son scapulaire noir, ressemblait à un pingouin affolé, battant l'air de ses bras courts, et émettant des spasmes gutturaux en guise d'alarme :

« Vite ! Vite ! La bibliothèque ! »

Le chef contempla la pièce enfumée et ordonna à son équipe de brancher les tuyaux et de les tirer à l'intérieur.

« Vous n'allez quand même pas utiliser vos tuyaux ! supplia l'abbé. Les livres ! Il faut les épargner !

– Et comment voulez-vous que nous fassions pour combattre ce feu, mon père ? répondit le chef. En priant ? »

Bonnet cria à son lieutenant, un mécanicien automobile à l'haleine avinée :

« Le feu a gagné ce mur. Abattez les étagères !

– Je vous en supplie ! implora l'abbé. Prenez soin de mes livres. »

Puis, subitement horrifié, l'abbé réalisa que le précieux texte de saint Benoît était directement menacé par les flammes qui progressaient. Il passa précipitamment devant Bonnet et les autres, et l'attrapa sur l'étagère, le berçant tendrement dans ses bras comme si c'était un bébé.

Le capitaine de brigade rugit de façon théâtrale en le voyant intervenir :

« Je ne peux pas faire mon travail s'il se mêle de tout. Qu'on l'emmène. Ici, c'est moi qui commande ! »

Un groupe de moines qui s'étaient rassemblés autour saisirent leur abbé par les bras et l'éloignèrent en silence, mais avec fermeté, dans l'atmosphère enfumée de la nuit. Bonnet prit une hache et l'enfonça à hauteur d'yeux dans une étagère, juste à l'endroit où la version dijonnaise de la Règle se trouvait quelques minutes plus tôt. Il tira en arrière de toutes ses forces. La hache passa à travers le dos d'un autre livre pour atteindre le bois et dispersa des morceaux de papier. L'énorme bibliothèque s'inclina en avant de quelques centimètres et déversa un petit nombre de manuscrits. Il répéta la manœuvre plusieurs fois et ses hommes se mirent à l'imiter à différents endroits le long du mur.

Bonnet avait toujours eu du mal à lire et nourrissait une certaine rancune contre les livres : cette aventure lui procurait un plaisir sadique. Quatre pompiers s'accrochèrent ensemble aux étagères et tirèrent leurs haches simultanément. La grande bibliothèque s'inclina et, dans un torrent de livres semblable à une avalanche de pierres sur une route de montagne, atteignit son point de basculement.

Les hommes coururent pour se mettre à l'abri et la bibliothèque s'effondra bruyamment sur le sol en pierre. Bonnet conduisit ses hommes derrière le meuble qui reposait sur des tas de volumes. Tandis qu'ils se frayaient un chemin vers le mur en feu, leurs lourdes bottes écrasaient les livres, et celles de Bonnet traversèrent même les étagères de noyer.

« C'est bon, cria Bonnet, en respirant bruyamment sous le coup de l'effort. Ouvrez-moi ce mur et envoyez-y vite de l'eau ! »

À l'aube, les pompiers arrosaient encore les quelques derniers points incandescents. L'abbé fut enfin autorisé à retourner à l'intérieur. Il entra en traînant les pieds comme un vieillard. Il avait à peine soixante ans, mais la nuit l'avait beaucoup éprouvé. Il paraissait tout voûté et frêle.

Il se mit à pleurer en voyant le saccage. Les étagères étaient fendues, les livres trempés, avec de la suie partout. Le mur brûlé était presque entièrement tombé et, à travers, on distinguait la cuisine. Il ne comprenait pas qu'ils n'aient pas pu combattre le feu par la cuisine. Fallait-il détruire tant de livres ? Heureusement, l'abbaye avait été sauvée, et on ne déplorait aucune victime, il devait en être reconnaissant. Ils se remettraient au travail. Ils le faisaient toujours.

Bonnet s'avança vers lui à travers les décombres et lui offrit un rameau d'olivier.

« Je suis désolé d'avoir été aussi dur avec vous, dom Menaud. Je faisais seulement mon travail.

– Je sais, je sais, dit l'abbé, l'air hébété. C'est seulement que... eh bien, tant de dégâts.

– Le feu ne se traite pas à la légère, je le crains. Nous allons bientôt vous laisser. Je connais une entreprise qui pourra vous aider à nettoyer. Le frère d'un de mes hommes à Montignac.

– Nous le ferons nous-mêmes », répondit l'abbé.

Son regard parcourait le sol couvert de livres. Il se baissa pour ramasser une bible détremée, dont les pages et la reliure en cuir du XVI^e siècle dégageaient une légère odeur douceâtre de moisissure. Il l'essuya avec sa manche, mais se rendit compte aussitôt de la futilité de son geste. Il se contenta de la reposer sur la table de lecture qui avait été repoussée contre des étagères intactes.

Il secoua la tête et s'apprêtait à partir pour la prière du matin quand quelque chose attira son attention.

Dans un coin, un peu à l'écart des piles de livres tombés, il y avait une reliure qu'il ne reconnut pas. L'abbé était un érudit, détenteur d'un diplôme supérieur en études religieuses de l'université de Paris. En trois décennies, ces livres étaient devenus ses intimes, ses compagnons. C'était comme s'il avait eu des milliers d'enfants dont il connaissait le nom et la date d'anniversaire.

Mais ce livre, il ne l'avait jamais vu. Il en était certain.

Un des pompiers, un grand maigre affable, observait l'abbé pendant qu'il s'approchait de l'ouvrage et se baissait pour inspecter la reliure.

« Il est drôle celui-là, n'est-ce pas, mon père ?

– En effet.

– C'est moi qui l'ai trouvé, dit le pompier avec fierté.

– Trouvé ? Où ça ? »

Le pompier montra du doigt un endroit dans ce qui était le mur.

« Juste là. Il était à l'intérieur du mur. Ma hache l'a évité de justesse. Je travaillais tellement vite que j'ai juste eu le temps de le jeter dans le coin. J'espère que je ne l'ai pas trop abîmé.

– À l'intérieur du mur, dites-vous ? »

L'abbé le prit en main et se rendit compte tout de suite qu'il était anormalement lourd, compte tenu de sa taille. Bien que très raffiné, c'était un petit volume, pas plus grand qu'un livre de poche moderne, et plus mince que la plupart. Son poids était dû au fait qu'il était saturé

d'eau comme une éponge. De l'eau coulait sur la main du religieux et à travers ses doigts.

Il était relié dans un cuir pleine peau extraordinaire, d'une couleur rouge, avec, au centre, une image superbement travaillée représentant un saint en majesté vêtu d'une robe ample, la tête ceinte d'une auréole. Son dos était en léger relief, et ses coins et ses bords en argent terni, avec cinq bosses en argent de la taille d'un pois, un dans chaque coin, et un au centre du corps du saint. Le dos de la couverture, bien que non travaillé, comportait cinq bosses identiques. Le livre était maintenu fermé par une paire de fermoirs en argent, serrés autour des pages de parchemin mouillées.

À première vue, l'abbé pouvait déjà affirmer qu'il s'agissait d'un volume du XIII^e ou du XIV^e siècle, probablement illustré, et de grande qualité.

Et il avait été caché. Pourquoi ?

« C'est quoi, ça ? »

Bonnet était à côté de lui, avançant sa mâchoire mal rasée comme une proue de navire.

« Faites-moi voir. »

Surpris dans ses pensées, l'abbé lui tendit automatiquement le livre. Bonnet enfonça l'ongle épais de son index dans un des fermoirs qui s'ouvrit facilement. Le deuxième fermoir, plus réticent, finit aussi par céder. Il tira sur la couverture et, juste au moment où il croyait découvrir le contenu, la couverture resta fermement collée. L'eau avait fait adhérer couvertures et pages les unes aux autres, comme si elles avaient été collées ensemble. Frustré, il tira plus fort, mais rien n'y fit.

« Non ! Arrêtez ! cria l'abbé. Vous allez le déchirer. Rendez-le-moi. »

Le chef grogna et lui donna le livre.

« Vous pensez que c'est une bible ? demanda-t-il.

– Je pense que non.

– Quoi alors ?

– Je n'en sais rien, mais il y a des choses plus urgentes ce matin.

Nous verrons ça un autre jour. »

Toutefois, il se garda bien de traiter le livre de manière désinvolte. Il le glissa sous son bras, l'emporta dans son bureau et étala une serviette blanche sur sa table de travail. Il posa le livre sur le tissu et toucha délicatement l'image du saint. Puis il se hâta de regagner l'église pour célébrer le premier service de la journée.

Trois jours plus tard, une voiture franchit les portes de l'abbaye et se gara sur une place réservée aux visiteurs, juste au moment où le GPS informait le conducteur qu'il était arrivé à destination.

« Merci, je sais », répondit dédaigneusement le conducteur à la voix féminine.

Hugo Pineau sortit de la voiture et cligna des yeux derrière ses lunettes de soleil griffées. Le soleil de midi dominait le clocher de l'église comme un point sur un *i*. Il prit sa serviette sur le siège arrière et grimaça, agacé à la pensée d'érafler les semelles de ses chaussures neuves sur le gravier.

Il redoutait ces visites obligées à la campagne. Normalement, il aurait dû pouvoir refiler cette tâche à Isaak, son responsable du développement, mais le misérable était déjà parti pour ses vacances d'août. L'archevêque de Bordeaux, un client important, avait lui-même sollicité son entreprise, H. Pineau Restaurations, et il était hors de question de ne pas y répondre et de ne pas fournir sa meilleure prestation.

L'abbaye était grande et assez impressionnante. Située dans une enclave verdoyante de bois et de pâturages, bien à l'écart de la route départementale, elle avait des lignes architecturales simples. Malgré un clocher datant du X^e siècle, l'abbaye, telle qu'elle se présentait aujourd'hui, avait été construite au XII^e siècle par un ordre cistercien de stricte obédience et agrandie par étapes jusqu'au XVI^e. Des améliorations avaient évidemment été apportées au cours du XX^e siècle, en matière d'électricité et de plomberie, mais l'ensemble avait étonnamment peu changé depuis des centaines d'années. L'abbaye de Ruac était un superbe exemple d'architecture romane, en pierres de calcaire jaunes et blanches provenant des carrières voisines dominant la plaine de la Vézère.

La basilique cruciforme avait de belles proportions. Elle était reliée par une série de passages et de cours à tous les autres bâtiments de l'abbaye – les dortoirs, la salle capitulaire, la demeure de l'abbé, le cloître, l'ancien *caldarium* romain, l'antique brasserie, le colombier et la forge. Sans oublier la bibliothèque.

Hugo fut conduit par un des moines directement à la bibliothèque, mais il aurait pu la trouver les yeux fermés ; au cours de sa carrière, il avait suffisamment senti l'odeur du feu. Les quelques banalités qu'il formula sur le temps magnifique et la tragédie de l'incendie furent poliment ignorées par le jeune moine qui le remit entre les mains de dom Menaud, avant de s'incliner pour prendre congé. L'abbé attendait parmi des piles de livres trempés et fumants.

Hugo fit la grimace à la vue du désastre et tendit sa carte. C'était un homme petit, râblé, dans la quarantaine, sans le moindre excès de poids. Son nez était large, mais il avait des traits fins et agréables. Il était élégant, parfaitement coiffé et urbain. Il portait une veste sport marron cintrée, un pantalon beige et une chemise blanche en coton égyptien, ouverte au cou. Il dégageait un parfum musqué, signe d'une eau de toilette raffinée. L'abbé, quant à lui, était vêtu d'une tunique traditionnelle et de sandales. Il sentait plutôt la saucisse et la transpiration. Ces deux-là ne provenaient visiblement pas du même monde.

« Merci d'avoir pris la peine de venir depuis Paris, dit dom Menaud.

– Ce n'est rien. C'est mon métier. Et quand l'archevêque appelle, je cours.

– C'est un ami fidèle à notre ordre, répondit l'abbé. Nous sommes reconnaissants pour son aide et la vôtre. Très peu de volumes ont été brûlés, ajouta-t-il, en montrant la pièce. Ce sont surtout des dégâts dus à l'eau et à la fumée.

– En fait, nous ne pouvons pas grand-chose contre les flammes, mais pour l'eau et la fumée, il y a des remèdes – à condition d'avoir les connaissances nécessaires et les outils adéquats.

– Et l'argent. »

Hugo eut un petit rire nerveux.

« Effectivement, l'argent est aussi un facteur important. Je dois vous dire, dom Menaud, que je suis content de pouvoir vous parler si normalement. Je n'ai jamais travaillé avec des trappistes. Je pensais que vous pouviez avoir fait vœu de silence ici. Je me voyais en train d'échanger des notes avec vous.

– Une idée fausse, monsieur Pineau. Nous nous efforçons de respecter une certaine discipline, de ne parler que quand c'est nécessaire, pour éviter des discussions inutiles et frivoles. Nous avons constaté qu'un bavardage futile tend à nous distraire de nos objectifs spirituels et de nos travaux monastiques.

– Cela me convient parfaitement, dom Menaud. J'ai hâte de me mettre au travail. Permettez-moi de vous expliquer comment procède notre entreprise. Ensuite, nous pourrions évaluer le travail et définir un plan d'action. D'accord ? »

Ils s'assirent à la table de lecture et Hugo se lança dans un exposé sur le sauvetage des éléments de bibliothèque endommagés par l'eau.

« Plus le livre est ancien, expliqua-t-il, plus sa capacité à absorber l'eau est grande. Des matériaux de l'ancienneté de ceux de l'abbaye

pourraient absorber jusqu'à deux cents pour cent de leur poids en eau. Si une décision était prise pour traiter, disons cinq mille volumes gorgés d'eau, cela représenterait l'enlèvement de quelque huit tonnes d'eau ! »

La meilleure méthode pour restaurer des livres imbibés d'eau était de les geler, puis de leur faire subir un traitement de lyophilisation dans des conditions soigneusement contrôlées. Le résultat pour du parchemin et du papier pouvait s'avérer excellent mais, en fonction de matériaux particuliers et de l'importance du gonflement, les reliures devraient peut-être être refaites. Des traitements fongicides s'imposaient pour combattre la propagation de la moisissure, mais son entreprise avait mis au point des techniques très efficaces pour tuer les microbes en introduisant de l'oxyde d'éthylène en gaz pendant les cycles de séchage dans leurs citernes industrielles de séchage par lyophilisation.

Hugo répondit aux questions de l'abbé puis aborda le délicat sujet du prix. Il entama la discussion par son discours standard, selon lequel il était plus économique de remplacer les livres lorsqu'ils étaient encore publiés, et de réserver le processus de restauration uniquement aux anciens ouvrages irremplaçables. Il donna ensuite une estimation approximative du coût pour mille livres et guetta le visage de l'abbé pour voir sa réaction. En général, à ce stade de sa présentation, le conservateur ou le bibliothécaire se mettait à jurer, mais l'abbé resta de marbre et ne laissa en tout cas échapper aucun juron.

« Nous devons, bien entendu, définir des priorités. Nous ne pouvons pas tout faire, mais nous devons sauvegarder l'histoire de l'abbaye. Nous trouverons un mode de financement. Nous avons une provision pour l'entretien de la toiture que nous pourrions utiliser. Nous avons quelques petits tableaux que nous pourrions vendre. Il y a un livre, une traduction ancienne de saint Benoît dont nous nous séparerions avec regret, mais... »

Il soupira pitoyablement.

« Et vous pourrez aussi nous aider, monsieur, en ajustant votre prix à notre situation ecclésiastique. »

Hugo sourit.

« Bien entendu, dom Menaud, bien entendu. Allons jeter un coup d'œil, voulez-vous ? »

Ils passèrent l'après-midi à fouiller parmi les piles de livres mouillés et dressèrent un semblant d'inventaire, en définissant un ordre de priorité selon l'importance historique de chaque livre estimée par l'abbé. À la fin, le jeune moine leur apporta un plateau avec du thé et des biscuits, et l'abbé profita de l'occasion pour montrer un petit livre enveloppé dans

une serviette. Il était rangé à l'écart des autres ouvrages au bout de la table de lecture.

« J'aimerais votre avis sur celui-ci, monsieur Pineau. »

Hugo avait soif, et il avala son thé avant d'enfiler une nouvelle paire de gants en latex. Il enleva soigneusement la serviette et inspecta la reliure élégante en cuir rouge.

« Voilà quelque chose de spécial ! Qu'est-ce que c'est ?

– En vérité, je n'en sais rien. Je ne savais même pas que nous le possédions. Un des pompiers l'a trouvé à l'intérieur de ce mur. La couverture était collée. Je n'ai pas insisté.

– Une sage décision. C'est une règle capitale à moins que vous ne vous y connaissiez vraiment. Il est complètement saturé, non ? Regardez les traces vertes au bord des pages, ici, et encore ici. Et voilà une tache de rouge. Je ne serais pas étonné qu'il contienne des illustrations en couleur. Les pigments végétaux coulent parfois. »

Il appliqua une légère pression sur la couverture.

« Ces pages ne se sépareront pas sans une bonne lyophilisation, observa-t-il, mais il se peut que je puisse soulever la couverture pour voir la page de garde. Vous voulez bien ?

– Si vous pouvez le faire sans risque. »

Hugo sortit de sa serviette une pochette en cuir et l'ouvrit. Elle contenait un assortiment d'outils de précision avec des pointes, des cales et des crochets, un peu comme une trousse de dissection ou de dentiste. Il choisit une petite spatule avec une lame ultra fine et l'introduisit sous la couverture, avançant millimètre par millimètre d'une main sûre, comme un ouvrier de coffres-forts ou un démineur.

Il passa cinq bonnes minutes à libérer tout le périmètre de la couverture, en insérant la spatule d'environ un centimètre tout autour. Puis, en tirant doucement, il sépara la couverture du frontispice pour la faire basculer sur sa charnière.

L'abbé se pencha au-dessus de l'épaule d'Hugo et retint son souffle pendant qu'ils lisaient de concert l'inscription latine tracée sur la page de garde d'une écriture décidée :

Ruac, 1307

Moi, Barthomieu, frère de l'abbaye de Ruac, je suis âgé de deux cent vingt ans et voici mon histoire.

À mi-chemin entre Bordeaux et Paris, dans son compartiment de première classe du TGV, Luc Simard était déchiré entre ses deux éternels sujets de préoccupation : le travail et les femmes.

Il était assis dans la partie droite de la voiture, le côté de l'allée ne comportant que des sièges individuels, et corrigeait un article qu'il avait écrit et qui était en cours de révision par ses pairs à la revue *Nature*. La plaine verdoyante défilait à toute vitesse devant sa vitre teintée, mais il n'y prêtait aucune attention, tant il avait du mal à trouver la phrase adéquate en anglais pour synthétiser ses nouvelles conclusions. Il y avait à peine quatre ans, lorsqu'il habitait aux États-Unis, un tel blocage aurait été inconcevable ; il était étonné par la rapidité avec laquelle ses facultés pouvaient se rouiller quand elles n'étaient pas utilisées, même pour quelqu'un de bilingue comme lui.

Il avait remarqué deux jolies femmes assises côte à côte sur la gauche de la voiture, à quelques rangées devant lui. Elles n'arrêtaient pas de se retourner, de sourire, puis de reprendre leur bavardage, suffisamment fort pour qu'il entende.

« Je crois que c'est un acteur de cinéma.

– Qui ça ?

– Je n'en suis pas certaine. Peut-être un chanteur.

– Va lui demander.

– Vas-y, toi. »

Il aurait été tellement simple de ranger ses papiers et de les inviter à la voiture-restaurant. Ensuite, inévitablement, il y aurait eu un échange de numéros de téléphone avant de descendre à la gare Montparnasse. L'une d'elles, ou même les deux seraient peut-être libres pour prendre un verre après son dîner avec Hugo Pineau.

Mais il fallait absolument qu'il finisse son article, puis qu'il prépare une conférence avant de rentrer à Bordeaux. Il n'avait pas vraiment de temps à consacrer à cette rencontre fortuite avec son ami, et il l'avait exprimé clairement à Hugo, mais celui-ci l'avait supplié – presque à genoux – de trouver un moment. Il avait quelque chose à lui montrer personnellement. Il avait promis à Luc qu'il ne serait pas déçu, et que, de toute façon, ils feraient un dîner à tout casser en souvenir du bon vieux temps. Le tout, assorti d'un voyage en première et d'une chambre au Royal Monceau, aux frais de la société d'Hugo.

Luc revint à son article, une étude sur la cinétique des populations de chasseurs-cueilleurs européens, au paléolithique supérieur à la fin de la dernière ère glaciaire. Il était étonnant de penser, pour autant que les calculs de son équipe aient été exacts, qu'il y a seulement trente mille ans l'Europe ne comptait que cinq mille humains environ. Cinq mille âmes, autant dire presque rien ! Si ces quelques courageux n'avaient pas trouvé refuge contre le froid glacial dans les havres protecteurs du Périgord, de la Cantabrie et des côtes ibériques, ces deux joyeuses jeunes femmes – ni qui que ce soit d'autre – ne seraient pas là aujourd'hui.

Mais les deux créatures n'arrêtaient pas de chuchoter et de jeter des coups d'œil dans sa direction. Apparemment, elles s'ennuyaient, à moins qu'il n'ait été simplement trop irrésistible, avec ses cheveux noirs épais qui retombaient sur son col, sa barbe de deux jours, son crayon aux lèvres comme une cigarette, et ses bottes de cow-boy dépassant négligemment de son jean étroit. Par certains côtés, il paraissait bien plus jeune que son âge, mais ses lunettes de lecture contredisaient cette impression et le faisaient davantage ressembler au professeur de quarante-quatre ans qu'il était.

Un ultime sourire furtif de la plus jolie des deux, celle assise au bord du couloir, eut raison de sa résistance déjà bien entamée. Il soupira, rangea ses papiers et, en trois enjambées, arriva à leur niveau. Dès lors, un simple « bonjour » suffisait.

La fille au bord du couloir débordait d'enthousiasme.

« Bonjour. Mon amie et moi, nous nous demandions qui vous étiez. »

Il sourit.

« Je suis Luc, c'est tout.

– Vous êtes acteur de cinéma ?

– Non.

– De théâtre ?

– Non plus.

– Alors quoi ?

- Je suis archéologue.
- Comme Indiana Jones ?
- Exactement. Tout à fait comme lui. »

La fille au bord du couloir jeta un regard à son amie, puis lui demanda :

« Aimeriez-vous prendre un café avec nous ? »

Luc haussa les épaules et pensa un instant au travail qu'il n'avait pas terminé.

« Oui, bien sûr, répondit-il. Pourquoi pas ? »

Le général André Gatinois se promenait d'un bon pas au cimetière du Père-Lachaise, comme tous les jours à l'heure du déjeuner par beau temps. Rester mince à la cinquantaine devenait difficile, et il s'obligeait de plus en plus souvent à se passer de déjeuner et à marcher quelques kilomètres à la place.

Le cimetière, le plus vaste de Paris et probablement le plus visité au monde, était la dernière demeure de personnalités comme Proust, Chopin, Balzac, Oscar Wilde et Molière. Au grand agacement de Gatinois, c'était également l'endroit où était enterré Jim Morrison, et il se plaignait personnellement au directeur du cimetière chaque fois qu'un fan des Doors, un imbécile, taguait « Tombe de Jim » avec une flèche sur la maçonnerie.

Le cimetière se trouvait à un kilomètre à peine de son bureau boulevard Mortier dans le 20^e arrondissement mais, pour passer le plus de temps possible dans la verdure, il se faisait conduire par son chauffeur jusqu'à l'entrée principale, et lui demandait de l'attendre jusqu'à ce qu'il ait terminé sa promenade. La plaque d'immatriculation de sa Peugeot 607 noire lui assurait que son chauffeur ne serait pas ennuyé par la police.

Le cimetière était immense, s'étendant sur quelque cinquante hectares, et cela permettait à Gatinois de modifier son parcours. En cette journée de fin d'été, les feuilles des arbres commençaient à changer de couleur et bruissaient agréablement avec la brise. Parmi la foule des visiteurs, son élégant costume bleu, sa coupe de cheveux militaire et son maintien raide le distinguaient de la majorité des gens débraillés en jeans et en sweat-shirts.

Plongé dans ses pensées, il s'était davantage enfoncé dans le cimetière que d'habitude, et il accéléra le pas pour ne pas arriver en retard à sa réunion hebdomadaire avec son staff. Une grande tombe décorée située sur un monticule le fit ralentir et s'arrêter un instant. C'était une construction de style byzantin encadrée de colonnes, à l'intérieur de laquelle se trouvaient deux tombeaux côte à côte avec des gisants sculptés en marbre, un homme de l'époque du Moyen Âge et une femme : la tombe d'Héloïse et Abélard. Les amants maudits du XII^e siècle avaient si parfaitement symbolisé le véritable amour que, en hommage de la Nation, leur dépouille avait été transportée à Paris au XIX^e siècle, depuis leur sépulture initiale à Ferreux-Quincey.

Gatinois se moucha. L'amour éternel, cela le faisait bien rire. Propagande. Mythologie. Il pensa à son propre mariage dépourvu d'amour et se remémora d'acheter un petit cadeau pour sa maîtresse. Il en avait soupé d'elle aussi mais, en raison de son poste, il était tenu de soumettre chacune de ses fougades à un contrôle complet de sécurité. Malgré la discrétion qu'observaient ses collègues, il estimait qu'il avait des obligations : il ne pouvait pas en changer trop fréquemment et mettre sa dignité en jeu.

Son chauffeur franchit le cordon de sécurité et déposa Gatinois dans une cour intérieure d'où il entra dans l'immeuble, après être passé par une porte en chêne aussi imposante et solide que le ministère de la Défense lui-même.

La piscine.

C'était ainsi qu'on surnommait le complexe de la DGSE. Bien que le nom ait été adopté en référence à la piscine des Tourelles toute proche, siège de la Fédération française de natation, l'idée de faire des longueurs, de travailler comme une bête tout en restant sur place, lui semblait souvent parfaitement adaptée.

Gatinois était une sorte de curiosité au sein de l'organisation. Personne à la Direction générale de la sécurité extérieure n'était plus gradé que lui, alors que son unité était la plus petite. Et dans un environnement où régnait l'opacité, l'Unité 70 était la plus opaque de toutes.

Alors que ses collègues des autres directions du renseignement disposaient d'énormes budgets et d'un personnel nombreux, ce qui les mettait au même niveau que leurs équivalents de la CIA et d'autres agences de renseignement à travers le monde, et leur conférait un statut privilégié dans leurs rangs, son unité pâlisait en comparaison. Son

budget était comparativement restreint, avec trente employés seulement, et Gatinois travaillait dans une relative obscurité. Non qu'il manquât de ressources, mais les fonds dont il avait besoin se rétrécissaient au profit, par exemple, de la Direction des opérations, avec son réseau mondial d'espions et d'agents sur le terrain. Gatinois obtenait ce qu'il voulait, moins ce dont les autres groupes avaient besoin. En réalité, une grande partie du travail de son unité était effectuée par des sous-traitants appartenant à des laboratoires de recherche de l'État et d'universités, qui ignoraient tout de leurs activités.

Gatinois devait se contenter de savoir, ce qui lui fut confirmé par son supérieur, le directeur de la DGSE, que le ministre de la Défense aussi bien que le président de la République lui-même s'intéressaient davantage à la modernisation de l'Unité 70 qu'à toute autre information en matière de renseignement d'État.

À l'intérieur du complexe, l'Unité 70 occupait une suite de bureaux dans un bâtiment du XIX^e siècle. Gatinois préférait ce bâtiment à ceux construits à la va-vite, et il avait toujours refusé de déménager. Il aimait les plafonds hauts, les moulures et les lambris de cet endroit, même si ses toilettes prenaient nettement plus de place que leurs équivalents modernes.

La salle de réunion avait des proportions grandioses et un lustre en cristal. Après un bref passage dans son cabinet de toilette personnel pour vérifier son apparence, il entra dans la salle, salua ses collaborateurs et prit place au bout de la table où l'attendaient ses documents.

Il avait l'habitude, pour bien montrer son importance, de laisser patienter ses gens en silence pendant qu'il parcourait leurs rapports hebdomadaires. Chaque chef de département en faisait ensuite un résumé oral, mais Gatinois aimait savoir ce qui allait être dit. Son principal adjoint, le colonel Jean-Claude Marolles, un homme petit et hautain avec une fine moustache soignée, était assis à sa droite et s'amusait à faire tourner son stylo entre le pouce et l'index en attendant que Gatinois trouve quelque chose à critiquer.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

« Pourquoi ne m'a-t-on pas parlé de ça ? demanda Gatinois, ôtant brusquement ses lunettes comme s'il allait les jeter.

– De quoi, mon général ? répondit Marolles avec un vague ton de lassitude qui mit Gatinois en rage.

– De l'incendie ! De quoi d'autre ?

– Il s'agit seulement d'un incendie mineur à l'abbaye. Rien ne s'est passé dans le village. Ça ne semblait pas avoir la moindre importance. »

Gatinois n'était pas satisfait de la réponse. Il dévisagea chaque personne autour de la table, jusqu'à ce qu'il parvienne à Chabon, celui qui était en charge du docteur Pelay.

« Chabon, vous écrivez ici que Pelay vous a dit que Bonnet lui-même était sur le lieu de l'incendie et avait mentionné qu'un livre ancien avait été trouvé dans un mur. C'est bien votre rapport ? »

Chabon répondit par l'affirmative.

« Et de quoi traite ce livre ? demanda-t-il froidement.

– Nous n'en savons rien, répondit timidement Chabon. Je ne pensais pas que cela avait un lien avec notre travail. »

Gatinois en profita alors pour se lancer dans une démonstration théâtrale, s'inspirant du lustre de cristal qui lui rappelait l'éclat d'un feu d'artifice. Leur travail consistait souvent à regarder sécher la peinture. Il aurait été facile pour lui de se satisfaire de tout. Six mois s'étaient écoulés depuis leur dernière avancée capitale, et sa frustration devant la progression léthargique de sa mission et son interminable attente d'une nomination à un grade plus important au ministère l'exaspéraient au plus haut point.

Il commença doucement, en contenant sa fureur, et laissa sa voix monter crescendo jusqu'à ce qu'il en arrive à crier assez fort pour qu'on l'entende au bout du couloir.

« Notre mission, c'est Ruac. Tout ce qui se passe à Ruac. Rien de ce qui arrive à Ruac ne peut être considéré comme négligeable jusqu'à ce que je le dise. Si un enfant a la varicelle, je veux en être informé ! S'il y a une coupure d'électricité au café, je veux le savoir ! Si un maudit chien chie dans la rue, je veux le savoir ! On découvre un livre ancien dans un mur de l'abbaye de Ruac, et mes hommes décident que ça n'a pas d'importance ? Ne soyez pas stupides ! Nous ne pouvons pas nous permettre de nous reposer sur nos lauriers ! »

Ses gens gardaient les yeux baissés, subissant la réprimande comme de bons petits soldats.

Gatinois se leva, se demandant s'il devait sortir et les abandonner à leur sort. Il se pencha et donna un coup de poing sur le bois poli.

« Bon Dieu, messieurs, il s'agit de Ruac ! Retroussez vos manches et mettez-vous au travail ! »

H. Pineau Restaurations avait ses bureaux rue Beaujon, près de l'avenue Hoche, à quelques encablures de l'Arc de triomphe. C'était un quartier cher qu'Hugo avait choisi pour son côté prestigieux. Pour diminuer les coûts, Hugo avait limité ses locaux professionnels à quelques petites pièces qu'il louait. Lui habitait le 7^e arrondissement dans un endroit élégant avec vue sur la Seine, et, par beau temps, il pouvait aller à pied à son bureau en fumant un cigarillo. Mais il encourageait ses clients à passer dans ses bureaux pour leur faire admirer sa collection choisie d'antiquités et de tableaux, sans parler de sa superbe secrétaire rousse.

Citadin dans l'âme, il ne supportait pas d'être éloigné longtemps du cœur de Paris, et il était toujours un peu triste quand il devait se rendre dans les entrailles de son entreprise, un hangar dans une zone industrielle sinistre près de l'aéroport d'Orly. C'était là que la société prenait livraison de toutes sortes de tableaux, d'objets d'art, de livres et de manuscrits en provenance de toute l'Europe occidentale et même au-delà. Et c'était là qu'il employait une trentaine de collaborateurs, lesquels étaient toujours très occupés à faire patiemment disparaître les traces d'inondation, d'incendie et autres désastres naturels, ce qui se révélait être une activité tout à fait lucrative.

Hugo surgit aussitôt de son bureau en entendant la voix de baryton de Luc à la réception.

« Pile à l'heure ! » cria Hugo, en serrant son ami dans ses bras.

Plus grand que lui d'une tête, Luc était musclé et bronzé en raison de son travail à l'extérieur. Hugo paraissait tout pâle et grassouillet à côté, avec quelque chose d'enfantin.

« Voilà, tu as enfin fait la connaissance de Margot. Je t'avais bien dit qu'elle était belle ! »

Puis, se tournant vers sa secrétaire, il ajouta :

« Et vous avez enfin fait la connaissance de Luc. Je vous avais bien dit qu'il était beau.

– En tout cas, il a réussi à nous faire rougir tous les deux, dit Luc en souriant. Margot, vous devez avoir un sacré caractère pour supporter cet individu. »

Margot acquiesça d'un air coquin.

« Mon petit ami joue au rugby, ce qui me protège contre ses mauvaises manières.

– Et voici Isaak Mansion, mon responsable du développement et mon bras droit », déclara Hugo en présentant l'homme en costume cravate arrivé à ses côtés, un garçon avec des cheveux courts bouclés et une barbe soigneusement taillée.

Isaak salua Luc chaleureusement et lui dit d'un air narquois :

« Vous ne savez pas encore pourquoi vous êtes là, n'est-ce pas ?

– Taisez-vous, plaisanta Hugo. Ne me gênez pas mon plaisir. Allez plutôt nous gagner un peu d'argent ! »

Une fois dans son bureau, Hugo fit asseoir Luc, déboucha solennellement une bouteille de bourbon et en versa généreusement dans deux verres en baccarat. Ils trinquèrent et burent à leur santé réciproque.

« Tout semble bien marcher ici, et toi, tu as l'air en forme, remarqua Luc.

– Il y a combien de temps que tu n'es pas venu, cinq ans ? demanda Hugo.

– À peu près.

– C'est terrible. Je te voyais plus souvent quand tu habitais à l'étranger.

– Tu sais bien comment c'est, dit Luc d'un air songeur. On n'a jamais le temps.

– La dernière fois, tu avais une petite amie américaine.

– Ça n'a pas duré. »

Hugo haussa les épaules.

« Ça ne m'étonne pas de toi. »

Et il enchaîna aussitôt :

« Bon Dieu, quel plaisir de te voir ! »

Ils discutèrent un moment de leurs amis d'université et de la vie mondaine compliquée d'Hugo, puis Margot frappa discrètement à la porte et informa Hugo que la police était à nouveau au bout du fil.

« Tu veux que je te laisse ? demanda Luc.

– Non. Reste, reste. Ça ne sera pas long. »

Luc écouta ce que disait Hugo, puis celui-ci raccrocha en soupirant.

« Il y a toujours quelque chose. Nous avons eu un cambriolage à l'usine hier soir. Mon gardien a été sérieusement tabassé. Il est à l'hôpital avec une fracture du crâne. Ils ont tout saccagé.

– On a volé quelque chose ?

– Rien. Les imbéciles ne savaient probablement même pas que nous restaurons des livres. Les livres sont bien la dernière chose qui puisse intéresser un cambrioleur ignare. Et c'est ça qu'ils ont trouvé, des tas de livres. Bien fait pour eux, mais ils ont fait un beau gâchis. »

Luc compatit, mais il finit par lever les mains au ciel.

« Et alors ? dit-il. De quoi s'agit-il ? Qu'y a-t-il de si extraordinaire pour que je doive tout laisser tomber pour ramener mes fesses à Paris ?

– J'ai besoin de tes connaissances.

– Sur quoi ?

– Ça. »

Hugo sortit de son bureau un petit paquet enveloppé dans de la mousseline. Ils s'assirent côte à côte sur le canapé. Hugo fit de la place sur la table basse et se mit à enlever l'étoffe protégeant le livre avec ostentation. Le cuir semblait plus rouge et plus lustré que le jour où Hugo l'avait vu pour la première fois dans l'abbaye. Le saint auréolé sur la couverture paraissait plus éclatant et plus en relief. Les points, les coins et les bords en argent ainsi que les doubles fermoirs avaient presque retrouvé leur lustre d'origine. Et, naturellement, le livre était bien plus léger maintenant qu'il était sec.

« J'ai récupéré ce livre il y a quelques semaines. Il était très endommagé par l'eau, mais mes gens ont réussi à le remettre en état.

– Très bien...

– Il vient de Dordogne, du Périgord noir, ton endroit de prédilection. »

Luc haussa les sourcils, l'air vaguement intéressé.

« As-tu jamais entendu parler d'un petit village nommé Ruac ?

– Sur la Vézère, non ? J'ai probablement fouillé par là une ou deux fois. Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? »

Hugo se mit à tout raconter à Luc à propos de l'abbaye et de l'incendie, choisissant soigneusement ses termes pour dramatiser son récit et finir en beauté comme un conteur. Après avoir vanté les qualités de sa société en matière de restauration de manuscrits, il dit :

« J'aimerais que tu le feuillettes et que tu me donnes tes premières impressions, d'accord ?

– Bien sûr. Montre-le-moi. »

Luc prit le mince volume dans ses mains calleuses, ouvrit la couverture, nota la mention du XIV^e siècle sur la page de garde et se mit à tourner les feuillets.

Il laissa échapper un petit sifflement.

« Incroyable ! s'exclama-t-il.

– J'étais sûr que ça t'intéresserait, dit Hugo. Continue. »

Luc passa rapidement chaque page en revue pour se faire une première impression. Même sans pouvoir lire le texte, il voyait bien que le scribe avait une main sûre et expérimentée. La calligraphie était stylisée, avec deux colonnes par page, dans une encre couleur rouille avec de superbes reflets cuivrés. Autour des pages, on distinguait les trous d'aiguille qui avaient permis au scribe de garder un alignement parfait.

Mais ce n'était pas le texte qui l'intéressait. Ce qui le fascinait, c'était les illustrations lumineuses en marge de plusieurs pages. En particulier les images emblématiques, les images qui étaient le sel de sa vie. Les taureaux noirs. Les chevreuils. Le bison. D'une animalité incroyable et superbement représentés dans des noirs, ocres rouges, marrons et beiges.

« Il s'agit sans aucun doute d'art pariétal polychrome, murmura-t-il. Paléolithique supérieur, très semblable dans l'exécution et le style à Lascaux, mais ces images ne viennent pas de Lascaux, ni d'aucun site de ma connaissance.

– Et j'imagine que tu les as tous vus, dit Hugo.

– Évidemment ! C'est mon boulot, quand même ! Mais tu sais, ce qui est encore plus incroyable, c'est la date figurant ici : 1307 ! La toute première mention crédible dans l'histoire de l'art pariétal date de 1879 à Altamira, en Espagne. Ici, nous sommes cinq siècles plus tôt ! Je ne dis pas qu'aucun homme n'avait vu ces grottes avant le XIX^e siècle, mais personne n'en avait jamais parlé ni reproduit d'images. Tu es certain que ça date vraiment de 1307 ?

– Je ne l'ai pas soumis à une expertise en règle, mais le vélin, la reliure, l'encre, les pigments, tout date du XIV^e siècle.

– Tu en es sûr ? »

Hugo se mit à rire.

« C'est mon boulot, quand même ! » dit-il en imitant son ami.

Luc replongea dans le livre. Il repéra une certaine page et tourna le manuscrit pour la montrer à Hugo.

Hugo grogna : « Je savais bien que ça t'intéresserait. Quelle image particulièrement évocatrice ! Tu as déjà vu quelque chose qui ressemble à ça ? »

Dans la marge, une esquisse primitive représentait une forme humaine debout, une vague figure composée de traits noirs dessinés à larges coups de pinceau. À la place de la tête, la silhouette avait un bec d'oiseau, et, au niveau de la taille, une longue ligne d'encre épaisse, un énorme phallus en érection.

« Oui, effectivement ! Pas tout à fait identique, mais très similaire. À Lascaux, il y a le dessin d'un homme-oiseau comme celui-là. Une sorte de figure ésotérique. Avec le pénis. Incroyable. »

Il alla à une autre page et montra les enluminures somptueusement exécutées à l'aide de pigments denses – des verts luxuriants, des marrons couleur de terre et des rouges éclatants.

« Et regarde tous ces dessins ! Ces plantes. »

Puis une autre page.

« Ce sont des plantes grimpantes de toutes sortes. »

Et une autre.

« Celles-ci sont des herbes. On dirait une histoire naturelle ! »

Puis il en arriva à l'une des dernières pages.

« Et ça, bon Dieu, Hugo, c'est une carte ! »

Le long des marges de la page, une ligne bleue serpentait à travers un lit de verts, de marrons et de gris, représentant une topographie. Le paysage était parsemé de petits symboles : une tour brun roux, une ligne bleue formant des méandres – sûrement une rivière –, un groupe de maisons à toits gris, un arbre avec des branches dans tous les sens, une double ligne bleue faisant des vagues sur un fond gris et, à côté, un tout petit *x* noir, sans désignation particulière.

Hugo acquiesça. « J'ai pensé aussi que c'était une carte. »

Luc acheva son bourbon, mais refusa qu'Hugo lui en reserve.

« À présent, il faut que tu me racontes ce que ça dit. C'est toi l'expert en latin. Personnellement, je ne suis jamais allé beaucoup plus loin que *veni, vidi, vici*. »

Hugo sourit et remplit son propre verre, avant de déclarer d'un air théâtral :

« L'inscription sur la page de garde dit : “Moi, Barthomieu, moine de l'abbaye de Ruac, ai atteint l'âge de deux cent vingt ans, et voici mon histoire.” »

Luc, perplexe, fronça le nez.

« Continue...

– Et la première ligne de la première page : “En mémoire éternelle du plus grand homme que j’aie jamais connu, saint Bernard de Clairvaux.” »

Luc passa le doigt sur l’auréole du saint sur la couverture.

« C’est lui ?

– Probablement.

– Aucun rapport avec les chiens ?

– En fait, si. C’est à lui qu’ils doivent leur nom mais, depuis, j’ai appris qu’il était nettement plus connu pour autre chose.

– Alors, dis-moi la suite.

– Je ne peux pas. »

Luc commençait à perdre patience.

« Pourquoi pas ? »

Hugo s’amusait visiblement.

« Je ne peux pas le lire. »

Luc en avait assez de jouer.

« Écoute, crache le morceau et ne fais pas l’imbécile. Pourquoi ne peux-tu pas le lire ?

– Parce que la suite est codée. »

Chaque fois qu'il revenait dans le Périgord, Luc avait l'impression de rentrer chez lui. Tout y était vert, fertile, et chaleureux comme les bras d'une mère. Depuis sa plus tendre enfance, et les étés passés dans la maison de vacances familiale à Saint-Aulaye à patauger le long de la plage du village bordé par la Dronne, Luc n'avait jamais été aussi heureux que dans cette région.

Le terrain vallonné, les gorges profondes de la rivière, les falaises calcaires, les terrasses inondées de soleil qui s'étendaient au-delà des versants couverts de vigne, les parcelles de forêts denses, les pruniers et les chênes verts si abondants dans ce sol sablonneux, les villages anciens et les villes construites en grès qui jalonnaient les routes secondaires tortueuses – tous ces éléments lui tenaient à cœur et l'incitaient à revenir. Mais le plus important était les fantômes du Périgord ancien, des âmes lointaines qui le hantaient comme dans un rêve éveillé, des ombres qui se glissaient à travers les forêts, toujours inaccessibles.

Ses rêves d'enfant d'un homme primitif rôdant aux alentours, nourris par ses visites des grottes obscures de la région couvertes de peintures, ainsi que le roman de Jean Auel, *Le Clan de l'ours des cavernes*, qu'à onze ans il avait dévoré, lui avaient tracé sa voie, et mené jusqu'à l'université de Paris, à Harvard, et maintenant la faculté de Bordeaux.

Luc était allé chercher Hugo à la gare centrale de Bordeaux, la gare Saint-Jean, et de là, ils avaient pris la direction de l'ouest dans sa vieille Land Rover. Luc connaissait la route par cœur ; il aurait presque pu la faire les yeux fermés. La Land Rover, surnommée un jour la Glante Rover par un étudiant facétieux, avait plusieurs centaines de milliers de kilomètres au compteur. Le jour, lorsqu'une fouille était en cours, et malgré des amortisseurs défaillants, elle servait à véhiculer étudiants et

matériel jusqu'au site, et, le soir, à conduire les jeunes archéologues, chargés de bière et de testostérone, jusque dans les cafés alentour et à les ramener.

Ils arrivèrent à l'abbaye avant le déjeuner et s'assirent avec dom Menaud dans le bureau de sa maison abbatiale, une pièce poussiéreuse remplie de livres, qui ressemblait plus à une tanière de professeur qu'à celle d'un ecclésiastique. Hugo fit les présentations et s'excusa de leur tenue. Soucieux de la mode comme il l'était, il déplorait de devoir assister à une réunion habillé en randonneur.

Hugo avait correspondu avec l'abbé au sujet des restaurations, et un calendrier avait été établi pour le retour de tous les livres. Mais à présent, dom Menaud était particulièrement impatient de voir de ses yeux le manuscrit de Barthomieu, et lorsque Hugo le sortit de son porte-documents, il le saisit comme un enfant gourmand à qui on tend une tablette de chocolat.

L'abbé passa cinq bonnes minutes à feuilleter les pages dans un silence absolu, étudiant le texte à travers ses lunettes à double foyer, puis il secoua la tête d'un air émerveillé.

« C'est vraiment remarquable. Saint Bernard, entre tous ! Et pourquoi ce Barthomieu a-t-il jugé nécessaire de se cacher derrière un code ? Et ces illustrations magnifiques ! Je suis ravi et étonné, et en même temps, je dois l'admettre, je crains de découvrir ce que tout cela signifie.

– Nous sommes bien d'accord, en convint Hugo pour l'apaiser, et sans se départir de son professionnalisme face à son client. C'est pour ça que nous sommes là. Nous voulons absolument trouver des explications, et le professeur Simard a gracieusement accepté de nous aider. »

L'abbé se tourna vers Luc, en gardant les mains posées sur le manuscrit pour le protéger.

« Je vous en remercie, professeur. Un des frères a fait pour moi une recherche sur Internet. Pour un homme aussi jeune, vous avez un brillant curriculum. Un doctorat à Harvard, dont vous êtes membre de la faculté, et, plus récemment, une chaire prestigieuse à Bordeaux. Je vous félicite pour ce parcours remarquable. »

Luc inclina la tête en signe de remerciement.

« Pourquoi Harvard, si vous voulez bien pardonner ma curiosité ?

– Ma mère est américaine, mon père français. Enfant, j'ai été en pension pendant que mes parents habitaient au Moyen-Orient, mais nous revenions en France chaque été. Lorsqu'ils ont divorcé, il était normal qu'ils se partagent le bébé. Comme le bébé, c'était moi, j'ai fait mes études secondaires aux États-Unis pour être avec ma mère, puis mes

études universitaires à Paris pour être avec mon père. Ensuite Harvard pour être à nouveau avec ma mère. C'était compliqué, mais ça s'est bien passé.

– Mais la plus grande partie de vos recherches a été faite dans cette région ?

– Oui, au moins quatre-vingt-dix pour cent, je crois. J'ai travaillé sur beaucoup de sites paléolithiques importants en France ces vingt dernières années, y compris la grotte Chauvet en Ardèche. Ces derniers temps, j'ai repris certaines des anciennes fouilles du professeur Movius de Harvard aux Eyzies. J'ai été très occupé.

– Pas au point de négliger de vous occuper de ceci ? demanda l'abbé en désignant le livre.

– Certainement pas ! Comment pourrais-je refuser de me pencher sur un tel mystère ? »

Dom Menaud acquiesça de la tête tout en regardant fixement la couverture.

« Saint Bernard de Clairvaux est un personnage très important de notre ordre, le saviez-vous ? »

Hugo assura qu'il en était parfaitement conscient.

L'abbé, qui était vêtu de son simple habit de moine, se pinça soudain les lèvres d'un air inquiet.

« Je suis évidemment ravi d'avoir entre les mains un document ayant un rapport avec lui, mais nous ne devons pas négliger quelques susceptibilités. Nous ne savons pas ce que ce Barthomieu a à dire. Saint Bernard était un de nos grands hommes. Il fut le fondateur de l'ordre cistercien, continua-t-il en énumérant les différents points le concernant avec les doigts de la main. Il participa au concile de Troyes qui institua l'Ordre des chevaliers du Temple. Il prêcha la deuxième croisade. Il fonda presque deux cents monastères à travers l'Europe. Son influence théologique était immense. Il avait l'oreille des papes, et il s'illustra en dénonçant Pierre Abélard au pape Innocent II. »

Voyant l'air surpris de Luc, l'abbé ajouta :

« Vous savez, cette célèbre histoire d'amour entre Abélard et Héloïse. Une histoire tragique qui s'est déroulée au Moyen Âge.

– Ah oui ! dit Luc. On a fait lire leurs lettres d'amour à presque tous les écoliers.

– Et plus tard, longtemps après la mutilation d'Abélard, Bernard continua à lui pourrir la vie, mais cette fois il s'agissait de théologie et non d'une affaire de cœur ! Certes, ce n'est qu'une anecdote. Néanmoins, non seulement Bernard fut canonisé en 1174, vingt et un ans

après sa mort, pour son grand œuvre, mais il fut aussi nommé docteur de l'Église par le pape Pie VIII en 1830 ! Donc, messieurs, ce que je suis en train de vous dire, c'est que, bien que ce Barthomieu ait dédié un livre au saint presque deux cents ans après sa mort, nous devons faire très attention à la réputation de Bernard. Si je vous donne la permission d'enquêter, je compte sur votre entière discrétion. J'insiste pour que vous me teniez au courant de toutes vos découvertes afin que je puisse en faire part à mes supérieurs et recevoir leurs instructions. En cela, comme en toutes choses de la vie, je ne suis qu'un serviteur. »

D'après l'ébauche de carte figurant dans le livre, Luc avait décidé que le meilleur endroit pour commencer leurs recherches se trouvait à la lisière sud de Ruac, sur la rive orientale de la Vézère. Ruac était un village ancien qui, contrairement à beaucoup de ses voisins, n'offrait pas le moindre attrait touristique, et, de ce fait, le calme y régnait tout au long de l'année. Il n'y avait ni musée ni galerie d'art, seulement un café, et pas une seule pancarte dirigeant les visiteurs vers des grottes préhistoriques ou des abris dans les rochers. Il comportait une unique rue principale pavée bordée de maisons en pierre de couleur ocre – un bon nombre ayant gardé leurs toits d'origine, composés de lauzes, des plaques de pierres grises tachetées, affreusement lourdes, très répandues autrefois dans la région, et aujourd'hui largement en voie de disparition au profit de toits en tuiles. C'était une enclave très ordonnée, avec des jardins modestes et des bacs à fleurs débordant de pavots. Et, tandis que Luc traversait le village au ralenti en cherchant une place pour se garer, il fut enchanté par son authenticité. En revanche, l'endroit laissait Hugo parfaitement indifférent, et il eut un mouvement de recul en voyant une vieille femme difforme regarder avec hargne la voiture passer devant elle dans la rue étroite. Au bout de la rangée de maisons, pendant que Luc hésitait sur la direction à prendre, une chèvre attachée à une remise à l'intérieur d'un pré entouré d'un muret se soulagea de façon spectaculaire. Hugo explosa.

« Dieu que je déteste la campagne ! s'exclama-t-il. Comment as-tu fait pour me persuader de venir avec toi ? »

Luc sourit et tourna en direction de la rivière.

Il n'y avait aucun endroit pratique pour se garer, et Luc se rangea sur un bas-côté herbeux à la sortie du village. On ne distinguait pas la rivière à travers les arbres, mais on l'entendait vaguement. Il laissa un carton sur le pare-brise pour indiquer qu'ils étaient en mission pour l'université de Bordeaux, ce qui pouvait ou non leur éviter une contravention, selon le

zèle des gendarmes locaux. Il aida Hugo à enfiler son sac à dos et ils s'enfoncèrent tous les deux dans la forêt.

Il faisait chaud et l'air grouillait d'insectes. Il n'y avait pas de sentier, mais le sous-bois composé de buissons, de fougères et de mauvaises herbes n'était pas trop dense. Ils réussirent sans trop de mal à se faufiler à travers les bouquets de marronniers, de chênes et de hêtres qui formaient une sorte de canopée arrêtant le soleil de midi, et permettant à l'atmosphère de rester fraîche. Le terrain n'était pas tout à fait vierge. Un tas de cannettes de bière sous un acacia témoignait de quelques équipées nocturnes récentes. Luc était agacé par ce genre de profanation. Le tableau, au demeurant idyllique, de fleurs blanches sur un fond verdoyant était gâché par ces détritiques, et il grommela dans sa barbe que, au retour, ils devraient les ramasser. Hugo haussa les yeux au ciel devant cette attitude de boy-scout et reprit péniblement sa marche.

En approchant de la rivière, le bruit de l'eau devint assourdissant ; après avoir traversé un fourré épais, ils se retrouvèrent au bord d'une falaise, à une vingtaine de mètres au-dessus de la rivière. De l'autre côté de la vaste étendue scintillante, on avait une vue splendide sur la vallée fertile occupant la rive opposée. L'immense plaine, patchwork de champs asymétriques de blé, de haricots, et de pâturages avec leurs bovins, finissait par s'effacer pour se fondre dans l'horizon embrumé.

« Et maintenant ? » demanda Hugo, en rajustant péniblement son sac à dos.

Luc sortit une copie de la carte et montra quelque chose du doigt.

« Supposons que ce groupe de maisons représente Ruac, parce que cette tour, ici, correspond parfaitement à la tour romane de l'abbaye. Ce n'est évidemment pas à l'échelle, mais les différents endroits semblent coller, tu vois ? »

Hugo acquiesça. « À ton avis, nous sommes donc à peu près ici ? »

Il posa son doigt à un endroit de la carte près de la ligne bleue qui serpentait.

« Espérons. Sinon, la journée sera longue. Je propose donc que nous commençons à longer la falaise jusqu'à ce que nous trouvions quelque chose qui ressemble à ça. »

Luc tapota du doigt le premier ensemble de petites ondulations bleues.

« Je ne crois pas que l'on puisse se fier à cet arbre bizarre qui est dessiné là. Je serais étonné qu'il existe encore au bout de sept cents ans ! »

Puis il rit et ajouta :

« Et, je t'en supplie, fais attention à ne pas tomber. Ce serait tragique.

– Pas tant pour moi, répondit Hugo d'un ton morose, mais les deux femmes qui encaissent mes pensions alimentaires porteraient le deuil. »

Compte tenu de la topographie de la vallée escarpée, le précipice au-dessus duquel ils se trouvaient était situé plus bas que les falaises en aval de la rivière. Au fur et à mesure qu'ils progressaient, le terrain devenait de plus en plus érodé et fortement boisé. La falaise de calcaire culminait à une vingtaine de mètres au-dessus de leurs têtes. La marche en elle-même n'était pas dangereuse. Le rebord sur lequel ils avançaient était suffisamment large et stable, et la vue sur la rivière en dessous était digne d'une carte postale. Mais Luc était bien conscient que son ami n'était pas particulièrement rompu à ce genre d'exercice. Il veillait à marcher d'un pas mesuré et choisissait pour Hugo les endroits les plus sûrs où mettre le pied.

Il connaissait ces falaises, mais pas parfaitement. Il n'avait pas exploré cet endroit depuis quinze ans, et il s'était agi d'une étude sommaire, une distraction sans but précis. Toute la vallée de la rivière était truffée de caves préhistoriques et d'abris, et il était de notoriété publique que des sites importants, voire même spectaculaires, restaient à découvrir. Certains seraient trouvés par des archéologues professionnels ou des géologues, d'autres par des spéléologues en quête de nouveauté, et d'autres encore par des randonneurs, ou même, comme cela était déjà arrivé, par le chien de la famille.

Avant cette expédition avec Hugo, Luc était allé rechercher dans ses anciens journaux des articles sur les falaises de Ruac. Il n'y avait pas grand-chose. L'été après son doctorat, il avait rôdé dans les parages pendant un jour ou deux. Ses notes évoquaient des buses et des milans noirs tournoyant au-dessus de l'eau, ainsi qu'un agréable pique-nique, mais pas la moindre trouvaille archéologique. Rétrospectivement, il se souvenait surtout à propos de cet été d'une grande impression de légèreté : un épisode de sa vie s'achevait, il allait en entamer un autre. Il en avait terminé avec son existence d'étudiant ; son professorat n'avait pas encore commencé. Il n'avait pas oublié ce sentiment de bonheur absolu que lui donnait cette liberté.

En se documentant pour le voyage, Luc avait découvert qu'un de ses collègues de Lyon avait fait, quelques années plus tôt, une reconnaissance en hélicoptère des surfaces rocheuses stratifiées de la vallée de la Vézère. Cela pourrait leur être beaucoup plus utile que les notes prises des années auparavant, et Luc lui avait demandé de lui envoyer par e-mail les photos et les cartes. Il les avait étudiées avec soin,

en les comparant à la carte de Barthomieu. Il avait relevé des indices à l'aide d'une loupe de photographe – chutes d'eau, crevasses, entrées de cavernes – mais, tout comme l'archéologue de Lyon, il n'y avait rien trouvé de particulièrement intéressant.

Après une heure de marche, les deux hommes s'arrêtèrent pour boire de l'eau minérale. Hugo enleva son sac à dos et s'adosa à un rocher pour éviter de salir son treillis. Il alluma un petit cigare, et, pour la première fois de l'après-midi, parut enfin satisfait. Luc resta debout, clignant des yeux dans le soleil. Il sortit la carte sommaire de la poche arrière de son jean, la consulta à nouveau et la replia.

Hugo faisait la moue.

« Je ne m'étais pas rendu compte de la futilité de la chose avant que nous arrivions ici. On voit à peine les rochers en dessous ! Et encore moins les rochers au-dessus ! S'il y avait une belle grande ouverture de grotte par ici, nous l'aurions déjà trouvée. Tu ne m'avais pas prévenu du ridicule de l'entreprise. »

Luc haussa les épaules.

« La carte est la clé de tout. Si elle est authentique, peut-être trouverons-nous quelque chose. Si elle est le fruit de l'imagination de ce type, nous aurons eu notre dose de soleil et d'exercice pour la semaine, c'est tout. Plus un peu de camaraderie virile.

– Je ne veux pas de camaraderie virile avec toi, dit Hugo d'un ton agacé. J'ai chaud, je suis fatigué, mes bottes neuves me font mal et je veux rentrer chez moi.

– Nous avons à peine commencé. Détends-toi et profite. D'ailleurs t'ai-je dit que tes bottes sont superbes ?

– Merci de l'avoir remarqué. Alors, qu'indique la carte, professeur ?

– Rien encore. Comme je te l'ai dit, expliqua Luc patiemment, une fois qu'elle nous aura guidés vers la zone principale en nous orientant par rapport à la position de l'abbaye, du village et de la rivière, il nous restera comme seuls indices ce drôle d'arbre et deux chutes d'eau. Comme l'arbre a sûrement disparu depuis longtemps, si nous trouvons les chutes d'eau, nous serons peut-être sur la bonne voie. Sinon, nous rentrerons probablement bredouilles. On y va ? »

Au fil de l'après-midi, leur marche devint plus difficile. La corniche sur laquelle ils avançaient se rétrécissait par endroits jusqu'à disparaître, et Luc devait trouver un rebord plus sûr, au-dessus ou en dessous sur la façade de la falaise. Leur progression ne demandait pas une technicité particulière, mais il s'inquiétait malgré tout pour l'équilibre d'Hugo. À une ou deux reprises, il insista pour que son ami lui passe son sac à dos à

l'aide d'une corde afin qu'il puisse plus facilement repérer des appuis pour les pieds et les mains sur le mur vertical. Hugo eut beau grommeler et s'entêter, Luc ignora ses protestations et continua à progresser lentement et régulièrement.

Plus bas, un groupe de kayakistes dans des embarcations de couleurs vives semblables à des jouets d'enfants pagayaient dans le sens du courant. Une volée de milans noirs, très hauts dans le ciel bleu pâle, passa dans l'autre sens. Le soleil baissait, et la riche plaine alluviale prenait une teinte de bière blonde. Luc consulta sa montre. S'ils faisaient demi-tour sans tarder, ils pourraient être de retour à la voiture avant la tombée de la nuit, mais il choisit de poursuivre encore un peu. Ils s'approchaient d'un promontoire. Une fois de l'autre côté, il espérait pouvoir découvrir une grande partie de la façade rocheuse. C'est là qu'ils décideraient de continuer ou non.

Malheureusement, lorsqu'ils parvinrent sur le promontoire, ils s'aperçurent que la corniche disparaissait totalement et que la seule possibilité pour avancer était de se hisser le long d'un rebord escarpé couvert de broussailles rabougries. Le choix était délicat. Hugo était énervé et fatigué, et Luc savait que cette nouvelle ascension les retarderait pour rentrer. Mais son côté aventureux l'incitait toujours à découvrir ce qu'il y avait ailleurs ; il laissa Hugo sur la corniche après lui avoir confié son sac à dos, lui promettant d'être de retour d'ici un quart d'heure environ. Hugo, indifférent désormais à sa tenue, s'assit en tailleur sur le sentier et, l'air maussade, croqua dans une pomme.

La montée n'étant pas particulièrement difficile, Luc était content d'avoir abandonné son ami et de pouvoir avancer à son propre rythme. Le sommet du promontoire consistait en une étendue plate de calcaire, située aux trois quarts de la falaise. La vue sur la vallée était magnifique et aurait mérité une photo, mais le soleil était bas, et le temps compté, si bien qu'il laissa son appareil autour de son cou. Il avança un peu plus vers l'aval de la rivière pour examiner la topographie du terrain au-delà.

C'est alors qu'il aperçut quelque chose qui lui arracha un cri.

Sur un large rebord, juste en dessous de lui, un grand genévrier solitaire poussait à travers la broussaille. Son tronc énorme, sec et noueux, couleur de cendre, produisait des branches en tire-bouchon qui partaient dans tous les sens. La verdure en était quasi inexistante, sinon quelques touffes d'aiguilles ici ou là, comme des poils sur un vieux chien galeux.

Luc dévala la pente aussi vite que possible compte tenu du danger, et courut jusqu'à l'arbre. Arrivé à portée, il ressortit la carte, leva les yeux

pour examiner le fouillis des branches et inclina la tête. La ressemblance était frappante, même sept cents ans après ! S'il existait un arbre capable de résister dans un terrain aussi stérile, c'était bien l'indomptable genévrier, le dernier survivant, dont certains spécimens remontaient à deux millénaires ou plus.

À cet instant, Luc décida qu'ils ne rentreraient pas.

Il savait qu'Hugo se plaindrait amèrement, mais cela n'avait aucune importance. Cette nuit, ils allaient camper. S'ils ne trouvaient aucun endroit propice un peu plus loin, ils pourraient toujours revenir et dormir sous la protection de cet arbre antique.

Effectivement, Hugo ne manqua pas de se plaindre.

C'était certainement *un* arbre, reconnut-il, mais il fallait avoir la foi chevillée au corps pour croire que c'était *leur* arbre. Il était à tel point sceptique qu'il en devenait odieux. Luc finit par lui dire en face qu'il se comportait comme un enfant, et que s'il voulait, il pouvait rentrer avec la Land Rover et se trouver un hôtel.

Mais aucune solution ne convenait à Hugo. Il était aussi furieux d'être obligé de dormir à la belle étoile que de retourner seul jusqu'à la voiture. Il céda au bout d'un moment et suivit Luc docilement le long du nouveau rebord, à la recherche, disait-il, de « chutes d'eau mythiques et de licornes ».

Le jour s'estompait. La température diminuait et le ciel était devenu d'un rose crépusculaire. Hugo, résigné à l'idée de passer une nuit inconfortable sous les étoiles, réclama une pause pour soulager ses épaules endolories. Ils s'arrêtèrent en lieu sûr et burent de l'eau. Puis Hugo ouvrit sa braguette et urina par-dessus bord.

« La voilà, ta chute d'eau », dit-il sans le moindre humour.

Luc avait également enlevé son sac à dos. Il se pencha en arrière et appuya sa tête contre la falaise, prêt à lui faire une réponse de potache.

« Attends ! » dit-il.

Il sentit de l'humidité sur son cuir chevelu. Il se retourna d'un bond et posa les deux mains sur les rochers. Ils étaient mouillés. Reculant autant que possible, il leva les yeux et désigna une large bande sombre.

« Regarde ! Ça monte jusqu'en haut. La voilà notre chute d'eau ! »

Hugo regarda aussi vers le haut, sans paraître impressionné.

« Si c'est ça, une chute d'eau, alors je suis le pape.

– L'été a été sec. Après un printemps pluvieux, je parie que ça se transforme en une véritable chute d'eau. Viens avant qu'il n'y ait plus de lumière. S'il y en a une deuxième, je t'offre à dîner. »

Ils marchèrent pendant près d'une heure dans la lumière déclinante. À présent, Luc touchait sans arrêt la façade rocheuse pour sentir s'il y avait de l'humidité.

Le crépuscule gagnait du terrain. Luc était sur le point de faire un arrêt, lorsqu'ils l'entendirent en même temps : un ruissellement, comme un robinet mal fermé. Quelques pas plus loin, l'eau dégoulinait des rochers, inondant la corniche, formant des mares avant de s'écouler vers la rivière. C'était plus un filet d'eau qu'une cascade mais, pour Luc, ils étaient sur la bonne voie. Hugo parut revigoré et il consentit à marcher jusqu'à la nuit tombée.

Luc sortit une nouvelle fois la carte et montra du doigt les deux chutes d'eau et le x qui marquait la grotte.

« Si cette partie de la carte est bien à l'échelle, la grotte doit être tout près, mais il est impossible de savoir si elle est au-dessus ou en dessous de nous. Nous avons encore un quart d'heure, après, ça ne servira à rien de chercher. »

Ils passèrent le quart d'heure suivant à chercher à la lumière des petites torches à LED de Luc. Au-dessus d'eux, la vue était dégagée. Pour explorer la façade rocheuse en dessous, Luc devait se mettre à plat ventre au bord de la corniche et éclairer avec sa lampe. En dehors des strates normales et des fissures, il n'y avait rien qui pouvait ressembler de près ou de loin à une grotte, ni au-dessus ni en dessous.

À présent, il faisait trop noir pour continuer. Ils se trouvaient sur un rebord assez large pour pouvoir y camper la nuit, si bien qu'ils ne furent pas obligés de rebrousser chemin – heureusement pour eux, car ils avaient faim et étaient fatigués.

Hugo s'effondra sur son sac à dos.

« Alors, où est le dîner ?

– Il arrive. Tu ne vas pas être déçu. »

En un tour de main, Luc prépara un excellent dîner sur son réchaud à gaz portable : filet de bœuf au poivre et pommes de terre sautées, avec du pain croustillant, un fromage de chèvre crémeux de la région et une bonne bouteille de cahors, qu'il ne regretta pas d'avoir transportée toute la journée.

Ils mangèrent et burent jusque tard dans la nuit. Le ciel sans lune passa par différents gris avant de devenir noir. Perchés sur leur corniche, ils avaient l'impression d'être au bout du monde. Cela, plus le vin corsé, donna à leur conversation un tour mélancolique. Bien au chaud dans son sac de couchage, Hugo se lança dans une lamentation morose sur sa vie.

« Connais-tu beaucoup d'hommes qui ont été mariés à deux femmes et qui ont divorcé trois fois ? demanda-t-il. Quand Martine et moi, nous nous sommes remariés, c'était un moment de folie passagère. Et tu sais quoi ? J'ai été largement récompensé de ces trois mois de folie par un nouveau raid sur mes finances. Son avocat est meilleur que le mien, mais le mien est mon cousin Alain, si bien que je suis coincé.

– Tu fréquentes quelqu'un en ce moment ? demanda Luc.

– Il y a une banquière nommée Adèle qui est aussi froide que des petits pois surgelés, une artiste nommée Laurentine qui est maniaco-dépressive et...

– Et qui ? »

Hugo soupira.

« Je revois aussi Martine.

– Incroyable ! s'exclama Luc. Tu es complètement idiot.

– Je sais, je sais... »

La voix d'Hugo s'éteignit dans la nuit. Il finit son vin puis en reprit dans son gobelet en aluminium.

« Et toi ? Tu es plus fier de ton parcours ? »

Luc déroula son matelas en mousse et étendit son sac de couchage dessus.

« Non, monsieur, je n'en suis pas fier. Une fille, une nuit, peut-être deux, voilà mon histoire. Je ne suis pas fait pour des relations durables.

– Toi et cette Américaine, comment s'appelle-t-elle, vous formiez un vrai couple il y a quelques années.

– Sara.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Luc se glissa dans son sac de couchage.

« Elle n'était pas comme les autres. C'est une histoire triste.

– Tu l'as quittée ?

– Au contraire. C'est elle qui m'a largué, mais je le méritais. J'étais bête.

– Alors toi, tu es bête, et moi, je suis un idiot, et nous couchons tous les deux sur une corniche au bord d'un précipice, ce qui me semble une vraie preuve d'intelligence. »

Il remonta la fermeture éclair de son sac de couchage.

« Je vais m'endormir et oublier ma misère, déclara-t-il. Si demain matin, je ne suis pas là, c'est que je suis parti pisser et que j'ai oublié où j'étais. »

Hugo se mit à ronfler en un temps record. Luc se retrouva seul en train d'essayer de distinguer étoiles et planètes à travers les nuages,

malgré son esprit embrumé par le vin.

Peu de temps après, ses yeux se fermèrent, mais il était conscient de formes noires qui tournaient au-dessus de lui et qui pouvaient être un début de rêve. Pourtant, il y avait quelque chose de familier dans ces zigzags soudains. Et cela lui revint d'un coup : c'étaient des chauves-souris.

Il ouvrit rapidement son sac de couchage, attrapa sa torche et braqua la lumière au-dessus de sa tête. Des dizaines de chauves-souris voltigeaient autour des falaises.

Il laissa le faisceau lumineux pointé sur les rochers et attendit.

Une chauve-souris vola alors droit dans la falaise et disparut. Puis une autre. Et encore une autre.

Il y avait une grotte là-haut.

Luc réveilla Hugo et l'aida à se mettre debout et à retrouver ses esprits. En sortant de son sac de couchage, Hugo bredouillait, totalement désorienté :

« Quoi ? Quoi ?

– Je crois l'avoir trouvée. Je monte. Je ne peux pas attendre le lever du jour. J'ai besoin que tu me surveilles, c'est tout. Si j'ai un problème, va chercher de l'aide, mais je ne devrais pas en avoir.

– Tu es fou, décréta Hugo.

– En partie, c'est sûr, reconnut Luc. Braque ta torche dans cette direction. Ça n'a pas l'air trop méchant.

– Bon sang, Luc. Attends demain.

– Pas question. »

Il indiqua à Hugo où diriger la lumière de sa torche et trouva une bonne prise pour commencer son ascension. Les strates apparentes de la façade rocheuse formaient une sorte d'escalier. Il ne se sentait nullement en danger, mais procédait quand même lentement, conscient que l'escalade de nuit et le vin ne faisaient pas forcément bon ménage.

En quelques minutes, il arriva à l'endroit où il pensait avoir vu disparaître les chauves-souris, mais il n'en était pas certain. Il n'y avait rien qui ressemblait à l'entrée d'une grotte ou d'un abri. Il disposait d'une prise suffisamment sûre sur la falaise pour pouvoir sortir sa torche de la poche de sa veste et voir de plus près. À ce moment précis, une chauve-souris sortit de la falaise et lui frôla l'oreille à toute vitesse. Surpris, il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle et assurer son pied.

Il y avait une fissure dans la façade rocheuse, large de quelques centimètres à peine. Sa torche dans la main gauche, il put insérer sa main

droite dans la fissure jusqu'aux jointures. Il tira vers lui et sentit quelque chose bouger. En regardant de plus près, il s'aperçut que ce mouvement était dû à une pierre plate calée dans la paroi. En un instant, il comprit. Il se trouvait devant un mur de pierres plates édifié en façade de la falaise pour faire croire à des strates naturelles.

Il parvint à faire bouger la pierre pour la sortir. Après quoi, il la posa soigneusement sur la tranche sur le rebord étroit en criant à Hugo de s'éloigner au cas où elle tomberait, car elle était de la taille d'un gros livre. Les autres pierres sortaient plus facilement, mais il n'avait pas assez de place pour les poser et, plutôt que de les tirer, il les repoussa vers l'intérieur par l'ouverture qui ne cessait de s'élargir. Bientôt, le trou fut suffisamment grand pour qu'il puisse s'y introduire.

« J'entre, cria-t-il.

– Crois-tu que ce soit une bonne idée ? supplia Hugo.

– Rien ne peut plus m'arrêter maintenant », déclara Luc d'un ton de défi, avant d'enfoncer la tête et les épaules dans l'ouverture.

Depuis la corniche en dessous, Hugo regarda disparaître les épaules de Luc, puis son torse et finalement ses jambes.

« Tout va bien ? » cria-t-il.

Luc l'entendit, mais ne répondit pas. Il était à l'intérieur de la grotte, rampant à quatre pattes, avant de se rendre compte que la voûte lui permettait de se tenir debout. Il braqua le faisceau de la torche au-dessus de lui, puis éclaira d'un côté à l'autre.

Il sentit alors ses genoux faiblir, et faillit perdre son équilibre.

Son sang bouillonnait dans ses oreilles.

Il y avait ce sifflement émanant de la colonie de chauves-souris.

Puis il s'entendit s'exclamer d'une voix cassée et rauque :

« Oh mon Dieu ! »

Luc avait l'impression que quelque chose bougeait.

Il se sentait encerclé, au milieu d'un troupeau en pleine débandade.

Il avait l'impression de suffoquer et d'être complètement désorienté en même temps, et cela d'autant plus qu'il déplaçait sa torche de façon saccadée sur les murs de couleur fauve et les stalactites, essayant de tout voir, sautant d'image en image, comme dans un stroboscope.

À sa gauche, une troupe de chevaux était en train de charger, des bêtes énormes dessinées au charbon, se chevauchant les uns les autres, avec la bouche ouverte dans l'effort, une crinière fournie, des pupilles semblables à des disques flottant dans des ovales pâles sur la roche naturelle.

À sa droite, il y avait des bisons phénoménaux, la queue dressée et les sabots fendus, débordant d'énergie et menaçants ; contrairement aux chevaux dessinés avec un noir granulé, leurs corps massifs étaient entièrement peints à grands coups de brosse en noir et brun-rouge.

Au-dessus de sa tête, un seul taureau noir géant, en pleine action, les deux pattes en l'air, courait à fond de train vers l'intérieur de la grotte. Il baissait la tête, les cornes en avant en signe d'agression, les narines dilatées et le scrotum gonflé.

Devant lui, à droite et à gauche, on voyait des cerfs massifs avec des ramures plus larges que leurs corps, la tête relevée, les yeux révulsés, la bouche ouverte en plein brame.

Et il y en avait encore et encore. Une foule de créatures fantastiques qu'il avait du mal à distinguer à cause de sa lampe qui faiblissait : des lions, des ours, des chevreuils, le tout en couleur, de si belles couleurs. Et là, n'était-ce pas la trompe d'un mammouth ?

Malgré la sensation de vitesse ambiante, ses pieds étaient restés bien ancrés dans le sol. Il n'avait pas dû bouger depuis un bon moment quand il prit conscience des cris qui venaient d'en dessous.

Il s'aperçut également qu'il tremblait comme une feuille et qu'il avait les larmes aux yeux. Ce qu'il vivait n'était pas une simple découverte. C'était Howard Carter découvrant Toutankhamon dans la Vallée des Rois ou Heinrich Schliemann devant la ville de Troie.

Rien que dans l'entrée de la grotte, il y avait des dizaines de peintures rupestres, les plus belles qu'il ait jamais vues. Des animaux presque grandeur nature, représentés dans un style naturaliste affirmé, magistral. La grande grotte de Lascaux comptait quelque neuf cents bêtes. Lui, dans son champ de vision limité, en avait déjà dénombré au moins un quart de plus. Et c'était le sommet de l'iceberg. Qu'y avait-il au-delà de la lumière de sa torche ?

Luc était bien conscient de l'importance de ce moment. Cette découverte s'annonçait encore plus cruciale que Lascaux ou Chauvet. Luc n'avait jamais eu le moindre plan de carrière. Il avait toujours laissé les choses suivre leur cours aussi bien dans sa vie professionnelle que personnelle. Il s'était laissé porter par le destin. Mais en l'espace d'un instant, un instant tout aussi exaltant qu'effrayant, il avait compris qu'il passerait ici le restant de ses jours, dans cette grotte aux confins de Ruac.

Il recula en direction de l'air frais, sortit la tête et dut fermer les yeux, ébloui par le faisceau de la torche d'Hugo.

« Dieu merci, tu n'as rien ! cria Hugo. Pourquoi ne m'as-tu pas répondu ?

– Il faut que tu montes ici, répondit Luc, incapable d'en dire plus.

– Pourquoi ? Qu'as-tu trouvé ?

– La grotte de Barthomieu !

– Tu en es sûr ?

– Oui, ça ne peut être que ça. Prends le même chemin que moi. Fais attention. Et dis-toi bien, mon cher ami, que ta vie va être définitivement bouleversée. »

Le temps se mit à lui jouer des tours.

Parfois, il s'arrêtait brutalement et puis il reprenait sa marche à la vitesse de la lumière. Cette nuit-là était à la fois la plus longue et la plus courte de sa vie. Plus tard, chaque fois que Luc l'évoquait, ses interlocuteurs fronçaient les sourcils, incapables de comprendre, et tout ce qu'il trouvait à répondre, c'était : « Croyez-moi, c'est exactement ça que j'ai ressenti. »

Il avait demandé à Hugo de ne pas bouger, de rester les mains dans les poches pendant qu'il descendait et remontait par deux fois pour récupérer leurs sacs à dos. Après quoi, il braqua sa torche au-dessus de leurs têtes et, sous la voûte de lumière qu'il venait de créer, il fit un petit discours solennel :

« Maintenant, cet endroit est un site archéologique, un trésor national. Nous avons une responsabilité envers la science, envers la France et envers le monde, en vertu de quoi nous devons faire les choses correctement. Nous ne touchons à rien. Tu mets tes pieds dans mes traces. Tu ne fumes pas tes cigares infects. En cas de doute, demande-moi.

– Bon Dieu, Luc. Je ne suis pas un imbécile. »

Luc lui tapota l'épaule d'un air enjoué.

« Cela fait longtemps que nous en sommes tous persuadés ! Allons-y. »

Il ne leur fallut pas longtemps pour avoir la confirmation qu'il s'agissait bien de la grotte du manuscrit. Ils trouvèrent presque tout de suite trois peintures caractéristiques – un cheval, un cerf et un taureau représenté par petites touches – correspondant parfaitement aux illustrations de Barthomieu.

Luc s'avança avec précaution vers l'intérieur de la grotte, balayant de sa torche le sol devant lui incrusté de guano, pour s'assurer de ne rien écraser de précieux sous ses bottes. Au-dessus de leurs têtes, les chauves-souris affolées poussaient sans arrêt des cris aigus assourdissants. L'air était vicié, pas vraiment intolérable, mais désagréable. Hugo sortit son mouchoir et le colla sur sa bouche et son nez pour se protéger de l'odeur caustique d'ammoniacale provenant de l'urine des chauves-souris.

« Est-ce que ça risque de me tuer ? » se plaignit Hugo, tremblant de froid à cause de l'humidité.

Complètement absorbé, Luc se contenta de répondre :

« Le mouchoir est une bonne chose. »

Tous les deux ou trois pas, Luc ôtait le capuchon de son Leica et prenait une série de photos au flash, vérifiant les images sur l'écran LCD pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

« Regarde la qualité de ces chevaux, Hugo ! L'exactitude de l'anatomie. Le rendu du mouvement. C'est d'une sophistication extrême. Tu vois comment se croisent les jambes de celui-là ? Tout en perspective. Ça dépasse Lascaux en qualité artistique. C'est incroyable. Et ces lions ! Admire la patience et la sagesse qui s'en dégagent. »

L'ammoniacale avait dû faire office de sels. Hugo était parfaitement dégrisé maintenant, et il demanda sur le ton du bon élève :

« Quel âge ont-ils à ton avis ? »

– Difficile à dire. Lascaux a été peinte il y a environ dix-sept mille ans. Tout ceci me semble plus moderne. Toute une palette de pigments a été utilisée ici : charbon, graphite, argiles, oxydes de fer jaune et rouge, manganèse. Si je devais faire une estimation, je dirais que c'est plus récent. »

L'extrémité de la première salle semblait être matérialisée par une représentation imaginaire d'un mammouth avec une trompe si longue qu'elle passait sous ses pattes. Au-delà, la grotte se rétrécissait en formant un boyau qui montait, leur permettant tout juste de rester debout. Dans ce conduit exigü, il n'y avait plus qu'une seule décoration – des mains d'homme peintes au pochoir à hauteur des yeux. De l'ocre rouge avait été soufflée à la bouche sur des mains ouvertes, laissant sur la roche une image négative pâle, presque de la couleur de la peau.

« Seraient-ce les mains de l'artiste ? » demanda Luc avec solennité.

Il était sur le point d'expliquer cette technique à Hugo lorsqu'il fut distrait par ce qu'éclairait la torche d'Hugo devant lui.

« Regarde, là-bas ! Bon Dieu, regarde-moi ça ! »

La grotte s'ouvrait sur une autre salle, plus grande que la précédente. L'endroit était enchanteur.

Il y avait des dizaines, littéralement des dizaines, de bisons en train de charger, peints en noir et marron, chacun ne mesurant pas plus d'un mètre de longueur, avec leurs pattes en action, leurs crinières et leurs barbes flottantes, leurs yeux formant des cercles brillants nageant dans des têtes noires trapues. Le troupeau était énorme, et comme il couvrait les murs des deux côtés, il s'en dégagait un effet stéréoscopique qui donnait à Luc et Hugo l'impression de courir avec les bêtes. Pour peu, on aurait entendu leur bruit de tonnerre, on aurait senti le sol trembler à leur passage, et la vapeur brûlante de leur haleine s'échappant de leurs bouches barbues.

« C'est vraiment inouï, totalement... » se mit à marmonner Luc, puis il aperçut la silhouette humaine à sa gauche, un hominidé solitaire dans une mer de bovidés.

Hugo le vit aussi et cria à travers son mouchoir :

« Voilà notre homme ! »

Le personnage primitif, fidèlement reproduit dans le manuscrit de Barthomieu, était là, debout, avec sa tête d'oiseau, ses bras chétifs prolongés par des mains à quatre doigts, un corps oblong, des jambes comme des bâtons avec des pieds en forme de canoës, et ce grand pénis en érection braqué comme une arme en direction des bisons qui chargeaient. Au-dessus de la tête des bêtes était dessinée une volée de lances acérées se dirigeant sur leurs cibles. L'une d'elles semblait avoir atteint sa proie. Elle était fichée dans le ventre d'un bison, dont les viscères s'échappaient en cercles concentriques.

Luc prit rapidement une douzaine de photos avant de laisser son appareil retomber contre sa poitrine.

« Un homme solitaire face à un troupeau. N'est-ce pas le premier héros du monde ?

– Il semble s'être excité tout seul, plaisanta Hugo.

– C'est un signe de virilité, cela n'a rien de sexuel, répondit Luc avec sérieux, tout en continuant à avancer.

– Bien, professeur, du moment que tu le dis », répliqua Hugo.

La grotte semblait assez rectiligne, avec une série de salles creusées dans la falaise comme les parties dodues d'un abdomen d'insecte. Chaque salle contenait d'autres merveilles, tout un bestiaire préhistorique d'animaux sauvages peints avec truculence. Luc buvait du petit-lait. On aurait dit un chat devant un bol de crème. Hugo finit par déclarer que, dehors, l'aube s'était certainement levée. De plus, ajouta-t-

il, l'odeur d'ammoniaque n'avait pas tardé à faire son effet. Il avait la nausée et très mal à la tête.

Luc n'avait pas envie de partir avant d'avoir fait, au moins, un examen rapide de l'ensemble, même si la tâche se révélait considérable. Il y avait toujours un autre recoin un peu plus loin, une autre salle, une autre galerie, chacune décorée de créatures aussi fraîches qu'au premier jour. Mais plus ils s'enfonçaient, plus ils devaient se battre contre les chauves-souris qui n'appréciaient pas du tout l'intrusion.

Luc réussit à persuader Hugo de continuer un peu plus loin pour explorer une nouvelle salle, puis une autre galerie, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une sorte de cul-de-sac sans la moindre peinture, couvert d'une couche épaisse de fiente de chauve-souris à l'odeur asphyxiante. Luc était sur le point de mettre un terme à leur nuit, et probablement aussi de céder à l'épuisement et à sa propre nausée causée par l'ammoniaque, quand le faisceau de sa lampe révéla une petite ouverture sur sa droite, un trou à travers la paroi, juste assez grand pour y passer à quatre pattes, si on en avait le courage.

Luc enleva son sac à dos et le posa. Hugo savait qu'il était inutile de vouloir l'en empêcher. Il refusa de le suivre, même s'il n'avait aucune envie de rester seul avec ces myriades de chauves-souris au-dessus de sa tête. L'extrémité parcheminée de leurs ailes lui frôlait presque le visage, et il s'efforçait de contrôler sa respiration. Il était incapable de braquer sa torche sur la masse grouillante, mais il n'aimait pas non plus se retrouver dans le noir, si bien qu'il dirigea la lumière vers le trou. Il ne lui restait plus qu'à supplier Luc de se dépêcher pendant qu'il se couvrait le visage de son mouchoir. Il frissonna lorsque les semelles de Luc disparurent dans le noir.

Luc rampa avec précaution sur les quelques mètres du boyau étroit. Il éprouvait une sensation étrange, comme s'il s'engageait dans un univers en gestation.

Brusquement, il se retrouva dans un endroit où il pouvait se tenir debout, un caveau de la taille d'un petit salon. Il promena sa torche d'un côté à l'autre, stupéfait par ce qu'il découvrait. En humectant ses lèvres pour appeler Hugo, il se rendit compte qu'il se trouvait dans une sorte d'antichambre, avec une salle plus grande juste après, un dôme en forme d'igloo qui lui coupa littéralement le souffle.

« Hugo, il faut que tu viennes ! »

L'instant d'après, Hugo surgissait à quatre pattes à côté de lui tout en grommelant, mais quand il se mit debout, il poussa un cri d'enthousiasme :

« Bon Dieu ! »

L'antichambre tout entière était ornée d'un feston de mains au pochoir en ocre rouge. Trois cent soixante degrés de mains imprimées, gauches et droites, toutes de la même taille, comme un planétarium avec des mains à la place des étoiles.

Luc l'appela.

« Viens ici ! »

Les murs de la dernière salle étaient abondamment décorés, ce qui n'était pas tellement surprenant, mais il n'y avait pas d'animaux. Pas le moindre.

« Je me demandais, dit Luc, ce qu'il en était de ces autres dessins dans le livre de Barthomieu – ce qu'il en était des plantes. Regarde ! »

Ils se trouvaient dans un jardin paradisiaque. Il y avait des panneaux représentant des plantes grimpantes vertes avec des feuilles en forme d'étoiles, des plantes comme des arbrisseaux avec des baies rouges et, sur un mur, une véritable mer d'herbes hautes ocre et marron, chaque tige dessinée individuellement, toutes penchées dans la même direction, comme sous l'effet du vent. Et au milieu de cette savane, se tenait un homme grandeur nature à la silhouette peinte en noir, une version beaucoup plus grande de l'homme-oiseau de la chasse aux bisons, les bras étendus, avec une érection impressionnante. Il faisait face au vent invisible, le bec grand ouvert. Peut-être en train d'appeler.

« C'est notre héros », dit Luc doucement, tout en tripotant le cache de son appareil de photo.

Il était grand temps de partir. Il ne restait plus rien à explorer, et Luc et Hugo étaient physiquement et mentalement épuisés, tous deux affectés par leur exposition prolongée à l'air vicié. Luc ne pouvait pas s'empêcher de répéter que ce qu'ils vivaient était sans précédent. Les animaux étaient superbes de naturel et parfaitement uniques, tant par leur qualité que par leur nombre, mais il n'existait rien de comparable à cette représentation de la flore dans l'art rupestre.

Après que Luc eut exprimé une nouvelle fois son émerveillement, Hugo commença à s'impatienter.

« Oui, oui, tu l'as déjà dit, mais il faut vraiment que nous sortions d'ici maintenant. Mes jours sont comptés. »

Luc fixait l'homme-oiseau dans les yeux ; il aurait aimé lui parler, mais pour épargner Hugo, il préféra se taire. Je reviendrai bientôt, se dit-il. Toi et moi allons apprendre à nous connaître parfaitement.

Sans savoir pourquoi, il regarda ensuite par terre, et, à la limite du faisceau de sa torche, il remarqua quelque chose près de son pied gauche.

Une petite bordure de silex noir contre le mur de la grotte.

Il se pencha et poussa un juron. Sa truelle était dans son sac à dos, resté dans la salle précédente.

Il prit le stylo à bille qu'il avait dans la poche de sa chemise, ôta le capuchon et attaqua la terre et le guano avec la pointe.

« Je croyais que tu avais dit de ne toucher à rien, se plaignit Hugo.

– Ne t'en fais pas, je suis archéologue, répondit Luc. C'est important. »

En peu de temps, il avait enlevé suffisamment de terre autour pour mettre au jour une fine lame de silex taillé, presque le double de la longueur de son index. Elle était appuyée contre le mur, posée sur son extrémité. On aurait pu croire qu'elle avait été placée là exprès, en équilibre. Luc baissa la tête comme s'il voulait l'embrasser, et souffla pour faire disparaître le reste de terre. Puis, tout excité, il régla son appareil de photo en mode macro et déclencha plusieurs fois son flash.

« Qu'est-ce qu'il y a de si important ? demanda Hugo.

– C'est une pièce aurignacienne !

– Ah bon ? répondit Hugo, pas du tout impressionné. Pouvons-nous y aller maintenant, s'il te plaît ?

– Non, écoute. Cette épine centrale, ici, ces marques en écailles et cette forme de sablier, cet outil est sans aucun doute aurignacien. Il a été fabriqué par les tout premiers *Homo Sapiens* en Europe. Si, et j'insiste sur le si, il est contemporain de ces peintures, cette grotte date de trente mille ans environ ! C'est plus de dix mille ans avant Lascaux, et elle est plus avancée que Lascaux dans tous les domaines, artistique et technique ! Je ne comprends vraiment pas. Je ne sais plus quoi dire. »

Hugo le tira par la manche de sa veste.

« Tu trouveras la réponse au petit déjeuner. Je t'en supplie, allons-y maintenant ! »

Le soleil matinal avait transformé la Vézère en un ruban étincelant. Il faisait frisquet, et les chants d'oiseaux résonnaient partout. Respirer cet air propre et frais leur donna l'impression de purifier leurs poumons.

Avant de quitter la grotte, Luc avait remonté le mur sec, prenant bien soin de dissimuler l'entrée comme l'avaient fait les premiers bâtisseurs, quels qu'ils aient été. Il était complètement épuisé en même temps qu'étourdi, et une petite voix dans sa tête lui recommandait, compte tenu

des circonstances, de faire particulièrement attention le long de la corniche.

En dépit de tout, ils reprirent leur chemin sans encombre, et ne mirent pas longtemps à retrouver le genévrier. Hugo avait besoin de réajuster son sac à dos, et le large rebord sous le tronc vétuste était l'endroit idéal pour s'arrêter en toute sécurité.

Luc, songeur, but le reste de l'eau minérale tout en regardant de l'autre côté de la rivière. Leur aventure de la nuit était-elle vraiment réelle ? Était-il disposé à assumer le rôle dans lequel il se retrouvait ? Était-il préparé à voir sa vie bouleversée, à devenir un personnage public, le visage qu'on mettrait sur cette incroyable découverte ?

Sa réflexion fut interrompue par un bruit à peine perceptible, une sorte de grattement provenant de l'endroit d'où ils venaient. On ne distinguait rien avec les buissons et le rocher qui surplombait le sentier. Il faillit ne pas y faire attention, mais ses sens étaient suffisamment en alerte pour qu'il en tienne compte. Il s'excusa et retourna quelques mètres en arrière. Au moment où il allait contourner le rocher, il crut entendre un nouveau grattement, mais quand il arriva en vue de la corniche qu'ils venaient de traverser, il n'y avait rien.

Il s'arrêta quelques instants, sans savoir s'il fallait revenir encore un peu plus en arrière. Ce petit bruit le perturbait ; un sentiment d'inquiétude l'envahit. Ou la peur peut-être. Mais juste à ce moment, Hugo lui cria qu'il était prêt à continuer, et ce sentiment disparut. Il se dépêcha de le rejoindre et préféra ne rien dire.

La matinée était bien avancée quand ils arrivèrent, épuisés, à la Land Rover ; fidèle à sa parole malgré leur nuit agitée, Luc avait insisté pour qu'ils ramassent les détritrus.

Il fut le premier à voir les dégâts et jura à haute voix.

« Merde, Hugo, regarde-moi ça ! »

La vitre du conducteur était brisée et des petits morceaux de verre Sécurité jonchaient le siège. Le carton sur lequel il avait inscrit « université de Bordeaux » était déchiré en deux et posé bien en vue derrière les essuie-glaces, histoire de les narguer.

« Voilà des autochtones sympathiques, dit Hugo avec mépris. Veux-tu que nous remettions les cannettes de bière en place ?

– Je ne vais pas laisser tout ça gâcher ma bonne humeur », affirma Luc, les mâchoires serrées.

Il se mit à ramasser les morceaux de verre avec le carton déchiré.

« Rien ne pourrait gâcher ma bonne humeur. »

Sur le point de démarrer, il fouilla dans la boîte à gants et poussa un juron.

« Je croyais que rien n'allait gâcher ta bonne humeur, dit Hugo.

– Ma carte grise a disparu. Pourquoi diable m'avoir volé mes papiers ? »

Il rabattit brusquement le volet et démarra en maugréant.

Dans le centre de Ruac, ils s'arrêtèrent au petit café anonyme, dont l'enseigne indiquait : CAFÉ-TABAC. Lorsque Hugo voulut fermer la voiture, Luc lui montra la vitre brisée et se moqua de lui ; mais avant d'entrer, il le mit en garde.

« Fais très attention à ce que tu dis. Nous avons un secret important à protéger. »

Le café n'était pas très éclairé. Il y avait là six tables recouvertes de nappes en plastique, dont une seule était occupée. Le propriétaire trônait derrière le comptoir. Il avait une peau parcheminée, des cheveux gris abondants, une moustache poivre et sel, et un ventre proéminent. Les deux clients, un jeune homme et une femme plus âgée, s'étaient arrêtés de parler et les dévisageaient comme s'ils arrivaient d'une autre planète.

« On peut manger ? » demanda Hugo.

Le propriétaire désigna une des tables et, d'un geste brusque, y posa deux menus avant de se retirer en direction de sa cuisine en traînant ses jambes lourdes sur le parquet.

Luc le rappela et lui demanda où se trouvait la gendarmerie la plus proche. Le tenancier fit lentement demi-tour.

« Pourquoi ?

– Quelqu'un a cassé la vitre de ma voiture.

– Pendant que vous rouliez ?

– Non, j'étais garé.

– Où ça ? »

Devant cet interrogatoire, Luc regarda Hugo d'un air incrédule.

« Ça n'a aucune importance, dit-il pour en finir.

– Probablement dans un endroit interdit », marmonna le vieil homme dans sa barbe, mais suffisamment fort pour qu'ils l'entendent. Puis il haussa la voix :

« À Sarlat. Il y a un commissariat à Sarlat. »

Hugo renifla l'air ambiant. Il connaissait bien cette odeur. L'arôme de son gagne-pain.

« Il y a eu un incendie dans les parages ? demanda-t-il au vieux.

– Un incendie ? Vous sentez quelque chose ?

– Oui.

– C’est probablement mes vêtements. Je suis le chef de la brigade locale de pompiers. C’est ça que vous sentez. »

Hugo haussa les épaules et se mit à regarder la belle femme brune assise à la table dans le coin. Elle ne devait pas avoir plus de quarante ans. Sa chevelure était souple et naturellement bouclée, ses lèvres pleines, et elle exhibait de jolies jambes nues et bronzées sous une robe moulante. Son compagnon, la carrure massive et le teint rougeâtre d’un fermier, était de dix ans plus jeune au moins. Et comme il était peu probable qu’il soit son petit ami ou son mari, Luc pensa qu’Hugo n’allait pas rater cette occasion de se manifester.

Fidèle à lui-même, Hugo adressa un sourire à la femme en même temps qu’un signe de tête :

« Belle journée. »

Elle esquissa une mimique qui, s’il s’agissait d’un sourire, dura à peine une seconde. Pour mettre fin au manège, son compagnon prit un air renfrogné, lui administra une petite tape sur l’avant-bras, et ils poursuivirent leur conversation.

« L’endroit est plaisant, dit Hugo à Luc. Ils ont pris des omelettes. Je vais en faire autant. Il faut toujours imiter les autochtones. »

Luc s’excusa et revint quelques instants plus tard pour s’apercevoir qu’Hugo avait commandé des bières.

« C’était propre ? demanda Hugo.

– Pas vraiment. »

Il posa son téléphone mobile sur la table.

« À nous », dit Luc en trinquant avec la bière qu’Hugo avait commandée.

Ils parlèrent à voix basse pendant qu’ils dévoraient leur omelette de trois œufs au fromage accompagnée de frites.

« Tu sais qu’il va falloir que j’abandonne tout, dit Luc d’un air rêveur. Tous mes projets devront s’arrêter. Aucun ne sera jamais terminé.

– Ça me semble évident, répondit Hugo, mais ça ne te pose pas trop de problèmes, non ?

– Bien sûr que non ! Mais je me sens accablé tout d’un coup. On n’est jamais préparé à ça.

– Je suis ravi pour toi, dit Hugo, sur un ton vaguement moqueur. Tu vas être très occupé et célèbre, tandis que je retournerai à mes pauvres petites affaires, et n’en sortirai que de temps en temps pour me réchauffer aux rayons de ta gloire. S’il te plaît, n’oublie pas complètement ton vieil ami. Peut-être l’appelleras-tu Pineau Simard ou,

s'il le faut, Simard Pineau, et tu me jetteras des fleurs de temps en temps quand tu participeras à des débats.

– Ne sois pas si pressé de disparaître en coulisses, dit Luc en riant. Tu as du boulot.

– Ah oui ?

– Le manuscrit. Tu es l'homme du manuscrit, tu t'en souviens ?

– Il a certainement perdu un peu de son intérêt maintenant.

– Pas du tout, chuchota Luc. Le manuscrit fait partie intégrante de tout ça. Quand le moment sera venu de révéler tout ça au monde, nous devons avoir compris son rôle. Il y a un contexte historique important qu'on ne peut pas négliger. Le livre doit être décodé, chuchota-t-il.

– Je pourrais effectivement faire quelques recherches, soupira Hugo.

– Après de qui ?

– As-tu jamais entendu parler du manuscrit de Voynich ? »

Luc secoua la tête.

« Disons, pour faire court, qu'il s'agit d'un manuscrit étrange, du XV^e siècle peut-être, qui a été acquis aux environs de 1910 par un libraire spécialisé dans la vente des livres anciens, un Polonais du nom de Voynich. C'est vraiment quelque chose de fabuleux, un ensemble fantastique de dessins de plantes, de signes astronomiques, de procédés biologiques, de décoctions médicinales, et même de recettes, le tout écrit dans une calligraphie étrange et magnifique, et un langage qui a résisté à un siècle d'efforts de déchiffrement. Certains pensent que ce livre a été écrit par Roger Bacon ou John Dee, tous les deux des génies mathématiques en leur temps qui se sont un peu frottés à l'alchimie, alors que d'autres pensent qu'il s'agit d'un vaste canular du XV^e ou du XVI^e siècle. Quoi qu'il en soit, je le mentionne parce que, à ce jour, cryptographes amateurs et professionnels n'ont jamais réussi à le décoder. J'en ai croisé certains dans des conférences et des séminaires. Ce sont de vrais personnages avec un langage bien à eux. Il faut les entendre disserter sur le code de Beaufort, la loi de Zipf et autres balivernes du genre, mais je peux toujours prendre contact avec un des moins dingues et voir s'il veut bien jeter un coup d'œil à notre livre.

– D'accord, dit Luc. Mais reste très discret. »

Le couple à l'autre table se leva pour partir sans manifester la moindre intention de payer. Le jeune homme passa le premier la porte. La femme qui le suivait jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction d'Hugo et esquissa de nouveau son semblant de sourire avant que la porte ne se ferme sur eux.

« Tu as vu ça ? demanda Hugo à Luc. La campagne a peut-être du bon après tout. »

À cet instant, trois hommes entrèrent dans le café. Deux étaient des ouvriers agricoles, à en juger par leurs mains sales et leurs chaussures boueuses. Le troisième, plus âgé, était propre et bien habillé. Il portait un costume, mais pas de cravate. Le propriétaire du café leur fit un signe de la tête de derrière le comptoir et s'adressa au plus âgé en l'appelant par son nom d'une voix forte.

« Bonjour, Pelay. Comment ça va ?

– Pareil qu'au petit déjeuner », répondit-il d'un ton bourru tout en dévisageant Luc et Hugo sans vergogne.

Le trio s'assit à une table dans le coin au fond et ils se mirent à parler entre eux.

Luc était mal à l'aise. Le propriétaire du café semblait communiquer du regard avec les hommes derrière eux et il avait l'impression d'être l'élément d'un jeu, comme le cochonnet dans une partie de pétanque. Chaque fois que Luc tournait la tête pour regarder derrière lui, les hommes détournaient les yeux et se taisaient. Apparemment, Hugo était parfaitement inconscient de cette petite comédie, à moins, se dit Luc, qu'il ne fût lui-même trop sensible.

Le tenancier cria par-dessus leurs têtes :

« Hé, Pelay, tu voudras un peu de lard plus tard ?

– Seulement s'il vient de chez Duval, répondit l'homme. Je ne mange que du lard de chez Duval.

– Ne t'en fais pas. Il viendra bien de chez Duval. »

Luc vit le tenancier retourner la pancarte « Ouvert » dans la vitrine pour la placer du côté « Fermé ».

Il entendit une chaise glisser sur le parquet.

Il sentait des regards perçants dans son dos.

Le tenancier se mit à ranger des verres bruyamment sur une étagère.

Luc, agacé, était sur le point de se retourner pour affronter les regards hostiles lorsqu'il entendit un crissement de freins.

Un véhicule de gendarmerie bleu et blanc s'était arrêté pile derrière sa Land Rover. Luc se leva aussitôt, soulagé.

« Je les ai appelés pour ma voiture, dit-il à Hugo. Sors dès que tu es prêt. »

Il foudroya du regard les hommes dans le coin mais ceux-ci se contentèrent de détourner les yeux.

Le cafetier fit le tour du comptoir et flanqua leur addition sur la table.

« Faut que je ferme. »

Luc regarda l'addition avec mépris, jeta quelques euros sur la table et dit à Hugo :

« Ne change pas trop vite d'opinion sur la campagne. »

Luc fixa longuement le téléphone avant de décrocher et de composer le numéro qu'il avait trouvé sur le site de Sara. Cet appel lui coûtait ; ce n'était pas du tout dans ses habitudes, mais les circonstances étaient exceptionnelles.

Il avait besoin de réunir les meilleurs éléments, et personne n'était plus compétent qu'elle dans sa spécialité. Il se refusait simplement à faire des compromis.

De son bureau sur le campus de Bordeaux, il regardait une tempête venue de l'Atlantique déferler sur les bâtiments. La tonalité familière insistante de la Grande-Bretagne résonna dans son oreille, puis, comme par enchantement, il entendit sa voix douce et mélodieuse.

« Allô, Sara ?

– Luc ?

– Oui, c'est moi. »

La ligne devint silencieuse, et il demanda si elle était encore là.

« Je suis là. Je réfléchis pour savoir si je dois ou non te raccrocher au nez. »

Leur première rencontre remontait à deux ans.

Elle avait passé l'été à Paris pour travailler sur son livre, *Un éclairage palynologique du passage du magdalénien au mésolithique*. Elle n'avait pas l'ambition de le faire figurer sur les listes de best-sellers, mais il aurait ajouté encore davantage à ses références déjà importantes.

Lui se trouvait aux Eyzies pour faire des relevés et entamer la première tranche de ce qui devait être une campagne de plusieurs années.

Ils étaient restés « ensemble » – selon son expression à elle – pendant deux ans. Il l'avait entendue faire un exposé dans son mauvais français

lors d'une conférence sur le pléistocène à l'université de Paris, et s'était arrangé pour l'aborder au cours du cocktail qui avait suivi. Plus tard, elle dirait à ses amies l'avoir remarqué pendant qu'il manœuvrait habilement à travers l'assistance, espérant que ce beau brun aux manières de voyou viendrait vers elle. Il l'avait désarmée par ses éloges enthousiastes sur son travail, formulés dans un parfait anglais américain. Ce soir-là, ils avaient dîné ensemble. Le lendemain soir aussi.

Elle avait avoué à ses amies, et même à sa mère en Californie, qu'elle avait cédé. Elle avait bu le philtre d'amour et en redemandait encore. Le fait qu'ils parlaient le même langage professionnel était plaisant, mais pas suffisant pour expliquer son attirance. Elle connaissait sa réputation, mais il avait en plus quelque chose de sauvage et d'indomptable qui lui donnait envie de relever le défi. Et comme il avait presque dix ans de plus qu'elle, elle espérait qu'il aurait amplement profité de sa jeunesse pour aspirer maintenant à une forme de monogamie. Elle mena leur relation tambour battant, semblable au conducteur de locomotive qui n'arrête pas de pelleter du charbon pour faire avancer sa machine. Elle n'en pouvait plus de l'entendre répéter que jamais il n'avait eu une aussi longue liaison avec une femme. Pour gommer la distance entre son poste à Paris et le sien à Bordeaux, elle passait presque tout son temps dans le train. Alors qu'elle supposait qu'il allait lui proposer de le rejoindre sur le site de ses fouilles, l'invitation ne s'était jamais matérialisée, et la rumeur avait fait état d'une amitié très spéciale qu'il entretenait avec une jolie géologue hongroise de son équipe.

De plus en plus inquiète de son silence, elle avait loué une voiture et débarqué chez lui un vendredi après-midi, sans prévenir. Devant son air faussement ravi en la voyant et les regards en coulisse de la Hongroise, qui, hélas pour Sara, était une vraie beauté, elle comprit que les rumeurs étaient fondées. Sa visite fut brève. Vers 3 heures du matin, elle rompit avec lui, et passa le reste de la nuit réfugiée d'un côté du lit, avant de s'éclipser à l'aube en le laissant dormir. Quelques mois plus tard, elle acceptait un poste à l'Institut d'archéologie de Londres et elle disparut complètement de sa vie.

« Je t'en prie, ne raccroche pas. C'est important. »

Elle parut inquiète.

« Tu as un problème ? »

– Non, non, je vais bien, mais j'ai besoin de te parler de quelque chose. Tu es devant ton ordinateur ?

– Oui.

– Est-ce que je peux t’envoyer des documents à regarder pendant que je reste en ligne ? »

Elle hésita un instant puis lui donna son adresse e-mail.

Il l’entendait respirer dans le combiné pendant qu’il lui envoyait quelques fichiers en pièces jointes.

« C’est arrivé ? demanda-t-il.

– Oui.

– Regarde d’abord la photo 93. »

Il attendit, sans quitter des yeux la photo en question, toujours aussi fascinante, et il essaya d’imaginer Sara pendant le téléchargement. Deux années, ce n’était pas si long. Elle n’avait pas pu changer beaucoup. Il était content d’avoir enfin trouvé un prétexte pour l’appeler.

Elle parut stupéfaite, comme si quelqu’un avait fait tomber une pile d’assiettes derrière elle.

« Bon Dieu ! D’où est-ce que ça vient ?

– Du Périgord. Qu’en penses-tu ? »

C’était une photo du troupeau compact de bisons avec l’homme-oiseau au milieu.

« C’est magnifique. Est-ce quelque chose de nouveau ? »

Il apprécia l’excitation qu’il sentait dans sa voix.

« Très nouveau.

– C’est toi qui l’as trouvé ?

– Oui, je suis heureux de pouvoir le dire.

– Des gens sont déjà au courant ?

– Presque personne.

– Pourquoi moi ?

– Ouvre maintenant les 211 et 215. »

Elles avaient été prises dans la dernière des dix salles, la salle des Plantes, comme l’avait surnommée Luc.

« Celles-là sont véridiques ? demanda-t-elle. Elles ont été retravaillées ?

– Ni manipulées ni retouchées, nature », répondit-il.

Elle se tut un moment, puis elle poursuivit d’une voix étranglée :

« Je n’ai jamais rien vu de pareil.

– J’en étais sûr. Oh, encore une chose. J’ai trouvé une lame aurignacienne à proximité des peintures.

– Oh là là... chuchota-t-elle.

– J’ai donc besoin d’un spécialiste des plantes. Tu veux bien venir faire joujou avec moi ? »

Gatinois était assis bien droit devant son bureau ancien d'inspiration chinoise, les chevilles, les genoux et les hanches à quatre-vingt-dix degrés. Il ne se tenait jamais mal, pas plus chez lui qu'à son club. C'est ainsi qu'il avait été élevé, digne rejeton d'une famille de marchands, cramponnée tant bien que mal à son passé aristocratique. Au bureau, cette façon de se comporter contribuait à maintenir l'image autoritaire qu'il cultivait scrupuleusement.

Il tenait à la main un dossier intitulé : « Projet pour entreprendre des fouilles majeures dans une grotte de Ruac en Dordogne, par le professeur Luc Simard, université de Bordeaux ». Il l'avait lu attentivement, avait étudié les photos avec soin, conscient des implications que ses collaborateurs avaient bien voulu laisser filtrer.

Après neuf longues années à la tête de l'Unité 70, c'était sa première vraie crise, et elle déclenchait chez lui toutes sortes d'émotions. D'un côté, c'était un véritable désastre. La mission menée pendant soixante-cinq années par l'Unité risquait d'être battue en brèche. Si une faille majeure se produisait dans la sécurité, cela coûterait très cher. Il la paierait sûrement de sa tête, mais il ne serait pas seul. Le ministre de la Défense pourrait-il s'en tirer ? Et le président ?

Mais la peur des éventuelles conséquences était tempérée par de plus agréables perspectives. Il finirait par se retrouver au cœur des préoccupations du ministre. Son instinct lui conseillait de secouer le cocotier. Mettre ses supérieurs dans tous leurs états, entretenir la surchauffe. Ensuite, s'il parvenait à gérer l'affaire au sein de l'Unité 70, on ne manquerait certainement pas de lui en être reconnaissant.

Un poste juteux au sein du ministère était enfin à sa portée.

Il passa le doigt sur la couverture acrylique du dossier. Était-ce un passeport pour le ciel, ou l'enfer ?

Convoqué, Marolles arriva sur-le-champ et se mit au garde-à-vous, la moustache frétilante, attendant qu'on veuille bien s'adresser à lui.

Gatinois lui fit signe de s'asseoir.

« Je l'ai lu. De bout en bout, dit le général calmement.

– Oui, monsieur. Cela pose certainement un problème.

– Un problème ? Disons plutôt un désastre ! »

Le petit homme acquiesça solennellement.

« Oui, monsieur.

– Dites-moi, depuis que cette Unité existe, quelqu'un est-il jamais entré dans cette grotte ?

– Non, non. J'ai vérifié les archives, et Chabon a interrogé Pelay. Elle est scellée depuis 1899. En tout cas, *nous*, nous n'avons jamais réveillé le chat qui dort. Et, pour autant que nous le sachions, personne de l'extérieur ne l'a jamais redécouverte.

– Jusqu'à maintenant, laissa tomber Gatinois.

– Oui, jusqu'à maintenant.

– Que savons-nous sur ce Luc Simard ?

– Eh bien, il est professeur d'archéologie à Bordeaux...

– Marolles, j'ai lu sa biographie. Que savons-nous sur lui ? Sa personnalité, ses motivations.

– Nous préparons un topo sur lui. Je vous le soumettrai dans la semaine.

– Et que pouvons-nous faire pour arrêter cela dans l'œuf ? » demanda Gatinois avec un calme qui surprit le colonel.

Marolles inspira profondément et émit un avis peu favorable.

« Je crains que le projet n'ait déjà atteint un certain niveau au sein du ministère de la Culture. Je regrette de devoir vous informer qu'il sera sans doute approuvé et doté d'un financement.

– Qui est votre contact ?

– Ah, une véritable lumière dans un ciel obscur, dit Marolles plein d'espoir. Le cousin de ma femme travaille dans le service concerné. C'est un type onctueux nommé Abenheim. Il me colle toujours dans les réunions de famille, laissant sous-entendre en permanence que j'appartiens aux services secrets. J'essaie généralement de l'éviter.

– Mais ce n'est plus le cas à partir de maintenant, n'est-ce pas ?

– Exactement. »

Gatinois se pencha en avant et prit une voix de conspirateur, comme s'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce :

« Servez-vous de cet homme, dit-il. Faites-lui comprendre que quelqu'un au sein de la DGSE s'intéresse à Simard et à son travail. Insinuez quelque chose de négatif, mais ne dites rien de précis. Dites-lui de vous tenir informé sur tout, de s'immiscer autant que possible dans le projet. Dites-lui que s'il fait bien son travail, certaines personnes haut placées lui en seront reconnaissantes. N'hésitez pas à vous commettre.

– Je comprends, monsieur. »

Gatinois recula, remettant son dos dans sa position habituelle.

« Vous savez, en fin de compte, Bonnet mettra probablement de l'ordre dans tout ça. C'est un vrai salopard. Peut-être nous suffira-t-il de nous tenir tranquilles et d'observer le carnage. »

Luc avait contourné les canaux habituels pour arriver tout de suite au sommet. Les enjeux étaient trop importants. Si des gens de sa propre université et des bureaucrates locaux de Dordogne se vexaient, tant pis pour eux.

Il fallait protéger la grotte.

Il utilisa sa position d'universitaire ainsi que son amitié avec un sénateur influent de Lyon pour obtenir très vite un rendez-vous au Palais-Royal avec la ministre de la Culture et ses principaux collaborateurs, responsables des antiquités, y compris le directeur du Centre national de la préhistoire, un archéologue respecté du nom de Maurice Barbier, qui, par chance, entretenait avec Luc une relation cordiale. La présence de l'adjoint de Barbier, Marc Abenheim, était moins favorable. Luc et Abenheim s'affrontaient depuis des années, et les deux hommes se détestaient mutuellement.

S'appuyant sur un dossier abondamment illustré par ses photos, Luc avait demandé qu'un décret de préservation du site soit pris, qu'une procédure accélérée d'obtention de permis soit engagée, et qu'un budget conséquent soit alloué par le ministère pour protéger la grotte et commencer les fouilles.

Attentif aux conseils de son ami sénateur, il ne mentionna pas l'énigmatique manuscrit de Ruac pour éviter que son auditoire – trié sur le volet – ne se disperse, et qu'il reste focalisé sur une seule question à la fois. Et, toujours selon ses conseils, il évoqua à plusieurs reprises le « tout nouveau et exceptionnel monument d'intérêt national », en insistant bien sur les mots.

L'importance d'un autre Lascaux ou d'un autre Chauvet, du point de vue du prestige international et du développement économique local,

n'avait échappé à personne. Maurice Barbier était au comble de l'excitation. Le visage cramoisi, il déclara en tremblant presque qu'un décret devait être pris d'urgence pour classer la grotte Monument historique. Une commission serait créée pour définir les procédures afférentes et la méthodologie à suivre, et désigner un directeur pour la campagne de fouilles.

À ce moment-là, Abenheim, resté renfrogné et silencieux pendant la présentation de Luc, prit la parole. Il commença à plaider en faveur d'une participation directe du ministère, impliquant par là que c'était lui qui devait diriger une telle commission et prendre personnellement en charge les fouilles menées dans cette nouvelle grotte. Luc bouillait de colère en écoutant ce discours lénifiant. Abenheim était de la même génération que Luc, un ou deux ans plus âgé peut-être, avec probablement autant de références universitaires en matière d'archéologie, mais, contrairement à Luc, ce n'était pas un homme de terrain. Luc le percevait comme un bureaucrate autocratique, ressemblant davantage à un comptable pâle et étriqué qu'à un archéologue. Luc adorait les pelles et les pioches, et le soleil sur son dos. Pour lui, Abenheim avait une affinité particulière pour les téléphones, les tableaux et les néons des bureaux gouvernementaux. De son côté, Abenheim voyait Luc comme un aventurier assoiffé de gloire.

Barbier écarta habilement toute discussion concernant la direction de l'affaire et incita le groupe à se concentrer pour l'instant sur le plus important.

La ministre prit les choses en main et donna rapidement son accord au décret de protection et à l'octroi de fonds d'urgence. Elle ordonna à Barbier de transmettre ses recommandations pour la création d'une commission et demanda à rester informée de tous les développements. Sur ce, la réunion prit fin.

Luc quitta la salle et parcourut en sifflotant joyeusement les couloirs du siège du pouvoir. Une fois dehors au soleil, il arracha sa cravate, l'enfouit dans sa poche et partit rejoindre Hugo près du Louvre pour fêter l'événement autour d'un dîner.

Pour une bureaucratie aussi tatillonne que celle du ministère de la Culture, tout alla très vite. Luc respira plus librement quand Barbier lui annonça, deux semaines plus tard, que la commission nouvellement formée l'avait désigné comme directeur des fouilles, à l'unanimité moins une voix.

« Inutile de chercher à deviner qui c'était », plaisanta Barbier, mais il conseilla à Luc de continuer à informer Abenheim et à veiller à le satisfaire, histoire de se simplifier la vie.

Puis Barbier ajouta d'un ton vaguement envieux :

« Vous savez, vous allez être nommé chevalier des Arts et des Lettres. Ce n'est qu'une question de temps.

– S'il faut que je me mette en costume cravate pour l'occasion, répondit Luc d'un ton ironique, je n'aime autant pas. »

En moins d'une semaine, une opération commando fut déployée dans la vallée de la Vézère. Un détachement du Corps d'ingénieurs de l'État, renforcé par la gendarmerie locale, accompagna Luc aux falaises de Ruac où une grille en titane digne d'une banque fut scellée dans la façade rocheuse au-dessus de l'entrée de la grotte. Des câbles électriques furent descendus du haut de la paroi, des caméras à circuit fermé posées, une guérite de gardien en préfabriqué et des toilettes mobiles installées dans les bois. Enfin, des échelles souples en aluminium furent jetées le long de la falaise, permettant un accès plus facile que par la corniche.

Quand le convoi traversa bruyamment Ruac, Luc aperçut des visages méfiants derrière des rideaux de dentelle. À l'extérieur du café, le tenancier aux cheveux blancs s'arrêta de balayer et jura en direction de la Land Rover de Luc qu'il sembla reconnaître. Luc se retint de lui faire un bras d'honneur, mais il ne put s'empêcher de lui adresser un clin d'œil moqueur, ce qu'il regretterait plus tard.

Après que la grotte eut été scellée et fermée à clé, Luc put enfin profiter de sa première nuit tranquille depuis la découverte. La possibilité de fuites, de vandalisme et de pillage l'avait rendu malade d'inquiétude. Tout ça était maintenant derrière lui.

Le travail pouvait commencer.

Malheureusement, il fallait attendre le milieu de l'automne pour voir le début effectif de la campagne. On ne pouvait pas se contenter de claquer des doigts. Il devrait réunir une équipe, dresser des emplois du temps, définir le matériel, établir une comptabilité et trouver des logements.

Cette dernière tâche, apparemment simple, se révéla finalement difficile. Luc était bien décidé à loger tout le monde à proximité, de préférence à Ruac. Rien ne l'énervait plus que de perdre un temps précieux en transport vers le site de fouilles. On lui conseilla de se mettre en rapport avec le maire de Ruac, un certain M. Bonnet, pour voir s'il y avait des maisons à louer. Sinon, il devrait se contenter d'une

autorisation pour installer des caravanes et des tentes dans un champ, à condition d'avoir un point d'eau accessible. La vie à la dure ne lui déplaisait pas. En fait, camper renforçait le sentiment de camaraderie dans ce genre d'entreprise. Le manque de confort matériel contribuait généralement à créer des liens étroits.

Mais il n'apprécia pas du tout d'apprendre au tout dernier moment que le maire et le propriétaire du café étaient une seule et même personne.

Bonnet fit asseoir Luc à la même table recouverte de plastique qu'avant et, sans dire un mot, écouta ses requêtes, ses gros bras bien serrés comme s'il voulait empêcher ses tripes de se répandre.

Luc déploya tous les arguments qu'il avait à sa disposition : le maire contribuerait à la prospérité de son café, de sa ville, de son pays. Ses collaborateurs se conduiraient en bons voisins respectueux. Il organiserait une visite privée de cette merveilleuse nouvelle grotte ; s'il y avait une Mme Bonnet, elle serait aussi la bienvenue. Le maire devait sans doute être curieux de toute cette agitation ? Certainement. Pendant que Luc insistait et s'enfermait dans sa conversation unilatérale, le menton mal rasé du maire ne bougea pas d'un iota.

Luc regrettait déjà son clin d'œil.

Quand il eut terminé, Bonnet secoua la tête et cracha :

« Nous tenons à notre paix et à notre silence à Ruac. Personne ici ne s'intéresse à votre précieuse grotte. Nous ne sommes pas intéressés par vos études. Nous ne voulons pas de touristes. Vous n'avez nulle part où loger, monsieur. »

Sur ces mots, il se leva et regagna sa cuisine.

« Un franc succès », marmonna Luc dans sa barbe en sortant.

Un couple de jeunes refusa de le laisser passer sur le trottoir, obligeant Luc à descendre sur la chaussée. Ils ricanèrent de l'avoir forcé à faire ce détour.

Il se sentait d'humeur combative et envisagea un instant de leur infliger une bonne correction. Mais il préféra ne rien dire et remonta, furieux, dans sa Land Rover. Au moins sa vitre était restée intacte, pensa-t-il avec amertume en voyant le village disparaître dans son rétroviseur.

Heureusement, l'abbé Menaud vint à sa rescousse. Un champ bien plat et au sec faisant partie du domaine de l'abbaye s'étendait derrière les anciennes étables, suffisamment éloigné pour que les moines et les archéologues ne puissent pas se gêner. Il ne demandait aucune

compensation, sinon la possibilité de visiter la grotte à un moment qui ne serait pas inopportun.

Un dimanche d'octobre, par grand vent, les membres de l'équipe de la grotte de Ruac arrivèrent un par un au campement de l'abbaye. Luc était là depuis une semaine avec deux de ses doctorants, Pierre, un Parisien originaire de Sierra Leone, et Jeremy, un Britannique avec un fort accent de Manchester. Ils formaient un drôle de couple, Pierre, noir comme de l'onyx, grand et athlétique, et Jeremy, incolore et maigrichon, mais ils avaient en commun un humour de potache, et étaient ravis de participer à une entreprise historique. Ils travaillèrent d'arrache-pied à installer le campement pour réserver le meilleur accueil à l'équipe.

Des caravanes étaient disposées en cercle, comme les chariots autrefois dans l'Ouest américain pour se protéger des attaques. Chaque doctorant aurait droit à sa caravane personnelle, les deuxièmes cycles logeraient à deux, et les étudiants logeraient à trois en licence ou s'accommoderaient de tentes à la périphérie. Les caravanes étaient équipées de lits confortables, et les plus luxueuses disposaient d'un petit salon avec un bureau. Il n'y avait pas d'électricité, mais chaque unité comportait deux lampes à gaz. Le tout avait été bien pensé et respectait parfaitement la hiérarchie.

Dans un souci d'égalité, Luc avait insisté pour être logé à la même enseigne que ses adjoints. Il avait aussi longuement réfléchi à l'endroit où demeurerait Sara. Trop près de lui risquait d'envoyer un certain type message, trop loin, un autre. Il choisit une caravane séparée de la sienne par deux autres.

Au centre du cercle, ils montèrent une cabane pour la cuisine et le garde-manger, et, à côté, ils érigèrent une grande tente avec des tables de pique-nique pour prendre les repas en groupe en cas de mauvais temps. La dernière structure était un baraquement en préfabriqué abritant les bureaux et un laboratoire, avec un générateur pour les ordinateurs et une parabole pour l'Internet. Tout près, ils creusèrent un trou pour les feux de camp, indispensables le soir, et disposèrent tout autour des caisses de vin en guise de sièges.

Une partie de la grange en ruines était destinée aux latrines portables pour les hommes. Une autre partie pour les femmes. Deux douches d'eau froide furent bricolées tant bien que mal.

Ce serait leur village pour le meilleur et pour le pire, et il faudrait s'en contenter. Mais Luc était persuadé qu'une fois qu'ils auraient vu la

grotte, personne n'aurait la moindre envie de râler concernant les conditions du séjour.

À l'aube du jour où Sara devait arriver, Luc dut bien reconnaître qu'il était nerveux. En règle générale, il pensait plus au travail qu'aux émotions. Alors pourquoi était-il tellement tendu ? Il avait des kyrielles d'anciennes petites amies. Quand il en rencontrait une par hasard ou intentionnellement, ça se passait en général de façon très désinvolte. Mais, ce matin-là, assis à son bureau, tout en buvant son café, il ressentait un grand vide. Leurs années communes étaient loin, et les souvenirs s'estompaient comme sur une photo surexposée. Il se rappelait parfaitement certaines choses, surtout ce à quoi elle ressemblait, sa façon de sourire et le parfum qu'elle dégagait, mais il en avait gommé d'autres. En particulier il avait oublié ce qu'il ressentait à l'époque.

Très ponctuelle comme toujours, elle arriva parmi les premiers. Quand Pierre frappa à la porte de Luc pour l'avertir que Sara Mallory était là, il sentit son estomac se nouer, comme un écolier avant un contrôle.

Elle lui parut petite, toute légère et ravissante.

Elle aussi était tendue, et froide. Il le voyait à sa façon de serrer ses lèvres brillantes couleur pêche en un sourire forcé. Il l'embrassa sur les deux joues de manière officielle, comme s'il n'y avait jamais eu la moindre intimité entre eux. Sa peau était lisse, presque translucide, ses joues légèrement rosées. En reculant, il sentit l'odeur de ses cheveux. Ce n'était pas un parfum chimique, c'était son odeur à elle. Il se souvenait de la façon dont il enlevait sa pince pour faire retomber ses cheveux châtain sur sa poitrine et fourrager avec son nez pour sentir leur toucher soyeux contre ses seins.

« Tu as l'air en forme.

– Toi aussi. »

Elle avait toujours eu son propre style. Sur elle, un blouson en cuir de motard devenait un vêtement féminin grâce à une écharpe en soie turquoise de la même couleur que ses yeux. Sa jupe en daim et ses bottes en veau montantes étaient ajustées sur son collant bordeaux.

« Comment s'est passé ton vol ?

– Sans histoire. »

Elle regarda tout autour.

« Est-ce que je peux poser mes valises quelque part ? »

Il fit les cent pas autour du cercle de caravanes en attendant qu'elle sorte de la sienne. Le soleil de midi était éclatant, mais en cette saison, il

ne réchauffait pas beaucoup la terre. Elle ne s'était pas changée, et cela lui plut. Elle était belle, comme la Sara qu'il avait connue.

« Ça te convient ? demanda-t-il.

– C'est bien mieux que d'habitude.

– Pour une fois, nous avons des fonds suffisants.

– C'est ce que j'ai cru comprendre. »

Il sourit et fit un geste en direction de l'abbaye.

« Avant que les autres arrivent, j'aimerais te montrer le manuscrit original.

Dom Menaud était très content de sortir une nouvelle fois le livre qui était rangé dans une boîte en marqueterie de bois de rose posée sur son bureau. Mais le vieux moine parut troublé par la beauté de Sara et s'excusa pour aller aux prières de sexte.

Restés seuls, ils s'assirent l'un en face de l'autre dans des fauteuils. Luc la regardait tourner les pages, se délectant de chacune de ses expressions. Elle tenait le livre sur ses genoux, sa jupe étroite l'obligeant à serrer pudiquement ses jambes.

Puis elle leva enfin les yeux :

« Tout ça est extraordinaire, dit-elle.

– Comme je te l'avais annoncé. »

Elle acquiesça.

« Et tu ne l'as pas encore fait traduire ?

– C'est en cours. Que penses-tu des plantes ?

– Elles sont plutôt stylisées. Pas vraiment un travail à la chambre claire. J'ai besoin d'abord de voir les peintures dans les salles. C'est possible ?

– Bien sûr ! Je ne voulais pas te mettre sous pression. Nous sommes au tout début d'un long processus. »

Elle referma le livre et le lui remit en évitant son regard.

« Merci de m'avoir demandé de faire partie de ton équipe, dit-elle soudain. C'est très gentil de ta part.

– Toute la commission a soutenu ta candidature. Tu as acquis une sacrée réputation.

– Quand même, tu aurais pu trouver quelqu'un d'autre.

– Je ne voulais pas quelqu'un d'autre. Je te voulais toi. »

Il regretta immédiatement d'avoir choisi ces mots, mais c'était trop tard. Il s'attira un regard glacial.

Par la fenêtre de l'abbé, Luc vit un taxi s'approcher.

« Ah, voilà une nouvelle arrivée », dit-il, soulagé.

Le soir venu, tous les participants étaient là. Le dernier fut un Israélien, Zvi Alon, à bord d'une voiture de location ; après avoir vu sa caravane, il s'était plaint d'avoir trop de place.

Le responsable des pages culturelles du *Monde* était également présent, sur l'insistance de la ministre de la Culture. En échange d'un reportage exclusif sur l'ouverture de la grotte, le directeur du journal s'était engagé à garder l'article sous embargo jusqu'à ce qu'ils aient reçu l'autorisation du ministère.

Luc pensait que la soirée devait revêtir un aspect légèrement solennel ; après avoir dîné d'un navarin d'agneau, il rassembla tout le monde autour d'un bon feu, déboucha quelques bouteilles d'un champagne honnête et fit un petit discours de bienvenue en anglais.

Levant son verre, il se déclara honoré d'être à leur tête. Il remercia le gouvernement français et le CNRS, pour leur diligence. Il les assura de sa reconnaissance pour lui avoir accordé une année d'étude préalable, laquelle devrait donner lieu à un programme triennal après examen du rapport préliminaire.

Il fit ensuite les présentations. L'équipe Ruac, comme il les appelait, était constituée des meilleurs éléments dans leurs disciplines, un groupe international de géologues, de gourous en matière d'art rupestre, d'outils de la préhistoire, d'ossements, d'experts en pollens, de protecteurs de l'environnement et de spéléologues qui se connaissaient après des années de collaboration et de débats. Il y avait même un expert en chauves-souris, un petit homme répondant au nom de Desnoyers, qui s'inclina timidement lors de sa présentation, avant de se mettre à l'écart comme un petit mammifère ailé qui se réfugie sur son perchoir.

Pour finir, Luc présenta l'encadrement composé d'étudiants, dont beaucoup suivaient ses cours à Bordeaux. Il demanda à Pierre et Jeremy de distribuer des polaires estampillés Équipe Ruac avec le logo officiel des fouilles – un bison stylisé.

À ce moment-là, on entendit du vacarme près des étables, et un petit gros, conduit par un sbire muni d'une lanterne, s'écria :

« Bonjour, bonjour ! Désolé d'être en retard. Je suis Taillefer, président du conseil de Périgueux ! Où est le professeur Simard ? Puis-je encore m'adresser au groupe ? »

Luc souhaita la bienvenue à l'homme politique essoufflé venu de la préfecture voisine, lui servit du champagne et lui donna un cageot sur lequel monter ; puis il écouta poliment le discours fleuve plein de lieux communs auquel il soumit l'assemblée.

Luc et Taillefer bavardèrent ensuite près du feu et burent un autre verre. L'édile déclina une invitation à visiter la grotte prétextant être trop claustrophobe pour se risquer à la spéléologie ; en revanche, il pourrait être un excellent avocat « de surface » pour leur travail dans la région. D'ailleurs, il avait déjà pensé à créer une attraction pour touristes, une grotte en fac-similé, un « Ruac II » sur le modèle de Lascaux II, et voulait connaître l'opinion de Luc à ce sujet. Luc lui expliqua patiemment qu'ils n'avaient pas encore commencé à étudier « Ruac I » mais qu'avec le temps beaucoup de choses seraient possibles.

Quand Taillefer demanda pourquoi ils en étaient arrivés à établir un campement sur les terres de l'abbaye, Luc lui raconta comment il avait été traité par le maire de Ruac ; en l'écoutant, l'édile gloussa d'un air entendu.

« Permettez-moi de vous dire que ce Bonnet est une honte, un imbécile fini, mais ne me citez pas, déclara-t-il. Je ne le connais pas bien, mais je sais parfaitement qui c'est. Vous ne devinez pas pourquoi ils sont tellement hostiles, lui et son village ?

– Non, répondit Luc.

– On raconte que le village s'est incroyablement enrichi grâce à la piraterie ! Vous n'avez jamais entendu dire ça ? Non ? Il se peut que ce soit une légende, mais il y a eu un célèbre détournement dans le Périgord au cours de l'été 1944, pendant la guerre. Les nazis transportaient une précieuse cargaison à bord d'un train militaire, des dépôts énormes pillés à la Banque de France, des œuvres d'art, des antiquités et d'autres choses du même genre, le tout en direction de Bordeaux pour y être remis aux autorités navales allemandes. La Résistance a attaqué la principale ligne de chemin de fer, près de Ruac, et s'est retirée avec un vrai pactole, peut-être deux cents millions d'euros actuels, ainsi que quelques très célèbres tableaux, dont le *Portrait d'un jeune homme* de Raphaël, tous destinés à Goering personnellement. Une partie du butin parvint à de Gaulle à Alger et fut utilisée à bon escient, mais le reste de cet argent et de ces objets d'art disparut dans la nature. Le Raphaël n'a plus jamais reparu. La rumeur veut que les braves gens de Ruac aient tout fait pour camoufler ce vol, mais vous savez ce qu'il en est de ces histoires. En tout cas, ne demandez jamais à quelqu'un du village de vous parler de la Résistance et du pillage du train, vous risquez de vous faire descendre ! »

L'adjoint de Taillefer lui rappela alors leur rendez-vous suivant : l'homme termina son verre rapidement et le tendit à Luc en le priant de l'excuser.

Luc essaya de retrouver Sara dans la foule, mais il fut happé par l'expert en art paléolithique, Zvi Alon, ainsi que par Karin Weltzer, la géologue du pléistocène, qui voulait discuter avec lui de la logistique pour le lendemain. Luc ne savait pas lequel des deux était le plus agressif, l'Israélien chauve avec sa tête en forme de balle, ou l'Allemande pugnace en salopette. Pendant qu'il s'efforçait de les calmer en leur donnant l'assurance qu'on tiendrait compte de tous leurs besoins, il remarqua Sara et le jeune archéologue espagnol, Carlos Ferrer, en train de bavarder.

Il allait se joindre à eux lorsque le journaliste du *Monde*, un dénommé Gérard Girot, s'approcha de Luc pour lui demander ses impressions en ce jour solennel. Luc lui répondit poliment, et l'homme se mit à gribouiller frénétiquement dans son carnet.

Du coin de l'œil, Luc vit Sara et Ferrer s'écarter de la lumière du feu de camp et se fondre dans l'obscurité.

Il lui restait encore du champagne, et il se surprit à vider son verre cul sec.

Ils ressemblaient plus à des astronautes qu'à des archéologues.

L'écosystème d'une grotte restée fermée pendant des siècles était quelque chose de très particulier. Toutes les conditions réunies – la température, l'humidité, le pH, et l'équilibre gazeux de la grotte maintenus grâce aux chauves-souris – permettaient de créer un environnement qui, dans ce cas précis, avait notamment contribué à une excellente préservation de l'art pariétal.

Le plus grand risque pour Luc était de perturber cet équilibre et de provoquer une réaction en chaîne occasionnant des dégradations, comme cela s'était produit ailleurs. À Lascaux, l'accès libre laissé aux chercheurs et aux touristes pendant des années avait d'abord conduit à une propagation catastrophique de moisissure verte et, plus récemment, de taches de calcite blanche dues à un excès de CO₂, mettant les peintures rupestres en danger. Pour le moment, Lascaux était fermée en attendant que la communauté scientifique ait pu trouver des solutions.

À Ruac, il valait mieux prendre d'emblée des précautions élémentaires.

Alors que Desnoyers, le spécialiste des chauves-souris, était incontestablement le membre le plus populaire de l'équipe, Luc considérait que la conservatrice, Élisabeth Coutard, en était l'élément le plus important. Un problème prématuré de moisissure ou toute autre catastrophe environnementale serait source d'ennuis sans fin.

Le lundi, juste après l'aube, Luc, Coutard, Desnoyers et l'expert des grottes, Gilles Moran, se retrouvèrent en file indienne sur la corniche située sous l'entrée de la grotte. Ils se préparaient à monter l'escalier métallique que les ingénieurs avaient arrimé à la façade de calcaire. Non loin derrière, Pierre et Jeremy, les étudiants de Luc, pliaient sous le poids

de piles de tapis pour sol de grotte, des feuilles caoutchoutées semi-rigides brevetées par Moran, conçues pour protéger tous les trésors fragiles qui risquaient d'être piétinés.

Moran avait un petit corps ramassé, idéal pour se faufiler à travers les boyaux les plus étroits d'une grotte. Il serait responsable non seulement de la préservation de la grotte et de la sécurité des explorateurs, mais aussi du relevé cartographique au laser de l'architecture des salles.

Élisabeth Coutard était une femme d'une beauté sculpturale, courtoise, avec de longs cheveux blancs rassemblés en un chignon pratique. Elle transportait dans son sac à dos plusieurs de ses instruments électroniques éminemment fragiles, les autres étant à la charge de Luc.

Desnoyers avait une lampe infrarouge fixée au front, des lunettes de vision nocturne et, lorsqu'il marchait, les différents outils accrochés à sa ceinture cliquetaient les uns contre les autres.

Ils étaient équipés de survêtements blancs à capuche en Tyvek, de gants de caoutchouc, de casques de mineurs et de respirateurs jetables pour se protéger des gaz toxiques et préserver la grotte de leurs microbes. Après que l'équipe d'entrée eut posé pour une photo d'archives, accrochée à l'échelle comme des alpinistes sur l'Everest, Luc ouvrit la lourde porte et la poussa.

L'expédition avait officiellement commencé.

La lumière douce du début de journée éclairait les premiers mètres du tunnel. Luc se délecta en voyant la réaction de Coutard devant les fresques. Quand il alluma une série de lampes sur trépied, illuminant intégralement la première salle, elle se figea, semblable à la femme de Lot transformée en statue de sel dans la Bible, et resta muette. Elle se contentait de respirer à travers son masque, clouée sur place par la beauté des chevaux au galop, la puissance du troupeau de bisons, la majesté du grand taureau.

Moran se comporta davantage comme un chirurgien, cherchant d'abord à s'orienter, puis se mettant au travail sur son patient en disposant soigneusement les premiers tapis. Desnoyers se précipita aussitôt dessus. Il braqua ses jumelles à vision nocturne vers le plafond.

« *Pipistrellus pipistrellus* », dit-il en agitant les bras nonchalamment vers quelques formes qui voltigeaient en tous sens au-dessus de sa tête. Puis il s'excita tout à coup et s'exclama :

« *Rhinolophus ferrumequinum* ! »

Il s'apprêtait à quitter le tapis pour suivre une forme plus grande qui s'envolait dans le noir, lorsque Moran le réprimanda sèchement, insistant pour qu'il attende la mise en place d'autres tapis.

« J'imagine qu'il a trouvé quelque chose de merveilleux », fit remarquer Luc à Coutard.

Elle répondit avec un profond soupir, submergée par l'émotion, visiblement surprise de se sentir à tel point bouleversée. Luc lui tapa sur l'épaule :

« Je sais, je sais », dit-il.

Son geste la ramena à la réalité. Elle se reprit et se mit au travail, déployant un ensemble impressionnant de moniteurs visant à définir l'environnement et le microclimat : température, humidité, alcalinité, oxygène, dioxyde de carbone, et l'indispensable milieu de culture pour bactéries et champignons. Des analyses de base devaient être effectuées avant que les autres ne commencent leur ouvrage.

Compte tenu des leçons du passé, un protocole avait déjà été établi. Les travaux sur le terrain se limiteraient à deux campagnes de quinze jours par an. Douze personnes seulement seraient admises à la fois à l'intérieur de la grotte, et elles travailleraient par équipe et en alternance. Ceux qui ne seraient pas à l'intérieur procéderaient aux analyses dans le camp.

La majeure partie du travail de la première équipe consista à mettre en place les tapis de protection sur toute la longueur de la grotte et à installer le matériel d'analyse de Coutard à différents points.

Avec son LaserRace 300, Moran détermina que la longueur totale des dix salles était de cent soixante-dix mètres, un tout petit peu moins que Lascaux ou Chauvet.

Les étudiants descendirent des paquets de tapis depuis le haut de la falaise en se les passant, à la manière des poseurs de sacs de sable sur une levée. Luc était obligé d'attendre que tous les tapis soient installés avant de pouvoir revisiter les salles du fond. En un sens, il regrettait déjà sa première journée de découverte et la liberté avec laquelle il avait pu se promener, se laissant porter par chaque nouvelle vague d'adrénaline. À présent, il était plus un scientifique qu'un explorateur. Tout devait obéir au protocole.

Son cerveau était encombré d'une foule de détails logistiques et techniques – c'était un projet monumental, plus important que tous ceux dont il avait eu la responsabilité. Mais le fait de revoir les peintures, le bestiaire foisonnant et l'homme-oiseau, le tout si frais et haut en couleur, si superbement rendu, effaçait tous les problèmes de détails, comme la neige tombant sur un visage chaud levé vers le ciel. Seul dans la salle de la Chasse au bison, il fut surpris par le son de sa propre voix assourdie par le respirateur. Il se répétait :

« Je suis chez moi. C'est ma maison. »

Avant la pause-déjeuner, Luc fit le point avec Desnoyers sur la situation des chauves-souris.

« Elles n'aiment pas les humains », déclara le petit homme.

À son ton, on aurait pu croire qu'il partageait ce sentiment.

« Il s'agit d'une population mélangée, mais composée en majorité de pipistrelles, ajouta-t-il. Avec des colonies assez conséquentes, mais pas énormes. Je suis sûr qu'elles partiront de leur propre chef pour s'établir ailleurs.

– Le plus tôt sera le mieux, dit Luc, en ajoutant devant le regard sévère de l'homme aux chauves-souris : Alors, que pensez-vous des peintures ?

– Je ne les avais pas encore remarquées », répliqua l'homme aux chauves-souris.

En début d'après-midi, la deuxième équipe, anxieuse, se rassembla sur la corniche. Puis Luc emmena les autres principaux participants ainsi que le journaliste du *Monde* faire une visite guidée. On aurait dit un artiste lors de son propre vernissage : chaque fois que l'un d'eux retenait son souffle, qu'il marmonnait quelque chose, qu'il suffoquait de plaisir, un délicieux frisson courait le long de sa moelle épinière.

« En effet, c'est extraordinaire. Oui, je savais que vous seriez impressionnés », répétait-il.

Zvi Alon rattrapa Luc entre la salle de la Chasse au bison et un boyau qu'ils appelaient la galerie des Ours, où trois gros ours bruns expressifs, gueule ouverte et museau carré, se superposaient.

« Écoutez, Luc, dit-il tout excité. Je ne peux pas souscrire à votre assertion disant que tout ça remonte à l'aurignacien. C'est impossible que ce soit si ancien ! L'ombre polychromatique est d'une facture plus récente.

– Je n'affirme rien, Zvi. Ce n'est qu'une observation, basée sur un seul et unique silex taillé. Regardez le contour de ces ours. C'est du charbon, non ? Nous disposerons bientôt d'une datation au radiocarbone, ce qui nous dispensera de spéculer sur l'âge. Nous serons fixés.

– Je suis déjà fixé, dit Alon d'un ton bourru. C'est du même âge ou plus récent que Lascaux. C'est trop moderne. Mais ça me plaît quand même. C'est une très belle grotte. »

Luc ne s'occupa pas de Sara jusqu'à la fin de la visite. Ils étaient presque au bout de la grotte, dans la salle sans décoration, la salle 9. Il renvoya les autres pour qu'ils commencent leur travail, mais garda Sara

près de lui. Tous paraissaient gros et informes dans leurs vêtements de protection. Celui que portait Sara, un XS, lui allait parfaitement, lui conférant une élégance incongrue, un style bien à elle.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

– Bien, dit-elle, les yeux étincelants sous le coup de la découverte de ces chefs-d’œuvre d’art pariétal. Vraiment bien.

– Je t’ai réservé une visite privée. Es-tu prête à marcher à quatre pattes pour aller voir la dixième salle ?

– Je ferais des kilomètres à genoux pour voir ça. Juste histoire de me préparer, il y a beaucoup de chauves-souris ?

– Non. Ça n’a pas l’air de leur plaire là-dedans. Il faudra que je demande à notre ami Desnoyers pourquoi. »

Elle jeta un coup d’œil à la colonie qui ondulait au-dessus.

« D’accord, allons-y. »

Les tapis que Moran avait déployés sur le sol leur évitaient de s’écorcher les genoux. Il passa devant, elle suivit, et il se mit à rire intérieurement de la voir obligée de lui coller ainsi aux fesses. Ils émergèrent dans la dixième salle et se relevèrent. Sara était visiblement éblouie par l’abondance et l’exubérance des manifestations humaines sur les murs en forme de dôme. Des mains au pochoir partout, brillantes comme des étoiles par une nuit sans lune.

« J’ai beau avoir vu tes photos, Luc, mais ça... Waouh.

– Ce n’est qu’une petite mise en jambes. Viens. »

La dernière salle était équipée d’un trépied à lampe halogène dont la lumière faisait mal aux yeux. Il la vit chanceler et, instinctivement, la retint par la taille. Elle se dégagea et murmura d’un ton irrité : « Ça va », avant de reprendre son équilibre.

Elle se mit à pivoter lentement, par tout petits pas, jusqu’à faire un tour complet. Elle rappelait à Luc une ballerine sur une boîte à musique que sa mère possédait quand il était jeune et qui faisait des pirouettes sur un miroir au son d’une mélodie orientale.

« C’est tellement vert, finit-elle par dire.

– En dehors d’être la première représentation de flore au paléolithique supérieur, c’est aussi la première utilisation connue d’un pigment vert de cette époque. C’est probablement de la malachite, mais il faudra attendre pour en être sûr. Les marrons et les baies rouges sont probablement des oxydes de fer.

– Les herbes, dit-elle, émerveillée, elles sont tout à fait comparables à celles des steppes sèches qu’on s’attendrait à trouver pendant les saisons

chaudes à l'époque aurignacienne. Et regarde ce fantastique homme à bec debout dans l'herbe, comme un épouvantail.

– C'est devenu mon meilleur ami, dit Luc amusé. Que dis-tu des autres plantes ?

– C'est ça qui est tellement intéressant. Les illustrations dans le manuscrit sont plus réalistes que les peintures dans la grotte, mais il semble y en avoir deux variétés, dit-elle en se déplaçant d'abord vers sa droite. Ce panneau est un buisson avec des baies rouges. Le dessin des feuilles est assez impressionniste et imprécis, tu vois là ? Et là ? Mais les buissons dans le manuscrit présentent distinctement des feuilles à cinq lobes dans une disposition en spirale sur la tige. Je dirais qu'il s'agit de *Ribes rubrum* si je devais me prononcer. Un groseillier rouge. Il provient de l'Europe occidentale. »

Elle se déplaça sur sa gauche.

« Et ces plantes grimpantes. Encore une fois, le manuscrit les dépeint plus nettement. Avec les longues tiges et les feuilles allongées en forme de pointe de flèche, j'opterais pour *Convolvulus arvensis*, le liseron européen, mais ce n'est qu'une supposition. C'est une épouvantable mauvaise herbe qui fait de jolies petites fleurs rose et blanc en été. Mais là, pas de fleurs, comme tu vois.

– En somme, de l'herbe, des mauvaises herbes et des groseilles, c'est ça le verdict ?

– Pas vraiment un verdict, dit-elle. Une première impression. Quand est-ce que je peux commencer à m'occuper du pollen ?

– Dès demain matin. Alors, tu es contente d'être venue ?

– Sur un plan professionnel, oui.

– Seulement professionnel ?

– Bon Dieu, Luc. Oui. Seulement professionnel. »

Il se retourna, un peu gêné, et fit un geste en direction de la salle des Mains.

« Toi d'abord. Je prends la torche. »

L'ambiance était encore solennelle, comme avec l'odeur de poudre à canon après un feu d'artifice. Il faisait frais, mais comme il n'y avait aucune menace de pluie, tout le monde prenait son repas dehors, assis sur des chaises pliantes et des caisses de vin. Luc passa quelques minutes avec Girot, le journaliste, avant que celui-ci ne retourne à Paris. Au moment de se séparer, ils échangèrent chaleureusement leurs cartes de visite et Luc s'assura encore que l'article resterait bien sous embargo jusqu'à nouvel ordre.

« Ne vous faites aucun souci, dit Girot. Un accord est un accord. Vous avez été formidable, professeur. Vous pouvez me faire confiance. »

Alon s'approcha de Luc et tira une chaise. Il avait décliné le plat de résistance du cuisinier, des côtelettes d'agneau au romarin avec des pommes de terre sautées, et préféré à la place du pain, du beurre et des fruits. Luc regarda son assiette.

« Je suis désolé, Zvi, notre nourriture ne cadre pas avec vos exigences diététiques ?

– Je ne donne pas dans le casher, répondit-il. Simplement, je n'aime pas la cuisine française. »

Luc s'amusa de sa franchise.

« Alors, et la grotte ?

– Je pense que vous avez découvert un des plus remarquables sites de la préhistoire. Ça va demander toute une vie d'étude. J'aurais seulement souhaité que ma durée de vie soit plus longue. Vous savez, Luc, je ne suis pas quelqu'un d'émotif, mais cette grotte me touche. Je suis ébloui par cet endroit, quel que soit son âge. On appelle Lascaux la chapelle Sixtine du paléolithique. Ruac est plus grandiose. Les artistes d'ici étaient des maîtres. Leurs couleurs sont plus éclatantes, ce qui en dit long sur leurs connaissances des pigments. Les animaux sont encore plus naturels que ceux de Lascaux, d'Altamira, de Font-de-Gaume ou de Chauvet. Leur pratique de la perspective est très avancée. C'étaient les Vinci et les Michel-Ange de leur époque.

– J'ai le même sentiment. Écoutez, Zvi, nous avons l'occasion d'étudier tout ceci correctement et de contribuer peut-être à une avancée considérable sur votre sujet de prédilection, à savoir : pourquoi peignaient-ils ?

– J'ai des convictions très fortes là-dessus.

– C'est pourquoi je vous ai choisi.

– Vous avez fait le bon choix, dit Alon sans la moindre gêne. J'ai été dur avec Lewis-Williams et Clottes à propos de leurs théories chamanistiques, comme vous le savez certainement.

– Ils sont tous les deux venus se plaindre à moi, répondit Luc. Mais ils ont du respect pour vous.

– J'ai toujours pensé qu'ils ont mis beaucoup trop l'accent sur les observations du chamanisme moderne en Afrique et dans le Nouveau Monde. Toute cette théorie selon laquelle une grotte est une membrane entre le monde réel et le monde de l'esprit, le chaman étant une sorte de Timothy Leary avec hallucinogènes et une peau recouverte de pigments – c'est difficile à avaler. Oui, ces gens de Ruac et de Lascaux étaient des

Homo sapiens, tout comme nous, mais leurs sociétés étaient dans un état de changement continu, et non pas statiques comme les cultures de l'âge de pierre. C'est pour cela que je ne peux pas accepter d'extrapolations venant de l'ethnographie moderne. Il n'y avait peut-être pas de différences neurologiques entre nos cerveaux et les leurs, mais, grand Dieu, il y avait des différences culturelles que nous ne parvenons pas à comprendre. Vous savez quelle est ma position, Luc. Je suis de la vieille école, un descendant direct de Laming-Empeire et de Leroi-Gourhan. Je prétends qu'il faut laisser l'analyse de l'archéologie parler pour elle-même. Regardez les variétés d'animaux, les appariements, les groupes, les associations. Ensuite vous pourrez deviner les histoires mythologiques communes, la signification des clans, et essayer d'y voir clair. Pensez-y, pendant au moins vingt-cinq mille ans, c'est-à-dire un temps considérable, ils ont utilisé un ensemble précis de motifs animaliers : chevaux, bisons, cerfs, taureaux, ainsi qu'un petit nombre de félins ou d'ours. Pas de rennes, qu'ils mangeaient, pas d'oiseaux ni de poissons – bon, d'accord, peut-être un par-ci par-là –, et pas d'arbres ni de plantes, en tout cas pas jusqu'à maintenant. Ils n'ont pas toujours peint ce qu'ils aimaient. Ces motifs ont une raison. Mais... »

Il s'arrêta de parler, enleva ses lunettes et s'essuya les yeux.

« Mais ? demanda Luc.

– Mais Ruac me gêne.

– Comment ça ?

– Je suis devenu davantage un statisticien qu'un archéologue, Luc. Je suis plongé jusqu'au cou dans des modèles informatiques et des algorithmes. Je peux vous en dire plus sur la corrélation entre la localisation d'une grotte et le profil gauche des chevaux que n'importe quel homme sur la planète. Mais aujourd'hui ! Aujourd'hui, je me suis senti redevenu archéologue, ce qui est bien mais, en même temps, j'avais l'impression de ne plus rien savoir, et cela me perturbe.

– Il y a beaucoup de données innovantes ici, reconnut Luc. Vous ne serez pas le seul à devoir vous remettre en question. Tout le monde devra le faire. Prenez seulement la salle des Plantes. Si elle n'est pas aurignacienne, théorie à laquelle j'accepte que vous ne souscriviez pas, alors à quelle époque appartient-elle ?

– Oui, les plantes, c'est en effet quelque chose de totalement nouveau. Mais ce n'est pas tout. Tout ce qui sous-tend cet endroit commence à m'affecter. Les hommes-oiseaux en particulier. Celui avec les bisons, celui avec la végétation. Je les ai regardés, et sans cesse me revenait à l'esprit cette maudite notion de chaman. »

Il donna une tape sur le genou de Luc.

« Si jamais vous racontez ça à Lewis-Williams, je vous tue !

– Motus et bouche cousue. »

Pierre s'approcha d'eux.

« Vous avez un instant, Luc ? »

Les genoux d'Alon craquèrent lorsqu'il se leva. Il se mit sur la pointe des pieds, posa une main sur l'épaule de Luc pour retrouver son équilibre et lui chuchota quelques mots à l'oreille :

« Est-ce que vous me laisseriez retourner dans la grotte cette nuit, pendant quelques minutes ? J'ai besoin de m'y retrouver tout seul, avec juste une petite lumière, comme ils le faisaient.

– Je pense que nous devons respecter le protocole, Zvi. »

Alon acquiesça tristement et s'éloigna.

Luc se tourna vers Pierre.

« Qu'y a-t-il ?

– Deux habitants du village de Ruac sont là. Ils voudraient vous parler.

– Sont-ils armés de fourches ?

– Ils ont apporté un gâteau. »

Il les avait déjà vus. C'était le couple du café de Ruac.

« Je m'appelle Odile Bonnet, dit la femme, et voici mon frère Jacques. »

Odile vit que Luc les avait reconnus.

« Oui, notre père est le maire du village. Je crois qu'il a été désagréable avec vous, et alors... eh bien, voici un gâteau. »

Luc la remercia et les invita dans sa caravane pour prendre un cognac.

Odile Bonnet avait le sourire éblouissant et l'allure sensuelle d'une star du cinéma de l'âge d'or sur le déclin. Pas du tout son type, un peu grassouillette et trop paysanne, mais une femme tout à fait au goût d'Hugo. Malgré le froid, elle n'hésitait pas à exhiber ses jambes. Son frère, un balourd au visage fermé, ne semblait pas aussi ravi d'être là. Il restait silencieux, l'air énigmatique, ayant probablement été contraint de venir.

Elle sirota son cognac, pendant que son frère le buvait à grandes gorgées, comme une bière.

« Mon père n'est pas un homme moderne, expliqua-t-elle. Il préfère le bon vieux temps. Il n'aime ni les touristes ni les gens de l'extérieur, les Allemands et les Américains surtout. Il trouve que les grottes peintes, surtout Lascaux, ont bouleversé la région. Toutes ces voitures, ces

boutiques de cartes postales, ces T-shirts, cela ne lui plaît pas. Vous voyez ce que je veux dire ?

– Bien sûr, dit Luc. Je comprends tout à fait sa position.

– Il reflète l’opinion de la grande majorité des habitants du village, raison pour laquelle il est maire depuis toujours. Mais moi – mon frère et moi – nous avons l’esprit plus ouvert. Nous sommes même passionnés par votre découverte. Une nouvelle grotte ! Juste sous notre nez ! Nous sommes probablement passés devant des dizaines de fois.

– Je peux vous organiser une visite, répondit Luc avec enthousiasme. Vous ne pouvez pas savoir combien j’aimerais avoir le soutien du village. C’est vrai que c’est un trésor national, mais c’est d’abord un trésor local. Un soutien local d’emblée pourrait contribuer à assurer l’avenir de la grotte de Ruac en tant qu’institution publique.

– Nous aimerions beaucoup la voir, n’est-ce pas, Jacques ? »

Le frère acquiesça machinalement.

« Nous aimerions aussi nous porter volontaires pour vous aider. Nous sommes prêts à tout : Jacques peut creuser et déplacer les choses – il est fort comme un bœuf. Moi je peux classer, je sais dessiner. Faire la cuisine. N’importe quoi. »

Deux coups nets retentirent à la porte de la caravane de Luc. C’était Hugo, brandissant un magnum de champagne avec un nœud rouge autour du goulot.

« Bonjour ! »

Puis, voyant que Luc était avec quelqu’un, il ajouta :

« Oh, pardon. Veux-tu que je revienne ? »

– Non, entre ! Tu tombes bien. Tu te souviens du gentil couple du café de Ruac ? Les voilà. »

Hugo grimpa immédiatement à l’intérieur et concentra aussitôt son attention sur la femme ; quand il eut compris que l’homme était son frère, il plaisanta en disant que le champagne était pour elle. Ils bavardèrent un moment, puis Odile décroisa ses jambes et annonça qu’il était temps de partir.

« La réponse est oui, lui dit Luc. J’accepterais avec plaisir votre aide au campement. Le travail dans la grotte concerne un petit nombre de gens seulement, mais il y a beaucoup à faire ici. Venez quand vous voulez. Pierre, le garçon qui vous a conduits ici, vous installera. »

Cette fois-ci, son sourire d’adieu à l’attention d’Hugo fut sans ambiguïté. Luc ressentit l’espèce de bourdonnement qu’on entend parfois près d’une ligne à haute tension.

« Si j’avais su qu’elle allait être là, je serais venu hier », dit Hugo.

Il jeta un coup d'œil autour de la caravane exigüe.

« C'est ici que loge le fameux Luc Simard, codécouvreur de la grotte de Ruac ? Ce n'est pas vraiment Versailles. Et moi, où est-ce que je dors ? »

Luc désigna la couchette d'appoint à l'extrémité, qui était encombrée par le linge de Luc.

« Voilà. Bois un peu de cognac et ne t'avise pas de te plaindre. »

Zvi Alon coinça Jeremy dans la cuisine où l'étudiant était allé se faire un thé.

« Luc m'a autorisé à aller visiter la grotte tout seul pendant un petit moment, lâcha l'homme chauve. Donnez-moi la clé. »

Jeremy était complètement intimidé par Alon qui avait une réputation de dur. Il en avait les genoux tremblants.

« Bien entendu, professeur. Voulez-vous que je vous accompagne pour l'ouvrir ? C'est dangereux de descendre dans le noir. »

Alon tendit la main.

« Ça ira. À votre âge, je commandais un tank dans le Sinaï. »

Luc commençait à mettre Hugo au courant des activités du premier jour mais, tout en parlant, il sentit que son ami était agité. Il s'arrêta brusquement.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il de but en blanc.

– Comment se fait-il que tu ne me demandes rien à propos du manuscrit ?

– Il y a du nouveau ?

– Je suppose que tu n'as jamais entendu parler du code César ? »

Luc secoua la tête impatiemment.

« Il s'agit d'un code d'une simplicité biblique que Jules César utilisait pour envoyer des messages secrets. Il faudrait presque avoir un ennemi illettré tellement il est facile à déchiffrer, avec juste un décalage de, disons, trois lettres vers la gauche ou vers la droite. La plupart de ses ennemis ne pouvaient même pas lire le latin de base, de telle sorte qu'il a très bien fonctionné pour lui. Avec le temps, les déchiffreurs et les créateurs de codes se sont déchaînés pour mettre au point des méthodes plus sophistiquées. »

Luc était rouge d'énervement.

« Bon, bon, d'après mon type de Bruxelles, un des génies qui ont travaillé sur la découverte de Voynich, notre manuscrit était crypté avec

un truc appelé le code Vigenère, qui est en soi assez remarquable puisqu'on a toujours pensé qu'il n'était pas antérieur au XVI^e siècle. Apparemment, notre Barthomieu ou son collègue avaient quelques centaines d'années d'avance sur leur temps. Je ne t'ennuierai pas avec les détails, mais il s'agit d'une variante du code César qui exige en plus des mots-clés secrets pour le déchiffrement.

– Si tu n'en viens pas rapidement au fait, je vais te tuer de mes propres mains, cria Luc.

– Ce matin, avant que je quitte Paris, mon cinglé de Belge m'a dit qu'il était sur le point de déchiffrer quelques pages. Il pense qu'il y a au moins trois parties, chacune avec son propre mot-clé. Il était en train de traiter des masses de chiffres, en tout cas ce que traitent les informaticiens, et il m'a promis de m'envoyer un mail dès qu'il aurait quelque chose de définitif. Est-ce qu'il y a un endroit où je peux accéder à mes mails ? »

Luc le saisit par son veston.

« Le bureau. Allons-y. »

En passant devant le feu de camp, Luc désigna une femme du doigt.

« Au fait, voilà Sara », dit-il à Hugo.

Il regretta immédiatement d'avoir parlé, car Hugo se précipita vers elle et se présenta comme étant un des plus vieux amis de Luc, en même temps que le codécouvreur de la grotte.

« J'ai entendu parler de vous, dit-elle, tous charmes dehors. Je n'arrive pas à croire que nous ne nous soyons jamais rencontrés, du temps où, vous savez, Luc et moi... »

– Et moi aussi, j'ai entendu parler de vous ! s'exclama Hugo. Si jolie, si intelligente. Luc, viens ici ! »

Luc s'approcha, en secouant la tête par anticipation.

« Ne commence pas à semer la zizanie, Hugo. »

– La zizanie ? Moi ? Disons simplement que, eh bien, Sara, je vais être franc. J'ai rencontré une femme ce soir, et j'aimerais l'inviter mais, à deux couples, ce serait peut-être moins difficile pour elle. Que diriez-vous de vous joindre à nous, Luc et vous, un soir de cette semaine ? Je ne reste ici que quelques jours.

– Bon Dieu, Hugo, grogna Luc.

– Ça me ferait très plaisir, dit Sara, prenant Luc au dépourvu, et provoquant chez Hugo un sourire entendu.

– Dans ce cas, c'est réglé. Il ne me reste plus qu'à demander à cette femme, et l'affaire est dans le sac. Luc vous dira ce que je pense de la campagne. Cela devrait améliorer les choses. »

Luc alluma le bureau. Le sol du petit bâtiment vibra au rythme du générateur bruyant. Il se connecta sur Internet et laissa Hugo consulter ses e-mails.

Le bellâtre bomba le torse et annonça fièrement qu'il avait vingt nouveaux messages, dont plusieurs venant d'amies femmes, puis repéra celui qui était important.

« Ah, voilà notre déchiffreur de code ! »

Il ouvrit le mail.

« Fantastique ! Il dit avoir déchiffré six pages. Le mot-clé secret de cette partie était NIVARD, peu importe ce que cela veut dire. Il a envoyé les passages déchiffrés en pièce jointe et dit qu'il va bientôt attaquer la suite.

– Qu'est-ce que ça dit ? demanda Luc.

– Attends. Laisse-moi l'ouvrir. Je crois qu'il ne l'a même pas lu. Il s'intéresse seulement au code, pas au texte ! D'ailleurs, il dit que c'est en latin, ce qui, pour notre ami belge, n'est qu'un autre code, barbant celui-là. »

Hugo parcourut d'abord le document pour se familiariser avec la langue.

Puis, avec Luc au-dessus de l'épaule, il se mit à lire lentement, en traduisant au fur et à mesure. Mais il ne tarda pas à se débarrasser de son ton neutre de traducteur. La langue était trop pleine de nuances, et Hugo se lança dans une lecture enthousiaste des paroles du vieux moine.

Je suis certain de subir une mort horrible et douloureuse. Contrairement à un martyr qui meurt pour ses croyances et sa piété, je vais mourir pour le savoir que je détiens. Du sang a été versé et il y en aura encore. Perdre un ami n'est pas chose facile. Perdre un frère est terrible. Perdre un frère qui a été aussi un ami pendant presque deux cents ans est insupportable. J'ai enterré tes os, cher Nivard. Qui enterrera les miens ? Je ne suis pas un saint, ô Seigneur, mais une âme pitoyable qui a beaucoup trop aimé son savoir. A-t-il pris le pas sur mon amour pour Toi ? Je prie que ce ne soit pas le cas, mais il T'appartient à Toi, mon Dieu, de juger. Je paierai de mon sang pour mes péchés. Je ne peux pas me confesser à mon abbé, car il est mort. Jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher, j'écrirai ma confession. Je cacherai sa signification grâce au code conçu par frère Jean, un érudit et

une bonne âme qui me manque terriblement. Le savoir contenu dans ma confession ne s'adresse pas à tous les hommes, et quand je ne serai plus là, il disparaîtra. Si jamais il est retrouvé, ce sera parce que le Christ a jugé sage de le faire redécouvrir, pour des raisons connues seulement par Lui. Je suis un scribe et un relieur. Si le Seigneur me donne le temps de le finir, je relierai le livre et le dédierai à saint Bernard. Si le livre est brûlé, qu'il en soit ainsi. S'il est mis en pièces, qu'il en soit ainsi. S'il est trouvé par un autre homme dans sa cachette et que les mots soient déchiffrés, alors je dis à cet homme que Dieu ait pitié de son âme, car le prix à payer sera grand.

Hugo s'arrêta pour cligner des yeux et humecter ses lèvres.

« C'est tout ? demanda Luc.

– Non, chuchota Hugo, ça continue.

– Alors vas-y, pour l'amour de Dieu. »

Alon conduisait sa voiture de location comme il faisait tout dans la vie : avec pugnacité. Il accélérât brusquement, freinait brusquement, et il parcourut la courte distance le séparant du camp en multipliant les embardées. Une aire de parking avait été installée près du sommet de la falaise. En y arrivant, il freina net, projetant du gravier tout autour. Des nuages brouillaient les contours du croissant de lune, et le ciel nocturne charriait des vrilles noires, comme les veines sur le dos d'une main. L'abri pour le gardien qui avait été installé avant la pose de la grille avait disparu depuis longtemps. Les images produites par le circuit de télévision intérieur et les informations télémétriques provenant de l'entrée de la grotte et des salles étaient maintenant transmises directement au bureau du camp.

Il verrouilla la voiture et remonta jusqu'en haut la fermeture à glissière de son blouson. Des bouffées d'air frais s'élevaient de la vallée. Il chercha la clé de la grille dans sa poche. Elle était grande et lourde. Un bel objet, presque médiéval. Pour respecter l'authenticité du lieu, il aurait préféré le visiter à la lueur vacillante d'une lampe à huile, mais la petite torche électrique qu'il tenait à la main devrait faire l'affaire. Il la braqua sur le chemin et se dirigea vers l'échelle contre la falaise.

Il se réjouissait de passer une demi-heure tout seul, à se promener dans la grotte avec un éclairage minimal.

Demain, il s'arrangerait pour demander pardon à Luc, en prétextant un coup de folie, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Luc le désapprouverait officiellement, mais il était certain que l'incident serait vite oublié. La grotte l'appelait. Il fallait qu'il ait une conversation privée avec elle. Il écrirait pour raconter sa nuit. Cela donnerait forme à sa pensée, contribuerait peut-être même à ébranler quelques-unes de ses vieilles certitudes.

« Au diable les chamans, chuchota-t-il malgré lui. Aurais-je pu me tromper ? »

Il ralentit l'allure en s'approchant de l'échelle. La descente était longue, et, à son âge, il n'avait plus rien d'un chamois.

Il crut percevoir un bruit de pas. Quelqu'un courait.

Il sursauta et voulut se retourner, sans y parvenir complètement.

Il ne vit pas la bûche qui lui cogna la tête, pas plus qu'il ne sentit qu'on le traînait jusqu'au bord, et, au dernier moment, lors de son passage dans l'autre monde, il n'entendit pas non plus un couple de milans aux ailes noires prendre leur envol, effrayés par le bruit de son corps dévalant la pente à travers les chênes.

ABBAYE DE CLAIRVAUX,
FRANCE, 1118

Par un matin d'hiver cristallin, les grands bois entourant le nouveau monastère étaient silencieux. Les champs étaient tranquilles, l'horizon paisible.

À l'intérieur d'une pièce glaciale uniquement meublée d'un matelas de paille, d'un pot de chambre et d'une cuvette couverte de givre, le jeune abbé avait rejeté sa couverture rêche car il avait le corps brûlant malgré le froid. Sa peau était luisante, comme s'il s'était récemment trempé dans l'eau. La toux sèche qui l'avait tenu éveillé toute la nuit s'était calmée pour l'instant, mais il savait qu'elle ne tarderait pas à revenir secouer son corps et pilonner sa tête. Il essaya de respirer par le nez pour éviter un nouveau spasme.

Quand, durant sa jeunesse privilégiée, Bernard tombait malade, il se trouvait toujours une femme bienveillante – une tante ou une cousine – pour veiller sur lui. Mais il avait banni les femmes de la congrégation, en conséquence de quoi il devait maintenant compter sur la mansuétude infiniment moins grande des hommes. Ses lamentations fiévreuses s'adressaient à sa mère bien-aimée, morte depuis longtemps. Il se souvenait encore vaguement d'un épisode de sa tendre enfance, lorsqu'il était couché avec un mal de gorge, et qu'elle l'apaisait avec une chanson, une boisson au miel et son beau visage. C'était un homme maintenant, âgé de vingt-huit ans et prier de l'abbaye de Clairvaux. Pour lui, il n'y

avait plus ni mère ni caresses. Il devait supporter sa maladie stoïquement et s'en remettre à la bienveillance du Christ pour sa délivrance.

Si sa mère avait survécu, elle aurait été fière de voir comment son pieux rêve s'était réalisé. À leur naissance, elle avait offert chacun de ses enfants – six fils et une fille – à Dieu, et s'était entièrement consacrée à les élever en bons chrétiens.

Quand Bernard eut terminé son éducation, sa mère n'était plus de ce monde. Ses tuteurs avaient reconnu chez lui un don particulier : c'était un jeune homme qui, en plus de sa noble extraction et de son intelligence naturelle, avait un tempérament doux, un esprit affûté et un charme immense comme peu d'hommes en sont dotés. Malgré une attirance passagère pour les tentations séculières offertes par la littérature et la poésie, il n'y eut jamais aucun doute que Bernard deviendrait un serviteur de Dieu.

Un chemin de moindre résistance l'aurait certainement conduit à l'abbaye bénédictine de Fontaines toute proche, mais il écarta cette idée avec véhémence. Il s'était déjà rallié philosophiquement aux hommes nouveaux de l'Église – Robert de Molesme, Albéric de Cîteaux, les cisterciens qui trouvaient que la stricte observance de la règle de saint Benoît de Nursie n'était plus respectée par les abbayes et leur clergé corrompus. Ces cisterciens étaient déterminés à faire disparaître les excès de la chair et de l'esprit qui avaient contaminé les bénédictins. Ils renonceraient aux fines chemises de lin, aux pantalons, aux fourrures, aux draps et aux couvre-lits. Leurs abbayes et leurs cloîtres ne seraient jamais décorés de gargouilles et de chimères. Ils mangeraient leur pain sec, sans saindoux ni miel. Ils ne se feraient pas payer pour les enterrements, ne réclameraient aucune dîme. Ils installeraient leurs communautés loin des villes ou des villages, et banniraient les femmes pour éviter toute distraction séculière. Et ils n'interrompraient leurs prières et leurs méditations que pour se livrer au dur labeur physique nécessaire à leur survie.

Pénétré de cet idéal, le jeune Bernard pria un jour dans une petite église isolée, demandant à Dieu de le guider, et quand il se releva, il avait sa réponse. Convaincu par l'évidence de sa décision, il persuada ses frères Barthomieu et André, son oncle Gaudry, et bientôt encore trente et un nobles bourguignons, de l'accompagner à Cîteaux, d'abandonner le royaume de France pour le Saint Empire romain, et de délaisser leur ancienne vie pour une nouvelle. Deux autres de ses frères, Gérard et Guy, servaient comme soldats au loin, mais ils le rejoindraient ultérieurement. Seul le plus jeune, Nivard, resta sur place.

« Adieu, Nivard, cria Bernard à son frère préféré le jour de leur départ. Tu auras toutes les terres et les domaines pour toi tout seul. »

Le garçon était en larmes.

« Tu emmènes le ciel en ne me laissant que la terre ! s'écria-t-il. Le partage est inéquitable ! »

Ces paroles touchèrent profondément Bernard, et il garderait le cœur lourd tant que Nivard et lui ne seraient pas réunis.

En l'an 1112, l'abbaye de Cîteaux était encore tout en bois. Elle avait été fondée quinze ans plus tôt, mais l'abbé, Stephen Harding, un Anglais au cœur de pierre, n'avait pas reçu de novices depuis un bon moment. Il fut ravi par cet afflux d'humanité, et il accueillit Bernard et ses compagnons à bras ouverts.

Au cours de cette première nuit froide passée dans le dortoir laïque, Bernard ne dort pas ; la pièce bondée résonnait des ronflements d'hommes épuisés. Pendant les jours et les semaines qui suivirent, plus le labeur était pénible, plus grand était son plaisir. Plus tard, il dirait à tous les novices, avant qu'ils ne rentrent : « Si vous souhaitez vivre dans cette maison, laissez votre corps derrière vous ; seuls les esprits peuvent entrer ici. »

Ses capacités étaient à tel point exceptionnelles et son labeur si intense que, en deux ans, Stephen avait décidé que Bernard était largement prêt à créer une abbaye sœur. Il le nomma abbé et l'envoya avec ses frères André et Gérard, ainsi que douze autres hommes, à une maison du diocèse de Langres en Champagne.

Dans une clairière bien plane, ils construisirent une demeure toute simple et entamèrent une vie de grande rudesse, même compte tenu de leurs exigences. La terre était pauvre, ils fabriquaient leur pain avec l'orge le plus grossier, et, la première année, ils durent se contenter d'herbes sauvages et de feuilles de hêtre bouillies. Mais ils persévérèrent et édifièrent leur monastère. Ils l'appelèrent Clairvaux.

Grâce au charisme de Bernard, les disciples affluèrent nombreux à Clairvaux, et quand il tomba malade, plus d'une centaine de moines y résidaient. Il regrettait le sentiment d'union que procurait le fait de partager avec ses compagnons le long dortoir ouvert, mais c'était tout aussi bien d'avoir consenti à occuper la petite chambre destinée à l'abbé contiguë à l'église. Ses quintes de toux qui durèrent un mois auraient privé les moines de leur peu de sommeil.

Gérard avait toujours été le plus robuste des six frères. À part une cuisse lacérée, trophée d'un vrai soldat, il n'avait jamais connu, de sa vie, la maladie. Il était aux petits soins avec son frère fragile et essayait

de lui faire avaler des soupes et des infusions, mais Bernard s'éteignait doucement. Trop faible pour conduire la prière, il délégua son autorité à son prieur, mais insista pour être emmené à l'église pour assister aux services et observer les heures.

Un jour, Gérard prit sur lui d'aller informer le puissant ecclésiastique Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons-en-Champagne, de l'état de santé de Bernard. Guillaume appréciait Bernard, chez qui il avait reconnu les capacités d'un futur chef de l'Église. Il obtint ainsi la permission de l'ordre des Cisterciens à Cîteaux de prendre Bernard sous sa tutelle pendant un an. Le décret en main, il ordonna que le jeune abbé soit déchargé de tous ses devoirs ecclésiastiques et libéré des strictes observances de l'ordre jusqu'à ce que son corps soit guéri. Bernard fut emmené sur une charrette vers le sud, vers les climats plus chauds d'une abbaye plus riche et plus confortable où, quelques années auparavant, son deuxième frère Barthomieu avait été envoyé. Et c'est ainsi que Bernard de Clairvaux fut amené à résider dans l'abbaye de Ruac.

Ruac était une communauté bénédictine qui se libérait mollement des excès contre lesquels Bernard avait pesté. Elle n'était pas encore en mesure de faire partie de l'ordre cistercien. Bien que de nouvelles nonnes n'y soient plus admises, l'abbé, un petit vieux bienveillant, n'avait pas le cœur à renvoyer les anciennes. Pas plus qu'il ne s'était débarrassé de la cave à vin ou de la brasserie, ni n'avait vidé les garde-manger et les réserves à grains copieusement remplis. Barthomieu et quelques-uns des hommes nouveaux avaient été envoyés à Ruac pour constituer l'avant-garde de la rénovation, mais après les dures années passées à Clairvaux, ils ne tardèrent pas à en apprécier le confort. En réalité, ils furent davantage changés par Ruac que Ruac ne fut changée par eux.

Quand il arriva, Bernard était trop malade pour s'apercevoir des manquements ecclésiastiques de son nouvel environnement, et encore moins s'y opposer. On lui attribua aux confins de l'abbaye une maison en pierre d'une seule pièce avec une cheminée, un lit douillet, une table de lecture avec une chaise en crin de cheval, et quantité de chandelles imposantes. Son frère Barthomieu entretenait le feu et s'affairait à son chevet comme un amant soucieux, pendant qu'une nonne âgée, sœur Clotilde, le gavait de nourriture fraîche et de boissons roboratives.

Au début, on crut que Bernard ne survivrait pas. Il perdit conscience et revint à lui plusieurs fois, reconnaissant son frère par intermittence, le bénissant à nouveau chaque fois faiblement. Il appelait la nonne « mère », ce qu'elle semblait apprécier infiniment.

Au vingtième jour, la fièvre de Bernard retomba, et il redevint conscient de son environnement.

Il parvint à s'asseoir pendant que son frère arrangeait son couvre-lit.

« Qui m'a amené ici ? demanda-t-il.

– Gérard, avec quelques moines de Clairvaux. »

Bernard se frotta les yeux et dissimula habilement ses reproches sous des compliments.

« Regarde-toi ! Tu as l'air en bonne forme, Barthomieu ! »

Son frère aîné était bien en chair et robuste, le teint rose comme un petit cochon, et sa tonsure avait grand besoin d'être rafraîchie.

« Je suis un peu gros, reconnut Barthomieu sur la défensive, en se tapotant le ventre à travers sa robe en lin.

– Comment cela se fait-il ?

– Ici, l'abbé n'est pas aussi strict que toi !

– Ah oui, il paraît qu'on dit ça de moi », dit Bernard.

Son regard baissé ne permettait pas de savoir s'il regrettait l'austérité qu'il avait imposée à sa communauté, ou le peu de cas que Barthomieu faisait de la situation.

« De quoi est faite la vie ici, mon frère ? Est-ce que tu sers pleinement le Christ ?

– Je le crois, mais j'ai peur que tu ne trouves ma satisfaction suspecte. J'aime beaucoup la vie que nous menons, Bernard. Je sens que j'ai trouvé ma place.

– Que fais-tu en plus de la prière et de la méditation ? Tu as une tâche particulière ? »

Il se souvenait de l'aversion de son frère pour le travail manuel.

Barthomieu reconnut qu'il préférait les travaux d'intérieur. Son abbé l'avait dispensé de planter et de récolter. Il y avait une petite salle d'écriture à Ruac qui produisait des copies de *La Règle de saint Benoît*, lesquelles leur rapportaient des sommes non négligeables, et il avait fait son apprentissage auprès d'un vénérable moine qui avait une main habile. Il aimait également s'occuper des malades, comme pouvait en témoigner Bernard. Il assistait frère Jean, l'infirmier, et passait au moins une heure par jour à s'affairer dans l'infirmerie. Il s'assurait que les feux étaient alimentés, allumait les chandelles pour matines, nettoyait les cuvettes qui avaient servi aux saignées, lavait les pieds des patients et débarrassait leurs vêtements des puces.

Il souleva Bernard pour l'aider à se mettre debout, et laissa ce véritable squelette s'appuyer sur lui pendant qu'il lui tenait l'urinoir. Il

commenta avec enthousiasme l'écoulement amélioré et la couleur de l'urine de son frère.

« Viens, dit Barthomieu quand ce fut terminé, nous allons faire quelques pas ensemble. »

Au cours des semaines suivantes, les quelques pas se multiplièrent et Bernard fut même capable de faire de petites promenades dans l'air printanier et de commencer à assister à la messe. Le vieil abbé, Étienne, et son prieur, Louis, étaient tous deux bien ancrés dans les anciennes coutumes bénédictines, et s'avouaient entre eux quelque peu effrayés par cet estimé jeune homme. C'était un tison brûlant, un réformateur, et leurs esprits provinciaux n'étaient pas à la hauteur de son intellect et de son pouvoir de persuasion. Ils espéraient qu'il se contenterait d'être un humble invité, et qu'il les laisserait garder leurs tonneaux de vin et leur chère sœur Clotilde.

Un jour qu'ils se promenaient dans le pré, tout proche de l'infirmerie, Barthomieu désigna la construction basse et dit :

« Tu sais, Bernard, il y a là un ecclésiastique envoyé à Ruac pour se remettre d'une horrible blessure. C'est le seul homme que je connaisse qui soit ton égal en matière de conversation, de savoir et d'érudition. Peut-être, lorsqu'il ira mieux, tu aimerais faire sa connaissance, et lui, la tienne. Il s'appelle Pierre Abélard et, même si tu désapprouveras formellement certains épisodes de sa vie tumultueuse, tu le trouveras certainement plus stimulant que ton frère si ennuyeux. »

À peine informé de la présence de cet homme, Bernard ne cessa plus de se demander qui était cet Abélard. Tandis que le printemps tournait à l'été et qu'il retrouvait ses forces, chaque fois qu'il se promenait dans les jardins de l'abbaye, il regardait par les fenêtres cintrées de l'infirmerie, espérant apercevoir le mystérieux personnage. Finalement, un matin après les prières, Barthomieu lui dit qu'Abélard avait réclamé sa visite. Mais auparavant, il importait que son frère connaisse l'histoire d'Abélard, afin qu'aucun des deux hommes ne puisse éprouver de l'embarras.

Dans sa jeunesse, Abélard avait été envoyé à Paris pour étudier à l'école de la cathédrale Notre-Dame avec le même Guillaume de Champeaux qui était maintenant le supérieur de Bernard. En peu de temps, le jeune étudiant s'était révélé capable de vaincre son maître en rhétorique et en débat, et, à peine âgé de vingt-deux ans, il avait fondé sa propre école à l'extérieur de Paris où des étudiants de tout le pays se disputaient pour être à ses côtés. Dix ans après, il occupait lui-même la

chaire à Notre-Dame. Bernard l'interrompt alors pour lui faire remarquer que, bien sûr, il avait entendu parler de ce brillant érudit et s'était demandé ce qu'il était devenu !

Dans la réponse de Barthomieu, il ne fut question que de sa rencontre avec Héloïse.

Abélard la rencontra alors qu'elle avait quinze ans. Malgré son jeune âge, elle était déjà renommée pour ses connaissances en lettres classiques. Elle habitait à Paris, dans la somptueuse maison de son oncle, le très riche chanoine Fulbert. Abélard fut à tel point ébloui qu'il s'arrangea avec l'oncle pour qu'il le loge, sous le prétexte de donner des leçons particulières à cette jeune fille si intelligente.

Lequel des deux séduisit l'autre deviendrait matière à débat, mais personne ne put ignorer la relation passionnelle qui s'ensuivit. Abélard négligea avec insouciance ses devoirs d'enseignement et, comble d'indiscrétion, laissa chanter en public des chansons qu'il avait écrites sur elle. Tragiquement, leur liaison se termina par la grossesse d'Héloïse. Abélard l'éloigna chez des parents à lui en Bretagne. Là, elle accoucha d'un enfant qu'elle prénomma Astrolabe, d'après l'instrument des astronomes, un nom qui en disait long sur l'étonnante modernité d'Héloïse.

L'enfant fut laissé aux soins de sa sœur, et les deux amants revinrent à Paris où Abélard négocia difficilement un pacte avec son oncle. Il était d'accord pour l'épouser, mais refusait que le mariage soit rendu public pour ne pas compromettre sa position à Notre-Dame. Fulbert et lui en vinrent presque aux mains en raison de leur désaccord sur ce point. En pleine tourmente, Abélard réussit à convaincre Héloïse de se retirer dans un couvent à Argenteuil, où, enfant, elle avait été à l'école.

Elle s'y rendit contre son gré, étant attachée aux biens terrestres et dépourvue de toute inclination pour la vie religieuse. Elle écrivit à Abélard des lettres lui demandant pourquoi elle devait se soumettre à une existence pour laquelle elle n'avait pas la moindre vocation et qui, surtout, leur imposait une séparation.

C'était en 1118, quelques mois avant que Bernard arrive à l'abbaye de Ruac. Son oncle était furieux qu'Abélard eût réglé le problème de sa nièce en l'éloignant plutôt que d'avoir publiquement opté pour une union honnête. Il ordonna à trois de ses hommes de main d'aller trouver Abélard dans la maison où il logeait. Deux d'entre eux le maintinrent sur son lit pendant que le troisième le châtrait sauvagement comme un animal de ferme. Ils jetèrent ses testicules dans sa cuvette de toilette et le laissèrent agonisant dans une mare de sang qui coagulait.

Abélard espérait mourir, mais ce ne fut pas le cas. Il était un monstre maintenant, une abomination. Fou de douleur, il contemplait sa destinée : Dieu Lui-même ne rejetait-Il pas les eunuques, les excluant de Son service comme étant des créatures impures ? La fièvre s'installa. Et il avait perdu tellement de sang que son corps et son esprit en étaient tout engourdis. Il resta dans un état critique jusqu'à ce qu'intervienne Guillaume de Champeaux, ce courageux protecteur des belles âmes, qui l'envoya à Ruac pour être soigné par le réputé frère Jean chargé de l'infirmerie de l'abbaye. Et au cœur de ce paysage paisible, après une longue convalescence physique et spirituelle, il était enfin prêt à faire la connaissance de l'autre éminent invalide de Ruac, Bernard de Clairvaux.

Bernard se souviendrait longtemps de leur première rencontre. En ce matin d'été, il attendait devant l'infirmerie quand en sortit un homme affreusement maigre, le dos voûté, un front haut creusé de rides et un sourire timide, presque gamin. Il marchait d'un pas lent en traînant les pieds. Bernard laissa échapper une grimace de compassion. À quarante ans, Abélard était déjà un vieillard, et, malgré sa propre infirmité, Bernard se sentait robuste comparé à cette pauvre âme.

Abélard tendit la main.

« Abbé Bernard, je voulais tellement faire votre connaissance. Je connais bien votre illustre réputation.

– Moi aussi, je voulais faire votre connaissance.

– Nous avons beaucoup en commun. »

Bernard haussa un sourcil.

« Nous aimons Dieu tous les deux, dit Abélard, et nous avons tous les deux été remis sur pied par les soupes vertes de sœur Clotilde et les infusions marron de frère Jean. Venez, marchons, mais pas trop vite, je vous prie. »

À partir de ce jour, les deux hommes ne se quittèrent plus. Bernard avait du mal à croire à sa chance. Abélard le valait largement en matière de théologie et de logique. Grâce à leurs échanges et à leurs conversations, il pouvait exercer son esprit aussi bien que son corps. Tout en prenant l'air, ils débattaient de Platon et d'Aristote, du réalisme et du nominalisme, de la moralité de l'homme, de choses concrètes et abstraites. Ils faisaient assaut d'arguments, assumant tour à tour le rôle de professeur et celui d'étudiant, discutant de longues heures durant. Barthomieu détournait parfois les yeux de sa tâche et montrait par les fenêtres de l'infirmerie les deux hommes qui déambulaient dans la prairie en gesticulant.

« Regardez, frère Jean. Vos patients s'épanouissent. »

Bernard parlait avec passion de l'avenir – de son désir de se réengager dans les affaires de l'Église, de son ardeur pour propager les principes cisterciens. Abélard, pour sa part, refusait de considérer l'avenir. Il restait résolument dans le présent comme s'il n'avait ni passé ni futur. Bernard ne le contrariait pas. Il n'y avait aucun intérêt à profiter de la franchise manifestée par cette âme pitoyable.

Un matin, à quelque distance de l'abbaye, ils s'arrêtèrent pour admirer le paysage depuis un de leurs points de vue favoris surplombant la rivière. Les deux hommes s'assirent et restèrent silencieux. Sous l'effet des premières chaleurs du printemps, les premières fleurs de la saison dégageaient un parfum capiteux.

« Vous êtes au courant de mon passé, n'est-ce pas Bernard ? demanda soudain Abélard.

– Je le connais.

– Alors vous avez entendu parler d'Héloïse.

– J'en ai entendu parler.

– J'aimerais que vous la connaissiez mieux, car si vous la connaissiez, vous me connaîtriez mieux. »

Bernard lui jeta un regard surpris.

Abélard mit la main dans son habit et en retira un parchemin plié.

« Voici une lettre d'elle. Vous me feriez honneur en la lisant et en me donnant votre avis. Elle ne s'y opposerait pas. »

Bernard s'y plongea, ayant peine à croire qu'une femme de dix-huit ans en était l'auteur. C'était une lettre d'amour, en rien banale, mais traduisant un sentiment élevé et pur. Il fut ému par ses mots mélodieux et la passion qu'elle manifestait. Au bout de quelques minutes, il dut s'arrêter pour essuyer une larme.

« Dites-moi de quel passage il s'agit. »

Bernard le lut à haute voix.

« Ces cloîtres ne doivent rien à la charité publique ; nos murs n'ont pas été élevés grâce à l'usure des publicains, ni leurs fondations posées grâce à des extorsions. Le Dieu que nous servons ne voit que richesses innocentes et fervents inoffensifs que vous avez placés ici. Quel que soit ce jeune vignoble, il n'existe que grâce à vous, et il vous appartient de vous consacrer à le cultiver et à l'améliorer ; cela devrait être la principale occupation de votre vie. Bien que notre sainte renonciation, nos

vœux et notre genre de vie semblent nous protéger de toute tentation. »

Abélard acquiesça tristement.

« Finissez, je vous prie. »

Quand il eut terminé, Bernard replia la lettre et la rendit.

« C'est une femme remarquable.

– Merci. Bien que nous soyons mariés, elle ne peut plus être ma femme. Je suis mort à l'intérieur, la joie est éteinte pour toujours. Néanmoins, j'ai l'intention de dédier le restant de mes jours à elle et à Dieu. Je vivrai comme un simple moine. Elle vivra comme une simple nonne. Nous serons comme frère et sœur en Christ. Bien que je doive vivre dans le chagrin permanent de mon sort, grâce à notre amour de Dieu, nous pourrons nous aimer elle et moi. »

Bernard toucha le genou de l'homme.

« Venez, frère. La journée est belle. Marchons encore. »

Ils suivirent la rivière dans le sens du courant, bien qu'elle ait été plus basse dans la vallée. Les pluies de l'été avaient été fortes, et les berges gorgées d'eau rendaient la rivière marron et turbulente, mais sur la large corniche le sol était sec et parfaitement solide. À chaque pas, leurs sandales claquaient contre leurs talons. Ils s'approchèrent de l'extrémité de la falaise, plus loin qu'ils ne s'étaient jamais risqués, mais il faisait un temps magnifique et tous deux avaient assez d'énergie pour continuer. Il n'y avait nul besoin de parler ; c'eût été dommage de troubler le bruit du vent dans les feuilles. Sur les hauteurs de la falaise, ils avaient le privilège d'être au royaume du faucon, le royaume de Dieu.

« Regardez cet arbre ! Reposons-nous ici », dit Bernard au bout d'un moment.

Sur un large rebord dominant la vallée, il y avait un vieux genévrier noueux qui semblait sortir des rochers. Ses branches tordues offraient une zone d'ombre fraîche. Ils s'assirent, adossés au tronc rugueux, et continuèrent à profiter du silence.

« Voulez-vous que nous rentrions ? » demanda Abélard après un laps de temps.

Bernard se leva et scruta le chemin devant eux en abritant ses yeux du soleil pour apercevoir le haut des falaises.

« J'ai dans l'idée qu'il devrait être possible de rentrer à l'abbaye en continuant, en trouvant une montée facile jusqu'au sommet et en traversant la prairie pour arriver au nord de l'église. Vous sentez-vous à même d'essayer ? »

Abélard sourit.

« Je ne suis pas en aussi bonne forme que vous, frère, mais tout de même assez pour cette entreprise. »

Le chemin devant eux s'avéra plus rude que prévu, et leurs pieds en sueur commençaient à glisser dans leurs sandales. Juste au moment où Bernard se demandait s'il était raisonnable de continuer, ils entendirent un délicieux clapotis. Après le tournant, une petite cascade scintillait au soleil comme un ruban de pierres précieuses. L'eau frappait le rebord et dévalait au-dessus des falaises.

Ils recueillirent l'eau pure et fraîche dans le creux de leurs mains et la burent avidement. Le chemin qu'ils avaient choisi était peut-être le bon.

La marche était pénible et la corniche quelque peu glissante, mais ils étaient bien décidés à trouver leur raccourci, heureux de constater que leur corps ne les trahissait pas. Des mois auparavant, ils étaient si faibles qu'ils pouvaient à peine quitter leur lit. Aujourd'hui ils étaient reconnaissants de pouvoir enfin se déplacer, même dans des conditions si difficiles.

Par chance, ils tombèrent sur une deuxième cascade, ce qui leur permit de boire une nouvelle fois à satiété. Bernard essuya ses mains sur son habit et tendit le cou.

« Là, dit-il en montrant du doigt. Un peu plus loin, il doit y avoir un passage nous permettant d'arriver en sécurité au sommet. »

À l'endroit indiqué, Bernard mit ses mains sur ses hanches et demanda à Abélard s'il se sentait prêt pour l'ascension.

« Je suis prêt, bien que cette montée me paraisse plutôt longue.

– Ne vous en faites pas. Dieu veillera à ce que nous restions bien attachés au firmament, dit Bernard gaiement.

– Si l'un de nous doit s'envoler, prions que ce soit moi et non vous », répondit Abélard.

Bernard ouvrit la marche, cherchant le chemin qui pouvait ressembler le plus à un escalier. En nage, respirant difficilement, il se hissa au niveau suivant et s'arrêta net.

« Abélard, cria-t-il. Faites attention à cette pierre branlante, mais venez vite ! Il y a quelque chose de merveilleux ! »

Il y avait un trou béant dans la falaise, large comme un lit d'homme, aussi haut qu'un enfant.

Bernard tendit la main pour aider son aîné à monter.

« Une grotte, s'exclama Abélard, à bout de souffle.

– Allons l'examiner, dit Bernard, tout excité. Au moins, nous y trouverons un peu de fraîcheur. »

Faute de lampe, ils devaient compter sur la lumière du soleil pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur. La lueur jaune n'éclairait la grotte que sur un ou deux mètres avant de laisser la place à l'obscurité. Après s'être faufilés à l'intérieur, ils purent facilement se tenir debout. Bernard fit quelques pas timides vers l'intérieur et aperçut quelque chose à la limite de la partie éclairée.

« Mon Dieu, Abélard ! Regardez ! Ce sont des fresques ! »

Des chevaux au galop.

Des bisons en train de charger.

La tête d'un énorme taureau noir au-dessus.

Les créatures disparaissaient dans le noir.

« Un peintre est venu ici, bafouilla Abélard.

– Un génie, reconnut Bernard. Mais qui ?

– Pensez-vous que ça date de l'Antiquité ? demanda Abélard.

– Peut-être, mais je n'en sais rien.

– Les Romains étaient ici en Gaule.

– Oui, mais je n'ai jamais vu de statue ni de mosaïque romaine qui ressemble à ça », dit Bernard.

Il regarda dehors, de l'autre côté de la vallée.

« Quelle que soit l'époque, l'endroit est majestueux. L'artiste ne pouvait pas trouver meilleur support sur lequel peindre. Nous devons revenir avec de la lumière pour voir ce qu'il y a plus loin. »

Il posa les mains sur les épaules d'Abélard.

« Venez, mon ami. Nous avons passé une merveilleuse journée. Retournons à l'abbaye pour la messe. »

Bernard insista pour que Barthomieu se rende dans la grotte avec Abélard et lui, et, à son tour, Barthomieu embaucha frère Jean qui était érudit en la matière et fasciné par la nature. Les quatre hommes quittèrent l'abbaye après la messe de tierce. Ils avaient l'intention de revenir pour celle de sexte, à midi. Ils seraient obligés de se dépêcher, mais s'ils manquaient sexte, il leur faudrait faire pénitence. Le monde ne s'arrêterait pas pour autant. Si Bernard avait été abbé de Ruac, les rituels n'auraient pas été aussi souples, mais, en ce jour magnifique, il se sentait davantage une âme d'explorateur que d'ecclésiastique.

Les hommes arrivèrent à la grotte en milieu de matinée, avec l'humeur frivole de gamins en goguette. Barthomieu était ravi de la vigueur retrouvée de son frère et de son entrain. Jean, un guérisseur replet doté d'une bonne nature, un peu plus âgé que les autres, était

impatience de voir ces fresques. Pour leur part, Bernard et Abélard étaient heureux de pouvoir encore renforcer leurs liens.

Ils s'étaient munis de torches, constituées de branches de mélèze avec des chiffons gras au bout. Sur la corniche, en dessous de la grotte, Jean s'agenouilla, non pour prier, mais pour ouvrir son sac contenant le matériel pour faire du feu : un silex, un cylindre en fer, qui était un morceau d'une ancienne clé de l'abbaye, et un peu de chiffon de ménage réduit en poudre, préparé et séché à sa façon.

Il travailla sans attendre, provoquant des étincelles en frappant le fer contre le silex, et fit rapidement partir le feu. Après avoir allumé sa torche, il alluma les autres. Quelques instants après, quatre hommes se tenaient debout dans l'entrée de la grotte, brandissant leurs torches et contemplant en silence les plus belles œuvres d'art qu'il leur avait jamais été donné de voir.

Une fois à l'intérieur, ils perdirent la notion du temps ; quand ils rentreraient, sexte serait depuis longtemps terminée, et, avec un peu de chance, ils pourraient peut-être assister à la messe suivante, à none. À la lumière des torches, ils s'émerveillèrent devant le bestiaire. Certains animaux, comme le bison et les mammoths, semblaient un peu fantaisistes, alors que les chevaux et les ours étaient assez réalistes. L'étrange homme-oiseau priapique les surprit et les fit glousser. Et quand ils rampèrent par le trou de souris à l'arrière de la grotte, ils furent éblouis par les mains rouges au pochoir qui les cernaient dans la petite salle.

Dès les premiers instants, ils s'étaient interrogés sur l'identité du ou des artistes. Romains ? Gaulois ? Celtes ? Des hordes barbares plus anciennes ? Faute de réponse, ils se mirent à se demander pourquoi. Pourquoi couvrir ces parois de dessins de mains ? Quelle pouvait en être la signification ?

Puis Jean s'aventura dans la dernière salle et s'exclama :

« Voilà, mes frères, des choses que je peux mieux comprendre ! Des plantes ! »

Il inspecta les peintures avec enthousiasme. C'était un herboriste passionné, l'un des praticiens les plus avertis du Périgord, et ses capacités en tant qu'infirmier étaient inégalées. Ses cataplasmes, massages, poudres et infusions étaient célèbres. Sa renommée allait même jusqu'à Paris. Dans la région, il y avait une longue tradition d'herboristerie. La connaissance des plantes et des remèdes se transmettait scrupuleusement de père en fils, de mère en fille, et, en ce qui concernait Ruac, de moine en moine. Jean aimait particulièrement

améliorer ses compositions et en expérimenter de nouvelles. Même si un cataplasme pour une respiration bruyante s'avérait assez efficace, il se demandait s'il ne pourrait pas encore le perfectionner en ajoutant une tige de géranium. Si les breuvages usuels parvenaient à guérir les troubles intestinaux, il tentait de renforcer l'action des infusions avec du jus de pivoine et de mandragore.

Tandis que ses compagnons regardaient par-dessus son épaule, Jean brandit sa torche en direction des buissons aux baies rouges et aux feuilles à cinq lobes.

« À mon avis, il s'agit là d'un groseillier à maquereau. Le jus de ces baies est bon pour différentes langueurs. Et ces plantes grimpantes, ici, ont l'air d'être de la famille des liserons : ils peuvent, paraît-il, remédier à la fièvre paludéenne. »

Barthomieu étudiait le grand homme-oiseau sur le mur opposé.

« Avez-vous vu cette créature, frères ? »

Il montra du doigt le pénis en érection.

« Il est aussi réjoui que l'autre. Cela dit, même moi je connais le type de végétation qui l'entoure. C'est du pâturin.

– Je suis d'accord, dit Jean en reniflant. De l'herbe ordinaire. Elle a une valeur limitée en tant que médicament, mais je l'utilise de temps en temps pour attacher un cataplasme. »

Bernard tournait lentement dans la salle, inspectant les murs.

« Au risque de me répéter, je n'ai jamais vu dans toute la chrétienté un endroit aussi insolite. Il me semble... »

Un craquement se produisit sous ses pieds, et Bernard perdit l'équilibre. Il laissa tomber sa torche et s'égratigna les genoux par terre.

Abélard se précipita vers lui et lui tendit la main.

« Vous n'avez rien, mon ami ? »

Bernard voulut récupérer sa torche, mais retira sa main comme si un serpent allait le frapper, et fit le signe de la croix.

« Regardez là-bas ! Mon Dieu ! »

Abélard baissa sa torche pour mieux voir ce qui avait tellement surpris Bernard. Contre le mur, des ossements humains couleur ivoire étaient entassés. Il se signa en hâte.

Jean les rejoignit et commença à les examiner.

« Ces os ne sont pas récents, observa-t-il. Je ne peux pas dire depuis combien de temps ce malheureux est ici, mais ce n'est certainement pas d'hier. Et regardez son crâne ! »

Derrière le trou de l'oreille gauche, l'arrière de la boîte crânienne était profondément enfoncé.

« Il a connu une fin violente, que Dieu apaise son âme. Je me demande s'il s'agit de notre peintre.

– Comment savoir ? dit Bernard. En tout cas, nous devons le considérer comme chrétien et lui donner une sépulture chrétienne. Nous ne pouvons pas le laisser ici.

– Je suis d'accord, mais il nous faudra revenir un autre jour avec un sac pour transporter ses restes, dit Abélard. Je ne voudrais pas ajouter au sacrilège en laissant une partie de ses os ici pour en mettre d'autres ailleurs.

– Allons-nous l'enterrer avec son bol ? s'exclama Bernard d'un ton enfantin.

– Quel bol ? » demanda Jean.

Barthomieu avança sa torche afin d'éclairer le bol en calcaire de la taille de deux mains d'homme réunies, qui gisait sur le sol entre les os de pied.

« Là ! dit-il. Allons-nous l'enterrer avec le bol dans lequel il mangeait ? »

Longtemps après que les ossements eurent été inhumés dans le cimetière, et qu'une messe eut été dite dans l'église pour le défunt, Jean étudia une nouvelle fois le bol couleur chair qu'il gardait sur sa table de lecture à côté de son lit. Il était lourd, lisse, frais au toucher. Et quand il le tenait entre ses mains, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme dans la grotte. Lui aussi possédait un mortier et un pilon massif qui lui servaient à broyer ses ingrédients botaniques pour les transformer en remèdes. Un jour, obéissant à une impulsion, il alla chercher son mortier dans l'infirmerie et le plaça à côté du bol de l'homme de la caverne. Ils n'étaient pas tellement différents.

Son assistant, un jeune moine nommé Michel, le regardait avec méfiance depuis son perchoir dans un coin.

« N'as-tu pas assez de travail pour t'occuper ? » demanda Jean, un peu agacé.

Le garçon au visage en lame de couteau se mêlait toujours des affaires des autres.

« Non, mon père.

– Dans ce cas, je vais te donner de quoi t'occuper en attendant les vêpres. Change la paille de tous les matelas de l'infirmerie. Les puces sont de retour. »

L'air vexé, le jeune moine sortit en traînant les pieds et en maugréant dans sa barbe.

La cellule de Jean consistait en un espace délimité par une cloison au sein de l'infirmierie tout en longueur. D'habitude, quand arrivait le moment d'enlever ses sandales et de poser la tête sur la paille, il s'abandonnait au sommeil, indifférent aux ronflements et aux gémissements de ses patients. Mais depuis qu'il avait découvert la grotte, il dormait par intermittence, repensant aux images sur les murs et au squelette dans la salle. Une fois, en rêve, le squelette reprit vie, se leva et devint l'homme-oiseau. Jean se réveilla en nage.

Cette nuit-là, il resta éveillé à regarder la petite chandelle qu'il avait laissée brûler sur sa table, entre les deux bols en pierre.

Un sentiment d'urgence l'envahit, contre lequel il n'essaya même pas de lutter.

Il fallut qu'il entraîne Barthomieu, Bernard et Abélard dans les prairies couvertes de rosée et les bois pleins de plantes succulentes qui entouraient l'abbaye.

Il fallut qu'ils remplissent des paniers à ras bord avec des herbes de la prairie, des groseilles à maquereau et du liseron.

Il fallut que Jean écrase les baies, hache et broie les plantes dans son mortier, puis fasse bouillir la pulpe filandreuse pour en faire une infusion.

Il fallut que, une nuit, les quatre hommes prennent place dans la cellule de Jean et que, un par un, ils boivent le thé rougeâtre et amer.

« C'est tout ? » s'exclama Luc.

Hugo s'était arrêté de traduire. Il referma la pièce jointe de l'e-mail et tourna ses paumes vers le haut en guise d'excuse.

« C'est tout ce qu'il a décodé pour l'instant. »

Luc tapa du pied impatiemment et fit trembler la structure mobile.

« Donc ils ont fait un thé à partir de ces plantes. Et ensuite ?

– J'espère que notre ami belge nous en fournira bientôt davantage. Je vais lui envoyer un message d'encouragement. Je n'aimerais pas qu'il se laisse distraire par quelque chose du genre congrès Star Trek et nous oublie.

– Il y avait un squelette, Hugo, et des objets ! Mais à présent, il n'y a plus rien, ni sur le sol de la dixième salle ni ailleurs. Quelle perte ! »

Hugo haussa les épaules.

« Ils ont probablement tenu parole. Ils ont donné une sépulture chrétienne à cet homme des cavernes né bien avant l'ère chrétienne !

– C'est comme de trouver un tombeau égyptien pillé par des voleurs. Un squelette *in situ* de l'époque aurait été d'une valeur incomparable.

– Au moins, ils t'ont laissé les peintures. »

Luc se dirigea vers la porte.

« Envoie un e-mail à ton ami et dis-lui de se dépêcher pour le reste du manuscrit. Je vais parler des plantes à Sara.

– Si j'étais toi, je ne me contenterais pas de parler.

– Grands dieux, Hugo. Cesse de faire l'enfant ! »

La caravane de Sara était sombre, mais Luc frappa quand même à la porte.

« Qui est-ce ? demanda une voix étouffée.

– Luc. J’ai des renseignements importants. »

Au bout de quelques instants, Ferrer ouvrit la porte, torse nu.

« Elle sera là dans un instant, Luc, dit-il d’une voix guillerette. Voulez-vous boire quelque chose ? »

Sara alluma une lampe et apparut dans l’embrasure de la porte, toute rouge d’embarras, comme une adolescente prise sur le fait. Son chemisier était mal boutonné, et quand elle s’en aperçut, elle leva les yeux au ciel.

Ferrer l’embrassa sur la joue et quitta la caravane en faisant remarquer, sans la moindre amertume, que les affaires étaient prioritaires.

Luc demanda à Sara si elle ne préférait pas sortir pour discuter, mais elle l’invita à entrer et alluma la lampe du salon, dont le sifflement rompit le silence.

« Apparemment, c’est un type bien, dit-il finalement.

– Carlos ? Très bien.

– Tu le connaissais avant Ruac ? »

Elle fronça les sourcils.

« Luc, pourquoi ai-je l’impression de subir un interrogatoire de la part de mon père ? C’est un peu gênant, non ?

– Pas pour moi. Je suis désolé si ça te gêne. Ce n’était pas mon intention.

– Je n’en doute pas. »

Elle but une gorgée d’eau.

« De quoi voulais-tu me parler ?

– Nos plantes. Je crois qu’elles ont servi à quelque chose de très particulier. »

Elle se pencha en avant, révélant à son insu un décolleté plongeant.

« Continue », dit-elle.

Pendant qu’il lui rapportait ce qui avait déjà été traduit du manuscrit de Barthomieu, elle n’arrêtait pas d’enrouler ses cheveux autour de son doigt, en le serrant au point d’en couper la circulation. Il avait oublié qu’elle avait ce tic. Lors de leur dernière nuit ensemble, elle n’avait pas cessé de le faire.

Était-ce sa présence qui était la cause de sa tension, ou bien l’histoire de Barthomieu ? En tout cas, quand il eut terminé, et qu’ils se furent enthousiasmés sur le travail qui les attendait, il lui suggéra de se détendre et de passer une bonne nuit.

Devant son air interloqué, il eut plutôt l’impression de l’avoir tancée que de lui avoir donné un conseil.

La deuxième journée de fouilles se déroula d'abord normalement, puis tout se noua, comme une ligne de pêche qui s'emmêle.

Zvi Alon était absent au petit déjeuner. Sa voiture fut retrouvée garée sur les hauteurs des falaises. La grille de la cave était fermée et intacte. Jeremy, au comble de l'anxiété, vint trouver Luc pour lui faire part de la requête d'Alon concernant la clé, la veille au soir. Luc, furieux, démentit formellement avoir accordé la permission à l'homme.

Prise de panique, l'équipe se mit à fouiller en contrebas des falaises, mais elle ne fit aucune découverte particulière. Puis Luc donna l'ordre à l'équipe du matin de commencer le travail à l'intérieur de la grotte pendant qu'il prenait contact avec les autorités.

En raison de l'importance des fouilles de Ruac, un lieutenant de la gendarmerie locale, un dénommé Boyer, répondit personnellement à l'appel. Conscient de la complexité de l'affaire, il prit contact avec son supérieur du Groupement de gendarmerie de la Dordogne, à Périgueux, le colonel Toucas, et mobilisa un bateau de police des Eyzies pour qu'il remonte la Vézère.

En milieu de matinée, Luc était informé par radio dans la grotte que Toucas était arrivé. Le colonel, l'air mal embouché, avait quelques kilos de trop, des traits grossiers et des lobes d'oreille pendants et froissés. Sa moustache, taillée trop court par rapport à la surface entre son nez et sa lèvre supérieure, laissait apparaître un espace de peau nue. Comme beaucoup d'hommes chauves, il compensait sa calvitie par le port d'une barbiche. En revanche, il avait une voix curieusement suave et élégante, et l'accent cultivé d'un Parisien. Luc lui aurait fait davantage confiance s'ils s'étaient parlé au téléphone.

Ils s'étaient retrouvés devant la voiture de location d'Alon et venaient juste de commencer à discuter, quand le jeune lieutenant arriva tout excité pour leur annoncer qu'un corps avait été trouvé près de la rivière.

Luc ne pourrait pas revenir à la grotte ce jour-là.

Son premier devoir fut de prendre un bateau pour aller identifier le cadavre. Bouleversé par ce qu'il vit, il faillit vomir. Le corps d'Alon était couvert de sang et disloqué, le bas-ventre perforé par une branche cassée, le visage lacéré, bras et jambes formant des angles bizarres, comme les branches du vieux genévrier en haut sur la corniche. Malgré le temps frais et sec, des insectes avaient déjà envahi leur proie.

Il fallait enregistrer les témoignages. Luc dut laisser son bureau à Toucas et à ses hommes pour conduire leurs interrogatoires. Tard dans l'après-midi, Jeremy fut le dernier à être questionné, et il sortit du

préfabriqué aussi blême que le cadavre d'Alon. Pierre l'attendait. Il passa ses grands bras autour des épaules de Jeremy et l'emmena prendre un verre.

L'humeur était sombre dans le camp. Après le dîner, Luc éprouva le besoin de s'adresser au groupe. Toucas l'avait informé que, à moins d'être contredit par l'autopsie, il lui paraissait probable qu'Alon ait glissé en descendant dans le noir ; il n'y avait aucune raison pour soupçonner autre chose. Le corps était tombé juste sous l'échelle. Les traumatismes qu'il présentait correspondaient à une chute importante. Luc en fit part au groupe attristé.

Après avoir évoqué les différentes contributions du professeur Alon dans leur domaine, il demanda une minute de silence et termina en suppliant tout le monde de respecter les horaires définis par le protocole pour l'accès à la grotte, précisant qu'il serait seul à avoir les clés. L'une resterait fixée à son porte-clés, et le double serait enfermé dans son bureau.

Luc mangea à peine. Hugo le ramena à sa caravane, le mit au régime bourbon et joua du jazz Nouvelle-Orléans sur son MP3. Luc finit par s'endormir tout habillé. Après quoi, Hugo éteignit la musique et écouta le hululement d'un hibou jusqu'à ce que lui aussi sombre dans le sommeil.

Malgré la tragédie, le travail se poursuivit à Ruac. Alon devait être remplacé, mais pas avant la prochaine campagne.

Ils continuèrent à affiner le plan pour la première saison. Les premières fouilles se concentreraient sur deux salles : le sol de la salle d'entrée, ou salle 1, selon sa désignation officielle, et la salle des Plantes, salle 10.

L'espace dans la salle 10 était restreint, et Luc en limita l'accès à quelques personnes à la fois. Ce groupe de base était constitué par Sara, Pierre, Craig Morrison, l'expert en outils préhistoriques de Glasgow, et Carlos Ferrer, leur autorité en matière de microfaunes, d'ossements minuscules de petits mammifères, reptiles et amphibiens. Luc pensait donner une impression d'insouciance en faisant travailler Sara avec l'Espagnol, mais il en avait des palpitations chaque fois qu'il les voyait côte à côte, leurs corps se touchant presque. Heureusement, Desnoyers avait eu raison. La population des chauves-souris se mit à diminuer presque immédiatement. Quelques obstinées continuaient à virevolter dans les salles du fond, mais l'équipe fut grandement soulagée quand le plafond s'arrêta de bouger.

Sara se concentrait sur une zone au sol d'un mètre sur un mètre, contiguë au mur sud-ouest de la salle 10, là où Luc avait découvert le silex taillé. Les couches supérieures étaient recouvertes de guano récent, ce qui compliquait son travail car les fientes de chauve-souris étaient riches en pollens identiques à ceux qu'elle cherchait. Son objectif pour la première saison était de trouver une couche sans guano et de faire une évaluation préliminaire des types et des fréquences de pollens et de spores. Dans des fouilles ordinaires, sa contribution en tant que paléobotaniste aurait consisté à déterminer la flore et le climat à l'époque étudiée. Mais les peintures dans la dixième salle ne cessaient de leur rappeler que Ruac n'avait rien d'ordinaire.

Vers dix centimètres de profondeur, la terre virait du noir au brun-roux, et le guano s'épuisait. La zone de transition se trouvait au même niveau que la base du silex taillé posé à la verticale avant que Luc y touche.

Le groupe de la salle 10 regarda Pierre gratter les derniers vestiges de terre noire du mètre carré en question. Après avoir pris une série de photos, ils décidèrent d'aller plus en profondeur.

Avant de commencer, ils changèrent de vêtements, de bottes et de masques, et échangèrent leurs truelles, leurs brosses et leurs spatules contre d'autres pour éviter de contaminer des couches plus anciennes avec des pollens plus récents. Sara s'avança la première dans le carré et se mit à nettoyer un endroit avec sa truelle pour prélever des échantillons. Elle avait à peine commencé qu'elle s'exclama :

« Ça alors ! »

Et elle s'arrêta de travailler.

Ferrer était penché au-dessus d'elle, et se mit à répéter d'un ton excité :

« Regardez, regardez, regardez !

– C'est du silex ? » voulut savoir Pierre.

Morrison demanda à prendre la place de Sara. L'Écossais aux cheveux blancs qui mesurait presque deux mètres s'accroupit et sortit sa brosse à prélèvements. L'objet était lisse et jauni, mais ce n'était pas de la pierre.

« Ce n'est pas mon domaine, j'en ai peur, dit-il. On dirait de l'os. À vous, Carlos. »

Ferrer brossa encore un peu la terre et gratta autour de l'objet avec un instrument de dentiste.

« Non, non, ce n'est pas de l'os. Nous aurons encore droit à du champagne ce soir. C'est de l'ivoire ! »

Après avoir soigneusement dégagé l'objet, le laissant en place pour la photo, Pierre courut chercher Luc qui travaillait au point le plus éloigné de la salle 1.

« Qu'est-ce qui t'excite autant ? » lui demanda Luc.

Malgré son masque, on devinait aux plissements autour de ses yeux que Pierre avait un sourire béat, comme un enfant.

« Je suis amoureux, patron.

– De qui ?

– Ce n'est pas un qui, c'est un quoi, dit Pierre pour le taquiner.

– D'accord, de quoi alors ?

– La plus belle petite créature en ivoire qui puisse exister. »

À peine arrivé à la salle 10, Luc s'exclamait :

« Bien joué ! C'est une vraie beauté. Elle complète le tableau. Nous pouvons maintenant dire que Ruac a tout, même des objets d'art transportables. J'aurais aimé que Zvi puisse la voir. On dirait de l'aurignacien, comme notre silex taillé. »

C'était un bison sculpté en ivoire d'environ deux centimètres de long, poli et lisse comme un caillou de rivière. L'animal aurait pu être posé debout sur ses sabots plats. Son cou épais maintenait sa tête haute et fière. Les deux petites cornes étaient intactes, le trou de l'œil droit apparent, et son flanc présentait des lignes parallèles, comme pour imiter la fourrure.

« Quand nous l'aurons mesuré et photographié, je prélèverai mon premier échantillon de pollen juste en dessous, dit Sara.

– Combien de temps te faut-il pour avoir un résultat ? demanda Luc.

– Je m'y mettrai dès que je rentre au labo cet après-midi. Ce soir, j'espère avoir un premier aperçu.

– Très bien. Je te retrouve ce soir au labo. »

Il crut entendre Ferrer grogner sous son masque, mais il ne pouvait pas en être certain.

Le grognement se transforma alors en une sorte de cri et une vocifération en espagnol. Sara rappela Luc. Ferrer, qui avait un détecteur d'ossements à la place des yeux, venait de repérer quelque chose. À quelques centimètres de la statuette en ivoire, se trouvait un grain marron qui le fit se mettre à quatre pattes muni d'un cure-dents.

« Doux Jésus, marmonna-t-il, je crois bien que nous étions agenouillés dessus.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Luc.

– Attendez, attendez, laissez-moi travailler. »

C'était une petite chose, pas si minuscule en comparaison de la microfaune dont Ferrer avait l'habitude, mais très petite, d'environ un demi-centimètre de longueur, et moins de deux millimètres et demi de largeur. En raison de sa taille, il ne lui fallut pas longtemps pour dégager l'os.

« Alors ? demanda Luc, en se penchant au-dessus du carré comme un futur père.

– Cher ami, il va vous falloir vous fendre d'un meilleur champagne. C'est un bout de doigt, une phalange distale.

– De quelle espèce ? demanda Luc, en retenant sa respiration.

– Humaine ! C'est le bout du doigt d'un enfant ! Nous avons tiré le gros lot ! »

Sara releva ses échantillons de pollen pendant que le reste de l'équipe travaillait à la truelle et grattait le carré de terre à la recherche d'autres ossements humains. Au moment de partir, ils n'avaient pas fait de nouvelle découverte, mais ils avaient déjà touché le jackpot. Des ossements humains du paléolithique supérieur étaient aussi rares que des dents de poule. La trouvaille mit le camp en émoi, et Ferrer fit circuler le petit os dans sa boîte à échantillons en plastique comme s'il s'agissait de la relique d'un saint. Personne parmi l'équipe n'était suffisamment expert en ossements d'hominidé enfant pour le dater, et encore moins pour en déterminer le genre ou l'espèce. Il faudrait consulter des spécialistes extérieurs.

À 9 heures ce soir-là, Luc se rendit au préfabriqué et trouva Sara en train de travailler sur la paillasse du laboratoire. Odile était là également, occupée à faire la comptabilité sur le bureau que se partageaient Jeremy et Pierre.

Odile s'était vite déniché un rôle consistant à classer la paperasserie concernant l'approvisionnement et les diverses fournitures domestiques, un travail à peu près identique à celui qu'elle faisait pour son père pendant la journée. Son frère passait moins de temps au camp, seulement une heure le soir pour aider le chef à éplucher les légumes et à d'autres tâches du même genre.

Sara et Odile discutaient en français et pouffaient comme des gamines quand Luc entra bruyamment, faisant ployer le sol sous ses bottes de cow-boy.

Odile se tut et reprit tranquillement son travail. Sara déclara à Luc qu'elle s'appêtait à examiner les spécimens sous le microscope binoculaire. Elle était restée dans le labo pendant l'heure du dîner pour

rincer la matière dans une passoire et traiter les échantillons avec de l'acide fluorhydrique pour faire disparaître les silicates.

Il regarda ses doigts fins préparer le porte-lame, poser une goutte de glycérol avec une pipette et recouvrir le tout d'une lamelle de verre.

Elle ajusta la lumière, se mit à scanner sous basse tension et annonça avec soulagement que ça « se présentait bien ». Elle augmenta la tension, puis déplaça la lame d'avant en arrière et respira longuement. Luc ne s'était pas rendu compte qu'elle avait retenu sa respiration jusque-là.

« Ça ne s'invente pas.

– Qu'est-ce que c'est ? »

Sa voix était rauque d'excitation.

« Il y a le fond habituel de fougères et de conifères, mais je vois trois populations abondantes de pollen tout à fait uniques. Regarde. »

Il régla le microscope à sa vue. Sans être expert, il distinguait nettement la présence de trois espèces prédominantes de sphères creuses microscopiques. L'une ressemblait à des ballons de rugby poilus, la deuxième à des pneus à plat, et la troisième à des embryons à quatre cellules.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Elle jeta un coup d'œil vers Odile qui était absorbée dans son travail. Odile avait beau ne pas parler anglais, Sara fit signe à Luc de rester discret.

« Allons parler dehors, d'accord ? »

Ils s'excusèrent et se dirigèrent vers le feu de camp qui craquait et grésillait plaisamment.

« Bon, et maintenant ? demanda-t-il.

– Le pollen provient des trois plantes dépeintes dans la salle 10, ainsi que dans le manuscrit : *Ribes rubrum*, le buisson de groseilles que Barthomieu appelait groseilles à maquereau, *Convolvulus arvensis*, le liseron comme l'appelait Barthomieu, et *Hordeum spontaneum*, herbe d'orge sauvage. Les concentrations sont phénoménales ! »

Luc lui coupa la parole, certain de ce qu'elle allait dire.

« Ce qui nous indique que des quantités significatives de ces trois plantes ont été transportées à l'intérieur de la grotte ! Elles étaient utilisées dans un certain but. Nous n'avons jamais constaté ce type d'activité dans le paléolithique supérieur ! »

Elle rayonnait de plaisir. La lueur orange du feu illuminait la moitié de son visage. Tout à coup, il se souvint combien il aimait le dessin de sa mâchoire et la façon dont elle mettait en valeur son cou délicat. Ce n'était pas une zone érogène, mais elle déclencha quelque chose en lui, et

il l'embrassa sur les lèvres sans qu'elle ait le temps de réagir. Il la tint par les épaules et il eut la vague impression qu'elle lui rendait son baiser, mais l'instant d'après, au contraire, des mains se posaient sur sa poitrine pour le repousser.

Elle ne souriait plus. Elle regarda autour d'elle pour voir si on les observait.

« Luc, nous avons vécu quelque chose, toi et moi. Tu as choisi d'y mettre fin. J'ai réussi à t'oublier. Restons-en là, je ne vais pas remettre ça. »

Il inspira lentement, sentant le goût de son rouge à lèvres sur sa bouche.

« Pardonne-moi. Ce n'était pas prévu. C'est l'excitation, tu sais, et peut-être davantage, mais tu as raison, nous ne devrions plus retomber là-dedans. De toute façon, vous semblez bien vous entendre, Carlos et toi. »

Elle se mit à rire.

« Tu sais comment c'est, Luc. L'équivalent archéologique d'une aventure de croisière. À peine débarqué, c'est terminé.

– Je sais de quoi tu parles. »

Elle lui jeta un regard entendu, et dit qu'elle voulait analyser d'autres échantillons et consigner ce qu'elle avait trouvé. Et, tandis qu'elle s'éloignait, il se maudit, se demandant s'il regrettait de l'avoir embrassée, ou plutôt de ne pas avoir pris la peine de s'expliquer sur ses erreurs passées. S'il n'était pas très fier de lui, il était sacrément fier de Ruac en tout cas.

Il n'avait toujours pas résolu son problème, entre le travail et les femmes. L'équilibre était difficile à trouver. Peut-être lui aurait-il fallu un passe-temps, mais l'idée d'un Luc Simard en plein swing avec une canne de golf lui avait toujours paru ridicule.

Mieux valait aller chercher Hugo pour boire un verre avec lui devant le feu.

En dépit du baiser volé, Sara tint parole et se joignit au rendez-vous à quatre prévu par Hugo. Celui-ci n'avait reculé devant aucun sacrifice pour l'occasion, et choisi Domme, une ancienne ville fortifiée avec ses remparts intacts, située en haut d'une colline. Avant de dîner à L'Esplanade, le meilleur restaurant de la région, ils se promenèrent tous les quatre sur les remparts afin de profiter, à la tombée du jour, de la vue panoramique sur la vallée de la Dordogne.

Odile se comportait comme une touriste, et elle demanda à un passant de prendre une photo d'eux avec son téléphone mobile. Le vent jouait avec la jupe courte de sa robe légère, une tenue d'été peu adaptée à la fraîcheur de cette soirée d'automne. Elle avait un air théâtral et sensuel, comme une star sur le retour. Hugo guettait chaque coup de vent pour apercevoir ses cuisses et davantage si possible. Il remarqua par la même occasion qu'elle avait de grandes taches violettes et noires, des bleus de toute évidence récents qui paraissaient douloureux et inquiétants.

Bien décidé à se conduire en gentleman, Luc échangeait avec Sara des réflexions anodines sur les vestiges de la ville initiale qui datait du XIII^e. Plus tard, quand Hugo prit Luc en aparté pour lui parler des bleus d'Odile, celui-ci haussa les épaules et dit à son ami que cela ne les regardait pas.

Hugo commanda des bouteilles hors de prix et le dîner fut somptueux. Tous en profitèrent largement, sauf Luc qui avait volontiers endossé le rôle de conducteur et accepté de ne pas boire. D'ailleurs, jusqu'à la fin des fouilles dans une semaine, il était le patron de Sara, et, à ce titre, il avait le devoir de se comporter convenablement.

Hugo, par contre, n'avait aucune obligation de la sorte. Odile et lui s'étaient assis l'un à côté de l'autre et contemplaient le coucher du soleil depuis leurs places face à la vallée.

Ils se regardaient, faisaient des plaisanteries osées et se touchaient le bras chaque fois qu'ils riaient. Sara avait beau essayer de se mettre à l'unisson, Luc sentait qu'il y avait une barrière invisible entre eux.

Hugo était en train de débiter une histoire lamentable qu'il avait maintes fois racontée. Luc fut brusquement saisi d'une pensée folle : s'il pouvait revenir en arrière dans le temps, rien qu'une fois, que choisirait-il ? Cette nuit avec Sara aux Eyzies deux ans auparavant, ou bien Ruac il y a trente mille ans ? L'arrivée des hors-d'œuvre lui évita d'avoir à se décider tout de suite.

Odile ne semblait pas être le genre de femme à aimer parler d'elle, mais elle allait très bien avec un homme comme Hugo qui se mettait au centre de chaque histoire et de chaque anecdote. Elle riait à ses blagues et lui posait des questions pour l'encourager à continuer. Hugo passait visiblement un excellent moment, et, en souvenir de la soirée, il prit des photos avec son téléphone mobile, et le tendit ensuite à Sara de l'autre côté de la table pour qu'elle le photographie en train de plaisanter avec Odile.

Lorsque Hugo s'arrêta enfin de parler pour manger sa viande, Sara saisit l'occasion pour poser une question à Odile :

« Je suis curieuse. Quel genre de vie peut-on mener dans un petit village ? »

Odile pinça les lèvres, façon de dire « on mène la vie qu'on peut mener », puis elle ajouta :

« En fait, je ne connais rien d'autre. Je suis déjà allée à Paris, et je sais donc comment c'est là-bas, mais je n'ai même pas de passeport. Je suis née à l'étage du café de mon père et je vis dans une petite maison à trois portes de là. J'ai poussé à Ruac, comme le font vos plantes. Si vous me déracinez, j'en mourrais probablement. »

Hugo termina sa bouchée juste à temps pour dire :

« Peut-être auriez-vous besoin d'un peu d'engrais. »

Odile se mit à rire et le toucha à nouveau.

« Il y a suffisamment de fumier à Ruac. Peut-être juste un peu d'eau et de soleil.

– Il doit être difficile de faire de nouvelles connaissances dans un si petit village », remarqua Sara.

Odile agita la main gauche.

« Vous voyez, je n'ai pas d'alliance. Vous avez raison. C'est pour ça que je voulais travailler avec vous. Pas pour me marier ! Pour rencontrer des gens.

– Et quelles sont vos impressions pour l'instant ? demanda Luc.

– Vous êtes tous tellement intelligents ! C'est un environnement vraiment stimulant.

– Pour moi aussi, dit Hugo, en remplissant son verre avec un sourire quasi lubrique. »

Sara resta silencieuse pendant le trajet du retour, mais les deux complices un peu gris sur la banquette arrière n'arrêtaient pas de parler. Dans le rétroviseur, Luc les vit échanger des baisers et des caresses. En approchant de l'abbaye, il entendit Hugo chuchoter et la supplier de le laisser la rejoindre.

« Non, chuchota Odile à son tour.

– Et demain ?

– Non !

– Pourquoi ? Vous vivez avec quelqu'un ?

– Non.

– Allez...

– Je suis vieux jeu. Invitez-moi encore à sortir. »

Assis sur son lit de camp, Hugo regarda Luc se mettre en caleçon, puis se brosser les dents.

Hugo ne se déshabillait pas.

« Tu ne te couches pas ? demanda Luc.

– Il faut que j’aie la voir, gémit Hugo.

– Oh, pour l’amour de Dieu !

– Tu as vu ses jambes ?

– On se croirait revenus à l’université. Tu faisais ça tout le temps.

– Toi aussi.

– J’ai arrêté avec l’âge.

– Vraiment ? »

Hugo se leva et chercha ses clés de voiture.

« Attends, tu as beaucoup bu, prévint Luc.

– Ça va. Je n’irai pas vite et je roulerai la vitre ouverte. L’air frais me fera du bien. Tu es de mon côté, toi aussi ? »

Sa diction était dangereusement pâteuse.

« Oui, Hugo, je suis de ton côté. Je devrais te conduire.

– Non, je vais bien, crois-moi. Tu dois t’occuper des fouilles. »

Ils continuèrent à discuter quelques instants avant que Luc ne finisse par abdiquer.

« Fais attention, dit-il.

– Compte sur moi. Ne m’attends pas. »

Le temps d’arriver au village, Hugo était suffisamment dégrisé pour pouvoir réfléchir. Tout ce qu’il savait, c’était qu’elle vivait « à trois portes » du café. Mais dans quelle direction et de quel côté de la rue ?

S’il devait frapper à toutes les portes au petit bonheur la chance, il risquait de passer pour un idiot. Désolé de vous avoir réveillée, madame, savez-vous où habite la fille du maire ? Je voudrais la baiser.

La rue principale était vide, sans âme qui vive, ce qui n’était guère surprenant étant donné qu’il était presque minuit. Il roula lentement en direction du café en comptant les portes. Trois portes plus loin du même côté, la petite maison était noire. Une grosse moto était garée devant. Pas celle-là, se dit-il.

Il compta trois portes de l’autre côté du café. Cette maison-là avait de la lumière au rez-de-chaussée et au premier. Il s’arrêta pour regarder. Qu’est-ce qu’elle avait dit à propos d’un verger ? Elle avait fait cette remarque au moment où elle avait le plus bu, juste avant le dessert. Et de quel genre de verger s’agissait-il – de pommiers, de cerisiers, de poiriers ? De toute façon, à cette époque de l’année où il n’y avait pas de

fruits, comment savoir ? En bon citadin, il faisait à peine la différence entre un buisson et un arbre. Il se gara au bord du trottoir et se faufila le long de la maison pour voir le jardin derrière. La lune lui était favorable. Elle était pleine et éclairait suffisamment pour qu'il puisse distinguer une bonne dizaine d'arbres au moins, plantés en rangs.

Ça ressemblait bien à un verger, ce qui le remplit d'espoir.

La porte était bleue et la petite maison en pierres de couleur ocre. Il frappa doucement et attendit.

Puis il frappa plus fort.

Les rideaux au rez-de-chaussée étaient tirés, mais ceux du salon s'écartaient juste assez pour qu'on puisse observer l'intérieur : elle n'était pas là, et il n'y avait personne d'autre.

Il recula de quelques pas pour voir la fenêtre de la chambre à coucher en haut. On apercevait de la lumière derrière les rideaux. Il ramassa quelques gravillons dans le parterre de fleurs et les lança contre les vitres comme un adolescent ne voulant pas réveiller les parents.

Toujours rien.

La seule chose rationnelle aurait été de reprendre sa voiture et de s'en aller ; il n'était même pas certain que ce soit la bonne maison. Mais son côté parisien bravache le ramena à la porte. Il tourna la poignée.

La porte s'ouvrit.

« Il y a quelqu'un ? » appela-t-il plein d'espoir. Odile ? C'est Hugo ! »

Il entra et regarda autour de lui. Le salon était bien rangé et gentiment décoré, typique d'une femme seule.

« Il y a quelqu'un ? » appela-t-il à nouveau.

Il jeta un coup d'œil dans la petite cuisine. Elle était impeccable, sans la moindre assiette dans l'évier. Il était sur le point de continuer lorsqu'il remarqua du courrier sur la table de l'entrée, avec une facture d'électricité sur le dessus, le tout adressé à Odile Bonnet. Il se sentit mieux.

« Odile ? »

Au pied de l'escalier, il hésita. Il n'y avait que des violeurs pour monter dans la chambre d'une femme sans être ni annoncé ni invité.

« C'est moi, Hugo ! Vous êtes là ? »

On entendait vaguement de la musique. Il était certain de ne pas se tromper. Le son venait de la cuisine.

Puis il le vit, sur la table de la cuisine, plus vrai que nature.

« Bon Dieu ! dit-il d'une voix haletante, tout en ouvrant les bras machinalement. Bon Dieu ! »

Il regarda autour de lui pour s'assurer qu'il était toujours seul, sortit en hâte son téléphone mobile et prit rapidement une photo.

La musique était plus forte. Il se dit que le mieux serait de faire demi-tour et de partir. Il regarderait la photo demain matin pour réfléchir à tout ça tranquillement à la lumière du jour. Pourtant, il préféra suivre la mélodie.

À côté du garde-manger, il y avait une porte. Quand il l'ouvrit, il vit un escalier menant à la cave. La musique était plus forte, avec des guitares, un accordéon, un tambour – c'était du musette, pas sa musique préférée. Une ampoule nue et sale éclairait les marches.

Il était au milieu de l'escalier quand la lumière s'éteignit. Il se retrouva dans le noir.

« Odile ? »

Luc avait le sourire en partant prendre son petit déjeuner. Le lit d'Hugo n'était pas défait. Le bougre avait apparemment réussi, et ne tarderait pas à l'assommer avec le récit de ses exploits.

Après avoir envoyé la première équipe à la grotte, Luc partit avec Sara pour effectuer une reconnaissance à l'ancienne sur le terrain, avec pochettes à échantillons et carnets de notes. Dans la brume humide du petit matin, ils longèrent les murs de l'abbaye et traversèrent une prairie gorgée d'eau en direction de la rivière.

Jeremy et Pierre, qui se trouvaient près du préfabriqué, les virent partir.

« Où peuvent-ils bien aller ? demanda Jeremy.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Pierre avec un clin d'œil. Le boss a plutôt l'air content. »

Ils marchaient en silence, respirant à pleins poumons l'air frais de la campagne. Il avait plu abondamment pendant une bonne heure la nuit précédente, et leurs bottes furent bientôt toutes luisantes d'avoir foulé l'herbe mouillée. Le soleil fit enfin son apparition et, en un instant, le paysage devint éblouissant, les obligeant tous deux à chausser leurs lunettes de soleil.

Ils firent leur première trouvaille à un kilomètre seulement du camp. Sara remarqua que la bordure entre le pré qu'ils traversaient et la forêt était mouchetée, un mélange de verts et de jaunes. Elle aperçut de grandes pousses jaunes qui dépassaient des herbes vertes et se mit à courir dans leur direction. Luc la rattrapa sans mal en quelques enjambées. Tous deux piétinaient l'herbe, laissant une trace sur leur passage.

« De l'orge sauvage, dit-elle. *Hordeum spontaneum*. Il y en a des tonnes. »

Pour Luc, cela ressemblait à de l'orge banale, mais elle cassa un épi hérissé de pointes et lui montra les deux rangées de graines au lieu des six habituelles.

Ils se mirent à couper les épis dorés, elle avec son sécateur et lui avec son couteau de poche. Ils en remplirent un grand sac.

« C'est probablement l'ancêtre de l'espèce domestiquée, expliqua-t-elle gaiement pendant qu'ils travaillaient. La transition vers la graine cultivée se serait produite au cours du néolithique, mais on pourrait aussi supposer que les gens du mésolithique ou même du paléolithique supérieur aient pu cueillir l'orge sauvage pour se nourrir ou pour faire de la bière.

– Ou pour autre chose, ajouta Luc.

– Ou pour autre chose, acquiesça-t-elle. Je crois que nous en avons assez. »

Elle se redressa.

« Et d'un. Il en reste encore deux. »

Il prit le sac d'orge et la suivit dans la forêt. Le soleil ne pénétrait pas suffisamment dans les bois pour les réchauffer, et il faisait de plus en plus frais à mesure qu'ils s'enfonçaient.

Elle ne cherchait pas à éviter les fourrés et les ronces ; au contraire, elle les examinait, ce qui ralentissait leur progression. Luc suivait, perdu dans ses pensées. Elle savait ce qu'elle cherchait, lui savait ce qu'il voulait regarder – ses hanches, moulées dans son treillis. Ses épaules étaient minces et féminines malgré son épais blouson de cuir. Il luttait contre une envie croissante de l'attirer à lui par-derrière, de la faire se retourner et de la serrer contre lui. Ils s'embrasseraient. Cette fois, elle ne résisterait pas. Il lui demanderait pardon. Il lui dirait qu'elle avait toujours été la seule à occuper ses pensées. À l'époque, il n'en était pas conscient comme maintenant. Ils se coucheraient par terre. Ses péchés seraient oubliés, la fraîcheur humide du sol de la forêt se chargerait de les laver.

« Nous cherchons une plante grimpante enchevêtrée qui envahit les arbres de taille moyenne, dit-elle, en rompant l'enchantement. Les feuilles ressemblent à des pointes de flèche allongées. La saison est avancée, ne t'attends donc pas à des fleurs rose et blanc, mais il pourrait y avoir malgré tout quelques floraisons tardives. »

On entendait un bruit d'écoulement, et leurs bottes commençaient à coller dans la boue. Luc se demanda si le ruisseau allait grossir une des

cascades de Barthomieu. Le long de la rive, il y avait une population mélangée de chênes verts et de hêtres, avec un épais sous-bois de mauvaises herbes et d'acacias épineux. Son jean s'accrocha dans les épines, et quand il se pencha pour se dégager, il entendit du latin sortir de la bouche de Sara, des mots harmonieux, comme si elle se mettait à chanter un hymne.

« *Convolvulus arvensis* ! Là ! »

Le liseron sans fleurs avait attaqué les jeunes arbres, exactement comme elle l'avait prédit. Ses pousses s'enroulaient étroitement autour du tronc et montaient en spirale bien au-dessus de leurs têtes.

Cette mauvaise herbe proliférait. Le problème n'était pas la quantité, mais le ramassage. Les lianes étaient tellement serrées autour du tronc qu'il était impossible de les arracher. Ils durent se livrer à un exercice méticuleux qui faisait mal aux doigts, consistant à couper et à dérouler les lianes, jusqu'à ce qu'ils aient rempli un autre sac de tiges et de feuilles.

« Et de deux ! Encore un. »

Elle marchait à nouveau devant et lui suivait. Les falaises et la rivière se trouvaient un peu plus loin. Elle rebroussa chemin en direction des prés. Elle avait étudié les cartes et savait qu'il y avait à proximité des rails de chemin de fer abandonnés depuis longtemps. Le dernier élément de leur quête risquait de se trouver sur un terrain autrefois cultivé et désormais en jachère. Ils cherchaient des buissons. Elle en parlait, mais il n'écoutait pas la leçon de botanique. Il souffrait et s'en voulait de s'être aussi mal comporté.

Cadre dans la pétrochimie, son père était un homme typique de sa génération, avec ses clubs privés, son goût pour l'alcool, son arrogance narcissique et ses jeunes maîtresses, malgré une femme adorable. S'il n'avait pas été victime d'une crise cardiaque, il serait probablement encore aujourd'hui en train de boire et de draguer, tel un Don Juan septuagénaire et pathétique.

Les gènes ou l'environnement – c'était l'éternelle question. Pourquoi Luc suivait-il les traces de son père ? Il avait vu l'effet que son comportement avait eu sur sa mère. Heureusement, elle avait pu retrouver son équilibre après son divorce, retourner aux États-Unis et reprendre sa vie en main après un quart de siècle passé à jouer l'épouse fragile d'un mari spécialiste du pétrole, et à se flétrir dans la chaleur du désert entre les murs des country clubs de Doha et d'Abu Dhabi, en se languissant de son fils unique qui avait été envoyé dans des écoles suisses.

Sa mère s'était remariée, avec un riche dermatologue de Boston cette fois, un homme sans grande personnalité ni prestance. Luc n'avait aucune affection pour lui et le tolérait à peine.

Brusquement, la question lui vint à l'esprit, aveuglante. Pourquoi avait-il repoussé Sara ? Leur relation n'avait-elle pas été la plus réussie de sa vie ? La plus satisfaisante ?

Pourquoi ne s'était-il jamais posé cette question ?

Les rails désaffectés étaient parallèles à la rivière, envahis par les mauvaises herbes à présent. Sara désigna une partie rectiligne et plate en bordure du champ et s'y dirigea tout droit. Luc lui emboîta le pas en silence, toujours obsédé par ses pensées.

Les rails n'étaient visibles que lorsqu'on était juste au-dessus. En fin limier, Sara jugea d'instinct qu'il valait plutôt aller vers le nord. Ils suivirent les rails, en ajustant leurs pas à l'espacement entre les dormants. Le long des rails, côté rivière, poussait une haie d'aubépines. Sara dit à Luc que cet environnement était tout à fait propice à ce qu'ils cherchaient.

Les nuages furent balayés par le vent et le soleil fit son apparition. Au bout d'une demi-heure, ils étaient toujours en train de longer les rails et Luc commençait à s'inquiéter pour les fouilles. Son téléphone mobile n'avait pas de couverture et il n'aimait pas être injoignable. Ils allaient abandonner et rebrousser chemin lorsque Sara se mit à sautiller comme une gamine et à pérorer de nouveau en latin.

« *Ribes rubrum, Ribes rubrum !* »

La touffe d'arbrisseaux qui sortait de la haie arborait des feuilles à cinq lobes vert pâle ; la présence de baies, si tard en saison, expliqua-t-elle, était le résultat d'un été prolongé et de températures restées douces.

Les baies luisaient au soleil comme des perles de rubis. Elle en goûta une et ferma les yeux de plaisir.

« Un peu aigre, mais délicieux », s'exclama-t-elle.

Luc ouvrit la bouche et, jouant le jeu, elle y mit une baie.

« Pas assez sucré », dit-il.

Ils remplirent un sac d'un litre avec des baies ; à la fin, ils avaient le bout des doigts tout rouges.

Ils firent sortir le cuisinier de la cuisine, réquisitionnèrent des planches à découper, divers ustensiles et la plus grande marmite. Suivant la description vague du manuscrit, ils coupèrent les herbes en morceaux comme pour préparer une salade, les écrasèrent avec un pilon et un mortier improvisés – en l'occurrence un saladier en bois et un hachoir à

viande – et mirent le tout à bouillir en ajoutant de l'eau et des groseilles rouges. La cuisine se remplit d'une étrange odeur de fruits et de plantes, et ils se mirent tous deux au-dessus de la marmite, les mains sur les hanches, jusqu'à ce que la décoction commence à moutonner.

« Combien de temps à ton avis ? demanda Luc.

– Je ne pense pas qu'il faille les cuire trop longtemps. Ça devrait être comme pour du thé. C'est généralement l'approche ethnobotanique correcte », dit Sara.

Puis elle se mit à rire et ajouta :

« En fait, je n'en ai pas la moindre idée. C'est complètement fou, tu ne trouves pas ?

– Trop fou pour en parler à tout le monde, ça, c'est sûr, dit-il. Ça reste entre nous deux. Comment allons-nous faire pour l'envoyer à Cambridge ? »

Elle avait une bouteille Thermos dans sa caravane, sa Thermos personnel en verre et inox dont elle se servait pour le vrai thé. Après avoir tourné la mixture une dernière fois, elle baissa le gaz et alla le chercher.

Avant qu'elle ne revienne, l'abbé Menaud entra en traînant ses sandales, le visage un peu trop rouge pour une journée aussi fraîche.

« Vous voilà, Luc. Je vous cherchais. Je vous ai même appelé sur votre mobile. »

Luc le sortit de sa poche. Il indiquait plusieurs appels manqués.

« Désolé, il n'y avait pas de couverture où j'étais. En quoi puis-je vous aider ? »

L'abbé fut distrait un instant par l'étrange odeur douceâtre qui régnait dans la cabane.

« C'est quoi, ça ? » demanda-t-il en désignant du doigt le réchaud.

Luc aurait préféré ne pas se montrer évasif avec un homme aussi généreux, mais il n'avait pas le choix.

« Le professeur Mallory est en train de faire cuire quelque chose. Je surveille la marmite. »

L'abbé résista à l'envie de goûter à ce qui mijotait comme il avait l'habitude de le faire dans sa propre cuisine. La raison pour laquelle il avait cherché Luc lui revint à l'esprit. Le jeune chef de la gendarmerie locale, le lieutenant Boyer, n'avait pas cessé d'appeler à l'abbaye. Il avait laissé son numéro à plusieurs reprises et commençait à devenir insistant.

Luc le remercia et se demanda à haute voix s'il y avait du nouveau dans l'enquête concernant l'accident de Zvi. En rentrant, Sara faillit entrer en collision avec l'abbé sur le pas de la porte. Ils s'écartèrent l'un

de l'autre comme s'ils étaient contagieux. Le vieux moine jeta un coup d'œil sur sa Thermos, et marmonna, en battant en retraite, que son plat sentait merveilleusement bon et qu'un jour il aimerait bien y goûter. Elle ne répondit pas et Luc lui fit un clin d'œil.

Luc rappela le lieutenant pendant que Sara commençait à filtrer la mixture chaude dans un bol propre.

Il s'attendait à entendre mentionner le nom de Zvi dès la première phrase, mais, au lieu de cela, le policier lui posa une question inopinée :

« Connaissez-vous un certain Hugo Pineau ? »

La route menant de l'abbaye au village de Ruac comportait dans une descente un virage en épingle à cheveux. Cette partie n'était pas considérée comme particulièrement dangereuse, mais en prenant en compte à la fois la nuit noire, une averse, la vitesse excessive et peut-être un peu de vin, on pouvait imaginer le résultat.

Le point d'impact était situé à dix bons mètres au-delà de la route, impossible à voir par d'autres véhicules. On aurait dit que la forêt s'était ouverte pour recevoir la voiture, puis s'était refermée après la collision. Peu après 9 heures du matin, un motocycliste avait remarqué les branches cassées et trouvé le véhicule.

La voiture et l'arbre ne formaient plus qu'un seul nœud de bois et de métal, une masse de débris tordus. La force de l'impact avait été telle que l'arbre avait pénétré l'habitacle, délogeant le moteur de ses supports. Les roues avant s'étaient détachées du châssis. Le pare-brise avait complètement disparu. Malgré la puissante odeur d'essence, le feu ne s'était pas déclaré, bien que cela n'eût plus d'importance pour le conducteur.

Un pompier arrosait la chaussée pour enlever l'huile qui s'écoulait lentement dans la descente. Deux gendarmes orientaient la circulation sur une seule voie.

Le lieutenant Boyer et Luc passèrent un triste moment à parler à l'intérieur de la voiture du policier. Contraint et forcé, Luc suivit l'officier jusqu'à l'endroit de l'accident. Avant qu'il n'y arrive, Pierre s'arrêta à bord de sa voiture et Sara descendit précipitamment. Après l'appel téléphonique, elle s'était dépêchée de terminer son travail dans la cuisine. On lui avait seulement dit qu'Hugo avait eu un accident.

En voyant Luc, elle comprit aussitôt.

« Luc, je suis tellement désolée pour toi. »

Le voir pleurer la fit pleurer à son tour, et ils sanglotaient tous les deux en s'engageant dans la pente mouillée.

En tant qu'archéologue, Luc avait l'habitude de manipuler des restes humains. Mais les squelettes avaient quelque chose de propre, d'aseptisé ; sans le côté désagréable de la chair et du sang, on pouvait rester parfaitement scientifique et froid. Il fallait bien chercher pour trouver de l'émotion dans un squelette.

Durant cette brève période, Luc s'était retrouvé confronté à la mort, pas une fois mais deux, et il n'était pas armé pour y faire face, surtout celle-là.

Hugo était horriblement déchiqueté. À quel point, Luc ne le saurait jamais avec certitude, parce qu'au bout d'une seconde il détourna la tête. Il lui avait suffi de regarder à l'intérieur du véhicule par la vitre du conducteur pour reconnaître l'élégante veste vert olive d'Hugo ainsi que ses cheveux raides, soigneusement coupés et coiffés autour de son oreille gauche ensanglantée.

De l'autre côté de l'épave, Luc aperçut soudain un visage derrière la vitre côté passager. C'était un homme d'un certain âge avec des yeux perçants, celui de l'homme soigneusement vêtu qu'il avait rencontré quelques semaines plus tôt dans le café de Ruac.

Luc et l'homme se redressèrent en même temps et se dévisagèrent par-dessus la voiture endommagée.

« Ah, c'est le docteur Pelay, dit Boyer. Vous le connaissez, professeur ? C'est le médecin de Ruac. Il a eu la gentillesse de venir constater le décès.

– Il est mort sur le coup, dit sèchement Pelay à Luc. Le cou cassé bien proprement, C1/C2. Aucune chance de survie. »

L'expression de Pelay et le ton de sa voix mirent Luc hors de lui. Ils étaient d'une dureté extrême, sans la moindre compassion. Hugo aurait mérité une oraison funèbre un peu plus chaleureuse.

Lorsqu'il se redressa complètement et voulut marcher, il chancela. L'officier et Sara vinrent à sa rescousse et l'adossèrent à une camionnette de la gendarmerie pour qu'il retrouve son équilibre.

« Nous avons contacté sa secrétaire. Elle nous a dit qu'il habitait avec vous, dit Boyer, cherchant quelque chose de neutre à dire.

– Il devait rentrer demain, dit Luc, en s'essuyant le nez avec sa manche.

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Vers 23 h 30 hier soir, au camp.

– Il a quitté l'abbaye à ce moment-là ? »

Luc acquiesça.

« Pour aller voir une femme à Ruac.

- Qui ?
- Odile Bonnet. Nous avons dîné tous les quatre ensemble hier soir, dit-il, en montrant Sara. Il avait insisté pour aller la retrouver.
- Savait-elle qu'il devait venir ?
- Il n'avait pas son numéro de téléphone. Je crois qu'il n'avait même pas son adresse. Mais Hugo était, comment dire, motivé.
- Il n'est pas parvenu jusqu'au village. S'il a quitté votre camp à 23 h 30, l'accident a dû se produire vers 23 h 40, dit l'officier d'un ton laconique. Apparemment, il roulait assez vite. Il n'a pas freiné. On ne relève aucune trace de pneu. Il s'est envolé dans les arbres jusqu'à ce qu'un plus haut ne l'arrête. Dites-moi, professeur Simard, avait-il bu hier soir ? »

Luc avait l'air pitoyable. Il entendait bien assumer sa culpabilité. Mais avant qu'il ait pu répondre, Sara s'interposa.

« Nous avons tous bu un peu de vin pendant le dîner, sauf Luc. C'est Luc qui a conduit pour rentrer de Domme. Le temps de revenir, je crois que nous étions tous dégrisés.

– En tout cas, dit Boyer, le médecin légiste a déjà fait des prélèvements sur le corps. Nous saurons bientôt combien il avait bu.

– Je n'aurais jamais dû le laisser y aller seul, s'étrangla Luc. J'aurais dû l'emmener. »

Ayant obtenu sa réponse, l'officier les laissa seuls.

Sara ne savait visiblement pas quoi faire ni quoi dire. Elle posa doucement la main sur l'épaule de Luc, et il ne la repoussa pas.

Une autre voiture arrivait, en provenance du village. Un couple en descendit, c'était Odile et son frère. Elle regarda Luc et Sara, et courut vers le lieu de l'accident, mais un des hommes de Boyer l'arrêta et lui dit quelques mots.

Elle se mit à hurler.

Sara se préparait à aller la soutenir, mais elle n'en eut pas le temps car un des pompiers sortit de derrière son camion et saisit Odile par le bras. C'était son père, le maire, en uniforme de pompier.

Bonnet tira sa fille en arrière, et Sara en fit autant avec Luc, l'entraînant en direction de sa voiture.

« Viens, dit-elle, tu n'as pas besoin de rester ici. »

La lumière de l'après-midi pénétrait difficilement par les fenêtres de la caravane de Luc. Étendu sur sa couchette, il était presque dans le noir. Sara avait rapproché une chaise, et ils se partageaient la dernière bouteille de bourbon d'Hugo.

L'alcool lui avait rendu la bouche pâteuse et l'élocution difficile. Il retira ses mains de derrière sa nuque et fit craquer ses articulations.

« Tu as beaucoup d'amis ? demanda-t-il.

– Quel genre d'amis ?

– Des amis du même sexe. Des filles, en l'occurrence. »

Elle se mit à rire devant cet excès de précision.

« Oui, pas mal.

– Moi, je n'ai pas d'amis hommes, dit-il avec tristesse. Hugo était le seul. Pourquoi à ton avis ? Tu me connais, toi.

– Je te connaissais avant. »

Elle avait bu un peu, juste assez pour compatir.

« Non, non, tu me connais encore, s'entêta-t-il.

– À mon avis, tu passes trop de temps avec les femmes et avec ton travail pour pouvoir avoir des amis hommes. Voilà ce que je pense. »

Il se tourna sur le côté pour lui faire face, avec l'air de quelqu'un qui vient d'avoir une révélation.

« Je crois que tu as raison ! Les femmes et le travail, le travail et les femmes. Ce n'est pas sain. Un tabouret a besoin de trois pieds, non ? Je croyais qu'Hugo allait devenir ma troisième jambe, continua-t-il. Nous étions en train de renouer, de vraiment bien nous entendre, et voilà qu'il disparaît. Le salopard a percuté un arbre. »

Il tendit les deux bras vers elle.

« Non, Luc, dit-elle en se ressaisissant, puis elle se leva. Tu es perturbé. En ce moment, tu as besoin d'un soutien affectif, pas d'amour physique.

– Non, je... »

Elle était déjà à la porte.

« Je vais demander au cuisinier de t'apporter quelque chose à manger, et ensuite je vais aller emballer la Thermos pour le faire partir par le courrier express de l'après-midi. Je veux qu'il arrive à Cambridge demain après-midi. Ils l'attendent chez PlantaGenetics.

– Tu reviendras ? »

Il était pathétique à présent, comme un enfant.

« Quand tu dormiras ! dit-elle d'un ton apaisant. Ferme les yeux et laisse-toi aller. Bien sûr, je reviendrai. Juste pour voir si tout va bien. »

Après son départ, il se redressa sur ses jambes flageolantes et s'aspergea le visage avec l'eau du lavabo.

Il s'approcha du lit vide d'Hugo et se mit à trembler sous l'effet de la rage qu'il avait réprimée toute la journée. Il ferma les yeux et vit rouge. L'heure était à la violence, quelle qu'elle soit. Il donna un coup de poing

dans la cloison entre la zone de couchage et le salon, suffisamment fort pour endommager sérieusement l'aggloméré. Il grimaça sous l'effet de la douleur ; il y avait du sang sur le mur. L'articulation de l'annulaire était profondément entamée. Il l'enveloppa dans un mouchoir, et se rassit sur le lit pendant que le tissu s'imbibait de sang, puis il se remit à boire du bourbon.

Cette nuit-là, Sara veilla sur lui avec un instinct presque maternel. Elle vit sa plaie, constata le trou en forme de poing dans le mur, le gronda et lui fit un pansement. Il ne fallait plus qu'on le déränge. Les gens n'avaient qu'à se débrouiller avec leurs problèmes de fouilles pendant une journée. Elle placarda un mot sur la porte de sa caravane pour s'assurer qu'on le laisse tranquille.

Elle revint plus tard dans l'après-midi et regretta de ne pas avoir emporté la bouteille de bourbon. Elle était vide, le plateau-repas était intact, et il ronflait. Elle lui enleva ses bottes, et elle le recouvrit avec la couverture.

Le soir venu, elle revint. Il avait à peine bougé. Elle décida de s'installer à son bureau et de travailler afin de le surveiller. Elle resta tard à lire ses notes et à taper sur son ordinateur portable pendant que le campement retrouvait son calme.

Un rayon de lumière balaya l'obscurité du préfabriqué. Le bureau de Luc se trouvait dans le coin le plus éloigné de la porte. La lumière monta et descendit le long des tiroirs et s'arrêta sur le plus bas.

Les tiroirs de côté ne s'ouvraient pas tant que celui du milieu restait fermé à clé. Sur le bureau encombré, il y avait une chope remplie de stylos et de crayons. On vida le tout et la chope fut renversée. Une petite clé en tomba.

La clé ouvrit le tiroir du centre, et lorsqu'il fut ouvert, celui de côté s'ouvrit également. À l'intérieur, des dossiers suspendus étaient classés par ordre alphabétique, recouvrant une foule de questions administratives.

Une main se dirigea droit vers les D, et le dossier intitulé DIVERS. Parmi les papiers, il y avait une enveloppe vierge fermée.

À l'intérieur de l'enveloppe se trouvait le double de la clé de la grille en titane assurant la fermeture et la protection de la grotte de Ruac.

ABBAYE DE RUAC, 1118

Bernard faisait les cent pas dans sa maison en pierre, essayant de dissiper le nuage noir qu'il sentait au-dessus de sa tête. Jamais il n'avait été autant perturbé. Les événements de la soirée précédente l'avaient à tel point ébranlé qu'il avait peur de devenir fou.

Le seul remède était la prière et le jeûne. Il avait déjà prié intensément trois fois à l'église à laudes, à prime et à tierce. Et entre deux prières, il était rentré tout droit chez lui pour se mettre à genoux et continuer encore à prier. Il avait évité les autres. Il voulait rester seul.

En entendant frapper à sa porte, il pensa d'abord ne pas répondre, mais sa courtoisie naturelle l'emporta. C'était son frère, Barthomieu, qui inclina la tête.

« Pouvons-nous parler ?

– Oui, entre. Assieds-toi.

– Tu n'as rien mangé ce matin.

– Je jeûne.

– Nous avons remarqué ton absence au petit déjeuner et ton comportement à la chapelle. Ton visage est plein de colère.

– Je suis très contrarié. Pas toi ? »

Barthomieu releva la tête et le regarda droit dans les yeux.

« Je suis pensif. Je suis stupéfait. Je m'interroge, mais non, je ne suis pas contrarié. »

Bernard éleva la voix. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait crié.

« Je pense que tu devrais l'être ! Hier soir tu as été particulièrement turbulent. Ne t'en souviens-tu pas ?

– Je m'en souviens bien », dit-il avec un petit rire.

Ses articulations de la main étaient à vif.

« J'espère que ce n'est pas toi que j'ai frappé, frère ! Ce n'est pas du tout dans mes habitudes. Mais je n'ai pas pu m'en empêcher.

– Tu as essayé de frapper Jean, pour l'amour de Dieu, mais, au lieu de cela, tu as atteint une marmite !

– Eh bien, dit Barthomieu d'un air songeur, le bien l'a largement emporté sur le mal, à mon humble opinion. »

On frappa de nouveau à la porte.

Jean et Abélard étaient tous deux sur le seuil, et la petite maison en pierre fut bientôt encombrée.

« Je me faisais du souci pour vous, dit Abélard.

– Nous devrions tous nous faire du souci pour nos âmes, répondit Bernard avec amertume. Le diable est venu nous visiter hier soir. En doutez-vous le moins du monde ?

– Je n'ai pensé à rien d'autre, et je suis certain que nous allons tous nous plonger dans de profondes méditations. Mais pourquoi le diable ?

– Qui cela peut-il être d'autre ?

– Dieu, peut-être. »

Bernard se mit à gesticuler de façon si désordonnée qu'on aurait dit qu'il voulait séparer ses bras de son corps.

« Dieu n'était pas avec nous hier soir ! Dieu ne veut pas soumettre ses enfants à ce genre de souffrances.

– Eh bien, insista Jean, moi, je n'ai pas souffert. Ce fut même le contraire. J'ai trouvé l'expérience... enrichissante.

– J'avoue que moi non plus je n'ai pas souffert, frère, dit Barthomieu.

– Ni moi, reconnut également Abélard. Peut-être y a-t-il eu quelques moments qu'on pourrait qualifier de troublants mais, dans l'ensemble, je dirais que c'était stupéfiant.

– Je me demande si nous avons tous connu la même expérience, s'exclama Bernard. Dites-moi ce qui vous est arrivé, et je vous le dirai également. »

Bernard comptait toujours sur la prière pour conforter ses actions. C'était ce qu'il avait fait quand il avait décidé d'abandonner sa vie

confortable pour se consacrer aux cisterciens de Clairvaux, et il comptait de nouveau sur la prière.

Après un après-midi passé à débattre jusqu'à épuisement, Bernard se jeta de tout son être dans les prières des vêpres, et, au milieu des chants qui résonnaient dans l'église de pierre, il trouva sa réponse dans le psaume 139.

*Eripe me, domine, ab homine malo
a viro iniquo eripe me ;
Qui cogitaverunt iniquitates in corde,
tota die constituebant praelia.
Acuerunt linguas suas sicut serpentis ;
venenum aspidum sub labiis eorum.*

Délivre-moi, Seigneur, de l'homme mauvais
Contre l'homme violent, défends-moi !
Contre ceux qui préméditent le mal
et tout le jour entretiennent la guerre
Qui dardent leur langue de vipère
leur langue chargée de venin.

*Custodi me, domine, de manu peccatoris :
et ab hominibus iniquis eripe me.
Qui cogitaverunt supplantare gressus meos :
absconderunt superbi laqueum mihi.
Et funes extenderunt in laqueum ;
juxta iter scandalum posuerunt mihi.*

Garde-moi, Seigneur, de la main des impies
Contre l'homme violent, défends-moi
Contre ceux qui méditent ma chute
les arrogants qui m'ont tendu des pièges
sur mon passage ils ont mis un filet
ils ont dressé contre moi des embûches

Chaque fois que le mot *violent*, *mauvais* ou *impie* tombait de sa bouche, il jetait un coup d'œil à Abélard, à Jean et, oui, même à son

propre frère, tous blottis comme des conspirateurs sur un banc adjacent, parce qu'il ne pouvait pas réconcilier leurs points de vue avec le sien.

Et avec la même certitude qui lui assurait que le Christ était son sauveur, il savait qu'il avait raison, et qu'eux avaient tort.

Il savait aussi qu'il devait quitter Ruac, parce qu'ils avaient fait part de leurs intentions. Ils avaient tout à fait l'intention de boire à nouveau l'infusion dont ils chantaient les louanges, mais que lui considérait comme le breuvage du diable.

Le lendemain matin, il partait. Pour sa sécurité et pour qu'il ne soit pas seul, Barthomieu l'avait persuadé d'accepter la compagnie de deux jeunes moines pour effectuer le long trajet jusqu'à Clairvaux. L'un d'eux était Michel, l'assistant de Jean à l'infirmerie, qui avait remarqué le thé qui restait et n'avait pas cessé de poser des questions à son maître. Mieux valait l'éloigner quelque temps pour guérir sa curiosité.

Bernard et Barthomieu s'embrassèrent, mais l'étreinte de Barthomieu fut la plus forte.

« Tu ne changeras pas d'avis ? demanda Barthomieu.

– Et toi, changeras-tu d'avis concernant ce méchant breuvage ? riposta Bernard.

– Certainement pas, dit Barthomieu avec emphase. Je crois que c'est un cadeau. De Dieu.

– Je ne répéterai pas mes arguments, frère. Je m'en irai en espérant que Dieu aura pitié de ton âme. »

Il enfonça ses talons dans les flancs de sa jument marron et s'éloigna lentement.

Abélard attendait à la grille de l'abbaye. Il apostropha le cavalier.

« Vous allez me manquer, Bernard. »

Bernard baissa les yeux et consentit à répondre.

« J'avoue que vous me manquerez aussi, tout au moins l'Abélard que j'ai connu, pas celui que j'ai vu l'autre soir.

– Ne me jugez pas trop sévèrement, frère. Il n'y a qu'un seul chemin qui mène à la vertu, mais beaucoup de sentiers y convergent. »

Bernard secoua la tête tristement et se mit en route.

Ce soir-là, trois hommes se retrouvèrent dans la maison laissée vide par Bernard. Ils allumèrent quelques chandelles et parlèrent de leur frère qui était parti. Était-il possible, demanda Barthomieu, que Bernard ait raison et eux tort ?

Barthomieu s'exprimait simplement. Jean était plus un guérisseur et un herboriste qu'un érudit ecclésiastique. Il appartenait à Abélard d'encadrer le débat. Ils écoutèrent son élégante dissertation sur le bien et le mal, Dieu contre Satan, et en conclurent que c'était Bernard qui était obtus et aveugle, pas eux.

Leur bon droit étant ainsi avéré, Jean sortit un pichet en terre cuite, ôta le bouchon et versa à chaque participant une pleine chope de thé rougeâtre.

Abélard était seul dans sa chambre.

Une chandelle brûlait sur sa table, donnant juste assez de lumière pour pouvoir écrire sur un parchemin. Pendant la semaine écoulée, il n'avait pu achever sa lettre à sa bien-aimée. Il relut le début :

Ma très chère Héloïse,

J'ai passé nombre de jours et de nuits seul dans mon cloître sans fermer les yeux. Mon amour brûle encore plus fort au milieu de cette indifférence heureuse de ceux qui m'entourent, et mon cœur est transpercé aussi bien par ta tristesse que la mienne. Oh, quelle perte n'ai-je subie quand je considère ta constance ! Quels plaisirs m'ont échappé ! Je ne devrais pas t'avouer cette faiblesse ; je sais que j'ai commis une faute. Si seulement je pouvais me montrer plus résolu, je pourrais provoquer ton ressentiment contre moi, ta colère pourrait provoquer en toi l'effet que la vertu n'a pas pu provoquer. Si, dans ce monde, j'ai proclamé ma faiblesse dans des chants d'amour et des vers, est-ce que, au moins, ces lieux obscurs ne pourraient-ils pas cacher cette même faiblesse sous une apparence de piété ? Hélas, je suis toujours le même !

Il trempa sa plume et commença un nouveau paragraphe.

Quelques jours se sont écoulés depuis que j'ai écrit ces mots. Beaucoup de choses ont changé en peu de temps, mais pas mon amour pour toi qui brûle encore plus intensément. Dieu a choisi de me conférer un cadeau auquel j'ai peine à croire, et pourtant la vérité est manifeste. Oh, bien que je craigne d'écrire ces mots, de peur qu'ils ne perdent leur pouvoir une fois sur la page, je

*crois, chère Héloïse, que j'ai trouvé le moyen pour que nous
puissions à nouveau vivre ensemble comme mari et femme.*

Le dernier jour de travail dans la grotte de Ruac était arrivé.

Ce soir-là, le dîner fut consacré à célébrer l'événement, bien que l'humeur générale ait été profondément affectée par les deux catastrophes qui avaient endeuillé les fouilles, deux accidents à propos desquels certains n'hésitaient pas à parler de malédiction, de mauvais sort, et d'autres choses du même genre.

Après l'enterrement d'Hugo à Paris, Luc était revenu à Ruac et s'était jeté dans le travail dans un état second, ne dormant que le strict nécessaire. Il était devenu triste et indifférent, ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole, et entretenait avec son équipe des rapports strictement professionnels. La mort d'Hugo avait gommé son charme et son humour habituels, comme les vagues effacent les lettres tracées sur le sable.

La situation empira encore avec l'arrivée inopinée à Ruac de Marc Abenheim, parachuté depuis Paris, et bien décidé à exploiter à fond la tragédie. Le gringalet autoritaire exigea que tout le monde sorte du préfabriqué pour qu'il puisse parler en tête à tête avec Luc. Puis, tel un juge d'instruction, il questionna Luc pour comprendre comment des fouilles avaient pu connaître deux accidents en une saison.

« Que voulez-vous insinuer ? » rétorqua Luc.

Abenheim parlait d'une voix nasale extrêmement agaçante.

« Absence de discipline. Absence de gestion. Absence de bon sens en conviant votre ami à des fouilles officielles du ministère. C'est à cela que je fais allusion. »

Il fallut que Luc se retienne pour ne pas renvoyer Abenheim d'où il venait avec le nez cassé.

Quand l'imbécile prétentieux partit enfin, Luc se mit à fulminer ouvertement. Il avait étouffé sa colère pendant la visite d'Abenheim

mais, à présent qu'il était loin, il se retira dans sa caravane et claqua la porte. La première chose qui attira son attention fut le creux dans le mur qu'il avait fait la nuit après la mort d'Hugo.

Il avait bien envie de recommencer et d'en finir en traversant complètement le mur taché de sang avec son poing, mais, en refermant les doigts, il se souvint que c'était une mauvaise idée. L'articulation s'était infectée, était devenue rouge et boursouflée, et des marques sombres striaient le dos de sa main. Il n'avait eu ni le temps ni le désir d'aller trouver un médecin. Un des étudiants avait un flacon d'érythromycine qui lui restait après une infection pulmonaire, et Luc s'était mis à avaler les cachets quelques jours auparavant. Il ouvrit son poing douloureux et donna un coup de pied dans une chaise pour se soulager.

Quant à Sara, si Luc avait eu la moindre envie de renouer avec elle, il l'avait enfouie, oubliée, ou peut-être même cette envie n'avait-elle jamais existé. Il n'en avait aucun souvenir.

Elle le laissa tranquille et n'insista pas pour qu'il fasse son deuil. Plus il s'effaçait, plus elle montait au créneau, toujours omniprésente, s'inquiétant avec Jeremy et Pierre pour sa santé et son bien-être. Elle s'y connaissait en matière de dépression nerveuse.

Il lui avait donné l'occasion de l'expérimenter.

La soirée d'automne était froide et les gens s'étaient rassemblés autour du feu, à la manière de leurs ancêtres préhistoriques. Luc savait qu'il devait s'adresser au groupe une dernière fois, même s'il n'avait aucune envie de faire un discours.

Il les remercia pour leurs efforts et cita rapidement la liste de ce qu'ils avaient fait. Ils avaient dressé une carte précise de tout le complexe, depuis la première jusqu'à la dixième salle. Ils en avaient photographié chaque centimètre. Ils avaient obtenu une première datation par radiocarbone à partir du tracé au charbon d'un des bisons, qui confirmait l'hypothèse que la grotte datait de 30 000 ans avant l'ère paléolithique. Ils avaient commencé à comprendre les forces géologiques qui avaient formé la grotte. Ils avaient intégralement fouillé le sol dans les salles 1 et 10. Dans la salle 1, ils avaient trouvé des preuves de la présence d'une fosse qui servait à faire du feu, ainsi que des os de rennes en abondance et des signes d'une longue période d'occupation de l'entrée de la grotte. Dans la salle 10, ils avaient découvert d'autres silex taillés aurignaciens, ce superbe bison en ivoire et, chose incroyable, le bout du doigt d'un enfant. Bien que ce soit le seul os humain qu'ils aient déterré, ça n'en était pas moins une trouvaille miraculeuse qui serait

soigneusement analysée au cours des semaines à venir. Sara Mallory avait également recueilli pléthore d'échantillons de pollen à étudier pendant l'hiver. Il omit de mentionner leur cueillette de plantes et leurs expériences culinaires. Pour l'instant, personne n'avait besoin d'être au courant de ce travail marginal.

Il conclut en rappelant à tout le monde que c'était seulement le début, pas la fin. Les fonds étaient déjà prévus pour trois autres campagnes, et ils se reverraient au printemps pour comparer leurs notes rédigées pendant la morte-saison. Il estimait que, même lorsqu'ils seraient vieux et auraient des cheveux gris, ils reviendraient à la grotte de Ruac. Craig Morrison répliqua avec son fort accent écossais que certains d'entre eux étaient déjà vieux et avaient des cheveux gris, merci pour eux !

Puis Luc leva son verre à la mémoire de Zvi Alon et d'Hugo Pineau, et les supplia tous de faire attention en rentrant chez eux.

L'équipe resta à boire et à bavarder jusque tard dans la nuit, mais Luc se retira dans sa caravane. Sara cherchait une excuse pour aller le voir. Elle la trouva en consultant ses e-mails.

« Salut, dit-elle doucement lorsqu'il ouvrit la porte. Je peux venir te tenir compagnie ?

– Bien sûr, entre. »

Il n'y avait qu'une petite lumière. Il n'était pas en train de lire ni de boire. On avait l'impression qu'il était resté simplement assis, les yeux dans le vague.

« Je me suis fait beaucoup de souci pour toi, dit-elle. Tout le monde s'en est fait, d'ailleurs.

– Je vais bien.

– Non, je ne le crois pas. Une fois rentré à Bordeaux, tu devrais peut-être voir quelqu'un.

– Quoi, un psy ? Tu plaisantes.

– Certainement pas. Tu as beaucoup souffert. »

Il haussa le ton.

« Je t'ai dit que j'allais bien ! »

Mais il vit que les lèvres de Sara tremblaient et il continua plus doucement.

« Écoute, dès que je retournerai à l'université et que je reprendrai ma routine, tout ira très bien. Vraiment. Et merci pour ta bienveillance. »

Elle préféra changer de sujet en lui faisant part des nouvelles qu'elle avait apportées.

« J'ai reçu un message de Fred Prentice ce soir, mon contact chez PlantaGenetics. Ils ont terminé leur analyse.

- Ah bon ?
 - Il paraît assez excité, mais il ne voulait rien communiquer par mail
 - il a dit qu’il y avait des questions de propriété intellectuelle et de brevets à régler. Il veut que nous venions nous-mêmes à Cambridge.
 - Quand ?
 - Il a proposé lundi. Tu viendras avec moi ?
 - Il faut que je ferme le chantier.
 - Pierre, Jeremy et les autres en sont tout à fait capables. Je crois que tu devrais venir. Ça te fera du bien. »
- Luc laissa échapper un petit rire.
- « Si j’ai le choix entre un psychiatre et un voyage en Angleterre, alors je viens avec toi. »

Au lieu de dormir, Luc fit une entorse à sa propre règle et se rendit à la grotte pour une dernière visite.

Prérogative du directeur, se dit-il.

En descendant l’échelle dans le noir, son casque de mineur éclairant la paroi de la falaise, il imagina un instant Zvi glissant sur un barreau et projeté dans la mort, puis il chassa cette image sinistre et continua sa descente.

Sur la corniche, plongée dans l’obscurité, il enfila sa combinaison protectrice en Tyvek, ouvrit la serrure de la lourde grille et actionna l’interrupteur. Les lampes halogènes rendaient la grotte brillante et dure, bien différente de ce qu’elle devait être des milliers d’années plus tôt.

Il marcha lentement vers le fond, son endroit préféré, la dixième salle. Les chauves-souris étaient toutes parties et la grotte était plongée dans le silence.

Au point le plus éloigné, il se plaça juste en face de l’homme-oiseau grandeur nature debout dans le champ d’orge sauvage. Il avait une bougie. Il l’alluma avec son briquet jetable et éteignit l’électricité. C’est ce qu’avait voulu faire Zvi Alon, connaître la grotte au naturel. Un désir légitime.

À la lumière vacillante de la bougie, l’orge parut osciller tandis que le bec de l’homme-oiseau semblait bouger.

Que disait-il ?

Luc tendit l’oreille.

Je donnerais tout, pensa-t-il, pour pouvoir être à côté de l’homme qui a peint ces images, le regarder, le comprendre, lui parler.

Il souffla la bougie pour passer quelques instants dans le noir le plus total qu’il ait jamais connu.

GROTTE DE RUAC, 30 000 ANS AVANT NOTRE ÈRE

La première lance ricocha sur la robe dure de l'animal, ne servant qu'à exacerber son courroux sans lui faire de mal.

Les chasseurs l'entourèrent.

La bête était un mâle de bonne taille. Pour eux, le fait qu'ils aient pu l'isoler aussi facilement de la harde traduisait son acceptation d'être sacrifié. L'énorme animal les avait certainement entendus chanter la nuit précédente et s'était résigné à se soumettre à leur volonté.

Mais il était trop noble pour se rendre sans combattre.

Nago, le frère de Tal, s'avança pour lui porter le coup de grâce.

Le bison était acculé sur la rive de la rivière au courant rapide et ses sabots s'enfonçaient dans la boue. Ses naseaux palpitaient et fumaient. Il allait devoir charger. Il n'avait pas le choix.

C'est ainsi que les hommes meurent, pensa Tal.

Il avait dix-sept ans, et c'était un homme mûr, déjà le plus grand de son clan, ce qui lui valait la méfiance de son frère, car, depuis des générations, le chef du clan des bisons était toujours le plus grand. Leur père était encore le chef, mais sa jambe fracturée n'avait jamais guéri. Elle puait comme de la charogne. La nuit, il gémissait pendant son sommeil. Il y aurait bientôt un nouveau chef. Tous les membres du clan savaient que quelque chose arriverait forcément à l'un des frères. Nago, le plus petit, ne pouvait pas devenir leur chef, si Tal, le plus grand, était

encore en vie. Tal, le plus jeune, ne pouvait pas devenir le chef, si Nago, le plus âgé, était encore en vie.

Ce n'était pas dans leur tradition.

Nago s'assura que l'extrémité de sa lance était bien calée contre le propulseur.

Un homme pouvait projeter une lance sans propulseur et tuer un renne mais, pour abattre un bison, il fallait davantage de force. Ils ne tuaient que deux bisons par an, une fois, comme à présent, pendant la saison chaude et une fois pendant la saison froide. C'était leur droit de le faire, une mission sacrée, mais en tuer plus d'un à chaque fois était interdit.

Un seul animal leur fournissait assez de peau pour réparer leurs vêtements d'hiver et en faire de nouveaux pour les enfants. Un animal leur fournissait suffisamment d'os pour fabriquer des outils pour creuser et pour racler, ainsi que des propulseurs de lances. Un seul leur permettait de nourrir le clan tout entier pendant longtemps avant que sa chair ne pourrisse.

Ils respectaient le bison, et le bison, ils en étaient certains, les respectait également.

Nago poussa le cri de la mise à mort et lança son bras vers l'avant.

Sa lance partit tout droit et bas. Elle atteignit le bison dans le poitrail, exactement entre les deux pattes de devant, mais la pointe avait dû buter sur l'os car elle ne pénétra pas profondément. Beuglant de douleur, l'animal apeuré fit un bond en avant, baissa la tête et plongea une de ses cornes épaisses dans l'épaule de Nago.

Tal cria pour demander aux autres hommes de venir, mais sa voix fut couverte par les hurlements de Nago. C'était à lui de sauver son frère.

Il fit un bond en avant et jeta son propulseur de toutes ses forces. La lance atteignit le bison dans le flanc. Cette fois, elle avait pénétré profondément, mais il ne voulait prendre aucun risque. Il courut sur la bête, s'empara de la hampe de la lance et l'enfonça plus profondément encore jusqu'à ce que les pattes avant de l'animal fléchissent ; il s'effondra sur le côté. Du sang sortit de sa bouche.

Nago était allongé par terre. Il suffoquait, l'épaule déchiquetée réduite à une bouillie sanglante.

Tal s'agenouilla près de lui et commença à gémir. Les autres hommes convergèrent, se montrant la blessure et chuchotant entre eux.

Tal avait déjà vu des entailles provoquées par des cornes. Elles ne se refermaient jamais, pas plus qu'elles ne guérissaient toutes seules. Si Nago avait porté un vêtement de peau, peut-être la blessure n'aurait-elle

pas été aussi profonde, mais compte tenu de la chaleur de la journée, il était torse nu, la chemise nouée autour de la taille.

Nago était le chef de la chasse, mais Tal devait maintenant le remplacer. Pour ralentir l'écoulement du sang, il prit la chemise de Nago, l'enroula étroitement autour de la chair déchirée et demanda à deux cousins de le ramener au camp.

Puis il s'approcha du bison et le remercia d'avoir offert ses bienfaits au clan. Jamais auparavant, il n'avait eu le privilège de chanter le chant de la mise à mort d'un bison, mais il connaissait les paroles, et il les chanta de toute son âme. Les autres hommes manifestèrent leur approbation puis se jetèrent sur la dépouille chaude et commencèrent le découpage rituel.

Tal s'écarta du groupe et courut de toutes ses forces vers les herbes hautes de la savane. Son père lui avait appris à chasser et à chanter. Le moment était venu de mettre à profit le savoir que sa mère lui avait transmis.

Sa mère était morte depuis deux ans. Elle avait quitté le monde en même temps que sa fille nouveau-née à la suite d'un accouchement horriblement difficile. Elle n'appartenait pas au clan des bisons. Elle appelait les siens le Peuple de la Montagne de l'Ours. Jeune fille, elle avait été prise dans une inondation subite et séparée de sa tribu. Avaient-ils survécu ou avaient-ils péri, elle ne l'avait jamais su. Le père de Tal, tout jeune homme, était en train de chasser avec ses aînés, et il était tombé sur elle dans la forêt, et l'avait ramenée, transie et affamée. Elle lui plaisait, et, malgré la jalousie et les conflits qu'elle avait suscités au sein du clan, il l'avait choisie pour femme.

Son peuple à elle étant un peuple de guérisseurs, elle savait faire des cataplasmes et connaissait les feuilles, les racines ou les écorces à mâcher susceptibles de venir à bout de diverses maladies. Quand Tal était petit, il se souvenait d'une feuille amère qui soulageait ses gencives douloureuses et d'une écorce forte en tanin qui rafraîchissait son corps lors des grandes chaleurs.

Dès que le garçon avait été en âge de marcher, il avait accompagné sa mère pour récolter des spécimens dans la forêt et dans les pâturages, et il l'aidait à les rapporter au camp dans des sacs en peau de renne.

Il avait toujours eu une mémoire prodigieuse. Il lui suffisait d'entendre une seule fois un cri d'oiseau ou le chant d'un clan pour s'en souvenir à jamais. Il pouvait sentir un pétale de fleur, voir une trace d'animal ou un bouquet de feuilles ne serait-ce qu'une seule fois, ou

écouter une seule fois l'explication d'un phénomène – il ne l'oubliait plus jamais.

Et il n'avait pas seulement l'esprit vif. Dès son plus jeune âge, il avait toujours été très habile de ses mains. Il apprit à tailler des silex. Avant même d'atteindre sa majorité, il était le meilleur fabricant d'outils du clan. Il était capable de sculpter le bois et l'os avec autant d'habileté que ses aînés, et il était expert dans la fabrication de lances qui partaient droit et de propulseurs parfaitement équilibrés. Nago avait passé des années à ruminer sa colère devant autant de talents, mais Tal n'avait jamais cessé de respecter son frère, car il avait toujours été persuadé qu'un jour Nago deviendrait le chef du clan.

La mère de Tal lui avait également enseigné à peindre. Le Peuple de la Montagne de l'Ours avait depuis toujours l'habitude de décorer les abris de rochers et les grottes en dessinant au charbon et à l'ocre les contours de grands animaux. Elle traçait des silhouettes réalistes d'ours, de chevaux et de bisons, dans la boue ou la poussière solidifiée, et le garçon lui prenait le bâton des mains pour en faire autant.

Plus âgé, il ramassait des rochers et des argiles de couleur et les écrasait pour en faire des pigments dont il s'enduisait le corps, au grand amusement des adultes.

Il ne restait jamais inactif et cherchait perpétuellement à s'occuper.

À présent, il avait peine à respirer sous le coup de l'effort. Il n'avait pas beaucoup de temps. Le sang s'écoulait du corps de Nago à chacun de ses pas.

Sa mère lui avait enseigné de nombreux cataplasmes. Il y avait ceux pour les coliques, ceux pour le flux, pour les plaies, pour les furoncles, pour les maux de tête et les maux de dents. Il y en avait d'autres pour les blessures anciennes qui suintaient et sentaient mauvais, comme celles de son père, et certains pour des blessures récentes qui saignaient, comme celles de Nago.

L'ingrédient-clé pour étancher le sang frais était une plante grimpante vert vif qui s'enroulait autour de l'écorce de jeunes arbres. Sa mère lui avait expliqué que, de la même façon qu'elle étouffait les arbres, elle arrêterait l'écoulement du sang. Il savait où la trouver, dans une clairière près de la rivière.

Il lui fallait aussi une certaine sorte de baie, connue pour nettoyer les blessures. Il y en avait en quantité sur des buissons non loin de cette clairière.

Et pour bien fixer le cataplasme et lui permettre d'envelopper la blessure et de rapprocher ses bords, il avait besoin de beaucoup d'herbes

jaunes. Il y en avait partout autour, toujours en abondance.

Comme le temps était chaud, le clan des bisons avait établi son campement en plein air. À deux jours en direction du soleil couchant, se trouvait un refuge dans les rochers propice à la saison froide, mais la seule protection dont ils avaient besoin pendant cette période était des appentis faits en peau de renne et en arbrisseaux qui s'agitaient dans la brise de l'après-midi.

On étendit Nago à l'ombre d'un de ces abris. Il grinçait des dents de douleur. Sa chemise qui lui servait de bandage suintait de sang.

Tal courut jusqu'à lui. Il avait enlevé sa propre chemise pour y mettre les plantes et les baies dont il avait besoin pour faire le cataplasme.

Les vingt-deux membres du clan, hommes, femmes et enfants, se rassemblèrent autour, mais ils s'écartèrent quand le père de Tal s'avança en boitant. Il implora son fils de sauver son autre fils.

Tal se mit au travail. On alla lui chercher l'ancien bol en calcaire que sa mère utilisait pour faire ses mélanges, et il commença à hacher la plante grimpante avec un silex taillé. Une de ses tantes écrasait les baies entre deux grandes feuilles luisantes avec ses mains et en faisait tomber le jus dans le récipient. Tal ajouta les morceaux de plantes et mélangea le tout avec une pierre de rivière polie. Puis il coupa des touffes d'herbe jaune en petits bouts et en versa une grosse poignée dans la mixture rouge du bol.

Le cataplasme obtenu était épais et collant.

Tal demanda à son frère de se montrer aussi fort que le bison qu'ils avaient tué. Il déversa le mélange dans la blessure ouverte et en remplit complètement le trou béant.

Nago était courageux, mais l'épuisement le gagnait à force de se retenir de crier, et ses paupières se refermèrent.

Tal le veilla cette nuit-là, et la suivante, et la suivante encore.

Jour après jour, il ne quittait le chevet de son frère que pour aller chercher d'autres ingrédients pour que le cataplasme reste frais.

Il faisait ces brefs trajets tout seul, non pas parce que les autres ne voulaient pas l'accompagner, mais parce qu'il aimait bien être seul. Une de ses cousines, une certaine Uboas, aurait bien souhaité aller avec lui, tout comme son petit frère, Gos, qui suivait toujours le mouvement.

Uboas était jolie et courait vite ; Tal savait qu'ils étaient destinés l'un à l'autre, mais il voulait malgré tout rester seul. Voyant qu'Uboas refusait

de rentrer au campement, il s'était contenté de la semer, comme elle semait son frère. Quand Tal se fut débarrassé d'elle, il se retourna. Il l'aperçut au loin qui rejoignait l'enfant et le prenait par la main.

Tal était dans la clairière, occupé à couper les plantes grimpantes d'un arbre, quand il les vit.

En fait, il les avait d'abord entendus baragouiner à voix basse. Des mots étranges. Il avait tendu l'oreille sans parvenir à comprendre.

Entre deux arbres à l'orée de la clairière, il en aperçut un, puis deux.

Il avait entendu parler de ce Peuple de l'Ombre, le Peuple de la Nuit, les « Autres » – son clan leur donnait plusieurs noms – mais il ne les avait encore jamais vus. Et cette première rencontre fut brève, l'espace de quelques battements de cœur seulement.

L'un était âgé, comme son propre père, l'autre plus jeune, comme lui. Mais ils étaient plus petits et râblés que son peuple, et leurs barbes étaient plus rouges et plus longues. Le plus jeune avait une pilosité abondante, pas clairsemée comme la sienne. Le plus âgé semblait ne jamais avoir coupé sa barbe avec du silex comme c'était la coutume du clan des bisons. Ils portaient des lances, mais elles étaient épaisses et lourdes, bonnes pour frapper directement, mais inaptés au lancement. Leurs vêtements étaient grossiers et attachés par de la fourrure, de la peau d'ours apparemment, inconfortable par une telle chaleur.

Puis, après lui avoir jeté un regard très bref, une sorte de reconnaissance tacite de la présence de Tal, ils étaient partis.

La dernière nuit de Nago fut agitée.

Il ne faisait aucun doute que le cataplasme de Tal avait servi – la blessure était restée propre et sans odeur, et le flot de sang s'était réduit à un suintement. Mais il avait perdu tellement de sang à la suite du coup de corne qu'aucun remède ni incantation n'aurait pu entraver l'issue fatale.

Au cours de ses dernières heures, son corps enfla et il cessa d'uriner. Des gouttes d'eau qu'on venait de lui déverser dans la bouche avec une feuille pliée coulèrent à l'extérieur. À l'aube, sa respiration se ralentit puis cessa.

Au moment où les femmes commençaient à hurler, le ciel s'ouvrit et répandit une pluie chaude, signe que leurs ancêtres avaient accueilli le fils du chef dans leur royaume.

Leurs feux de camp illuminaient le ciel nocturne, mais ils étaient trop loin pour que le clan des bisons entende leurs chants.

Le père de Tal posa ses mains sur ses épaules et s'adressa à lui devant tout le peuple. Tal serait le prochain chef. Le vieil homme déclara avec

lassitude que son temps viendrait bientôt. Une fois le rituel funéraire de Nago accompli, Tal devrait se rendre sur le plus haut point de la terre pour être suffisamment près de leurs ancêtres pour entendre leurs chants.

La pluie continuait à tomber, et le bol en calcaire de sa mère qui contenait le restant du cataplasme ne tarda pas à déborder.

Tal n'avait pas peur de grimper.

Il avait le pied sûr, et bien que les falaises aient été rendues glissantes par la pluie, il progressait rapidement. Des années auparavant, un ancien lui avait enseigné une vieille astuce utile pour l'escalade, et, suivant son conseil, il avait resserré ses bottes souples en peau autour de ses pieds avec des liens en cuir.

Il ferait encore jour quand il atteindrait le sommet, si bien qu'il ne se pressait pas. Il portait deux sacs à sa ceinture, l'un avec des lambeaux de viande de renne séchée, et l'autre avec des outils pour faire du feu. La nuit tombée, il ferait un feu de camp, chanterait et écouterait le chant venu en réponse des feux de camp célestes dans le lointain. Et peut-être même, si son cœur était assez pur, entendrait-il l'incantation provenant du feu de camp de sa mère.

Il ne s'était pas encombré d'une outre. Il savait qu'il y avait une chute d'eau le long des falaises et il l'atteindrait en temps utile pour éteindre sa soif.

À mi-chemin du sommet de la falaise, il s'arrêta sur une avancée propice et se retourna en direction de la rivière puissante. Vue de cette hauteur, elle ne paraissait pas aussi fougueuse. La terre s'étendait à perte de vue, comme une mer d'herbes à l'infini. Au loin, deux silhouettes brunes se déplaçaient à travers la savane, un couple de mammoths hirsutes. Tal se mit à rire en les voyant. Il savait que c'était les plus gros animaux de la terre, mais du haut de la falaise il avait l'impression qu'il pourrait les prendre avec ses doigts et n'en faire qu'une bouchée.

À la cascade, il but et lava sa sueur.

Il chercha la meilleure voie pour arriver au sommet et traça un sentier avec ses yeux.

Il se dirigea vers une autre saillie, et, quand il se hissa dessus, il s'arrêta et scruta la falaise.

Un signe !

Il n'y avait aucun doute !

Devant ses yeux, une crevasse obscure s'ouvrait dans la façade rocheuse.

Une grotte ! Il ne l'avait jamais remarquée.

Il s'en approcha lentement. Certaines créatures étaient à craindre. Des ours. Le Peuple de l'Ombre.

Il pénétra prudemment dans l'obscurité fraîche et inspecta l'embouchure de la grotte jusqu'à la limite de la lumière du soleil.

Le sol était dans un état parfait. Les murs étaient lisses.

Il était le premier à y entrer. Il jubilait.

Ce serait la grotte de Tal.

J'étais destiné à devenir le chef !

Quand mon temps sera venu, j'amènerai mon clan ici.

Le lendemain, quand le soleil fut haut, Tal revint à son camp.

Il annonça à son peuple qu'il avait entendu leurs ancêtres chanter, et qu'il avait trouvé une nouvelle grotte dans les falaises. Il ne comprenait pas pourquoi ils paraissaient préoccupés, tous montrant quelque chose sur le sol près du feu de camp. Les femmes pleuraient.

Uboas courut vers Tal et le tira par la manche.

Son frère, Gos, était étendu par terre : il vociférait comme un fou et gesticulait en tous sens, essayant de frapper tous ceux qui voulaient s'approcher de lui.

Tal demanda ce qui était arrivé et Uboas le lui dit.

Le bol de calcaire de sa mère était resté posé près du feu, et le soleil brûlant ajouté à la chaleur du feu en avait fait bouillonner le contenu. Gos était passé par là ce matin-là et, toujours aussi curieux, il avait trempé son doigt dans le liquide rouge et l'avait goûté.

Il était alors devenu comme possédé, hurlant des mots incompréhensibles. Puis il avait continué à raconter des inepties et à se débattre pendant un moment, mais à présent il commençait à se calmer.

Tal s'assit à côté de lui, prit la tête du garçon sur ses genoux et lui toucha la joue. Le contact l'apaisa et ses petits yeux s'ouvrirent.

Tal lui demanda comment il se sentait et lui dit de ne pas avoir peur. Il resterait avec lui jusqu'à ce qu'il aille bien.

Le petit garçon mouilla ses lèvres avec sa langue et réclama de l'eau. Peu après, il s'assit et montra le bol.

Tal lui demanda ce qu'il désirait, et la réponse du garçon provoqua un choc à ceux qui avaient assisté à sa crise.

Il voulait encore du liquide rouge.

SAMEDI SOIR

La maîtresse du général Gatinois allait bientôt atteindre l'orgasme, ou tout au moins lui signifiait-elle à sa manière qu'il était temps de penser à conclure pour passer à autre chose.

Il comprit le message et redoubla d'efforts. Des gouttes de sueur tombaient des fins poils blancs de sa poitrine et se mêlaient à la moiteur de la femme.

Elle était en plein « Ah ! Ah ! Ah ! » quand le téléphone mobile du général retentit avec une tonalité et un rythme parfaitement adaptés à ceux de sa partenaire.

Il tendit la main vers l'appareil. Cela eut le don d'irriter la jeune femme qui repoussa le général et se dirigea vers les toilettes, toute nue et rose. Elle fulminait entre ses dents.

« Général, est-ce que je vous dérange ? demanda Marolles.

– Non, de quoi s'agit-il ? » répondit Gatinois.

Il se moquait bien de ne pas avoir joui. Tout ça manquait de fantaisie et finissait par être assez barbant.

« Nous avons réussi à entrer dans le serveur de PlantaGenetics et à obtenir le rapport que le docteur Prentice doit donner au professeur Simard et au professeur Mallory lundi.

– Vraiment ?

– Il est tout à fait inquiétant. Il s'agit d'une étude préliminaire, bien entendu, mais il a fait quelques observations précises. De toute évidence,

il est sur la bonne piste et risque bien de découvrir le pot aux roses s'il persévère.

– Transférez-le-moi sur mon e-mail. Je ne suis pas chez moi pour l'instant, mais je ne vais pas tarder à rentrer.

– Oui, monsieur.

– Le temps presse, Marolles. N'attendez pas mon commentaire. Dites à nos gens qu'ils peuvent passer à l'action. »

Marolles paraissait mal à l'aise.

« Vous en êtes certain, mon général ?

– Oui, j'en suis certain ! »

Gatinois était agacé par la question.

« Sachez que je n'ai aucune envie d'être convoqué à l'Élysée pour expliquer au président pourquoi le secret le mieux gardé de France a été compromis alors que j'en avais la responsabilité ! »

DIMANCHE

Le campement de l'abbaye de Ruac paraissait bien mélancolique en ce dimanche soir.

La plus grande partie de l'équipe avait fait ses bagages et quitté les lieux au cours de la matinée ; Luc et Sara étaient partis à midi pour prendre un vol pour Londres.

Une équipe réduite au strict minimum était restée pour refermer la grotte pour la saison.

Pendant quinze jours, le campement avait été une véritable ruche en termes d'activité scientifique, un préalable en matière d'archéologie paléolithique. Il bruissait d'excitation, c'était l'endroit où il fallait être absolument. À présent, il semblait vide et un peu triste.

Jeremy et Pierre étaient chargés de la mise en sommeil et du nettoyage, mais les quatre étudiants censés les aider avaient hâte de retourner dans les bars et les boîtes de Bordeaux. Le seul scientifique resté jusqu'au bout était Elisabeth Coutard, qui élaborait un protocole environnemental pour évaluer les conditions à l'intérieur de la grotte pendant la fermeture.

Le cuisinier était également parti, si bien que la qualité des repas s'en ressentait. Après un dîner pris individuellement, Jeremy et Pierre retournèrent au bureau faire des cartons, munis chacun de sa bouteille de bière.

Tard dans la soirée, Pierre aperçut quelque chose du coin de l'œil. Il se figea et se tourna brusquement vers l'écran de l'ordinateur.

« Tu as vu ça ? » demanda-t-il.

Jeremy avait l'air morose.

« Vu quoi ? »

– Je crois qu'il y a quelqu'un dans la grotte !

– Impossible, répondit Jeremy dans un bâillement. Elle est fermée à clé. »

Pierre se leva d'un bond et appuya sur la touche « Répéter » du programme de surveillance, ramenant l'horloge trente secondes en arrière.

« Viens voir. »

Ils regardèrent l'enregistrement défiler à nouveau.

Il y avait un homme avec un sac à dos en pleine lumière.

« Nom de Dieu ! s'exclama Pierre. Il est dans la salle 9 et se dirige vers la 10 ! Fais le 17 ! Appelle la police ! Dépêche-toi ! J'y vais ! »

– Tu as tort, fit Jeremy. N'y va pas ! »

Pierre attrapa un marteau sur la table et courut à la porte.

« Appelle plutôt ! »

La voiture de Pierre était déjà garée près de sa caravane, si bien que, l'instant d'après, il sautait dedans et partait à toute vitesse en direction de la grotte. Jeremy entendit le vrombissement caractéristique de son moteur disparaître dans le lointain.

Inquiet, il jeta un coup d'œil à l'ordinateur. Soit l'intrus était parti, soit il était sorti du champ de la caméra.

Il prit le téléphone, appuya sur le 1, puis tout devint noir.

Le marteau glissé dans la ceinture, Pierre descendit rapidement l'échelle de la falaise, conscient que sa bonne forme lui facilitait la tâche.

La grille était grande ouverte, les lumières à l'intérieur allumées. Il n'avait jamais pénétré dans la grotte sans équipement de protection, mais ce n'était plus le moment de prendre des précautions. Il se précipita dans l'entrée et sortit le marteau de sa ceinture.

Pierre avait été un très bon joueur de football au lycée, et il fut capable de traverser la grotte en courant sans trébucher sur les nattes de jonc inégales. Il passa d'une salle à l'autre à toute vitesse, les œuvres d'art rupestre s'estompant dans son champ de vision. Il avait l'impression de courir à travers des hardes d'animaux, zigzaguant entre elles, prenant soin d'éviter les sabots et les griffes.

Il était hors d'haleine en arrivant à la salle 9. Il n'y avait aucune trace de l'intrus.

Il devait être dans la salle 10.

Pierre avait toujours eu de la difficulté à ramper dans le boyau étroit. Ses jambes étaient trop longues pour qu'il puisse les replier et progresser facilement. Il s'efforça de faire le moins de bruit possible, priant de ne pas se retrouver nez à nez avec l'homme au milieu du tunnel – le pire cauchemar pour un claustrophobe.

Il se releva dans la salle des Mains et se remit à ramper. On entendait du bruit dans la salle des Plantes.

L'intrus était à quatre pattes dans l'autre sens, absorbé par les fils électriques et les boîtes de matériel qu'il sortait du sac à dos. Il ne vit pas arriver Pierre.

« Qui êtes-vous ? » hurla Pierre.

Surpris, l'homme regarda par-dessus son épaule. Pierre, qui était grand et musclé, brandissait un marteau, ce qui aurait pu être une vision menaçante, s'il n'avait pas eu l'air terrorisé d'un lapin pris au piège.

L'homme se leva lentement. Il avait des bras épais, puissants, et une barbe poivre et sel hirsute. D'abord surpris par l'apparition de Pierre, il afficha aussitôt un air glacial.

Pierre discernait un peu mieux maintenant le magma qui jonchait le sol de la grotte, un fouillis de fils électriques, de détonateurs, de batteries et de briques moulées jaune-marron. Il avait déjà vu ce genre d'équipement dans les mines en Sierra Leone.

« Ce sont des explosifs ! cria-t-il. Qui êtes-vous, nom de Dieu ? »

L'homme ne dit rien.

Il baissa sa tête grisonnante, comme s'il s'inclinait courtoisement, mais, l'instant d'après, il se précipitait en avant et donnait à Pierre un grand coup de tête dans la poitrine, le projetant contre l'homme-oiseau debout avec son bec ouvert et son sexe ridicule.

Pierre se mit à donner des coups de marteau pour se défendre et tenter de repousser les poings de l'homme qui s'abattaient sur les parties les plus sensibles de son corps, l'aine, les yeux, le cou. L'homme voulait lui causer le plus de douleur possible et l'immobiliser au maximum.

Mais l'homme ne faiblissait pas sous les coups de marteau, d'autant que, par scrupule, Pierre se retenait de lui fracasser la tête. Il lui martelait les épaules et le dos, mais cela n'empêchait pas l'homme de continuer à le frapper.

Puis l'homme décocha un grand coup de poing dans la gorge de Pierre qui lui fit horriblement mal et acheva de le paniquer. Il se mit à

tousser et à étouffer, et, pour la toute première fois de sa vie, il pensa qu'il allait peut-être mourir. Désespéré, il frappa une nouvelle fois avec le marteau de toutes ses forces, en visant le sommet du crâne.

Trois hommes étaient entrés dans le campement, armés de fusils de chasse et de carabines. Ils passaient de caravane en caravane dans une frénésie meurtrière, comme une meute de chiens sauvages, faisant irruption dans chaque cabine. Et quand ils tombaient sur celles qui étaient occupées, ils traînaient dehors les étudiants terrorisés.

Élisabeth Coutard entendit le vacarme et sortit d'elle-même. Elle vit un étudiant tiré de force sous la menace d'un fusil.

Tout en courant en direction de l'abbaye, sa queue-de-cheval blonde rebondissant sur ses épaules, elle tâta ses poches pour trouver son téléphone.

Elle parvint jusqu'à la grange.

Pierre contempla un instant l'horrible spectacle de l'homme couché à ses pieds. Il émettait des sons gutturaux, tandis que le sang coulait en abondance de la blessure faite par le marteau au sommet de son crâne et se répandait de façon concentrique, formant une sorte de calotte rouge.

Puis Pierre éprouva la pire des douleurs, un coup de poignard dans le rein qui lui coupa le souffle, l'empêchant de crier.

Quatre étudiants étaient recroquevillés avec Élisabeth Coutard dans le préfabriqué. Jeremy gisait par terre, sans bouger. Seule femme parmi les étudiants, Marie, une jeune fille originaire de Bretagne, tremblait sans pouvoir se contrôler. Élisabeth se rapprocha d'elle pour la prendre dans ses bras, au mépris d'un des hommes qui les menaçait en brandissant une arme.

« Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec audace. Jeremy a besoin d'un médecin. Vous ne le voyez pas ? »

L'homme qui semblait être le responsable l'ignora et cria aux trois garçons de s'asseoir par terre. Ils s'exécutèrent docilement, et il braqua son juxtaposé sur eux et resta dans cette position, prêt à tirer. Puis il fit un signe de tête entendu en direction des femmes.

Ses deux comparses répondirent en entraînant violemment les femmes par la porte et en criant comme des gardiens de prison pris de folie : « Avancez ! Avancez ! Allons ! »

Près du feu de camp éteint, Élisabeth et Marie furent séparées et poussées, un fusil dans les reins, dans des caravanes différentes.

Tenant toujours son couteau à la main, le vieil homme regarda Pierre se vider de son sang sur le sol dur et froid de la dixième salle.

Bonnet maîtrisait parfaitement l'art de tuer. Une longue lame à travers le rein, perçant l'artère rénale. La victime ne tarderait pas à s'écrouler et succomberait rapidement à une hémorragie interne. Trancher une carotide était beaucoup trop salissant à son goût.

Il était essoufflé après avoir traversé la grotte, rampé dans le boyau et tué un homme. Ses genoux étaient meurtris, ses hanches douloureuses. Il s'arrêta un instant pour essuyer son couteau sur la chemise de Pierre, et permettre à son cœur de se calmer un peu. Puis il reporta son attention sur son camarade blessé, le retourna et essaya de le secouer pour lui faire reprendre connaissance. « Réveille-toi ! ordonna-t-il. Tu es le seul à savoir comment installer ces maudits explosifs. »

Il regarda l'enchevêtrement de fils électriques et d'explosifs et secoua la tête. Il ignorait tout de la façon dont il fallait brancher ces charges, et ses complices n'en savaient pas plus. Il était trop tard pour faire appel à quelqu'un d'autre. Il se contenta de déverser un torrent d'injures et se mit à crier dans son talkie-walkie.

Devant les grésillements qu'il obtint en guise de réponse, il se souvint qu'il était au fin fond des falaises, et se remit à jurer.

Puis il remarqua l'homme-oiseau sur le mur derrière lui et, au lieu de s'émerveiller devant l'image, il eut une réaction plus prosaïque.

« Va te faire foutre », dit-il en se détournant.

Puis il cracha avec mépris sur le corps de Pierre.

DIMANCHE SOIR

Ils étaient descendus dans un petit hôtel près de l'université. Pour aller de Ruac à Cambridge, ils avaient dû prendre le train, l'avion, ainsi que des taxis, et quand ils arrivèrent pour s'installer dans leurs chambres séparées, ils étaient épuisés.

Malgré cela, Sara accepta volontiers de marcher avec Luc dans la fraîcheur de la nuit. Ils aimaient tous les deux beaucoup la ville, et, chaque fois qu'il était là, Luc avait l'habitude d'aller boire une bière dans un pub au bord de la rivière, The Anchor. Des années auparavant, l'archéologue britannique John Wymer l'y avait entraîné après une conférence pour boire quelques pintes d'Abbot Ale. Luc avait gardé des souvenirs assez flous de cette nuit-là, sinon qu'il avait terminé la soirée dans la rivière Cam, avec de l'eau jusqu'à la taille, tandis que Wymer était plié en deux de rire sur le rivage. Chaque fois qu'il revenait à The Anchor, il buvait à la santé de l'Anglais excentrique.

Il était tard, et, dans le pub, régnait l'atmosphère détendue d'un dimanche soir. Ils s'installèrent à une table près d'une fenêtre, incapables de distinguer la rivière dans la nuit noire, mais heureux de la savoir là. Ils trinquèrent trois fois avec leurs chopes, en souvenir de Ruac, de Zvi et d'Hugo.

« Et maintenant ? » demanda Sara d'un air las.

C'était une drôle de question, et Luc n'était pas certain de ce qu'elle entendait par là. S'agissait-il de lui ? De Ruac ? De leur couple ?

« Je n'en sais rien, répondit-il d'un ton vague. À quoi penses-tu ?

– Je pense que ces quelques semaines ont été complètement folles », dit-elle.

Elle buvait la bière corsée plus vite que lui.

« Je ne sais pas pour toi, mais moi, j'ai besoin d'un bon bain et de quelques jours de répit avec un gros roman, histoire de me changer les idées et de penser à autre chose qu'au pollen et à l'art rupestre.

– Tu veux dire à ce qui se passera après-demain ? »

Elle acquiesça.

« Après-demain. Je me demande ce que Fred a trouvé et pourquoi il faisait tellement de mystères. »

Luc haussa les épaules.

« Je m'attends à tout. Nous le saurons bien assez tôt. »

Elle en revint à sa question initiale.

« Donc, après-demain, que vas-tu faire, toi ?

– Toujours la même chose, je suppose. Je vais retourner à Bordeaux, retrouver mon bureau, mon labo, mes dossiers. Nous avons rassemblé une somme incroyable de données. Tout ça doit être trié, coordonné. »

Il regarda par la fenêtre, en s'efforçant de voir la rivière.

« La ministre attend un rapport. Nous devons prévoir l'ouverture officielle de la grotte, tu sais. Ma boîte e-mail déborde de messages de la part de chaînes de télévision françaises, britanniques, américaines, qui veulent toutes les droits des premiers documentaires. Ensuite, il y a le manuscrit. Il n'est pas complètement traduit. Je dois prendre contact avec la secrétaire d'Hugo pour qu'elle me mette en relation avec son déchiffreur belge. Il y a des millions de choses auxquelles il faut penser. »

Elle aussi regardait la fenêtre. C'était plus confortable de se regarder par reflet interposé.

« Nous devrions rester en contact. Professionnellement. Tu vois ce que je veux dire. »

Quelque chose dans ses propos ou la manière dont elle s'exprima eut le don de l'attrister. Était-ce une façon d'ouvrir la porte ou de la refermer ? Bien sûr qu'il la désirait. Elle était ravissante. Mais quand elle était à lui autrefois, il l'avait froidement rejetée. Pourquoi les choses seraient-elles différentes à présent ?

Il but sa bière d'un trait pour éviter de répondre, et suggéra qu'ils aillent se reposer un peu avant leur réunion du lendemain.

Le centre de Cambridge était pratiquement désert. Ils remontèrent en silence Mill Lane en direction des façades sur rue de Pembroke College,

et, en tournant dans Trumpington Street, Luc remarqua une voiture garée de l'autre côté du terrain de football qui allumait ses phares.

Il n'y prêta pas davantage attention jusqu'à ce que la voiture accélère dans leur direction et emprunte la mauvaise voie.

La fraîcheur de la nuit ajoutée à la brusque montée d'adrénaline dissipa en un instant les vapeurs de la bière dans son cerveau. Malgré la brièveté des événements qui s'ensuivirent, cinq ou six secondes tout au plus, tout lui parut étonnamment clair, comme si les choses se déroulaient au ralenti – et cette étrange lucidité leur sauva probablement la vie.

La voiture fonçait droit sur eux.

Quand elle monta sur le trottoir à quelques mètres à peine de leurs jambes, avec deux roues sur le trottoir et deux roues sur la chaussée, Luc avait déjà attrapé Sara par la manche de son blouson en cuir et l'envoyait valser au loin de toutes ses forces. Elle alla valdinguer sur la route comme une toupie.

Il en fit autant, et, au moment de l'impact, l'aile de la voiture lui heurta la hanche. À un ou deux centimètres près, il aurait pu avoir le bassin fracturé.

Il trébucha sur la chaussée, tourna sur lui-même et atterrit suffisamment près de Sara pour que tous les deux puissent instinctivement rapprocher leurs mains et essayer de se toucher.

La voiture arracha des étincelles à la façade en calcaire d'une résidence de Pembroke College, enfonça un tuyau de descente d'eau, et retomba sur la route où elle s'éloigna à toute vitesse en faisant crisser ses pneus.

Luc et Sara étaient étendus au milieu de la rue, se tenant par la main.

« Tu vas bien ? demandèrent-ils tous les deux en même temps.

– Oui », répondirent-ils en même temps.

Quatre heures s'écouleraient encore avant qu'ils ne puissent se coucher.

Outre les déclarations à faire à la police, il y eut les premiers secours à recevoir de la part des ambulanciers. On pansa leurs petites coupures ainsi que les brûlures occasionnées à Luc par le frottement sur la route. Par mesure de précaution, on lui prit une radio de la hanche aux urgences de l'hôpital de Nuffield. La jeune femme médecin d'origine asiatique parut plus inquiète en voyant les articulations enflammées de Luc que ses récentes blessures.

« C'est infecté, dit-elle. Il s'agit d'une inflammation des tissus conjonctifs sous-cutanés. Depuis combien de temps avez-vous ça ?

– Une semaine, une semaine et demie. »

Elle examina sa main de plus près et vit la cicatrice sur son annulaire.

« Vous vous êtes coupé ? »

Il acquiesça.

« J'ai pris un antibiotique. Ça n'a pas fait grand-chose.

– Je vais prélever un échantillon, mais j'ai peur qu'il ne s'agisse d'un staphylocoque doré résistant. Je vais vous donner différents comprimés, de la rifampicine et du sulfate de triméthoprime. Voilà ma carte, appelez-moi dans trois jours pour connaître les résultats de vos examens. »

La police prit l'incident au sérieux, mais les fonctionnaires de service écartèrent d'emblée la version de Luc et de Sara selon laquelle ils auraient été délibérément visés, pour partir à la recherche d'une berline bleue avec un conducteur ivre au volant. Il y avait des bulletins à émettre sur les fréquences de la police et les images des caméras de surveillance du centre-ville à examiner. Luc et Sara seraient avertis si on mettait la main sur le coupable...

Ivres de fatigue et terriblement secoués par cette agression manquée, ils se retrouvèrent face à face dans le hall désert. Il mourrait d'envie de la serrer contre lui mais il ne voulait pas ajouter davantage à son traumatisme.

Elle le prit de court.

Il aima beaucoup la sensation de ses bras autour de sa taille, mais ce fut bref. Quelques instants après, ils s'éloignaient en boitillant vers leurs chambres respectives.

Gatinois espérait vaguement que son téléphone sonne une nouvelle fois pour lui donner un prétexte pour se débarrasser de son beau-frère. Le type en question, une grande gueule, bourré de fric et nanti d'un appartement à la décoration chargée, était une sorte de courtier en devises. Il avait dû lui raconter une bonne centaine de fois en quoi consistait son job, mais Gatinois débranchait automatiquement dès que Face molle se lançait dans des considérations sur l'euro faible, le dollar fort et *tutti quanti*. L'idée de gagner de l'argent en transportant électroniquement des devises d'un endroit à l'autre lui paraissait une activité parasite. Que *fabriquait* en réalité ce type ? En quoi contribuait-il au bien général ? Que faisait-il pour son pays ?

Sa femme qui était aussi sa belle-sœur ne semblait pas perdre un mot de ce qu'il racontait, tout en sirotant un cognac, dernier verre du

dimanche soir, après un dîner destiné à célébrer la promotion de l'homme en question à la tête d'une des divisions de sa banque.

Gatinois savait parfaitement ce que *lui* faisait pour son pays. Aujourd'hui, il avait passé des heures au téléphone, et, chose exceptionnelle pour un dimanche, il s'était même rendu à la Piscine pour un débriefing avec son staff.

Il ne s'était pas trompé sur le caractère impitoyable de Bonnet, et il avait tenu à rappeler sa prédiction à Marolles. Ces deux dernières semaines, il avait suivi chaque information en provenance de Ruac avec délectation. À présent, le campement. Le vieux aimait le sang.

Tant mieux, cela lui donnait encore plus de pouvoir.

Comme par un effet de sa volonté, son téléphone se mit à sonner. Soulagé, il se redressa d'un bond et s'excusa pour prendre l'appel dans la bibliothèque.

« Il a passé la journée au téléphone avec son bureau ! » dit sa femme à sa sœur.

Le banquier paraissait désolé de voir son auditoire se restreindre. « Bien, je suppose que nous ne saurons jamais ce qu'André fait exactement pour gagner sa vie, mais il nous permet de dormir sur nos deux oreilles, ça, j'en suis certain. Encore un peu de cognac ? »

Gatinois s'enfonça dans un des fauteuils de la bibliothèque du banquier. Les rayonnages étaient couverts de volumes anciens reliés en cuir, que seul le plumeau de la femme de ménage devait effleurer.

Marolles parlait d'une voix lasse.

« Bonnet est repassé à l'action.

– Il ne lui arrive jamais de prendre des vacances ? demanda Gatinois d'un ton incrédule. De quoi s'agit-il cette fois ?

– On vient d'essayer de renverser Simard et Mallory dans une rue de Cambridge. Un de nos hommes l'a vu de ses propres yeux. Ils ont été légèrement blessés seulement. Le conducteur s'en est tiré sans être inquiété. »

Gatinois poussa un grognement.

« Ses tentacules s'étendent donc jusqu'en Angleterre ! Sidérant, vraiment. Je dois reconnaître qu'il en a.

– Que devons-nous faire ? demanda Marolles.

– À quel propos ?

– De nos plans à nous.

– Absolument rien ! s'exclama Gatinois. Ça n'a rien à voir avec nos plans. Ne changez pas le moindre détail de l'opération. Pas le moindre

détail ! »

LUNDI MATIN

La réunion chez PlantaGenetics avec Fred Prentice, le biologiste ami de Sara, avait été fixée à 9 heures. La société de biotechnologie créée par un professeur de botanique de l'université de Cambridge était spécialisée dans la recherche de nouvelles molécules biologiquement actives provenant d'extraits de plantes. Leurs laboratoires bourdonnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec des centaines de bras robotisés montant et descendant, prélevant à la pipette des échantillons extraits de plantes cueillies dans le monde entier et envoyées à Cambridge pour y être analysées.

Sara et Fred naviguaient dans les mêmes cercles de botanistes, et, sans avoir jamais eu l'occasion de collaborer, chacun suivait les travaux de l'autre, et ils se croisaient dans des conférences. À dire vrai, elle savait parfaitement qu'elle lui plaisait. Il avait osé l'inviter à dîner un jour, lors d'un congrès à la Nouvelle-Orléans. Le trouvant gentil et esseulé, elle avait accepté, mais avait réussi à échapper au baiser rituel de fin de soirée grâce à la réaction allergique qu'il avait faite après avoir absorbé une certaine épice dans sa soupe aux gombos.

Dans le taxi ce matin-là, Luc et elle avaient l'air de zombies sortis d'un film d'horreur. Luc avait l'avant-bras et la main bandés, et sa hanche le brûlait. Sara était couverte de sparadraps. Ayant sauté le petit déjeuner, ils s'étaient retrouvés dans le hall en retard et s'étaient

dépêchés d'aller chercher un taxi. Une fois installés à l'arrière du véhicule, ils prirent enfin le temps de se regarder et se mirent à rire.

« Combien de temps nous faut-il pour aller là-bas ? demanda Luc au chauffeur.

– Pas plus de dix minutes, en remontant Milton Road jusqu'à Science Park. Vous êtes en retard ?

– Un peu », dit Sara.

Il était déjà 9 heures.

« Tu ne devrais pas appeler ? » demanda Luc.

Sara le fit aussitôt.

« Salut, Fred, c'est Sara, dit-elle d'un ton faussement enjoué. Désolée, mais nous sommes quelques minutes... »

Un éclair étincela au loin, brillant comme un flash de magnésium. Puis une explosion assourdissante retentit.

Un champignon de fumée blanche s'éleva au-dessus des arbres.

« Bon Dieu ! s'exclama le chauffeur de taxi. Ça ne doit pas être loin d'où nous allons ! »

Sara avait toujours son téléphone à l'oreille.

« Fred ? Fred ? »

Ils ne parvinrent jamais à Science Park. Les secours avaient bloqué la route et la circulation était détournée.

Il ne leur restait plus qu'à rentrer à leur hôtel, regarder les informations à la télévision dans le hall et suivre en direct les reportages couverts par le bruit des hélicoptères et le gémissement des sirènes.

L'explosion avait dévasté l'aile d'un bâtiment dans Science Park. Vers 11 heures, un journaliste de Sky lut la liste des sociétés qui y étaient hébergées. PlantaGenetics en faisait partie.

On évoqua une possible fuite de gaz ou une explosion chimique. L'éventualité d'une attaque terroriste fut aussi mentionnée. Le bâtiment était réduit à un tas de ruines fumantes. Il y avait de nombreuses victimes. Les unités spécialisées dans le traitement des brûlures de tout le Cambridgeshire et au-delà se remplissaient. On réclamait des donneurs de sang.

Puis, à midi, le téléphone de Sara sonna.

Elle regarda le nom affiché sur son appareil.

« Mon Dieu, Luc, c'est Fred ! » dit-elle.

Ils retournèrent aux urgences de Nuffield. La veille au soir, la salle d'attente était à peine pleine, avec juste quelques cas bénins.

Aujourd'hui, c'était une zone de guerre. Ce petit hôpital de cinquante lits seulement avait du mal à résorber la crise.

Après s'être bagarrés pour pouvoir entrer, Luc et Sara finirent par attirer l'attention d'une infirmière pour lui dire que l'une des victimes de l'explosion était leur ami.

« Attendez un instant, mes chéris », leur répondit-elle, et on les laissa poireauter une demi-heure pendant que des gens passaient et repassaient autour d'eux.

Après qu'ils eurent fait plusieurs tentatives infructueuses, un jeune homme poussant un fauteuil roulant vide eut pitié d'eux et leur fit franchir les portes des urgences pour leur permettre de chercher M. Prentice dans les couloirs encombrés de brancards.

C'était un spectacle inouï que de voir cet hôpital sur le point de craquer. Luc suivit Sara qui regardait chaque victime, espérant découvrir le visage de Fred. Elle le trouva après le service de radiologie, le bras et l'épaule immobilisés dans un plâtre impressionnant. Ses deux pieds étaient également plâtrés jusqu'aux mollets. Fred avait un peu plus de quarante ans, des cheveux en V sur le front, un teint couleur de cendre et le strabisme d'un homme qui a égaré ses lunettes.

« Te voilà ! dit-il à Sara.

– Oh, Fred ! Dans quel état tu es ! J'étais tellement inquiète. »

Toujours aussi gentil et attentif, il tint à échanger des présentations en bonne et due forme avec Luc, comme s'ils s'étaient retrouvés autour de sa table de réunion.

« Dieu merci, vous étiez tous les deux en retard, dit-il. Autrement, vous auriez été pris dans cette catastrophe. »

Lui était aux toilettes quand elle avait téléphoné.

Ensuite, il se souvenait d'avoir été évacué sur une civière par une équipe de pompiers, avec une douleur insupportable au pied et à l'épaule. Une piqûre de morphine administrée dans le parking lui avait énormément remonté le moral, leur assura-t-il, et à part l'horrible torture de ne pas savoir ce qu'étaient devenus plusieurs de ses collègues et amis, il se portait dans l'ensemble assez bien.

Sara prit sa main valide et demanda si elle pouvait faire quelque chose pour lui.

Il secoua la tête.

« Vous êtes venus de France pour me voir. Je ne peux pas vous laisser repartir sans vous dire ce que nous avons trouvé.

– Ne faites pas l'idiot, mon vieux ! s'exclama Luc. Vous en avez assez vu. Nous nous parlerons dans quelques jours. Je vous en prie !

– J’avais préparé une présentation PowerPoint pour vous, dit Fred d’un ton mélancolique. Et tout a explosé. Mon ordinateur, mon labo, tout. Je dois me faire une raison. Mais laissez-moi au moins vous *parler* de nos résultats. Peut-être pourrons-nous les reproduire un jour. Notre avocate était furieuse contre moi parce que j’avais analysé votre échantillon sans remplir les documents et les autorisations idoines. En fait, nous avons obtenu certaines données importantes et personne ne savait exactement à qui en reviendrait la propriété intellectuelle. Elle avait refusé que j’en communique quoi que ce soit par lettre ou par e-mail. C’était un sujet éminemment sensible la semaine dernière. »

Sa voix faiblit.

« On m’a dit qu’elle était morte ce matin – cette avocate. Elle s’appelait Jane.

– Je suis désolée, Fred », dit Sara, en lui serrant la main.

Il demanda à boire de l’eau au moyen de sa paille coudée.

« En tout cas, votre liquide présentait des caractéristiques biologiques vraiment intéressantes. Il illuminait nos écrans comme un arbre de Noël. Par où commencer ? OK, donc, vous saviez qu’il nageait dans des alcaloïdes d’ergot de seigle ?

– Tu veux rire ! » dit Sara.

Devant l’air étonné de Luc, elle expliqua : « Ce sont des composés psycho-actifs. Du LSD à l’état naturel. Comment les ergots entrent-ils là-dedans ? Je t’ai donné la liste des plantes, Fred. »

Et brusquement la réponse lui sauta aux yeux.

« *Claviceps purpurea* !

– Exactement ! » dit Fred.

Elle dut prendre son temps pour expliquer les choses à Luc.

« C’est un champignon. Il contamine les herbes sauvages et cultivées, comme notre orge sauvage. Le champignon est à l’origine des alcaloïdes contenus dans l’ergot. Au Moyen Âge, des dizaines de milliers d’Européens ont souffert d’ergotisme provenant du seigle contaminé naturellement, ce qui entraînait chez eux des hallucinations, des démences et parfois la mort. Les Aztèques mâchaient des graines d’ipoméa qui contiennent des ergots naturels. C’était leur manière à eux de communiquer avec les dieux. Seigneur, dire que j’ai étudié l’ergotisme à la fac ! La contamination par l’ergot du grain destiné au bétail et aux animaux de basse-cour est encore un problème majeur de nos jours.

– Je suis absolument certain que c’était un dérivé de *Claviceps*, dit Fred tout excité, semblant oublier ce qu’il venait de vivre. Les ergots

prédominants étaient l'agroclavine et l'élymoclavine. »

Elle secoua la tête d'un air entendu.

« Tu as trouvé autre chose ?

– Bien sûr. Les ergots étaient seulement un début. Attends un peu la suite. »

Le téléphone mobile de Luc sonna alors. Au moment où il l'ouvrait, quelqu'un portant un badge de l'hôpital vint lui dire qu'il ne pouvait pas s'en servir à l'intérieur.

Luc s'excusa et sortit en boitant dans le couloir pour se diriger vers les urgences.

« Allô ?

– Vous êtes bien le professeur Simard ?

– Oui, qui est à l'appareil ?

– C'est le père Menaud, de Ruac. J'ai besoin de vous parler.

– Oui, un instant. Donnez-moi le temps de sortir. »

Sur le chemin de la sortie, Luc vit deux hommes imposants se diriger vers lui, épaule contre épaule, et il crut entendre l'un d'eux dire un mot en français, ce qui lui parut étrange dans les couloirs de l'hôpital de Nuffield. L'un portait un sweat-shirt, l'autre une veste matelassée. Tous les deux avaient l'air hagard. Quand il les regarda, il eut l'impression qu'ils détournaient les yeux, mais l'instant d'après, il avait déjà franchi la porte.

La cour des urgences était encombrée d'ambulances, de voitures de police et de camions avec des paraboles. Luc essaya de trouver un endroit à peu près tranquille.

« En quoi puis-je vous aider, dom Menaud ? »

La communication n'était pas bonne. Les syllabes tombaient au compte-gouttes.

« J'ai bien peur qu'ils ne soient tous partis. Je ne sais pas comment vous le dire autrement. »

Luc était perplexe.

« Excusez-moi, que voulez-vous dire par partis ?

– Tous vos gens au campement. Ils sont tous morts. C'est une terrible tragédie. Je vous en prie, professeur, venez tout de suite. »

LUNDI

Sara était sans voix et toute tremblante quand Luc la laissa au chevet de Fred Prentice, en lui disant qu'il y avait eu un accident en France.

Peut-être était-ce cruel de la traiter ainsi, de partir aussi vite, mais sa seule obsession était désormais de retourner de l'autre côté de la Manche. Il héla un taxi et persuada le chauffeur de l'emmener jusqu'à Heathrow moyennant tout l'argent liquide qui lui restait dans son portefeuille. Tant pis pour son sac laissé à l'hôtel, c'était bien le cadet de ses soucis. Il téléphona dans le taxi jusqu'à ce que sa batterie soit déchargée, puis se prit la tête entre les mains. La suite du voyage se passa dans une sorte de long brouillard atroce, un voyage en enfer.

L'enfer était bouclé avec des bandes jaunes de sécurité.

Le site de l'abbaye faisait l'objet d'une fouille en règle de la part de la gendarmerie. Sur le parking, un policier reconnut Luc et l'escorta pour franchir le cordon médico-légal. Au loin, Luc vit les moines se diriger vers l'église. De quel office de la journée s'agissait-il ? Il avait perdu la notion du temps. Puis il remarqua que le soleil était en train de se coucher. Vêpres. Rien ne pouvait interrompre le cycle de la prière.

Luc était revenu à l'état de fœtus, flottant dans l'obscurité, conscient des battements de son propre cœur, de sa respiration, mais totalement incapable de percevoir ce qui se passait en dehors de la matrice.

Le colonel Toucas se pavanait, imbu de sa responsabilité. Près des cendres froides du feu de camp, il commença aussitôt à bombarder Luc de questions et à l'accabler de détails sinistres. Ses manières énergiques, son air quasi grisé au milieu de toute cette catastrophe mettaient Luc hors de lui, et il s'efforça de prendre les choses comme elles venaient.

Mais quand le policier commença à décrire l'emplacement des corps, la nature des blessures, Luc eut du mal à supporter son visage animé. Il préféra se concentrer sur la chemise bleu ciel du colonel – ses épaulettes, ses insignes de service, sa cravate bleu foncé avec son clip à écusson.

Luc commençait tout juste à prendre conscience de l'horreur des événements. Les trois étudiants et Jeremy avaient été tués par balle dans le bureau, autrement dit exécutés. Marie, l'étudiante, violée et tuée par balle dans une caravane. Élisabeth Coutard, violée et tuée par balle dans une autre.

À la fin, Luc réussit à regarder les lèvres charnues de Toucas.

« Et Pierre ? demanda-t-il dans un souffle.

– Qui est Pierre ? » demanda l'officier.

Après que Luc lui eut appris qui était Pierre, et confirmé qu'il était certainement là dimanche soir, Toucas se mit à aboyer en direction de ses hommes, exigeant une explication sur le comptage incomplet des victimes, et les sermonnant pour qu'ils fouillent à nouveau le site du campement. Luc indiqua la marque et le modèle de la voiture de Pierre, et un policier fut dépêché pour la chercher.

Toucas força pratiquement Luc à entrer dans le préfabriqué pour faire l'inventaire de ce qui manquait. Les corps étaient recouverts, mais les linceuls ne parvenaient pas à cacher tout le sang.

« Mon Dieu, marmonna Luc. Mon Dieu. Qui a bien pu faire ça ?

– On se le demande, dit Toucas. Nous les trouverons, vous pouvez en être sûr. »

Le bureau avait été saccagé. Les ordinateurs avaient disparu, comme tout l'équipement scientifique, les microscopes et les moniteurs environnementaux. Les classeurs et les tiroirs des bureaux avaient été vidés, leur contenu entassé, et, apparemment, les intrus y avaient mis le feu. À peu près un quart des papiers était complètement brûlé ou roussi.

« Pourquoi avoir voulu brûler les dossiers ? » demanda Luc d'un air hébété.

Toucas désigna les restes calcinés.

« Peut-être voulaient-ils se servir des papiers pour incendier le local et détruire les preuves. Le feu a dû s'éteindre tout seul. Ces chemises cartonnées ne brûlent pas facilement. Il n'y a pas trace d'accélérateur de

feu. Vous allumez une allumette, mettez le feu, prenez le large et il meurt. C'est probablement ce qui est arrivé. »

Un officier passa la tête à l'intérieur.

« Cette voiture n'est pas dans les parages, colonel.

– Alors, où est ce Pierre ? Comment s'appelle-t-il, professeur ?

– Berewa.

– D'où vient ce nom ?

– Il est de la Sierra Leone.

– Ah, dit Toucas d'un ton soupçonneux. Un Africain.

– Non, un Français », répondit Luc.

Toucas esquissa un sourire.

« En tout cas, il faut que nous trouvions Pierre Berewa. Vous avez son numéro de portable ? Vous pouvez l'appeler ? »

Le téléphone de Luc était complètement déchargé. Il utilisa celui du colonel, sans résultat. Brusquement, il regarda son propre bureau. Les tiroirs avaient été vidés.

« Nous gardions un double de la clé de l'entrée de la grotte dans ce tiroir.

– Voyez si vous le trouvez, dit Toucas. Mais mettez ces gants, s'il vous plaît. »

Il désigna une boîte de gants en latex laissée là par l'équipe médico-légale.

« Pour les empreintes. »

Luc se mit à fouiller dans les dossiers.

« Combien de clés aviez-vous ? demanda Toucas.

– Deux. Pierre avait ma clé.

– Ah, encore Pierre. »

Après une fouille en règle, Luc constata que le double avait disparu.

« Je crois que nous devrions aller voir la grotte, dit-il.

– Très bien, allons-y. »

Le lieutenant Boyer conduisait. Pendant le trajet, Toucas prit un appel, se contentant surtout d'écouter. Quand il eut terminé, il se tourna vers Luc qui était assis à l'arrière.

« Le médecin légiste a trouvé quelque chose d'intéressant dans les échantillons prélevés sur les victimes violées. »

Luc aurait préféré ne rien savoir, mais Toucas n'avait pas la même sensibilité.

« Le violeur avait un sperme anormal. De petits spermatozoïdes, apparemment de piètres nageurs. Le médecin a utilisé le terme "immotile". Peut-être cela va-t-il se révéler utile, nous verrons. »

Luc revoyait Marie et Élisabeth. Pour la première fois de la journée, il se mit à pleurer.

Au bout du chemin, ils aperçurent la voiture rouge de Pierre sur le parking gravillonné. Luc se précipita vers elle, mais Boyer l'arrêta.

« Ne touchez à rien ! »

Ils regardèrent à l'intérieur, elle était vide.

Luc les conduisit en bas de l'échelle. Sur le rebord de la falaise, la grille était grande ouverte, ce qui le mit en fureur.

« Nom de Dieu ! Quelqu'un est entré là-dedans ! »

Boyer appela d'autres hommes en renfort sur son talkie-walkie.

« Conduisez-nous à l'intérieur, professeur », demanda Toucas en déboutonnant son holster en cuir raide.

Il était resté un carton de protections de chaussures à l'entrée de la grotte. Luc enclencha l'interrupteur principal, et la grotte tout entière s'éclaira, jusqu'au fond.

« Nous devrions porter des vêtements protecteurs, marmonna Luc.

– Pour nous protéger ? demanda Toucas.

– Non, pour protéger la grotte.

– Compte tenu des circonstances, nous nous en passerons », déclara le colonel.

Toucas et Boyer paraissaient furieux d'être distraits par l'art rupestre, comme s'il avait été placé là pour perturber le lieu du crime. Luc avançait avec précaution, vérifiant chaque trésor, craignant de constater des graffitis ou des dégradations définitives. On pouvait tout attendre de quelqu'un capable de détruire des vies humaines.

« De quoi s'agit-il ? demanda Toucas, en désignant un III en chiffre romain sur le mur.

– Il y a dix salles dans la grotte. Celle-ci est la troisième, la salle du Cerf.

– Quelle est la plus importante ?

– Elles sont toutes importantes. Mais si j'étais forcé de répondre, je dirais la dixième salle.

– Pourquoi ?

– Vous verrez. »

Ils arrivèrent enfin à la salle 9. Luc fut rasséréiné en constatant que toutes les œuvres étaient intactes, toujours aussi parfaites.

Ils pénétrèrent dans le boyau à quatre pattes.

Quand ils émergèrent dans la dixième salle et la salle des Mains, Luc aperçut aussitôt le long bras de Pierre dans la salle des Plantes.

« Pierre ! » cria-t-il, et il courut jusqu'à lui.

Il était couché face contre terre.

Sa peau noire était aussi froide que le sol de la grotte. Boyer chercha son pouls et annonça que la rigidité cadavérique faisait déjà son œuvre.

« Fouillez-le », ordonna Toucas.

Boyer enfila des gants et se mit au travail, tandis que Luc s'accroupissait pour regarder la scène cauchemardesque.

Encore un étudiant assassiné.

Au pied de l'homme-oiseau.

Dans cet endroit magique.

Les mots de l'abbé Menaud résonnaient à nouveau dans sa tête.

« J'ai bien peur qu'ils ne soient tous partis. »

Boyer disait quelque chose qu'il n'entendit pas. Luc leva les yeux et lui demanda de répéter.

« J'ai dit qu'il avait une clé dans sa poche. Est-ce l'originale ou le double ?

– C'est l'originale. Avec mon porte-clés. »

Boyer poursuivit son rapport.

« Il a été poignardé dans le flanc droit. Nous verrons ce que dira le médecin légiste, mais c'est certainement ça la cause de la mort.

– Qu'est-ce que tout ça veut dire, ces plantes, et cette espèce de créature, avec son sexe en érection ? demanda Toucas.

– Peut-être ne saurons-nous jamais ce que cela veut dire, répondit Luc avec lassitude. Mais cela n'empêchera pas les gens de donner leur avis.

– Et quel est votre avis à vous ?

– Pour l'instant, je n'en sais rien. Mon étudiant le plus doué est mort. Mes gens sont morts. Les femmes... »

Toucas ne manifesta pas la moindre compassion.

« Il ne s'agit pas de paroles en l'air, professeur. Je mène une enquête. Vous voulez que la justice fasse son œuvre ? J'en suis certain. Connaissez-vous bien cet homme ? »

Il désigna Pierre du menton.

« Je le connaissais très bien. Il a passé quatre ans avec moi. C'était un bon archéologue. Il aurait pu devenir un grand scientifique.

– Où était-il avant de devenir votre étudiant ?

– À Paris. À l'université. Il était parisien.

– D'Afrique. »

Luc remarqua le ton accusatoire de l'homme.

« Et alors ?

– Des amis ou des parents à lui sont-ils jamais venus lui rendre visite ici ?

– Non.

– Avait-il certaines mauvaises habitudes, de la drogue ?

– Non. Pas que je sache.

– Des problèmes d'argent ?

– Davantage que les autres étudiants ? Je n'en sais rien. À quoi voulez-vous en venir ? »

Toucas se frotta la joue en signe de fatigue ou d'exaspération peut-être.

« Un crime a été commis. Un crime majeur. Tous les crimes ont des motifs et des circonstances. À votre avis, professeur, pourquoi Pierre Berewa était-il dans cette grotte ?

– Je l'ignore. Il n'aurait pas dû y être.

– Très bien. Dans ce cas, nous avons un motif. Il y a eu un vol. Votre équipement a disparu, tout comme les sacs et les portefeuilles des victimes. Il y a eu des agressions sexuelles. Non préméditées peut-être. Les femmes étaient là. Pierre avait la clé de la grotte. Peut-être... »

Il s'arrêta en voyant la fureur de Luc. Celui-ci s'était relevé et dominait le colonel, écumant de rage.

« Je dis seulement peut-être, professeur. Je vous en prie, écoutez-moi : peut-être cet étudiant faisait-il un trafic louche avec des mauvais garçons. Peut-être les aidait-il. Nous devons garder l'esprit ouvert.

– Il y avait une autre clé, cria Luc, et ses paroles résonnèrent dans la salle. Elle a disparu. Peut-être Pierre essayait-il de les empêcher de... je ne sais pas quoi.

– Peut-être. Bien sûr, il y a d'autres explications. Un trafic de drogues. Des voyageurs. Des Gitans. Votre présence ici n'était pas exactement un secret. Les scientifiques sont riches. Ils ont du matériel sophistiqué. Je connais les voyous. C'était une cible facile, que Pierre Berewa ait été ou non impliqué. »

Luc écoutait à moitié, observant vaguement le lieutenant qui soulevait Pierre par une épaule raide pour regarder sous son corps. Son œil exercé d'archéologue remarqua alors quelque chose.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Où ? demanda Boyer.

– Près de la main gauche. »

Tandis que Toucas soulevait la partie supérieure du corps de Pierre, Boyer éclaira dessous avec sa torche et sortit un bloc de matériau brun.

On aurait dit qu'une douzaine de crayons avaient été rassemblés et liés entre eux.

Toucas enfila un gant pour prendre l'objet et le renifler.

« Qu'est-ce que c'est, professeur ? »

Luc n'en savait rien et dit que ça n'avait rien à voir avec ses fouilles.

« J'ai une petite idée, mais je préfère ne pas en parler pour l'instant. Nous allons le faire analyser. Tout sera analysé, vous pouvez en être certain, dit Toucas.

– Il faut que vous sachiez quelque chose, dit brusquement Luc.

– Allez-y.

– Hier soir, j'étais en Angleterre, à Cambridge. Une voiture a essayé de m'écraser. Elle a filé.

– Et qu'en pense la police ?

– Ils ont dit que c'était probablement un conducteur ivre. »

Toucas haussa les épaules.

« Ce matin-là, je me rendais à un rendez-vous avec une scientifique avec laquelle je collabore. Il y a eu une explosion dans le bâtiment avant que j'arrive. Il y a eu beaucoup de victimes.

– J'en ai entendu parler à la radio. J'ai eu une journée très chargée aujourd'hui. »

Toucas renifla.

« À part le fait que vous ayez joué de malchance, professeur, pourquoi me racontez-vous ça ?

– Il y a peut-être un rapport. Trois événements de ce genre ne sont pas le fruit du hasard.

– Pourquoi pas ? Il se passe sans arrêt des choses. Les théoriciens de la conspiration gagnent leur vie en mettant bout à bout des événements disparates. Ce n'est pas ainsi que je procède quand je mène une enquête.

– Pourriez-vous au moins prendre contact avec la police anglaise ? » demanda Luc.

Il sortit de son portefeuille la carte de visite d'un des policiers de Cambridge. Toucas la prit et l'enfouit dans sa poche comme s'il n'avait pas la moindre intention de s'en servir.

On entendit appeler à l'intérieur de la grotte.

« Malgré tout, dit Luc d'un air misérable, nous allons devoir protéger la grotte. Les gens ne peuvent pas s'y promener sans protection.

– Oui, oui, dit Toucas d'un ton dédaigneux. Vous pourrez nous aider à trouver le juste milieu entre nos *desiderata* et les vôtres, j'en suis certain. Un protocole, peut-être. »

Une tête apparut à l'extrémité du boyau venant de la salle des Mains, mais ce n'était pas un membre de la gendarmerie.

C'était Marc Abenheim.

Son visage solennel était empreint d'une expression douce-amère. Malgré toute cette horreur, quelque chose le ravissait.

« Vous voilà ! »

Luc eut un mouvement de recul. L'homme parlait d'un ton nasillard et suffisant.

« On m'avait dit que vous étiez ici. »

Il jeta un coup d'œil circulaire, en clignant nerveusement des yeux, et émit un « Oh, mon Dieu ! » en voyant le corps de Pierre.

Quand il leur avait rendu visite pendant les fouilles, Luc se souvenait qu'il avait du mal à regarder les gens en face. À présent, il observait partout avec des yeux comme des rayons laser.

« Je ne pensais pas revenir aussi vite. Je suis content de revoir la grotte, mais pas dans de telles circonstances. Quelle tragédie ! La ministre vous adresse ses condoléances.

– Merci, Marc. Ce n'était pas la peine de venir de Paris. C'est une affaire qui concerne les autorités. »

Abenheim s'efforçait de ne pas regarder le corps de Pierre. Luc savait qu'ils se connaissaient. Il avait confié à Pierre la mission de guider Abenheim dans sa visite officielle de la grotte.

« J'étais obligé de venir. Pouvons-nous nous parler seul à seul ? »

Ils se retirèrent dans la voûte adjacente. Les mains de couleurs vives qui les entouraient paraissaient incongrues, presque absurdes, compte tenu des circonstances.

« J'ai l'impression de ne vous voir que dans des circonstances malheureuses, dit Abenheim.

– Apparemment.

– Ce genre d'événement n'a pas de précédent dans l'archéologie française. Autant de morts sur un site de fouilles. C'est une affaire extrêmement sérieuse.

– J'en suis bien conscient, Marc, je vous l'assure.

– Le professeur Barbier est inquiet. La ministre est inquiète. L'image de ce spectaculaire monument national risque d'être écornée par ces tragédies humaines. »

Luc était presque amusé d'entendre Abenheim reprendre les mots qu'il avait employés au cours de la première réunion au ministère : « exceptionnel monument d'intérêt national ».

« Je suis certain que tous les reportages et les articles grand public concernant Ruac y feront allusion, répondit Luc. C'est inévitable, mais je suis certain également que le moment n'est pas opportun pour réfléchir à ces problèmes.

– La ministre compte sur moi pour réfléchir à ces problèmes !

– Que voulez-vous que nous fassions, Marc ? Que voulez-vous que je fasse, moi ?

– Je veux que vous démissionniez de votre poste de directeur de ces fouilles. »

Pour Luc, les mains au pochoir semblaient s'être mises en mouvement, tournant lentement dans le sens des aiguilles d'une montre.

Il s'entendit répondre à ce fils de pute.

« L'accident de Zvi Alon. L'accident de voiture d'Hugo Pineau. Cette attaque du campement. Ce sont des événements dus au hasard. D'horribles événements dus au hasard. »

Il s'arrêta un instant pour écouter ses propres arguments. Quelques minutes auparavant, il s'efforçait de persuader le colonel Toucas de ne pas tirer de conclusions hâtives.

« En quoi ma démission servira-t-elle à expliquer quoi que ce soit, ou à permettre à qui que ce soit de tirer des conclusions ? demanda-t-il, au comble de l'exaspération.

– Des événements dus au hasard ? Peut-être. Mais il y a un dénominateur commun, Luc, et nous ne pouvons pas l'ignorer.

– Quel dénominateur ?

– Ils se sont tous produits pendant que vous dirigiez ces fouilles. Vous devez assumer vos responsabilités. Il faut que vous partiez. La commission m'a désigné comme nouveau directeur, avec prise immédiate de fonction. »

GROTTE DE RUAC, 30 000 ANS AVANT NOTRE ÈRE

Tal avait commencé à appeler le liquide rouge l'eau magique.

Personne n'aurait prétendu qu'un homme était fait pour voler. Mais après avoir bu l'eau magique, on ne pouvait plus dire où finissait l'homme et où commençait l'oiseau.

Combien de fois avait-il levé les yeux vers des oiseaux dans le ciel et s'était demandé ce qu'ils voyaient et comment ils se sentaient ?

À présent, il le savait.

La peur laissait rapidement la place à l'euphorie et à une impression d'immense pouvoir. Le pouvoir de s'élancer dans le vent, de voir très loin, de ressentir plus intimement, le pouvoir de comprendre.

Il revenait toujours de ses voyages là où ils avaient commencé – près du feu. Il était certain d'avoir connu des aventures extraordinaires, parcouru le temps et de grandes distances, mais son peuple affirmait que son corps était resté sur place, remuant sans cesse, se débattant et débitant des paroles étranges, mais parfaitement cloué dans un seul et même endroit. Et tout le monde avait appris comment traiter la suite, une période agitée qu'ils appelaient la « colère de Tal ».

Tout le clan avait éprouvé de l'inquiétude pendant son premier voyage. Le destin de Tal avait été déterminé par la mort de son frère. Son père s'affaiblissait de jour en jour, et l'existence même du clan des

bisons dépendait de sa capacité à endosser ce rôle et à les conduire dans l'avenir.

Son insistance à essayer le breuvage rouge donnait lieu à de terribles discussions. Tal avait protesté en disant que le petit Gos avait été incité à boire le liquide par leurs ancêtres pour ouvrir une nouvelle voie pour le clan. Un vaste plan se mettait en place sous leurs yeux. D'abord, le père de Tal était tombé malade et était resté affaibli par son accident. Puis Nago avait été tué par le bison sacré. Puis Gos avait bu le puissant liquide que Tal avait préparé pour guérir Nago.

Ces événements n'étaient pas sans rapport les uns avec les autres.

Tal prétendait qu'il devait profiter des enseignements de l'eau magique. À la mort de son père, il devrait faire preuve d'audace en tant que nouveau chef.

Les anciens étaient d'un avis différent. Si Tal était perdu pour eux, que deviendrait le clan ? Le risque était trop grand. Le monde était dangereux. Le Peuple de l'Ombre attendait, tapi dans les bois.

À la fin, le père de Tal prit sa décision, peut-être sa dernière décision importante. Son corps était faible, mais sa tête était forte.

Tal pouvait se lancer dans sa quête.

La première fois que Tal but l'eau magique, Uboas lui dit qu'elle resterait éveillée à ses côtés jusqu'à ce qu'il revienne. Au plus profond de la nuit, elle lui caressa les cheveux, essaya de répondre à ses sons gutturaux et humecta ses lèvres sèches avec ses doigts trempés dans l'eau.

Quand il revint enfin vers elle, dans l'aube bleuissante, les yeux d'Uboas furent les premiers yeux humains qu'il vit.

Il tendit la main pour toucher son visage, et elle lui demanda où il était allé et ce qu'il avait vu.

Et voilà ce qu'il lui dit.

Il avait senti son corps se transformer. Ses mains étaient devenues des serres, puis son visage s'était allongé pour former un bec dur. En agitant les bras, il avait décollé sans peine, avait effectué quelques passages au-dessus du feu, tout en regardant en bas son propre peuple. Il avait décrit d'abord des cercles prudents, en s'habituant à se pencher et à tourner. Le vent sifflant et le voyage sans effort l'avaient rendu euphorique et avaient fait chanter son cœur. Était-il le premier de son clan à connaître une telle expérience, le premier homme ?

Au loin, il vit des chevaux noirs qui broutaient dans la savane, et il vola dans leur direction, séduit par leur grâce et leur puissance. Il descendit en piqué au-dessus de leur large dos ondulant, les obligeant à

galoper et à écumer. Il vola parmi eux, à l'unisson, à leur vitesse. Bien sûr, il avait vu des chevaux auparavant. Il s'était approché d'eux en silence, leur avait transpercé le flanc, en faisant couler leur sang. Il avait mangé leur chair, porté leur peau. Mais il ne les avait jamais vraiment vus avant. Pas comme ça.

Leurs immenses yeux marron étaient clairs comme des flaques sur des pierres sombres après une pluie d'orage. Il n'y avait aucune peur dans ces yeux, simplement une force de vie supérieure à toutes les autres. Il vit sa propre image dans ces globes bruns, les épaules et les bras d'un homme, la tête d'un faucon. Et puis il dépassa son reflet et plongea jusque dans le cœur de la bête. Il sentit sa liberté et son abandon sauvage. Il sentit sa force vitale, sa détermination à survivre.

Il éprouva une excitation dans son bas-ventre et baissa les yeux. Il avait une énorme érection. Il était prêt à l'accouplement. Il était plus vivant que jamais.

Il cambra le cou et s'éleva plus haut, laissant les chevaux derrière lui. Quelque chose attira son regard perçant de vautour. À l'horizon. Une masse sombre. En déplacement.

Il se pencha et profita du vent pour traverser la rivière bouillonnante, en direction de la vaste plaine.

Des bisons.

Une énorme harde compacte, la plus importante qu'il ait jamais vue. Elle faisait gronder la terre sous sa course puissante. Allaient-ils l'admettre parmi eux ?

Il baissa la tête et plongea jusqu'au ras du sol, les suivit, les rattrapa. Des croupes et des queues, à perte de vue. Ses oreilles résonnaient du bruit de leurs sabots.

Puis ils se divisèrent.

Ils le laissaient venir au milieu d'eux.

Des bisons à droite, des bisons à gauche, il agita les bras et vola à la même allure qu'eux, puis rejoignit les meneurs, deux énormes mâles avec des têtes de la taille d'un rocher et des cornes de la longueur d'un avant-bras d'homme.

Tandis que les yeux des chevaux exprimaient le goût de la liberté et le courage, les yeux noirs des bisons débordaient de sagesse. Il leur parlait, non avec des mots, mais avec un langage plus puissant. Il était eux, ils étaient lui. Ils lui racontaient ses ancêtres et leurs coutumes anciennes. Il leur dit son amour et son respect, il leur dit qu'il était Tal, du clan des bisons.

Ils l'honorèrent en lui permettant de courir avec eux. En retour, ils demandèrent que lui aussi leur témoigne du respect.

Après avoir terminé son récit, Tal se laissa gagner par le sommeil. Mais quand il se réveilla peu de temps après, son humeur était aussi sombre que la nuit. Il cria à Uboas de s'en aller. Ivre de colère, il rejeta ses peaux, maudissant la nuit, exigeant que le soleil se lève. Le clan finit par se réveiller et un de ses cousins s'approcha pour le calmer. Tal agressa le jeune homme et voulut l'étrangler avant que les autres le retiennent.

Uboas était effrayée par ses yeux fous, mais elle revint près de lui et lui massa les épaules alors qu'il cherchait toujours à échapper aux hommes qui le maintenaient de toutes leurs forces avec leurs mains et leurs genoux.

Quand sa colère finit par retomber et qu'il reprit ses esprits, les hommes le relâchèrent prudemment. Tout en se parlant entre eux, ils retournèrent sous leurs peaux. Uboas resta avec lui jusqu'au matin, blottie contre son corps redevenu calme.

Après son premier voyage, Tal se montra plus inspiré que jamais. Il aborda son engagement envers le clan des bisons avec un surcroît d'activité. Sa détermination était une source de respect et de ferveur. C'était comme s'il endossait progressivement le rôle de chef sous les yeux du clan. La fureur qu'il manifestait après le voyage les effrayait, mais ils savaient également que le chef devait être farouche. Le monde était dangereux et ils avaient besoin d'un guerrier.

Tal était de plus en plus actif. Un jour, il conduisait une chasse, abattant un beau renne mâle d'un jet de sa lance. Le lendemain, il partait tout seul collecter des plantes. Puis il ramassait des silex fraîchement taillés et apprenait à Uboas à couper la végétation, écraser les baies et placer le bol en pierre de sa mère dans les braises du feu jusqu'à ce que le liquide rouge bouillonne et se transforme en eau magique.

Il se sentait attiré par l'endroit enchanté qu'il avait découvert le jour où il avait escaladé les falaises pour communier avec ses ancêtres – la grotte de Tal. Uboas l'accompagna pour le surveiller et qu'il ne lui arrive rien. À l'entrée de la grotte, il alluma un feu, et ils restèrent tous les deux assis en silence à regarder la nuit descendre sur la vallée. Il la prévint, disant qu'il fallait qu'elle le quitte quand la colère le prendrait.

Puis il s'envola pour son voyage.

Elle le veilla et trembla plus tard dans la nuit quand il explosa de rage et se précipita au plus profond de la grotte, en criant à ses ancêtres de se montrer.

Le lendemain matin, elle lui donna à manger des morceaux d'estomac de renne rôtis sur le feu, l'intérieur encore plein des herbes mâchées qui avaient constitué le dernier repas de l'animal. Il lui parla de son voyage et des créatures auxquelles il avait rendu visite quand il était moitié homme, moitié oiseau. Une fois rassasié, il se leva et fit les cent pas dans l'embouchure de la grotte jusqu'à ce que ses jambes retrouvent force et vigueur.

Les murs en pierre claire à l'entrée de la grotte captaient le soleil matinal, produisant une lumière éblouissante. Plus loin, tout était sombre. Il pensait à son voyage. Il avait retrouvé le bison. Et les chevaux. Et le cerf. Et les ours. Devant lui, sur le mur, s'étalaient les images que ses yeux de faucon avaient vues, ces animaux dans toute leur gloire et leur puissance. Ils méritaient le respect. Le bison méritait qu'il lui fasse honneur.

Il se précipita vers le feu et attrapa un bâton enflammé dont l'extrémité était noire. Sous les yeux d'Uboas, il revint vers le mur ensoleillé et commença à tracer une longue ligne incurvée à hauteur de regard, parallèlement au sol. Le trait de charbon de bois était fin et n'adhérait pas bien à la surface. Le résultat ne lui paraissait pas satisfaisant, pas plus que les contours qu'il avait dessinés près du genou de sa mère. Il se plaignit à haute voix. Pris d'une soudaine inspiration, il vida l'eau magique restée dans le bol de pierre, et pressa un gros morceau de graisse de renne dans le fond. Il se saisit d'un autre bâton enflammé avec une extrémité très carbonisée et l'enfonça en tournant dans la graisse jusqu'à ce qu'il soit noir et onctueux. Puis il le repassa sur la ligne incurvée, obtenant cette fois un trait épais et noir qui adhéra parfaitement à la surface du rocher.

Il travailla tranquillement une bonne partie de la matinée, trempant des bâtons enflammés pleins de graisse et peignant autant avec sa main qu'avec son cœur. Quand il eut terminé, il grommela et somma Uboas de venir à côté de lui.

Elle eut le souffle coupé en découvrant le spectacle. Un cheval parfait, aussi beau que s'il était vivant. Il galopait, les sabots en action, la bouche ouverte, aspirant l'air, les oreilles pointées vers l'avant. Tal l'avait doté d'une crinière épaisse si réelle qu'Uboas fut tentée de la caresser pour sentir sa douceur soyeuse. Il avait un œil fascinant, de

forme ovale, avec un disque noir au centre, un œil perçant, omniscient. Jamais elle n'avait vu plus belle forme inanimée.

Elle se mit à sangloter.

Tal voulut savoir ce qui n'allait pas et elle le lui dit. Elle était émue par sa splendeur, mais elle était aussi effrayée.

Par quoi ?

Par ce nouveau pouvoir que Tal possédait. C'était un homme différent de celui qu'elle connaissait. L'eau magique l'avait rapproché du monde des esprits et des ancêtres, il était devenu un chaman. L'ancien Tal avait disparu, pour toujours peut-être. Elle en avait peur à présent. Puis sa véritable inquiétude s'exprima dans un torrent de larmes. Voudrait-il d'elle pour femme ? L'aimerait-il encore ?

Il lui donna sa réponse. Oui.

Quand le père de Tal mourut, il n'était plus qu'un sac d'os émâcié. On le porta jusqu'à un endroit sacré, un bras de la rivière où les grandes herbes et les roseaux descendaient doucement jusqu'à l'eau, un endroit où il était venu toute sa vie écouter la voix du courant. Son corps fut allongé sur la pente. De loin, Tal observa son père une dernière fois. On aurait dit que le vieil homme se reposait. S'il revenait le lendemain, il n'y aurait plus que des os. Et dans trois jours, plus rien.

L'intronisation de Tal ne donna lieu à aucune cérémonie ni aucun discours. Ce n'était pas leur coutume. Si les membres du clan avaient eu le moindre doute sur les capacités de Tal à les conduire, peut-être aurait-on entendu des murmures, mais les anciens qui se souvenaient du grand-père de Tal, et le très ancien qui se souvenait même de son arrière-grand-père, reconnaissaient que Tal serait un chef remarquable. Certes, il était très jeune, mais c'était un guérisseur et un homme apte à communiquer avec le monde naturel et le royaume des ancêtres. Ils craignaient beaucoup la colère de Tal, ce moment où on ne pouvait pas l'approcher et où il était d'une méchanceté terrible. Et il y avait des rumeurs concernant une grotte magique dans les falaises, que personne ne connaissait, sauf Tal et sa nouvelle femme, Uboas.

Un jour, Tal conduisit le clan sur le sommet de la colline pour qu'ils se rendent compte par eux-mêmes de ce qui l'obsédait. Malgré le beau temps, l'expédition se prolongea, car les gens les plus âgés devaient marcher avec des bâtons, et l'enfant que portait Uboas dans son ventre lui pesait lourdement. Ils arrivèrent quand le soleil était au plus haut, éclaboussant la rivière de ses rayons. Tal fit un feu sur la crête et alluma

une torche enduite de graisse d'ours pour qu'elle brûle mieux et plus lentement.

Il pénétra dans la grotte et le clan s'avança derrière lui en traînant les pieds.

La torche facilita la transition de la lumière du jour à l'obscurité. Éclairé par la lueur chuintante, son peuple fut sidéré. Une jeune femme poussa un cri, craignant d'être piétinée par les chevaux sur sa gauche et le bison sur sa droite. Un petit garçon se sentit tout étourdi à la vue d'un énorme taureau noir flottant au-dessus de lui, et il se mit à sauter sur place pour que sa mère se rende bien compte de ce qu'il voyait.

Tal avait travaillé sans relâche pour aménager cet endroit. Avec la bénédiction de son père, il avait pris Uboas pour femme, et tous les deux avaient trouvé un mode de vie plaisant. Quand il ne chassait pas, ne pêchait pas ou ne réglait pas les différends entre des membres du clan, il préparait de l'eau magique et montait jusqu'à la grotte avec elle. Il buvait alors l'âtre liquide rouge, passait la nuit perdu dans son monde de rêve, et, lorsqu'il revenait auprès d'elle, plein de force et de virilité, le bas-ventre douloureux, il se couchait avec sa femme sur la peau de bison de son père déployée sur le sol de la grotte. Puis il lançait ses hanches en avant jusqu'à ce qu'ils soient tous les deux épuisés. Après avoir dormi un peu, il enrageait pendant un moment comme un animal sauvage, jusqu'à ce que son corps se soit détendu, exténué par ses efforts démoniaques.

Alors, il redevenait lui-même, purifié, et il se mettait à peindre.

S'inspirant de son passe-temps d'enfant quand il mélangeait des pigments provenant de pierres et de terres de couleur écrasées, il avait préparé des peintures d'une densité remarquable. À force d'essais, il avait réussi à les faire adhérer aux parois froides et humides.

Il ne se contentait pas de dessiner la silhouette des animaux comme les gens l'avaient fait dans le passé. Il les voyait en couleurs, et c'était ainsi qu'il voulait les reproduire. Il choisissait ses endroits à la lumière de ses lampes, lesquelles étaient une invention de sa part. Il avait mis à profit son talent de sculpteur de pierre pour fabriquer à partir du calcaire une lampe creuse en forme de louche ; dans le bol, il avait placé des morceaux de graisse d'ours mélangés avec des brindilles de genièvre qui, une fois allumées, donnaient une flamme jaune qui se consumait lentement. Et Uboas tenait le bol pour l'éclairer pendant qu'il travaillait.

Il prenait également en compte la configuration du mur. Si une bosse évoquait la croupe d'un cheval, il y dessinait la croupe. Si un trou évoquait l'œil d'une créature, c'est là qu'il plaçait l'œil. Et il aimait faire

jouer la lumière de la lampe sur la surface de pierre. Il adorait l'impression de mouvement qu'il pouvait obtenir avec la lumière et les ombres.

Il dessinait les contours des animaux avec de la graisse et du charbon de bois, ou un morceau de manganèse, mais son souhait de reproduire les véritables couleurs des bêtes l'amena à inventer des façons d'appliquer ocres et argiles sur les murs pour qu'ils en épousent fidèlement la surface. Quand le simple fait d'étaler les pigments à la main ne lui permit plus d'obtenir l'effet recherché, il imagina une solution radicale, persuadé, grâce à ses rêves, que sa mission était d'insuffler la vie sur les parois de cette grotte.

Insuffler la vie.

Uboas essaya de l'en empêcher la première fois qu'il tenta l'expérience, pensant qu'il était fou. Dans un bol de pierre, il mélangea les ocres et les argiles et ajouta de l'eau et de la salive pour en faire une pâte, puis l'enfourna dans sa bouche. Il mâcha et mâcha, la faisant passer d'une joue à l'autre, et quand il sentit qu'elle avait atteint une bonne consistance, il serra les lèvres, se plaça à une courte distance du mur et cracha la couleur en produisant un brouillard de fines gouttelettes, se servant de sa main comme d'un pochoir pour dessiner le contour de ses silhouettes. Pour donner à la robe de l'animal de la texture et du corps, il eut l'idée de souffler la peinture par un trou ménagé dans du cuir pour concentrer le jet afin de former des pois. C'était un travail lent et laborieux, mais il était heureux, même le jour où Uboas se moqua de sa langue rouge, et, une autre fois, de ses lèvres noires.

Les gens du clan chuchotaient entre eux tandis que Tal les conduisait de peinture en peinture, de mur en mur. Les animaux de Tal avaient toute la vitalité et les couleurs des animaux qu'ils connaissaient si bien. Les chevaux étaient noirs et en pointillés, le bison, recouvert de noir, rouge et marron, le taureau géant, noir comme la nuit.

Il leva la lampe de sa main gauche, toucha son cœur fier de la droite, et annonça que c'était seulement le début d'un long voyage pour le clan des bisons. La grotte était vaste, d'une longueur dépassant l'imagination, plus sombre et plus froide que nulle part ailleurs dans le monde. Il leur dit que c'était l'offrande que les ancêtres et le monde des esprits lui faisaient. Et, en tant que chef, c'était son cadeau à eux pour qu'il devienne leur sanctuaire. Il continuerait à peindre tous les principaux animaux aussi longtemps qu'il serait en vie. Et il enseignerait aux jeunes gens à le faire. À partir de maintenant, leur passage à l'âge adulte aurait lieu dans la grotte. Les garçons boiraient l'eau magique afin d'apprendre

à errer librement parmi les créatures de la terre et recevoir leur enseignement. Il leur montrerait comment peindre ce qu'ils voyaient. Ce serait l'endroit le plus sacré du monde, et il appartiendrait exclusivement au clan des bisons.

Les anciens manifestèrent leur approbation d'un signe de tête et tout le peuple acquiesça. Qu'on ne s'y trompe pas, ils avaient aimé le père de Tal, mais son fils était un chef comme aucun autre dans la longue histoire du clan.

Tal et Uboas partirent les derniers. Juste au moment où il allait éteindre la lampe avec une poignée de poussière, Uboas chercha dans le sac qui pendait à sa ceinture en crin de cheval et en tira quelque chose. Elle le lui donna. C'était une petite statue de bison qu'elle avait sculptée dans la corne en ivoire de l'animal qui avait tué son frère. Il la tint debout dans sa paume et approcha la lampe pour l'examiner. Puis il posa sa grande main sur le sommet de la tête d'Uboas et la laissa là tendrement jusqu'à ce qu'elle se mette à rire et lui dise que les gens âgés risquaient de tomber de la falaise si on ne les aidait pas.

Le clan s'était dispersé au bord en attendant la sortie de Tal. Le plein soleil lui fit cligner les yeux, et il dut patienter quelques instants pour recouvrer la vue. Soudain, Gos, le petit garçon, désigna quelque chose en direction de la vallée, bien au-delà de la rivière. Tal regarda les formes en mouvement, grosses comme des fourmis, mais des bipèdes sans aucun doute. Une tribu se déplaçait à travers la savane, traquant une harde de rennes qui ne semblait pas s'être aperçue de sa présence.

Les minuscules silhouettes au loin durent voir ou sentir quelque chose, car l'une d'elles dirigeait sa lance vers le haut, en direction des falaises. D'après ce que Tal put distinguer, bientôt tous les hommes de la tribu, soit une bonne dizaine d'individus, se mirent à pointer leurs armes et à sauter comme des puces. Bien que trop loin pour qu'on puisse les entendre, ils devaient crier, car les rennes s'enfuirent, puis eux aussi regagnèrent en courant la forêt verte.

Un des jeunes hommes du clan des bisons, un chasseur au sang chaud arrivant tout juste après Tal pour son habileté au maniement de la lance, déclara qu'il fallait engager le combat. Les rennes appartenaient au clan qui devait éloigner les intrus, une bonne fois pour toutes.

Tal acquiesça et leur dit qu'ils n'étaient pas assez près pour entamer la moindre action. Mais dans son cœur, il préférait les ignorer. C'était un jour heureux d'engagement spirituel. Il y aurait d'autres jours pour s'inquiéter du Peuple de l'Ombre.

De nombreuses années passèrent.

Les jours où il n'était pas en train de chasser, de guérir ou d'aider son clan, Tal était dans sa grotte où il peignait et planait. Et, deux fois par an, avant chaque chasse au bison, il faisait venir les garçons qui avaient atteint leur majorité. Là, dans la lueur jaune de ses lampes au genièvre, le clan se rassemblait dans la salle de la Chasse au bison, avec la fresque mystique de Tal couvrant deux murs, où un homme-oiseau se tenait le bec ouvert, au milieu d'une harde de bisons en train de charger, tandis que la bête choisie était abattue par une lance et que ses entrailles se répandaient. Les garçons chantaient une prière aux ancêtres. Ils adressaient leur supplication de leurs voix haut perchées, et le clan, dans le rôle des ancêtres, leur répondait d'une voix basse, lointaine.

Tal donnait alors à boire aux garçons une bonne dose d'eau magique, et le clan restait à les surveiller en psalmodiant jusqu'à ce qu'ils soient capables de se relever et de suivre Tal, comme dans une transe, dans les profondeurs de la grotte, en passant devant les représentations fantastiques et hautes en couleur de lions, d'ours, de cerfs et de mammoth laineux. Les garçons regardaient avec avidité et, à voir le feu dans leur regard, Tal savait qu'ils volaient aux côtés des créatures, suffisamment près pour sentir la chaleur de leurs corps, pour ne faire plus qu'un avec elles. La grotte disparaissait, les murs disparaissaient, les garçons passaient à travers comme un homme traversant une cascade. Et plus tard, quand leurs visions les poussaient à la colère, les garçons hurlaient et se battaient pendant un moment, mais les anciens veillaient toujours à ce qu'ils ne se fassent pas de mal.

Uboas donna naissance à deux enfants, deux fils, mais malgré le désir de Tal d'avoir une grande progéniture, elle devint stérile. Aucune prière à ses ancêtres ne réussit à la rendre fertile à nouveau. Pourtant, ses deux fils survécurent au-delà du premier âge et devinrent des enfants forts et en bonne santé. Il n'y eut pas, dans la vie de Tal, de moment de fierté plus intense que lorsqu'il initia ses deux fils à l'âge adulte et les emmena dans la grotte pour la première fois. Son fils aîné Mem était sans aucun doute son préféré, et il transmit ses enseignements au garçon comme une femme régale un nouveau-né de son lait. Le garçon deviendrait un chaman, ce serait le prochain chef du clan.

Mem apprenait facilement et il se révéla un peintre presque aussi talentueux que son père. Ils travaillaient de concert, crachant leur peinture pour réaliser de magnifiques créatures. Jour après jour, mois après mois, salle après salle, père et fils construisaient des plateformes en

branchages et en plantes grimpantes pour atteindre le haut des murs et les plafonds.

Un jour, peu après le début de son apprentissage, le garçon fit une erreur. Il était en train de cracher de l'ocre rouge contre sa main étendue, se servant de l'angle entre son pouce et son poignet pour former la courbe douce de la patte arrière d'un cerf. Sa plateforme en bois ayant bougé, il fut distrait et, au lieu d'envoyer la peinture sur le mur, la plus grande partie atterrit sur le dos de sa main, la recouvrant de rouge orange. Quand il éloigna sa main de la paroi, il restait un pochoir parfait de sa paume et de ses doigts écartés. Le garçon fit la grimace, attendant la réprimande de son père, mais, au contraire, Tal se montra enchanté. Il trouva que l'impression de la main était quelque chose de magnifique et il s'essaya aussitôt lui-même à cette technique.

Après l'impression d'une main, il y en eut deux et, bientôt, la grotte allait en être pleine, comme autant de symboles joyeux de l'homme et de la fierté d'un père pour son fils.

Et bien des années plus tard, après que Tal eut découvert les cristaux de malachite et eut appris à les moudre pour obtenir un pigment vert, Mem et son autre fils se joignirent à leur père dans la dernière salle. Ils rampèrent par un étroit tunnel naturel jusqu'à cette partie spéciale de la grotte que Tal avait longtemps considérée comme son sanctuaire, un endroit sacro-saint, où ils reproduiraient les plantes qui le faisaient planer et entrer en contact avec le monde des esprits.

Et parmi les plantes, Tal lui-même peignit l'homme-oiseau grandeur nature, représentant son esprit en train de voler, son autre lui-même.

Luc appela Sara une fois, deux fois, trois fois, puis il chercha à la joindre à peu près toutes les heures. Il bombardait son téléphone portable de messages. Après avoir obtenu des renseignements sur son numéro personnel à Londres, il essaya là également. Il appela son bureau. À force de laisser des messages, il finit par raccrocher en entendant le signal.

Il avait retrouvé son appartement à Bordeaux, un studio de célibataire impeccable dans un grand immeuble à deux pas du campus. Mais il était perturbé et avait du mal à garder la tête hors de l'eau.

Colère. Frustration. Douleur. Désir.

Luc n'était pas du genre à se laisser dominer par les sentiments, mais il ne pouvait pas faire non plus comme s'ils n'existaient pas. Ils lui tordaient l'estomac, le poussant à donner des coups dans les meubles, à hurler dans son oreiller, à ravalier ses larmes.

Il préférait éviter de répondre au téléphone. S'il ne reconnaissait pas le numéro, il laissait sonner dans le vide. Des journalistes, parmi lesquels Gérard Girot du *Monde*, le harcelaient, mais il avait reçu des consignes strictes de la part du ministère : Marc Abenheim devait seul gérer les contacts avec la presse.

À qui pouvait-il parler – sinon à Sara, maintenant qu'Hugo était mort ?

Il aurait retrouvé Jeremy et Pierre autour d'une bière, mais eux aussi n'étaient plus là.

Il n'avait aucune femme vers qui se tourner. Toutes ses relations étaient mortes.

Son salaud de père était mort.

Sa mère était dans un autre monde, géographiquement et neurologiquement, en proie aux premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer. À quoi cela servirait-il de la perturber ? D'autant qu'il risquait de tomber sur son dermatologue de mari.

Il ne restait plus que Sara. Pourquoi ne décrochait-elle pas le téléphone, ne répondait-elle pas, ni à ses textos ni à ses mails ? Pris de panique, il l'avait abandonnée dans l'enfer de l'hôpital de Nuffield, sans se soucier d'elle.

« Il y a une urgence », avait-il dit, et il était parti. Il faisait allusion à la tragédie dans ses messages. On en parlait dans tous les journaux. D'autres membres de l'équipe seraient certainement entrés en contact avec elle. Elle était forcément au courant.

Où était-elle ?

Il n'était pas du genre à boire tout seul, ce qui ne l'empêcha pas, dans l'après-midi, de vider une bouteille de rhum haïtien, un vieux reste d'une soirée. L'esprit embrumé par l'alcool, il en conclut que Sara était fâchée. Ce n'était plus un simple renvoi, c'était définitif. Il n'y avait plus rien à faire. Il lui portait malheur. Il l'avait blessée une première fois, puis probablement une nouvelle fois en la laissant tomber à Cambridge. Il était néfaste. Des voitures fonçaient dans sa direction sur le trottoir. Des gens mouraient autour de lui. La prochaine fois qu'il entendrait parler d'elle, ce serait par e-mail, avec, en pièce jointe, un rapport sur ses découvertes en matière de pollen à Ruac, le tout signé : « Avec mon meilleur souvenir, Sara. » Ou même pas. Abenheim l'avait sans doute déjà contactée et lui avait demandé de communiquer uniquement avec lui dorénavant. Peut-être lui avait-il interdit purement et simplement de parler à Luc.

Abenheim pouvait aller au diable. Ruac était *sa* caverne à lui.

Il se fit couler un bain, et pendant qu'il macérait dans l'eau, il se força à garder les yeux ouverts, car chaque fois qu'il se laissait aller, il revoyait les corps recouverts sur le sol du préfabriqué, ou Hugo, écrasé dans sa voiture, ou Zvi, disloqué, au bord de la rivière. Il serra les poings et constata que sa main droite était moins rouge et moins douloureuse. Il ne s'en inquiétait pas beaucoup, mais il avait quand même continué à

prendre les comprimés du médecin asiatique. Le téléphone sonna à plusieurs reprises. Il ne répondit pas.

Drapé dans une serviette, il écouta ses nouveaux messages. Il y en avait un de Gérard Girot, lui demandant de toute urgence un commentaire. L'autre était du père de Pierre, qui appelait de Paris.

MERCREDI

Luc ne possédait qu'un seul et unique costume, et, heureusement, il était sombre. Parfait pour des funérailles.

Il devait assister à deux enterrements successivement, celui de Jeremy à Manchester, et celui de Pierre à Paris.

Un lien particulier unissait un doctorant et son maître de thèse. À la fois parental, filial, et de camaraderie aussi. Ce n'était pas toujours le cas car certains professeurs étaient distants, certains étudiants immatures. Mais Jeremy et Pierre étaient des étudiants de rêve, et il avait l'impression qu'il ne se consolait jamais de leur assassinat.

Ce matin-là, la tête embrumée, la bouche sèche et le cœur serré, il prit un des rares vols directs de Bordeaux à Manchester.

Les obsèques de Jeremy firent l'objet d'une cérémonie sans effusion, typique de l'Église anglicane. La famille et les paroissiens étaient stoïques. On pouvait se demander si le prêtre, un Irlandais à la voix de fausset, avait jamais rencontré Jeremy, compte tenu des platitudes qu'il débita à propos d'un homme arraché aux siens à un âge aussi tendre.

À l'extérieur de l'église, dans un quartier sinistre du centre de Manchester, il tombait une pluie glaciale, et personne n'avait envie de s'attarder longtemps dans les parages. Luc attendit son tour et se présenta à la famille de Jeremy, un couple âgé dont la femme avait probablement conçu son enfant tardivement. Ils paraissaient perdus, presque en état de choc. Luc préféra ne pas insister. Ils se rappelaient avoir entendu Jeremy

en parler, et son père le remercia d'être venu de France. Puis sa mère demanda :

« Étiez-vous là-bas, professeur Simard ?

– Non, madame. J'étais en Angleterre.

– Qu'a-t-il bien pu se passer ? » dit-elle.

À voir son visage sans expression, on pouvait douter qu'elle veuille vraiment le savoir.

« La police croit à un cambriolage. C'est tout ce qu'on m'a dit. Ils pensent qu'il n'a pas dû souffrir.

– Tant mieux. C'était un bon garçon. Il repose en paix.

– Oui, j'en suis certain.

– Il était passionné par cette archéologie », dit son père, sortant brusquement de sa torpeur pour se mettre à pleurer.

Plutôt que de regagner Paris par un vol direct, il prit une navette pour Heathrow et sauta dans un taxi. Sara était toujours injoignable, mais il ne pouvait pas laisser les choses en l'état. Il était en Angleterre. Il allait se dominer et essayer de faire amende honorable.

Elle vivait dans le quartier de Saint Pancras, à deux pas de la British Library et quelques minutes à pied de l'Institut d'archéologie.

À Ossulston Street, il descendit du taxi sous une pluie battante. La soirée s'annonçait mal, avec un ciel chargé. Il n'avait pas de parapluie, et le temps de trouver l'entrée du complexe résidentiel, la veste de son costume était trempée. D'après la liste, l'appartement 21 se trouvait au troisième étage. Par chance, l'interphone, situé dans une sorte de sas, était abrité de la pluie, car il n'obtint pas de réponse à ses coups de sonnette répétés.

Il était sur le point de renoncer quand une femme vint à la porte. Ce n'était pas Sara. La femme, sensiblement du même âge que Sara, avait les cheveux filasse et aucun maquillage. Un long sweater informe gommait sa silhouette.

« Puis-je savoir si c'est vous qui sonniez chez Sara Mallory ? »

Luc acquiesça.

« Je suis sa voisine, Victoria. Les cloisons sont terriblement minces. En fait, je m'inquiète pour elle. Savez-vous où elle est ?

– Non, c'est pourquoi je suis là.

– Vous êtes français, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Effectivement. »

Elle le regarda avec l'air d'un moineau sur le point de sortir un ver d'un trou.

« C'est vous, Luc ? »

Elle l'emmena en haut, à l'appartement 22, lui donna une serviette et lui fit du thé. Elle travaillait chez elle comme écrivain free-lance. Sara et elle étaient amies depuis le jour où Sara avait emménagé. Quand Sara était là, elles dînaient ensemble chez l'une ou chez l'autre, ou chez l'Indien du coin, une ou deux fois par semaine. Elles avaient communiqué de temps en temps par mails et par textos pendant les fouilles. Visiblement au courant de la vie de Sara, elle examinait Luc avec l'air de dire : Voici donc le fameux Luc ! Ce n'était pas la peine de faire tant d'histoires !

Elle versa le thé. « Elle m'a envoyé un texto samedi soir de France, déclara-t-elle. Elle disait qu'elle serait de retour à Londres lundi soir. Nous sommes mercredi à présent. J'ai vu aux informations ce qui était arrivé à Ruac. Je suis paniquée depuis, mais personne n'a été capable de me renseigner. Je vous en supplie, dites-moi qu'elle n'a pas été prise là-dedans.

– Non, non, elle n'était pas là-bas quand c'est arrivé. Lundi matin, elle était avec moi à Cambridge, expliqua Luc. Nous rendions visite à un homme à l'hôpital quand on m'a appelé pour que j'aille sur les lieux du drame. Je suis rentré en France en la laissant à Cambridge. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis.

– Mon Dieu, dit-elle avec un air effrayé.

– Vous êtes certaine qu'elle n'a pas pu revenir à Londres sans que vous le sachiez ? »

Elle ne pouvait pas l'affirmer, mais en tout cas elle avait la clé de l'appartement de Sara. Peut-être pourraient-ils aller vérifier ensemble.

L'appartement de Sara était identique à celui de sa voisine en taille et en disposition, mais avec une ambiance radicalement différente. Contrastant avec la décoration sinistre de Victoria et son mobilier disparate dans les gris et les blancs, celui de Sara débordait de couleur et d'énergie, et il reconnut aussitôt de nombreux éléments de son appartement de Paris. Ils avaient fait l'amour sur ce canapé rouge. Ils avaient dormi sous ce dessus-de-lit bleu paon.

Victoria fit le tour des différentes pièces.

« Elle n'est pas revenue. J'en suis certaine », déclara-t-elle.

Luc avait encore une carte de visite des enquêteurs de Cambridge dans son portefeuille.

« J'appelle la police. »

JEUDI MATIN

Paris étincelait dans la lumière froide de ce matin d'automne. Tandis que le taxi de Luc allait de son hôtel du centre-ville vers l'est et le périphérique, les quartiers perdaient peu à peu de leur lustre jusqu'à ce qu'on arrive en banlieue, à Montreuil, d'où, en cherchant bien, on pouvait tout juste apercevoir la tour Eiffel qui brillait à l'ouest.

Après le boulevard Rouget-de-Lisle, ils traversèrent une zone où il y avait autant de visages noirs que de blancs ; devant une ancienne église catholique au milieu d'un pâté de maisons, des Noirs se pressaient sur les marches.

Luc ne connaissait pas le père de Pierre, mais Philippe Berewa devait le guetter, car il se précipita en bas de l'escalier dès que le taxi de Luc s'éloigna.

Ils s'embrassèrent. Luc avait beau être grand, Philippe le dépassait d'une tête et avait le même physique athlétique que son fils. Son visage était marqué par l'âge. Il portait un costume trois pièces avec une chaîne de montre en or d'une élégance surannée et particulièrement insolite en ce lieu. Luc savait qu'il avait été médecin en Sierra Leone, et que, faute d'avoir pu obtenir sa certification en France, il avait dû accepter un poste subalterne de technicien hospitalier. Luc l'appela néanmoins docteur.

L'église était déjà bondée. Luc fut conduit jusqu'au premier rang où une place d'honneur lui avait été réservée sur le banc, à côté de la mère

de Pierre, une femme corpulente dans une robe sombre et coiffée d'un petit chapeau noir, qui ne cachait pas ses larmes.

Pendant que se déroulait la messe de requiem, il fut frappé par le contraste avec les funérailles de Jeremy. Ici, les amis du défunt n'étaient pas obligés de retenir leur émotion, comme les parents et les amis de Jeremy. On entendait sangloter et gémir, et quand le prêtre accueillit le cercueil de Pierre en l'aspergeant d'eau bénite et en entonnant le *De Profundis*, une onde de chagrin déferla sur l'église.

Ensuite, personne ne posa la moindre question à propos de ce qui était arrivé, comme si la volonté de Dieu constituait une explication universelle, un baume apaisant. Ses parents et ses frères et sœurs tenaient surtout à ce que Luc sache que Pierre était mort en faisant ce qu'il aimait par-dessus tout, et que cela avait été un honneur pour lui d'être l'étudiant de l'illustre professeur Simard.

Soutenu par eux, Luc se contenta de rappeler combien Pierre était exceptionnel, et leur assura qu'une plaque à son nom serait apposée dans les falaises, à l'embouchure de la grotte de Ruac.

Luc reprit un taxi pour retourner en centre-ville, épuisé par tous ces deuils. Il vérifia sa boîte vocale ; comme il n'avait aucun message, il appela l'inspecteur de Cambridge avec lequel il avait parlé la veille au soir à propos de Sara. L'inspecteur avait promis de vérifier les accidents et autres rapports de police, ainsi que les admissions à l'hôpital local, pour voir s'il y avait la moindre mention de Sara Mallory.

Il joignit l'inspecteur Chambers sur son mobile. L'homme paraissait pressé et distrait, occupé à autre chose. Pas plus la police que les ambulances, ni l'hôpital, n'avait fait mention du professeur Mallory, mais il ne manquerait pas de prévenir Luc si quelque chose surgissait. Mais comment savoir s'il avait fait quoi que ce soit ? Peut-être mentait-il comme un arracheur de dents. Et quand Luc demanda s'il y avait du nouveau concernant l'explosion de Science Park, l'inspecteur le renvoya froidement au site Internet de la police de Cambridge pour obtenir des informations. Et ce fut tout.

Luc avait croisé les collaborateurs d'Hugo à son service funèbre, si bien que lorsqu'il retourna chez H. Pineau Restaurations rue Beaujon, il n'eut pas besoin de répéter combien cette perte était douloureuse. Ce sentiment se lisait sur tous les visages – les mots étaient superflus.

La pétillante Margot elle-même affichait un pâle sourire. Ils passèrent ensemble devant le bureau d'Hugo, hermétiquement clos et protégé comme un sanctuaire, pour gagner celui d'Isaak Mansion au bout du

couloir. Isaak n'allait pas tarder à arriver, lui dit-elle, et elle lui proposa un café.

Quand elle revint avec un plateau, il lui demanda comment se passaient les choses.

« Pas bien. Isaak pourra vous le dire. »

Elle tenait quelque chose dans la main et l'ouvrit pour montrer l'objet, comme si c'était un bijou ou une relique. C'était le téléphone portable d'Hugo. Petit, mince et dernier cri, exactement comme lui.

« La police nous l'a renvoyé. Peut-être n'aurais-je pas dû, mais je l'ai consulté. Il y avait de très jolies photos de vous avec des femmes.

– Ah, dit Luc faiblement, notre dîner à Domme. Sa dernière soirée.

– Vous aviez tous l'air tellement heureux. Vous en voulez une copie ? »

Il réfléchit un instant, pensant combien tout cela était triste, mais accepta quand même.

« Je vais vous les transférer par mail, si cela vous convient », et elle s'éloigna, de nouveau en pleurs.

Isaak avait quelques minutes de retard. Il arriva en hâte, l'air perturbé. Sans perdre de temps en banalités, il se lança dans des explications concernant sa mauvaise humeur.

« Vous étiez son ami, Luc, je peux donc vous dire que ça va être un enfer. J'ai dû reprendre les comptes, bien sûr, et, je vous l'assure, les affaires n'étaient pas aussi bonnes qu'Hugo le prétendait. Il avait beaucoup hypothéqué les biens pour alimenter son train de vie, vous savez. La société était déjà à peine bénéficiaire, et sans lui, à présent, le chiffre d'affaires est très en baisse. Nous sommes dans le rouge. Ce n'est pas tenable.

– Je suis désolé. Puis-je faire quelque chose ?

– Rien sinon m'aider dans mon boulot de restauration. Je plaisante. Je me confie à vous pour me soulager. Nous allons devoir vendre pour régler sa succession. Je parle avec les banquiers. C'est mon problème. Vous avez le vôtre. Je suis désolé de les mettre tous les deux sur le même plan.

– Ne vous excusez pas, dit Luc. Nous nous porterions beaucoup mieux tous les deux si Hugo était encore là. C'est déjà très gentil de votre part de me consacrer un peu de temps. Qu'avez-vous pour moi ?

– Comme je vous l'ai dit dans mon message. Encore un morceau de votre manuscrit. Le contact belge d'Hugo en a décodé un autre passage.

– A-t-il dit quel était le mot-clé ? »

Un véritable chaos régnait sur le bureau d'Isaak, avec des dossiers et des papiers partout. Il fouilla pendant quelques instants en jurant, avant de mettre la main sur une chemise portant la mention HÉLOÏSE.

« Rien de surprenant, dit Luc. C'est en latin, non ?

– Ce n'est pas un problème. Je lis le latin, le grec, et même un peu d'hébreu et d'araméen. Hugo m'avait choisi pour mon cursus. Il ne voulait pas d'un type juste bon à lire les tableaux.

– Avez-vous le temps de le traduire maintenant ?

– Pour un ami d'Hugo, bien sûr ! »

Il se gratta la barbe.

« Il faut avouer que je suis aussi très curieux, et que c'est plus amusant que de pointer les impayés. »

Le téléphone de Luc sonna, et il s'excusa en reconnaissant le numéro.

« Luc, c'est le père Menaud. »

Il avait une voix tremblante.

« Bonjour, dom Menaud. Vous allez bien ?

– C'est stupide de m'en faire pour ça, après tous ces horribles meurtres, mais... »

Sa voix s'éteignit.

« Mais quoi, père ?

– Je viens de m'apercevoir que le manuscrit a disparu ! Il était dans la boîte sur mon bureau. Vous vous en souvenez ?

– Bien sûr.

– J'ai ouvert la boîte ce matin pour le regarder, et il n'y était plus ! Vous n'êtes au courant de rien ?

– Non, de rien. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Il y a une semaine peut-être. Avant la tragédie.

– Quelqu'un aurait-il pu entrer dans vos appartements et le voler dimanche soir ?

– Oui. Rien n'est fermé à clé ici. Les frères et moi étions à la prière quand vos gens ont été attaqués.

– Je suis navré, père. Je ne sais pas quoi vous dire. Nous avons une copie couleur très fidèle du manuscrit, vous savez, mais cela ne le remplace pas. Vous devriez appeler le colonel Toucas et le lui dire. Mais écoutez-moi, voici au moins quelques bonnes nouvelles. Une autre partie a été décodée. Je vous communiquerai le résultat dès que je l'aurai. »

Luc remit son téléphone dans sa poche. Isaak ne l'avait pas quitté des yeux.

« Pour couronner le tout, Isaak, le manuscrit de Ruac a été volé, probablement la nuit des meurtres. Tout ça ne peut pas être le fruit du

hasard. Il est capital maintenant pour nous de savoir ce que dit le manuscrit. Ce doit être la clé, alors, je vous en prie, allons-y. »

Isaak imprima le long message en provenance de Belgique. Il mit ses lunettes et commença à traduire le latin, en s'excusant pour ses hésitations, et en rappelant tristement que c'était Hugo l'expert en latin, pas lui :

C'est un mystère pour moi de voir comment des hommes de même opinion, unis dans l'exaltation du Christ, peuvent en arriver à des conclusions opposées en ce qui concerne une expérience commune. Alors que Jean, Abélard et moi-même croyons fermement que l'infusion rouge que nous avons préparée était un moyen de parvenir à une illumination spirituelle et à une vigueur physique, Bernard y était fermement opposé. Alors que nous avons pris l'habitude d'appeler ce liquide thé d'initiation, Bernard décréta que c'était le breuvage du diable. La sanction de Bernard nous porta à tous un grand coup, mais davantage encore à Abélard, qui en était arrivé à aimer et à respecter mon frère aussi profondément que s'ils étaient de la même chair et du même sang. Bernard prit congé de Ruac et retourna à Clairvaux quand nous déclarâmes tous les trois que nous ne renoncerions pas à profiter des plaisirs de l'infusion. Et non seulement nous ne voulions pas y renoncer, mais nous savions que cela aurait été hors de notre pouvoir.

PRIEURÉ DE SAINT-MARCEL,
1142

Pour un prieuré aussi modeste que celui de Saint-Marcel, c'était un rassemblement extraordinaire. Situé bien à l'écart de la Saône au cœur d'épais taillis, le prieuré n'était pas préparé à faire face à un afflux de pèlerins. Ils arrivaient de tous les horizons de France, et personne ne pouvait dire avec certitude comment une population aussi disparate pouvait avoir eu connaissance de la mort imminente d'un homme.

Abélard, le grand professeur, le philosophe et le théologien, était mourant.

Étudiants, disciples, admirateurs, ils représentaient toutes les étapes qui avaient jalonné son existence – Paris, Nogent-sur-Seine, Ruac, les abbayes de Saint-Denis et Saint-Gildas-de-Rhuys, le Paraclet de Ferreux-Quincey et, pour finir, ce dernier sanctuaire intime près de Cluny. Il avait passé sa vie à enseigner et à voyager, à réfléchir et à écrire. Et sans cette peste blanche honnie, la consommation qui lui dévorait les poumons, il aurait continué à attirer beaucoup d'autres disciples tellement il avait de charisme.

L'infirmerie consistait en une hutte au toit de chaume, et, dans la clairière piétinée qui la séparait de la chapelle, une quarantaine d'hommes avaient établi un camp pour prier, parler et se rendre à son chevet par un ou deux.

Entre Ruac et Saint-Marcel, s'étaient écoulées vingt-quatre années passées à explorer la vie et l'amour. Abélard avait quitté Ruac, une fois retrouvés sa santé et son moral, et il avait voyagé jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis, où il avait endossé l'habit de moine bénédictin, et entamé une période incroyablement riche de méditation et d'écriture. Non seulement il avait produit un traité controversé sur la sainte Trinité, au grand dam des tenants de l'orthodoxie de l'Église, mais il avait également continué à écrire des lettres plus passionnées que jamais à sa bien-aimée Héloïse, toujours installée au couvent d'Argenteuil.

Il était tout sauf impulsif. Son tempérament curieux, son intelligence aiguë et son énergie sans bornes le poussaient à discuter, à examiner et à bousculer le dogme établi. Et à chaque fois que son courage fléchissait et que son rythme se ralentissait, il s'en allait avec son panier d'osier dans les champs et les prairies pour ramasser des plantes et des baies, au grand amusement de ses frères moines qui ne savaient pas ce qu'il faisait avec.

Trois sujets occupaient toutes ses pensées : la théologie, la philosophie et Héloïse. Concernant les deux premiers, peu d'hommes avaient l'ouverture d'esprit suffisante pour discuter avec lui ou partager ses préoccupations intellectuelles. Quant au dernier, tous les hommes pouvaient comprendre ses regrets.

Héloïse, la douce Héloïse, restait l'amour de sa vie, le signal lumineux sur une colline lointaine qui le rappelait à la maison. Mais elle avait pris le voile, et il avait revêtu la robe de bure, et le Christ était l'unique objet de leur dévotion. Il ne leur restait plus qu'à échanger des lettres pour se manifester l'un à l'autre leur passion brûlante.

Ni lui ni Bernard de Clairvaux n'auraient pu imaginer que la récente inimitié de Bernard envers Abélard aurait constitué le pont qui réunirait les amants maudits par le sort.

Quand Bernard quitta Ruac et revint à Clairvaux guéri dans son corps, mais perturbé dans son esprit, il regretta amèrement la décision que son frère Barthomieu avait prise de ne pas renoncer au breuvage du diable. Après réflexion, il n'incrimina personne d'autre qu'Abélard pour la suite des événements, car personne d'entre tous les acteurs de cette affaire, personne n'avait l'esprit plus large et persuasif que cet eunuque. Son pauvre frère était un simple pion. Le véritable malfaisant était Abélard.

Pour cette raison, il mit en œuvre toutes ses relations ecclésiastiques sans cesse plus nombreuses afin de surveiller ce moine renégat. Aussi, quand parvint entre ses mains le *Traité sur l'unité et la Trinité divine* écrit par Abélard, il en releva ce qu'il considérait comme des hérésies

pour le faire comparaître devant un concile papal à Soissons en 1121 afin qu'il en réponde personnellement.

Bernard fulminait, lui reprochant de se faire l'apôtre du trithéisme, théorie selon laquelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient distincts, chacun ayant sa propre existence. Le Dieu unique n'était-il qu'une abstraction pour lui ? Le breuvage du diable lui avait-il fait perdre la tête ?

Non sans satisfaction, Bernard apprit qu'Abélard avait été contraint par le pape de brûler son propre livre et de se retirer à Saint-Denis en disgrâce. Mais des germes amers avaient été semés. Les moines de l'abbaye jugèrent que c'était le moment de se débarrasser d'Abélard et de son hérésie, et il fit retraite dans un endroit désert aux alentours de Troyes, dans un hameau portant le nom de Ferreux-Quincey. Là, avec un petit groupe de disciples, il fonda un nouveau monastère qu'ils appelèrent l'oratoire du Paraclet. Paraclet, le nom donné au Saint-Esprit. Une pierre dans le jardin de ses détracteurs.

L'endroit convenait à Abélard. Il était isolé, avec une source généreuse à proximité, une terre fertile et du bois en abondance pour construire une église. Et, à sa grande satisfaction, il y avait également dans les environs quantité d'herbes au pouvoir surnaturel, de l'orge et des groseilles à maquereau.

Quand les bases de l'oratoire eurent été jetées, qu'il y eut une chapelle et de quoi se loger, il fit quelque chose qu'il n'aurait pas pu faire s'il n'avait pas été l'abbé de ce nouvel endroit : il fit venir Héloïse.

Elle arriva d'Argenteuil dans un chariot tiré par un cheval, accompagnée par un petit groupe de nonnes. Bien qu'elle portât le voile comme une simple sœur, elle se révéla aussi fascinante que dans son souvenir.

Cernés par leurs compagnons, ils ne purent pas s'embrasser. Ils se touchèrent les mains et ce fut tout. Et cela fut suffisant.

Il remarqua que son crucifix était plus grand que celui de ses compagnes.

« Vous êtes mère prieure, maintenant, observa-t-il.

– Et vous êtes abbé, monsieur, rétorqua-t-elle.

– Nous occupons maintenant de hautes fonctions, plaisanta-t-il.

– Afin de mieux servir le Christ », dit-elle en baissant les yeux.

Il vint la retrouver la nuit dans la petite maison qu'il avait construite. Elle protesta. Ils discutèrent. Il avait le regard fou, l'élocution trop rapide, convaincante, mais sans les pauses habituelles d'un discours

normal. Il avait bu son thé d'initiation un peu plus tôt dans la soirée, mais il ne lui dirait pas. Il était pressé. Son humeur ne tarderait pas à retomber et il ne voulait pas qu'elle en soit témoin.

L'esprit et la conversation d'Héloïse étaient aussi vifs que jamais. Sa peau aussi blanche que le plus beau marbre du salon de son oncle Fulbert. Sa robe chaste et rugueuse en montrait trop peu. Il la poussa sur son lit et s'abattit sur elle, lui embrassant le cou, les joues. Elle le repoussa et le gronda, avant de s'abandonner et de l'embrasser à son tour. Il tira le tissu grossier qui la recouvrait jusqu'aux chevilles et découvrit ses cuisses.

« Nous ne pouvons pas, gémit-elle.

– Nous sommes mari et femme, dit-il en haletant.

– Plus maintenant.

– Toujours.

– Vous ne pouvez pas », murmura-t-elle.

Puis elle sentit son membre raide contre sa jambe. « Comment est-ce possible ? suffoqua-t-elle. Et votre mésaventure ?

– Je vous ai dit qu'il y avait un moyen pour que nous soyons à nouveau mari et femme », dit-il, et il souleva l'habit d'Héloïse bien au-dessus de sa taille.

L'hypocrisie ambiante leur pesait.

Elle était l'épouse du Christ. Il avait fait ses vœux de moine, et ces vœux impliquaient la chasteté. Tous deux avaient une intelligence supérieure et une parfaite compréhension des conséquences religieuses, éthiques et morales de leurs actes. Pourtant, ils ne pouvaient pas revenir en arrière.

Après matines, plusieurs fois par semaine, Abélard se retirait dans son logis d'abbé, buvait une dose de son thé rouge et venait la retrouver au milieu de la nuit. Certaines fois, elle commençait par refuser. Certaines fois, elle ne disait pas un mot. Mais toutes les fois qu'il venait, elle finissait par accepter, et ils se couchaient ensemble comme mari et femme. Et chaque fois, quand ils en avaient terminé, Abélard quittait Héloïse pleine de remords et en larmes. Et lui, de son côté, quand il était seul, il priait avec ferveur pour l'absolution de ses péchés.

Leur liaison aurait pu continuer sans la moindre ingérence. C'était un eunuque. Tout le monde le savait. Par cet effet du sort, leur relation échappait à tout soupçon ou reproche.

Pourtant, cela ne put pas durer, le Christ fut plus fort que leur désir. La culpabilité les tourmentait et menaçait leur santé mentale. Cette

relation furtive les minait. Héloïse se sentait pareille à un voleur dans la nuit, et Abélard ne pouvait pas lui donner tort. Il insistait toujours pour s'en aller après l'amour, l'ayant avertie de l'humeur sombre qui s'emparait de lui et qu'il ne voulait pas lui laisser voir. Il s'enfuyait ensuite dans les bois avant d'être dominé par la fureur. Là, en attendant que le nuage se soit dissipé, il fouettait les arbres avec des branches et martelait la terre avec ses poings jusqu'à ce que la douleur le force à s'arrêter.

Perpétuellement entre péché et repentance, on aurait dit des bœufs attelés à un moulin, en train de tourner sans fin. N'aurions-nous pas de projet plus grandiose ? se demandaient-ils, une fois épuisés d'avoir fait l'amour.

Au bout d'un moment, et malgré son désir infini d'amour et d'affection, il lui ordonna de retourner à Argenteuil, ce qu'elle accepta.

Ils continuèrent à s'écrire, des dizaines de lettres, mettant leurs âmes à nu sur le parchemin. Rien n'affecta plus Abélard que cette lettre qu'il relut chaque jour de sa vie.

Vous désirez que je me consacre entièrement à mon devoir et que je sois tout à Dieu, à qui je suis dévouée. Comment puis-je faire cela, quand vous me communiquez des peurs qui m'obsèdent nuit et jour ? Quand un démon nous menace, et qu'il est impossible de l'écarter, pourquoi nous abandonner à la peur nocive qu'il nous cause, qui est encore une plus grande source de tourments que le démon lui-même ? Que puis-je espérer après vous avoir perdu ? Comment rester sur terre quand la mort m'aura pris tout ce qui m'était cher ? J'ai renoncé sans difficulté à tous les charmes de la vie, ne préservant plus que mon amour ainsi que le plaisir secret de penser constamment à vous et de savoir que vous êtes en vie. Et pourtant, hélas ! vous ne vivez pas pour moi, et je ne voudrais pas me bercer de l'espoir de vous revoir un jour. C'est le pire de mes malheurs. Le ciel exige que je renonce à ma fatale passion pour vous, mais, oh ! mon cœur ne pourra jamais y consentir. Adieu.

En son absence, Abélard se replongea dans un monde d'écriture, d'enseignement et de prières ferventes. Il attirait toujours les étudiants doués des plus belles intelligences qui venaient le voir au Paraclet.

Mais Bernard, toujours aussi vindicatif, finit également par le retrouver, ou du moins prendre connaissance de ses nouveaux écrits. Pendant plusieurs années, il avait enseigné et écrit, mais cette fois encore la théorie d'Abélard sur la Trinité le mit au ban de l'orthodoxie, et, en 1125, sous la lointaine mais puissante férule de Bernard, sa situation au Paraclet était devenue intenable.

Abélard fit de nouveau venir Héloïse au Paraclet, lui assurant qu'il s'agissait d'une affaire importante et non de passion. Ce qui n'était pas tout à fait vrai, car sa passion ne s'était jamais éteinte.

Il lui dit qu'on lui avait proposé le poste de supérieur du monastère de Saint-Gildas-de-Rhuys en Bretagne, et qu'il l'avait accepté. Oui, il s'agissait d'un endroit retiré, mais ce serait l'occasion de prendre un nouveau départ, loin de la sphère d'influence de ses opposants. Il avait beaucoup à écrire et encore plus à apprendre, et son énergie et ses ambitions n'avaient jamais été aussi grandes. Et il pourrait aller voir leur enfant, Astrolabe, qui, depuis sa naissance, vivait auprès de parents d'Abélard.

Et ce n'était pas tout. Il posa les deux mains sur ses épaules d'une façon à la fois tendre et autoritaire, et lui conféra le titre d'abbesse de l'oratoire du Paraclet. Le monastère était le sien maintenant. Il ne reviendrait au Paraclet qu'une fois mort.

Elle se mit à pleurer.

Des larmes de chagrin pour leur amour perdu, pour sa fille qui ne connaissait pas sa mère.

Mais aussi des larmes de joie pour la revanche miraculeuse d'Abélard sur la domination cruelle de son oncle, son courage et sa vigueur indomptables.

Ses nonnes furent mandées pour qu'elles viennent d'Argenteuil la rejoindre dans ce nouvel endroit. Les frères d'Abélard s'en iraient afin que le Paraclet puisse devenir une communauté de femmes.

Au cours d'une messe dans l'église, il consacra solennellement Héloïse comme abbesse et lui transmit une copie de la règle monastique et le *baculum*, sa crosse pastorale qu'elle prit fermement en le regardant au fond des yeux.

Et plus tard, pendant qu'il chevauchait en direction de l'ouest, ne pensant jamais la revoir, elle sécha ses larmes et se dirigea sereinement vers la chapelle où ses nonnes l'attendaient pour présider ses toutes premières vêpres.

Abélard passa finalement peu de temps en Bretagne. Rongé par la tristesse et les frustrations, il adopta un style autocratique qui ne tarda pas à lui aliéner gravement ses nouveaux fidèles, eux qui croyaient trouver en lui un maître indulgent. Il écrivait furieusement, priait les yeux pleins de colère, réduisait cruellement les rations des moines et les faisait travailler comme des bêtes de somme. Son seul moment de répit provenait de son usage épisodique du thé d'initiation, qui lui permettait d'oublier ses tourments et lui redonnait de l'énergie. Mais quand ses frères de Saint-Gildas-de-Rhuys manifestèrent leur mécontentement devant son autocratie en tentant de l'empoisonner, il comprit qu'il était temps de reprendre la route une nouvelle fois.

Ainsi débuta le dernier chapitre de sa vie, quinze années d'errance qui le menèrent à Nantes, à la montagne Sainte-Geneviève, et de nouveau à Paris, où il rassembla les étudiants comme un écureuil engrange des glands. Et partout où il allait, il veillait à avoir une bonne provision de ses précieuses plantes et de ses baies. Pas une semaine ne se passait sans qu'il s'accorde une indulgence.

Au vu des contrariétés du destin, et dans l'impossibilité de vivre dans la félicité matrimoniale avec son unique amour, il trouvait qu'il n'avait pas grand-chose à perdre à exprimer librement ses points de vue. Pamphlet après pamphlet, livre après livre, il remettait en cause les dogmes de l'Église avec son intelligence hors norme, et chacune de ses publications finissait par arriver sur le bureau de Bernard, lequel était devenu un théologien influent dont les avis comptaient presque autant que ceux du pape.

Dans *Sic et Non*, Abélard parodiait presque la façon de gouverner chez les orthodoxes, et donnait l'impression que les pères de l'Église ne parvenaient pas à s'exprimer clairement. Bernard serrait les dents, mais son ouvrage n'était en rien passible de poursuites. Pourtant, Abélard finit par franchir la limite, aux yeux de Bernard en tout cas. À son avis, *Expositio in Epistolam ad Romanos* de l'eunuque revenait à cracher aux pieds de l'Église en paraissant nier le principe même de l'expiation. Le Christ n'était-il pas mort sur la croix pour expier les péchés des hommes ? Pas pour Abélard en tout cas. Il soutenait que le Christ était mort pour conquérir le cœur des hommes en leur donnant l'exemple du pardon et de l'amour.

De l'amour ! C'en était trop.

Bernard décida que le moment était venu d'anéantir Abélard une fois pour toutes. C'en était fini des avertissements personnels, et Bernard porta l'affaire devant les évêques de France. Abélard fut convoqué par le

concile de Sens en 1140 pour plaider sa cause. Il pensait qu'il aurait la possibilité d'affronter ouvertement son accusateur, de débattre avec son vieil ami et de discuter avec lui comme ils l'avaient fait pendant leur convalescence à Ruac.

Quand Abélard arriva à Sens, il apprit, horrifié, que, la veille au soir, Bernard avait participé à une réunion restreinte avec les évêques et qu'une condamnation avait déjà été prononcée. Il n'y aurait aucun débat public, rien de la sorte, mais le concile accepta qu'Abélard puisse en appeler directement à Rome.

Il n'était jamais allé jusque-là.

Bernard veilla à ce que le pape Innocent II confirme la sentence du concile de Sens avant qu'Abélard puisse quitter la France, non que cela ait eu la moindre importance car, quelques mois plus tôt, un des étudiants d'Abélard lui avait toussé en plein visage et l'avait contaminé. Il était désormais atteint de consommation.

Quelques semaines à peine après Sens, il tomba malade. Il eut d'abord de la fièvre et des suées nocturnes. Puis une toux récurrente qui atteignit bientôt son paroxysme. Au début, le flux vert provenant de ses poumons se teinta de rose, puis présenta des traînées rouges suivies de jaillissements de cramoisi. Son appétit diminua comme un puits tari. Son poids déclina.

Il perdit même toute envie pour son thé rouge.

Un ancien collègue et bienfaiteur, le vénérable Pierre, abbé de Cluny, intervint quand Abélard franchit ses portes, alors qu'il persévérerait dans sa volonté de gagner Rome afin qu'on lui accordât une audience avec le Saint-Père.

Pierre lui interdit de poursuivre son voyage, et le confina au lit. Il obtint de Rome un allègement de la sentence et parvint même à persuader Bernard de se désister en lui adressant un message, disant qu'Abélard était mourant et que toute autre persécution du moine en ce bas monde aurait été sans fondement et cruelle. Bernard avait poussé un profond soupir et accepté.

Passé la nouvelle année, et le printemps bien entamé, Abélard s'affaiblit encore. Pierre jugea qu'une communauté de nonnes alliée à Cluny, le prieuré de Saint-Marcel, serait un endroit plus tranquille, et que des mains plus douces atténueraient ses dernières souffrances. Et c'est là qu'Abélard fut envoyé pour mourir.

Un cortège de religieuses à cheval serpentait dans la clairière. C'était un après-midi venteux d'avril. Les hommes dans le campement

s'interrompirent dans leur cuisine et se levèrent. On entendit murmurer. Un coup de vent rejeta en arrière le capuchon d'une femme qui chevauchait bien droite sur la selle, et emporta son voile. Ses longs cheveux gris étaient rassemblés en une natte.

Un moine courut pour aller chercher le voile et l'aida à descendre de cheval.

« Bienvenue, abbesse, dit-il, comme s'ils s'étaient vus la veille.

– Nous connaissons-nous, frère ? demanda-t-elle.

– Je suis un ami de votre ami, dit-il. Je suis Barthomieu, de l'abbaye de Ruac.

– Ah, c'était il y a des années. »

Elle le regarda avec curiosité, mais ne dit rien de plus.

« Voulez-vous que je vous conduise à lui ? » demanda Barthomieu.

Elle poussa un soupir de soulagement.

« Alors je ne viens pas trop tard. »

Une courtepointe était tirée sous le menton d'Abélard. Il dormait. Bien que la consommation ait fait fondre la chair de son visage, Héloïse chuchota qu'elle le trouvait mieux que ce à quoi elle s'attendait, puis s'agenouilla à son chevet et joignit ses mains pour prier.

Abélard ouvrit les yeux.

« Héloïse, dit-il dans un souffle.

– Oui, mon aimé.

– Vous êtes venue.

– Oui. Pour être avec vous.

– Jusqu'à la fin ?

– Notre amour ne finira jamais », chuchota-t-elle à son oreille.

Barthomieu l'entendit malgré tout, et il s'excusa pour qu'ils puissent rester seuls tous les deux.

Barthomieu veilla toute la soirée et toute la nuit à l'extérieur de la hutte, pareil à une sentinelle. Héloïse demeura près d'Abélard jusqu'aux premières lueurs du matin, disparut un court moment, puis revint, plus fraîche et résolue que jamais à continuer à veiller. Quand Barthomieu demanda si elle avait besoin de l'infirmier, elle rejeta son offre et dit qu'elle était parfaitement capable de prendre soin d'Abélard.

Plus tard dans la journée, un brouhaha se produisit quand un groupe d'hommes, des soldats du roi, surgirent au grand galop dans le prieuré. Barthomieu alla à leur rencontre, parla à leur capitaine, et blêmit.

« Quand ? demanda-t-il.

– Il n'est pas loin derrière nous. À une heure peut-être. Et vous êtes ?

– Son frère, grommela Barthomieu, je suis le frère de Bernard de Clairvaux. »

Un soldat ouvrit la portière, et Bernard descendit de sa belle voiture couverte, l'air pâle et les traits tirés. Il avait cinquante-deux ans, mais en paraissait beaucoup plus. La pression de sa charge et les années passées à vivre dans des conditions spartiates lui avaient valu une peau flétrie et un teint cireux, ainsi que de l'arthrose et une raideur des membres. Il nota aussitôt la situation lamentable qui régnait dans le camp, cette enclave de pèlerins, et le nombre d'ecclésiastiques et d'étudiants, d'hommes et de femmes qui y étaient rassemblés.

Serai-je l'objet d'autant d'adoration à l'heure de ma mort ? pensa-t-il. Puis il demanda d'un ton impérieux.

« Qui va m'emmener voir Abélard ? »

Barthomieu s'approcha. Les deux hommes s'observèrent un bref instant, mais Bernard commença par secouer la tête et par regarder ailleurs avant de se focaliser de nouveau sur son interlocuteur.

« Bonjour, Bernard. »

Ce ton familier eut le don de l'irriter. N'était-il pas l'abbé de Cîteaux ? Les légats du pape sollicitaient ses conseils. Il avait siégé aux côtés de papes, et le Saint-Père actuel accordait plus d'importance à son avis qu'à tout autre. Il était le bienfaiteur des chevaliers du Temple. Les croisés invoquaient son nom avec respect. Il avait amendé de grands schismes au sein de l'Église. Qui était ce moine pour oser l'appeler Bernard ?

Il le regarda une nouvelle fois dans les yeux. Qui pouvait bien être cet homme ?

« Oui, c'est bien moi, dit Barthomieu.

– Barthomieu ? Ce ne peut pas être toi. Tu es jeune.

– Il y a quelqu'un de plus jeune encore. »

Il appela un homme, qui se trouvait près du feu de camp.

« Nivard, viens ici. »

Nivard arriva en courant. Bernard ne l'avait pas vu depuis une éternité, mais son jeune frère Nivard devait avoir la quarantaine passée maintenant. Ce ne pouvait pas être le solide gaillard qui se dressait devant lui.

Les trois hommes s'embrassèrent, mais l'étreinte de Bernard fut maladroite et lasse.

« Ne t'en fais pas. Tu vas tout comprendre, frère, dit Barthomieu. Mais dépêche-toi, viens voir Abélard pendant qu'il respire encore. »

Quand Bernard et Barthomieu pénétrèrent dans le logis du malade, Héloïse se retourna pour faire taire les intrus, avant de s'apercevoir que c'était le grand homme d'Église qui était entré.

Elle se leva et manifesta l'intention de baiser l'anneau de Bernard, mais il la repoussa et lui enjoignit de rester au chevet d'Abélard.

« Votre Excellence, je suis...

– Vous êtes Héloïse. Vous êtes l'abbesse du Paraclet. J'ai entendu parler de vous. Je connais votre intelligence et votre piété. Comment va-t-il ?

– Il s'éteint doucement. Venez. Vous avez encore le temps. »

Elle toucha l'épaule décharnée d'Abélard.

« Réveillez-vous, mon cher ami. Quelqu'un est venu pour vous voir. Votre vieil... »

Elle leva un regard interrogateur vers Bernard.

« Oui, appelez-moi son vieil ami.

– Votre vieil ami, Bernard de Clairvaux, est venu pour être avec vous. »

Une faible toux ressemblant à un râle signala qu'il était réveillé. Bernard paraissait bouleversé, non pas de lui voir ainsi la peau sur les os, mais de lui trouver l'air tellement jeune.

« Abélard aussi ! » souffla-t-il.

Barthomieu se tenait dans le coin, les bras croisés sur la poitrine. Il acquiesça.

Abélard parvint à sourire. Afin de pouvoir parler sans déclencher de quinte de toux, il avait appris à chuchoter, en se servant de sa gorge plus que de son diaphragme.

« Es-tu venu pour m'accabler et m'achever ? plaisanta-t-il.

– Je suis venu pour te présenter mes respects.

– J'ignorais que tu me respectais.

– En tant que personne, tu as tout mon respect.

– Et qu'en est-il de mes convictions ?

– C'est une autre affaire. Mais nous en avons fini avec ces discussions. »

Abélard acquiesça.

« As-tu fait la connaissance d'Héloïse ?

– Il y a un instant.

– C'est une bonne abbesse.

– J'en suis certain.

– C'est une femme bonne. »

Bernard ne dit rien.

« Je l'aime. Je l'ai toujours aimée. »

L'abbé s'agita, l'air gêné.

Abélard demanda qu'on les laisse seuls, Bernard et lui, et quand Héloïse et Barthomieu se furent retirés, il invita Bernard à se rapprocher.

« Puis-je te dire quelque chose, comme un ami à un autre ami ? »

Bernard acquiesça.

« Tu es un grand homme, Bernard. Tu t'acquittes de tous les devoirs religieux difficiles. Tu jeûnes, tu veilles, tu souffres. Mais tu ne supportes pas les tâches aisées – tu n'aimes pas. »

Le vieil homme s'affaissa dans le fauteuil à côté du lit et ses yeux s'emplirent de larmes.

« Aimer. »

Il prononça le mot comme s'il s'agissait d'un mot étranger.

« Peut-être, mon vieil ami, tu as raison. »

Abélard lui adressa un petit clin d'œil.

« Je te pardonne.

– Merci, répondit Bernard en esquissant un sourire. Aimerais-tu te confesser à moi ?

– Je ne suis pas certain d'avoir le temps de confesser tous mes péchés. Nous ne nous sommes pas vus depuis cette nuit à Ruac où nous avons bu du thé ensemble.

– Oui, le thé. »

Abélard eut une quinte de toux et tacha son mouchoir de rouge.

« Laisse-moi te parler du thé », dit-il quand il eut repris son souffle.

Abélard mourut deux jours plus tard.

Héloïse ramena son corps au Paraclet et l'enterra dans un tombeau sur un petit tertre près de la chapelle.

Elle vécut jusqu'à un âge avancé, et, en 1163, selon ses vœux, elle-même fut inhumée près de lui, certaine que tous les deux reposeraient côte à côte pour l'éternité.

JEUDI, MIDI

La course en taxi jusqu'au Palais-Royal fut brève et ne laissa pas beaucoup de temps à Luc pour réfléchir à ce qu'il venait d'entendre.

Était-il possible qu'il y ait un rapport entre le manuscrit de Ruac et le carnage actuel ? Comment le récit pittoresque d'un moine du XII^e siècle plein de potions magiques et d'intrigues monastiques pouvait-il affecter sa vie par-delà les siècles ?

Quand Isaak eut fini de traduire le latin, il était tout excité.

« Vous savez, Luc, avait-il dit, je ne sais pas ce qu'il en est de cette décoction, ce breuvage, sur lequel Barthomieu revient sans arrêt, mais ce récit à la première personne et le témoignage sur l'histoire d'amour entre Abélard et Héloïse est inestimable. Il faut que je sorte ma mallette de représentant. Si on retrouve le manuscrit, j'aimerais beaucoup m'occuper de la vente à un musée ou à l'État.

– J'espère que ce sera le cas. De toute façon, ce serait à l'abbaye de décider. Il leur appartient. »

Isaak acquiesça et promit à Luc de le contacter dès que le prochain message du décodeur lui parviendrait. Mais ils devaient se revoir pour dîner. Ce soir, ils devaient manger et boire à la mémoire d'Hugo. Tous deux avaient besoin de faire leur deuil.

Il essaya une nouvelle fois de joindre Sara au téléphone, ce qui était devenu une sorte de tic stérile. La circulation en ce milieu de journée était plutôt fluide. La place de la Concorde était dégagée et toujours aussi

magnifique. Il regarda ses articulations d'un air absent. Elles étaient moins rouges ; les nouveaux comprimés faisaient leur effet. Il s'était presque senti coupable de les prendre. Des gens étaient morts, Sara n'avait pas réapparu et il se préoccupait d'une banale infection de la main. Il se sentit furieux contre lui, mais, l'instant d'après, sa colère tourna à la mélancolie. Il se couvrit le visage des mains et secoua la tête, comme pour en chasser les démons. Il ne pouvait pas se permettre de s'apitoyer sur son sort. Il avait du travail.

Maurice Barbier avait accepté tout de suite de le recevoir. C'était un homme dont les manières affectées étaient devenues une seconde nature. Alors que ses cheveux à la Einstein et sa cravate lui avaient collé une étiquette de dandy pendant la première moitié de sa vie, cela lui allait parfaitement maintenant qu'il avait vieilli. De même, son bureau au ministère, à la décoration faussement désinvolte avec son accumulation de pièces antiques et d'objets d'art préclassique empruntés aux réserves du Louvre, affichait une mise en scène extravagante qui semblait de moins en moins ridicule à mesure qu'il avançait en âge.

Barbier lui parut posé et sérieux. Il prit Luc par l'épaule et le guida jusqu'à son bar plein de dorures. Luc se détendit en constatant qu'ils allaient être seuls.

« Vous pensiez que j'allais demander à Marc Abenheim de venir nous rejoindre ? demanda Barbier.

– Ça aurait pu être le cas.

– J'ai trop de respect pour vous pour jouer au politicien. Il ne sait même pas que vous êtes ici.

– J'ai besoin de votre aide, dit Luc.

– Je ferai tout ce que je peux.

– Rendez-moi ma grotte. »

Barbier sirota une gorgée de sherry, et observa attentivement une impressionnante urne étrusque dans le coin comme s'il comptait sur ses guerriers armés de lances pour lui donner de la force.

« Ça, malheureusement, je ne peux pas. »

À cet instant, Luc sut qu'il avait perdu. Bien qu'attristé, Barbier paraissait fermement résolu. Mais il ne pouvait pas simplement renoncer, finir son verre et s'en aller. Il fallait qu'il se batte.

« Maurice, je ne peux pas imaginer que vous croyiez à cette idiotie, que ce qui s'est passé pendant les fouilles traduit un manquement au devoir ou une absence de direction !

– Je veux que vous sachiez que je ne crois pas ça.

– Alors pourquoi ?

– Nous sommes ici face à un problème de perception contre une réalité. L'image de Ruac a été abîmée avant même que nous puissions connaître les faits. Il n'y aura pas un seul article de magazine ou de journal qui ne mentionnera pas les morts. La Toile va déborder de messages imbéciles concernant la "malédiction de Ruac". Les événements malheureux éclipsent l'importance de la découverte archéologique, et ça m'est très pénible. La ministre elle-même a demandé un rapport sur l'état sanitaire et de sécurité des fouilles, et, à ce propos, vous allez être interrogé par un nombre incalculable d'avocats et de fonctionnaires. Ce que je veux dire, c'est que cette perception a pris le pas sur la réalité. Vous êtes dans une position intenable.

– Je suis certain qu'Abenheim a tout envisagé dans ces lieux, dit Luc avec dégoût.

– Bien sûr, je ne vais pas vous mentir. Mais, croyez-moi ou non, je me suis battu pour vous, jusqu'à ce que les choses soient allées trop loin. Alors oui, j'ai fini par voter en faveur de votre remplacement. Je m'inquiète pour les financements à venir. La grotte a plus d'importance qu'un homme, fût-ce son découvreur.

– Ne confondons pas une tragédie avec une autre. Mon cœur est déjà brisé. Perdre Ruac va me l'arracher. »

Il but encore un peu de sherry, puis reposa brutalement son verre sur la table.

« Je suis désolé. »

Luc se leva et prit son porte-documents.

« Y a-t-il quelque chose à faire pour que vous changiez d'idée ?

– Il faudrait un miracle. »

Luc se retrouva dans sa chambre d'hôtel bien trop tôt pour son goût avant le dîner. Il s'étendit sur son lit et sortit les notes qu'il avait prises pendant la traduction d'Isaak.

Les passages où il était question du thé rouge.

Groseilles à maquereau, tiges d'orge et liseron.

Encore et encore.

Comme un amnésique sortant de son brouillard, il se souvint de la dernière conversation lundi matin avant que sa vie ne bascule. Dans les couloirs de l'hôpital de Nuffield, près du service de radiologie. Fred Prentice. Ils parlaient d'orge et d'une certaine sorte de champignon. Puis l'appel de l'abbé Menaud. Puis l'enfer.

Que Prentice savait-il d'autre sur leurs plantes ?

Le numéro du standard de l'hôpital de Nuffield figurait sur ses fioles d'antibiotiques délivrées sur ordonnance. Il appela et demanda la chambre du docteur Prentice. À en juger par la gravité de ses blessures, il devait être encore hospitalisé.

« Prentice, vous dites ? demanda le standardiste de l'hôpital.

– Oui, le docteur Fred Prentice.

– Je peux vous demander si vous êtes de la famille ? »

Il mentit.

« Oui, son beau-frère. »

Après une longue attente, le téléphone sonna à nouveau. Une femme se présenta comme étant l'infirmière en chef du service d'orthopédie et demanda s'il voulait des renseignements à propos du docteur Prentice.

Son ton protecteur l'inquiéta. Elle voulut savoir à nouveau s'il était un parent.

« Son beau-frère.

– Je vois. C'est votre accent français. Nous ne pouvons pas renseigner n'importe qui.

– Bien sûr. Sa sœur a épousé un Français. Ça arrive dans les meilleures familles. »

Cela ne la fit pas rire.

« J'ai dû vous voir lundi soir lors de son admission.

– Non. Je l'ai seulement accompagné aux urgences.

– C'est qu'un monsieur français est venu le voir lundi soir, c'est tout.

– Ce n'est pas moi. Je ne suis pas le seul. Alors, est-ce que je peux lui parler ?

– Votre femme n'a pas été en rapport avec lui ?

– Non. Elle est en Asie. Elle m'a demandé d'appeler.

– Eh bien, je suis navrée de devoir vous informer que le docteur Prentice est décédé très tôt mardi. »

Son cerveau enregistra tant bien que mal ce qu'elle avait encore à lui dire. Probablement une embolie pulmonaire. Assez fréquent chez des patients immobilisés présentant des blessures aux jambes. Il paraissait gentil.

Il réussit à demander si l'infirmière avait vu une Américaine du nom de Sara Mallory dans le service, mais non, elle ne se souvenait pas d'une Américaine.

Il raccrocha et réessaya tous les numéros de Sara, composant les numéros de mémoire tellement il l'avait appelée de fois. Il sentait la panique l'envahir.

Prentice.

Encore une mort.

Encore une mort sans le moindre rapport avec le reste, déconnectée de tout ?

Qui était ce « Français » ?

Où était Sara ?

Il n'avait pas consulté ses mails depuis le matin. Peut-être y en aurait-il un venant d'elle, expliquant les choses, en toute innocence. Elle avait besoin de prendre le large. Elle était allée voir sa famille en Amérique. N'importe quoi.

Sa boîte de réception débordait de messages non ouverts, mais aucun de Sara, ni de son amie d'Ossulston Road. Puis il en vit un en provenance de Michael Moffitt, le directeur de l'Institut d'archéologie, le patron de Sara. Il l'ouvrit, tout excité.

Moffitt avait reçu le message de Luc. Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit où se trouvait Sara, mais il avait été extrêmement soulagé de constater que son nom ne figurait pas sur la liste des victimes de Ruac parue dans la presse. Il était aussi inquiet que Luc, et mènerait son enquête auprès de l'équipe de l'Institut.

Rien, autrement dit.

Luc passa en revue le reste de ses messages. L'un venait de Margot. Avec pour objet « Photos d'Hugo ». Il n'avait pas le courage de cliquer dessus.

Pas plus que sur les autres. Sauf que, juste à l'instant où il allait se déconnecter, un autre message attira irrésistiblement son attention. « Quelques bonnes nouvelles contre la tristesse. » Il venait de Karin Weltzer.

Cela concernait le minuscule os humain qu'ils avaient trouvé dans la salle des Plantes. Une phalange distale d'enfant. Ils l'avaient envoyée à un de ses collègues, paléontologue à Ulm. Elle s'excusait d'avoir osé écrire si peu de temps après le drame, quand le chagrin était encore aussi présent parmi les survivants de l'équipe de Ruac, mais elle ne pouvait pas garder les nouvelles pour elle, même si elle reconnaissait avoir reçu de Marc Abenheim la consigne de lui communiquer directement les informations officielles. Lors de son examen, le professeur Schneider avait fait une découverte pour le moins inattendue. D'après elle, il était absolument certain que ce n'était pas un bébé cro-magnon.

C'était un Néandertalien.

Dans son message, Schneider exposait ensuite point par point la différence entre la morphologie des phalanges d'un *Homo neanderthalensis* et d'un *Homo sapiens*.

Toutes les caractéristiques de leur os figuraient dans la colonne *neanderthalensis*.

Néandertalien ?

Luc était momentanément ramené à son monde de prédilection – le paléolithique. C'était une grotte aurignacienne. Une grotte de Cro-Magnon. C'était l'art de l'*Homo sapiens*. Que faisait un bébé néandertalien dans la dixième salle ?

Les deux espèces coexistaient certainement dans les forêts et les savanes du Périgord du paléolithique supérieur, mais il n'y avait pas un seul exemple de mélange de leurs objets ou de restes humains dans les annales archéologiques. Aurait-il pu avoir été récupéré quelque part ailleurs, transporté dans la grotte par un prédateur, un ours par exemple ? Tout au fond, jusqu'à la salle la plus reculée ? Peut-être, mais c'était peu probable.

Ruac était unique par bien des aspects. C'était un autre exemple de sa singularité.

Un appel téléphonique interrompit le cours de ses pensées.

C'était le colonel Toucas, avec sa voix suave, cultivée.

« Êtes-vous à Bordeaux ? demanda-t-il, et il sembla déçu en apprenant que ce n'était pas le cas. Je suis à Bordeaux pour le travail et j'espérais passer discuter avec vous de quelque chose.

– Je serai de retour demain à midi, dit Luc. J'ai un dîner à Paris. Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

– Bon, d'accord, mais je vous le dis en confidence. Ça ne concerne personne d'autre, et surtout pas la presse.

– Bien sûr.

– Vous vous souvenez de ce morceau de matériau que nous avons trouvé sous le corps de Pierre Berewa ? Nous l'avons fait analyser. C'est du picrate d'ammonium, un explosif militaire extrêmement volatile, disparu depuis des années. C'est presque une antiquité. Les deux camps l'ont pas mal utilisé pendant la Première Guerre mondiale. »

Luc se sentit pris de vertige.

« Un explosif ?

– Ce n'est pas tout, malheureusement. J'ai pris contact avec la police britannique, comme vous l'aviez demandé. En fait, j'ai été en relation avec Scotland Yard. À propos de votre explosion à Cambridge, que diriez-vous si je vous apprenais qu'un résidu d'explosif a également été trouvé dans le bâtiment visé ?

– Mon Dieu.

– Pas du picrate, par contre. Un matériau moderne, une variante du C-4 selon la classification militaire. Un très étrange rebondissement. Je pense que nous devrions avoir une discussion plus approfondie, professeur Simard, à votre propos, à propos de Pierre Berewa, à propos de tous ceux qui ont eu à faire avec votre grotte.

– Je vais annuler mon dîner et rentrer à Bordeaux cet après-midi.

– Non, non, ça ne me va pas. Je dois retourner à Périgueux ce soir pour un rendez-vous. Pouvez-vous venir à mon bureau, disons, demain à midi ?

– J’y serai. Mais s’il vous plaît, colonel, un des professeurs de mon équipe, Sara Mallory, une Américaine qui travaille à Londres, a disparu. Elle était à Cambridge avec moi lundi matin quand nous nous dirigeons vers le bâtiment qui a sauté. Nous allions rendre visite à une victime à l’hôpital. C’est là que je l’ai laissée. Personne ne l’a plus vue depuis. Personne n’a eu de ses nouvelles. L’homme à qui nous allions rendre visite avait un rapport avec Ruac. Il est mort subitement mardi matin après avoir reçu la visite d’un homme avec un accent français. Tout cela est lié, je ne sais pas comment, mais tout cela est lié ! La police de Cambridge est au courant de la disparition de Sara, mais elle n’a rien fait. Je vous en prie, obtenez que Scotland Yard prenne ça en main ! Je vous en prie !

– Je vais les appeler, dit-il, puis il ajouta d’un ton sévère : Midi, professeur. À mon bureau. »

Luc referma le téléphone et resta les yeux dans le vague.

« Quelqu’un voulait faire sauter ma grotte. »

GROTTE DE RUAC, 30 000 ANS AVANT NOTRE ÈRE

Tal se réveilla en nage des pieds à la tête, avec le goût de l'eau magique sur la langue. Il essaya de se souvenir de ce qui venait d'arriver, mais il en fut incapable.

Il tâta entre ses jambes et caressa son membre en érection. Uboas se trouvait à quelques mètres, étendue sur une somptueuse peau de bison, la dernière bête tuée lors de leur chasse. Elle dormait, enveloppée dans une couverture en peau de renne. Elle n'avait pas été bien ces derniers temps. Il aurait pu la réveiller et se satisfaire, mais il préféra la laisser dormir jusqu'à ce que la lumière matinale gagne l'entrée de la grotte.

Il se caressa jusqu'à s'être soulagé, puis s'enroula dans des peaux pour se protéger du froid de la nuit. Il passa la main sur sa propre peau de bison rapiécée et à moitié râpée. Elle provenait d'une bête qu'il avait tuée étant jeune. Pas son premier trophée, réservé à son père, mais le deuxième, dont il avait pu disposer. Il se souvint du jet de lance qui avait abattu l'animal. Il voyait encore la hampe voler vite et droit, l'extrémité en silex glisser parfaitement entre les côtes et s'enfoncer profondément. Il s'en souvenait comme si c'était hier, bien que cela se soit produit il y a très longtemps.

Tandis qu'il sentait la fourrure de l'animal se hérissier entre ses doigts, brusquement, dans un éclair de lumière aveuglante comme s'il

avait regardé le soleil en face, le souvenir de son voyage lui revint. Il se mit à frissonner.

Il volait au-dessus d'une harde de bisons, suffisamment près pour pouvoir tendre la main et toucher l'épaule puissante et musclée d'une des bêtes. Il éprouvait, comme toujours, l'exaltation due à ce vol sans effort, l'honneur de se déplacer avec la harde, de se trouver au milieu des bêtes. Grisé, il étendit les bras au maximum et déploya ses doigts dans le vent.

Alors, il prit conscience de quelque chose d'insolite, une présence étrangère qui se rapprochait de lui. Il planait toujours seul, mais quelqu'un ou quelque chose avait fait irruption dans son royaume. Il tourna la tête et le vit.

Une longue silhouette élancée qui fondait sur lui, comme un faucon sur une proie.

Elle avait la tête d'un lion, mais le corps d'un homme. Ses bras, repliés sous son corps, lui permettaient de fendre l'air comme une lance. Une lance qui se dirigeait tout droit vers lui.

Il battit des bras pour prendre de la vitesse, mais il lui fut impossible d'aller plus vite. Le troupeau de bisons se divisa, une moitié se portant vers la droite, l'autre moitié vers la gauche. Il aurait voulu tourner pour les suivre, mais il était incapable de changer de direction. Il volait seul, bas, et les hautes herbes de la plaine chatouillaient son corps nu. L'homme-lion se rapprochait de plus en plus. Il le voyait ouvrir sa bouche et rugir, et il imagina la sensation de sa salive chaude contre sa propre chair, juste avant que ses griffes ne s'enfoncent dans sa jambe.

Les falaises approchaient, avec la rivière au-delà.

Il ne savait pas pourquoi, mais il croyait que s'il traversait la rivière, il serait à l'abri. Il devait parvenir sur l'autre rive.

L'homme-lion fonçait sur lui. Sa bouche était ouverte, sa mâchoire près de se refermer.

Il arrivait aux falaises.

La rivière était là, couleur argent dans le soleil.

Il sentit une goutte de salive chaude sur sa cheville.

Et il se retrouva dans la grotte.

Que signifiait cette expérience ? Les ancêtres lui adressaient un avertissement, cela ne faisait aucun doute. Il devrait rester sur ses gardes, mais c'était pourtant toujours le cas. C'était sa responsabilité en tant que chef du clan des bisons. Il devait protéger son peuple. Mais qui le protégerait, lui ?

Il tendit la main vers Uboas, mais ses doigts ne réussirent qu'à toucher sa peau de bison. L'honneur de la mise à mort de ce bison était

revenu au fils du fils de Tal, Mem. Ce jeune homme exceptionnel, prénommé Tala en l'honneur de son grand-père, ressemblait plus à Tal que Mem ne lui avait jamais ressemblé.

Tala s'intéressait aux plantes et aux soins, savait tailler rapidement les silex, et manifestait le même talent que Tal pour saisir la puissance et la majesté d'un cheval au galop d'un trait fluide de charbon de bois et de graphite. Tal avait toujours aimé le garçon comme son deuxième fils, car, hélas, son véritable deuxième fils, Kek, était parti chasser un jour tout seul comme il aimait le faire pour prouver son courage à son père. Il était constamment en colère et frustré, sujet à des accès de dépit contre son frère aîné et même son père, n'acceptant pas sa place de fils cadet. Il n'était jamais revenu. Ils l'avaient cherché en vain. Là encore, c'était il y a longtemps.

Dans le calme de la grotte et au plus profond de la nuit, Tal aurait voulu dormir d'un sommeil opaque, un sommeil sans rêves. Un voyage dans le néant pour lui permettre de trouver un répit à ses peurs et à ses appréhensions aurait été un cadeau, mais il ne parvenait pas à se laisser aller. Bientôt, il devrait partir et épargner sa fureur à Uboas.

Il essaya de penser à des choses heureuses, la fierté que lui procurait son fils, Mem, son amour pour son petit-fils, la certitude que le clan des bisons serait en de bonnes mains grâce à sa descendance. Mais soudain, d'anciennes pensées envahirent son esprit, des pensées sombres qui commençaient à lui obscurcir l'esprit, le signe avant-coureur de la colère de Tal.

Il en avait pris conscience de façon inopinée, à la façon dont un homme se glisse sur un renne en train de boire dans une mare.

Un jour, des années plus tôt, il s'était aperçu qu'Uboas vieillissait et pas lui. Au début, il n'en tint pas compte, mais avec le temps la chevelure de sa compagne se stria de blanc, et sa peau, autrefois lisse comme un œuf d'oiseau, se rida. Ses seins jadis fermes commencèrent à s'affaisser. Elle se mit à marcher en boitant et à ménager ses genoux, qu'elle prit l'habitude de frictionner avec un onguent que Tala préparait pour elle.

Et son fils, Mem, avançait en âge lui aussi. Au fil des saisons et des années, Mem ressemblait davantage à son frère qu'à son fils, et, à présent, il avait même l'air plus âgé. Il se disait qu'avec le temps Tala et lui finiraient par paraître le même âge.

En fait, tout son peuple vieillissait sous ses yeux. Les plus âgés mouraient, les jeunes prenaient de l'âge, des enfants naissaient. Le cycle de la vie se perpétuait pour tous, sauf pour lui.

On aurait dit que la rivière du temps s'était arrêtée pour Tal alors qu'elle continuait à s'écouler pour tous les autres.

Les anciens du clan commentaient ce mystère entre eux et les hommes plus jeunes parlaient de lui à la chasse. Les femmes chuchotaient quand elles étaient réunies pour coudre des peaux, découper une carcasse ou écailler du poisson.

Tal était un chef à nul autre comparable. Il était aimé pour sa force et ses capacités, pour la protection qu'il assurait au clan. Il était craint pour le pouvoir qu'il détenait sur le temps.

Uboas était devenue triste et renfermée. Elle était l'épouse du chef, mais avec les années, en perdant sa fertilité, elle avait perdu de son prestige. Et puis, elle était devenue de plus en plus décrépite. Des femmes plus jeunes, libres, considéraient le corps musclé de Tal avec concupiscence et elle s'imaginait qu'il risquait de prendre le large et de coucher avec elles.

Mais personne n'était plus perturbé que Mem. C'était son destin de devenir le chef, et il avait hâte que cela arrive. Il avait toujours aimé et vénéré Tal, mais, avec le temps, il s'était transformé en rival. À présent, il paraissait plus âgé que son propre père, et il pensait qu'il allait mourir le premier et qu'il ne serait jamais le chef du clan.

Père et fils se parlaient rarement. Un mot de temps en temps, un grognement. Tal comptait sur son petit-fils pour lui témoigner de l'affection filiale, et c'était Tala qui accompagnait Tal quand il allait peindre dans la grotte sacrée. Dans sa jeunesse, il avait été l'élu, celui qui avait été choisi pour peindre aux côtés de son père, et c'était lui l'auteur de la première des nombreuses empreintes de main qui avait tellement enchanté Tal. À présent, l'honneur en revenait à Tala. Mais au lieu d'en être fier, il était jaloux.

Quand le temps était venu du passage à l'âge adulte, on conduisait à la grotte les garçons du clan des bisons. Ils recevaient le bol d'eau magique, et dès qu'ils pouvaient tenir debout, Tal les emmenait au plus profond de la grotte pour rendre hommage aux créatures qui méritaient leur respect.

Le bison, d'abord, leur proche de cœur, leur frère.

Le cheval, que sa rapidité et son adresse rendaient impossible à conquérir.

Le mammoth, qui faisait gronder le sol, pouvait éradiquer n'importe quel ennemi d'un petit coup de ses défenses et ne craignait rien, surtout pas l'homme.

L'ours et le lion, les seigneurs de la nuit, qui risquaient plus de tuer un homme que d'être tués.

Tal ne peignait jamais le renne. Bien qu'en abondance aux alentours, c'était un animal stupide et facile à chasser, peu digne de son respect. C'était de la nourriture, rien de plus. Il ne respectait pas non plus les humbles créatures de la terre, la souris, le campagnol, la chauve-souris, le poisson, le castor. Ils étaient là pour être mangés, pas pour être honorés.

Tal prenait régulièrement sa part d'eau magique, jusqu'à cinq ou six fois à chaque cycle de la lune. Planer lui donnait de la sagesse. Cela lui faisait du bien. Cela lui apportait du plaisir. Et avec le temps, une conclusion s'était imposée à lui : cela lui permettait sans aucun doute de rester vigoureux et jeune alors que les autres vieillissaient. Il en était même arrivé à apprécier sa phase de colère. Quand il explosait de fureur, il pensait que les ancêtres l'entendaient. Il était puissant et il était craint.

Ce n'était pas pour autant qu'il allait se restreindre, mais il ne souhaitait pas non plus généraliser la consommation de l'eau magique. Il était au-dessus des autres. Il était Tal, le chef du clan des bisons et gardien de la grotte sacrée. Aussi longtemps que les herbes pousseraient, que les plantes grimpantes ramperaient et que les baies grossiraient, il préparerait son eau rouge et chaude dans le bol de sa mère. Et il planerait.

Le clan avait établi un nouveau campement pour l'été près d'un méandre étroit de la rivière où le poisson était abondant et où le sol s'asséchait rapidement après une averse torrentielle. C'était un endroit protégé par les à-pics qui se dressaient derrière, à l'abri de tout, sauf des ours les plus lestes. Leur principal souci demeurait l'amont et l'aval, et la nuit les jeunes montaient la garde. Pour atteindre des territoires giboyeux, ils devaient marcher deux heures vers l'aval, là où mouraient les falaises, mais, tout bien considéré, c'était un bon emplacement, pas très éloigné de la grotte de Tal.

Le premier signe d'inquiétude survint quand un faucon modifia ses va-et-vient du sommet des falaises jusqu'à la rivière, et se mit à décrire un cercle restreint en aval.

Tal le remarqua. Il était en train de fixer un silex taillé sur un morceau de ramure pour fabriquer un nouveau couteau. Il posa l'objet

pour surveiller l'oiseau. Puis, non loin, un groupe de perdrix s'envola brusquement de son nid. Il abandonna son travail et se leva.

Depuis qu'il était à sa tête, le clan avait grandi modestement. Ils étaient près de cinquante maintenant. Il les appela pour qu'ils sortent de leurs appentis et l'écoutent. Il se pouvait que des problèmes surviennent. Mem devait partir en éclaireur avec les meilleurs hommes pour aller voir ce qui se passait.

Mem parut presque surpris que la tâche lui revienne plutôt qu'à Tala, mais il prit cela comme une marque de faveur et empoigna sa lance avec enthousiasme. Il choisit six hommes jeunes puis son propre fils, mais Tal émit une objection et exigea que Tala reste. Mem en fut courroucé. Aux yeux du clan, cela signifiait qu'il n'était pas indispensable, mais que le précieux Tala, lui, l'était. Néanmoins, il se plia à la décision et rejoignit ses guerriers.

Tala demanda pourquoi on ne le laissait pas partir. Tal se détourna, refusant de répondre. C'était à la suite de son rêve, bien sûr. Quelque chose allait se produire. Il le sentait. Il ne voulait pas mettre à la fois son fils et son petit-fils en danger. Le clan aurait besoin d'un chef, et, dans l'esprit de Tal, il devait forcément venir de sa propre lignée.

Chacun suspendit ses activités pour attendre le retour des hommes partis en éclaireurs. Les hommes fabriquaient des lances et des haches. Les femmes gardaient les enfants à proximité. Tal faisait les cent pas sur l'herbe rase du campement, tout en surveillant le faucon, en écoutant les oiseaux, en humant le vent.

Au bout d'un long moment, on entendit un cri. Un cri d'homme. Pas un cri de peur, de colère ni d'inquiétude, mais un cri qui annonçait une nouvelle. Les hommes revenaient. Il s'était passé quelque chose !

Mem surgit le premier en courant de toute la vitesse de ses longues jambes. Il était hors d'haleine, mais sa lance était à son côté, et non pas à son épaule de manière offensive.

Il cria quelque chose qui stupéfia le peuple et fit chanceler Tal.

Kek était revenu !

Son frère. Le plus jeune fils de Tal. Il était revenu !

Les autres éclaireurs suivaient. Mais leurs lances étaient levées, et ils se retournaient fréquemment avec nervosité.

Kek était de retour, expliqua Mem, mais il n'était pas seul.

Le Peuple de l'Ombre l'accompagnait.

Tal demanda s'il était leur prisonnier, mais d'après Mem ce n'était pas le cas. Tal demanda pourquoi il était revenu. Et ce qu'il faisait avec les Autres.

Mem répondit que Kek parlerait lui-même à Tal. Il avait proposé de venir seul. Le Peuple de l'Ombre n'entrerait pas dans le campement.

Tal accepta. Alors Mem replongea dans l'herbe haute et disparut.

Et le père passa le peu de temps dont il disposait pour se préparer à accueillir un fils prodigue.

Quand Mem revint, il était accompagné d'un homme que Tal ne reconnut pas tout à fait, même si ses traits lui étaient familiers.

L'homme avait les yeux bleus, le front bombé et le nez proéminent caractéristiques de la famille de Tal.

Mais sa chevelure était différente, une masse de queues-de-rat noires, emmêlées, et sa longue barbe hirsute partait dans toutes les directions, lui grossissant le visage. Et que dire de ses vêtements. Les hommes du clan des bisons aimaient les caleçons et les chemises en peau de renne douce, cousue avec du tendon. Kek portait une peau de renne grossière, un vêtement d'une seule pièce retenu à la taille par une ceinture tressée. Sa lance était lourde et épaisse, plus courte que celle avec laquelle il était parti tant d'années auparavant.

Il était devenu l'un des leurs.

Kek entreprit de raconter son histoire sans expliquer la raison de son retour. Il commença par bégayer, signe qu'il n'avait pas parlé sa langue maternelle depuis bien longtemps. À mesure que sa langue se déliait, il débitait son récit par à-coups rapides. *Clic ! Clic ! Clic !* Comme un homme qui taille un bloc de silex.

Ce jour-là, il y a longtemps.

Il était seul, en train de chasser.

Il suivait un chevreuil femelle tandis qu'un ours le suivait lui.

L'ours l'attaqua et commença à le lacérer.

Il écarta sa lance d'un coup de patte.

Son couteau, celui en silex blanc que Tal avait fabriqué pour lui, lui sauva la vie. Il creva l'œil de l'ours, le vidant de tout son liquide, et l'animal s'enfuit.

Il resta allongé, blessé. Le sang coulait de ses blessures. Il appela au secours puis s'endormit.

Kek se réveilla dans le campement du Peuple de l'Ombre – il n'allait pas tarder à savoir qu'ils se nommaient eux-mêmes le Peuple de la Forêt. Le nom sous lequel ils désignaient le clan des bisons était les Grands. Il était très faible. Pendant de nombreux mois, une jeune femme resta auprès de lui, le nourrissant et appliquant de la boue sur ses blessures.

Il apprit leur langue et finit par comprendre que leur chef avait discuté avec les autres pour savoir s'il fallait ou non le tuer. Son

infirmière était la fille du chef et elle empêcha qu'on lui fît le moindre mal.

Quand Kek se sentit mieux, le chef lui dit qu'il pouvait rester et leur enseigner certaines des coutumes des Grands, ou bien qu'il pouvait partir. Ils ne le tueraient pas. La femme était trapue et pas aussi belle que celles du clan des bisons, mais il avait fini par l'aimer. Sans compter qu'il était fatigué d'être le deuxième fils de Tal.

Il préféra donc rester.

Ils n'eurent pas d'enfants. Elle était stérile, mais il demeura avec elle au sein du Peuple de la Forêt, aussi étrange qu'il fût. Ils ne croyaient pas que leurs ancêtres étaient dans le ciel. Ils mouraient et n'existaient plus. Ils ne respectaient pas le bison. Pour eux, c'était de la nourriture, comme tout autre animal, sinon qu'il était plus difficile à tuer. Ils ne chantaient pas et ne riaient pas comme certains membres du clan des bisons. Ils ne sculptaient pas de petits animaux en os ou en bois. Ils fabriquaient de belles haches, mais les lames de leurs couteaux étaient grossières.

Ils échangèrent des savoirs. Il leur apprit comment emmancher une lance à la manière du clan des bisons, ils lui enseignèrent comment cerner et acculer un renne, et le précipiter en bas des falaises sans utiliser la moindre lance.

Il était heureux avec eux et ils devinrent son clan.

Et puis son chef traversa une crise. Il vieillissait. Il n'avait eu que des filles et craignait de mourir sans avoir de fils. Mais quand un garçon était né enfin, il s'était senti heureux et le clan s'était réjoui. Une semaine plus tard, le garçon était tombé malade, et il ne se rétablissait pas. Kek parla au chef de Tal et de la façon dont il parvenait à guérir les gens avec des plantes. Il évoqua la grotte sacrée. Le Peuple de la Forêt entama alors sa marche en direction du camp des Grands. Kek demanderait à Tal de soigner le garçon.

Tal écouta tout en mastiquant vigoureusement un morceau de viande de renne séchée. Ce n'était pas leur habitude d'accepter une tribu du Peuple de l'Ombre en leur sein. C'était dangereux. Et les ancêtres ne seraient probablement pas d'accord.

Mais Kek plaida leur cause et en appela à la sagesse de son père. Il dit qu'il était désolé d'être parti vivre avec les Autres. Il dit que leurs hommes déposeraient leurs lances en entrant dans le camp. Il l'implora de guérir le bébé du chef.

Les Néandertaliens pénétrèrent lentement dans le camp, avec méfiance, tout en murmurant entre eux dans une langue étrange et

syncopée. Leurs yeux aux aguets étaient obscurcis par d'épais sourcils. Ces hommes étaient plus petits que ceux du clan des bisons, avec des bras puissants comme des gourdins. Leur chevelure était indisciplinée. Ils ne taillaient jamais leur barbe au silex. Les femmes avaient une forte poitrine avec de larges épaules, et elles dévisageaient les femmes du clan des bisons qui étaient plus grandes, plus minces, et qui portaient des cheveux nattés.

Tal rassembla ses hommes armés de leurs lances, et inclina la tête quand le Peuple de l'Ombre déposa ses armes en tas comme promis.

Leur chef s'avança, serrant un enfant silencieux. L'homme portait un splendide collier de dents d'ours.

Kek traduisit. Je suis Osa. Voici mon fils. Guéris-le.

Tal avança de quelques pas et demanda à voir le garçon. Il écarta la couverture en peau et découvrit un bébé de quelques mois inerte, les yeux fermés. Sa poitrine lisse se contractait à chaque respiration. Avec la permission de son père, il toucha l'épiderme du bébé – il était chaud et desséché comme un vieil os. Il vit que ses intestins fuyaient.

Il laissa retomber la couverture. Alors le chef ôta son collier et le tendit à Tal.

Tal l'accepta et le passa autour de son cou.

Il essaierait de guérir l'enfant.

Par l'intermédiaire de Kek, Tal demanda aux Néandertaliens de se rassembler près de la rivière et d'attendre. Il chargea Mem de s'organiser pour que les hommes les plus habiles à la lance montent la garde pendant que Tala et lui partaient à la recherche des plantes nécessaires. Ils revinrent avec un sac contenant deux sortes d'écorce, une poignée de feuilles rondes succulentes et les racines astringentes d'un tubercule. Quand Tala eut rempli une outre avec de l'eau de la rivière, Tal dit qu'ils étaient prêts à commencer.

Comme le garçon était très malade, Tal décida de l'emmener pour le soigner dans la plus éloignée des salles, la plus sacrée. Il aurait besoin de tous les pouvoirs à sa disposition. Osa prit l'enfant dans ses bras épais et suivit Tal dans la grotte, accompagné par trois hommes de son clan, de véritables brutes qui paraissaient terrifiées à l'idée de s'aventurer dans l'obscurité à la seule lumière d'une lampe. Mem, Tala et un des neveux de Tal représentaient le clan des bisons. Kek rassembla le groupe.

C'était à lui que revenait la tâche de faire le lien entre les deux mondes et de combler le fossé entre les deux langues.

Les Néandertaliens poussèrent des cris quand ils virent les murs peints. Ils les montraient du doigt et baragouinaient. Kek parla dans leur langue gutturale et essaya de les calmer, en leur expliquant qu'ils pouvaient toucher les images sans crainte d'être piétinés ou lacérés.

Il fallut une bonne dose de persuasion pour que les visiteurs acceptent de ramper à travers le tunnel jusqu'à la salle des Plantes. Craignant un piège, l'une des brutes insista pour passer le dernier. Tassés sous la voûte ornée de mains, ils murmurèrent et clignèrent des yeux devant les pochoirs et tendirent leurs propres mains pour les comparer à la lumière de la graisse brûlante et du genièvre.

La majeure partie du groupe attendit là, en proie à une grande nervosité, compte tenu aussi du peu d'espace que leur laissait l'endroit. Tal, Mem, Kek, le chef et l'un des membres de sa famille entrèrent dans la dixième salle avec le garçon.

Tal se mit aussitôt à chanter un des chants de guérison de sa mère et commença à préparer le remède. À l'aide d'une de ses longues lames de silex, il coupa les feuilles de plante grasse et les racines astringentes en petits morceaux. Quand ce fut fait, il reposa la lame debout contre le mur. Il mit les plantes dans le bol de pierre de sa mère. Puis il ajouta des morceaux d'écorce qu'il avait réduits entre ses paumes rugueuses. Et pour finir, un peu d'eau fraîche de l'outre. Il remua et écrasa la mixture avec ses mains jusqu'à ce qu'elle devienne vert mousse et il versa encore de l'eau pour la rendre assez liquide pour qu'on puisse la boire.

À la lumière des lampes vacillantes, il continua à chanter, assit le garçon, et demanda à son père d'écartier ses lèvres sèches suffisamment pour pouvoir lui faire absorber une petite quantité de liquide. Le garçon toussa et donna des coups de pied. Tal attendit et lui en redonna un peu. Puis encore un peu. Jusqu'à ce que l'enfant en ait absorbé une bonne dose.

Le garçon fut étendu sur le sol, enveloppé dans sa peau, et les hommes se mirent autour de lui, deux espèces se partageant une seule terre, unies par le désir commun de sauver un minuscule petit être.

Tal chanta pendant des heures.

On dut apporter de nouvelles lampes.

Pendant toute la nuit, les nouvelles furent relayées aux deux clans rassemblés sur la saillie de chaque côté de l'entrée de la grotte, qui se tenaient toujours sur leurs gardes. Tala sortait et annonçait au clan des bisons que l'enfant gémissait, ou vomissait, ou dormait enfin calmement. Uboas forçait son petit-fils à manger des morceaux de viande séchée avant de retourner précipitamment près de son grand-père.

Quand la première lumière du jour apparut à l'extérieur de la grotte, l'enfant paraissait aller mieux. Il leva la tête tout seul pour boire de l'eau. Tal fit savoir qu'ils allaient quitter la grotte, car la guérison était en cours. Le père du garçon grommela son approbation.

Puis ce fut la catastrophe.

La salle se remplit soudain d'une odeur fétide : brusquement, on entendit le ventre de l'enfant gargouiller, et il se vida complètement. Il poussa un soupir aigu, et il cessa simplement de respirer.

Abasourdis, les hommes contemplaient en silence le corps sans vie.

Le père de l'enfant s'agenouilla et le secoua pour le réveiller. Il cria quelque chose, et Kek lui cria quelque chose en retour. À son ton, Tal comprit que son fils essayait de prévenir un désastre.

Osa se leva lentement. Dans la faible lumière des lampes sifflantes, ses yeux enfoncés étaient devenus étonnamment brillants. Puis il poussa un hurlement à glacer le sang qui paraissait venu d'un autre monde, un mélange de cri humain et de rugissement animal, qui paralysa tous les autres hommes.

Pour quelqu'un de massif, il se déplaçait comme un lion. En un éclair, il prit le bol de pierre de Tal dans sa main puissante. Ni Tal ni personne n'eut le temps de réagir. Il aperçut à peine une forme sombre quand le bras du Néandertalien décrivit un arc de cercle et lui assena un coup derrière l'oreille.

Le monde devint soudain brillant, comme si le soleil avait déserté le ciel pour traverser toutes les salles de la grotte jusqu'à la dernière.

Il était à quatre pattes par terre.

Il prit conscience des cris au loin, du son du silex entamant les chairs, de grands hurlements de douleur et de guerre.

Il entendit le bruit d'hommes en train de tomber, le bruit sourd de la mort.

Il souleva la tête.

L'homme-oiseau se dressait au-dessus de lui, son bec fièrement ouvert.

Je vais m'envoler, pensa-t-il. Je vais m'envoler pour toujours.

Sa tête était trop lourde pour qu'il puisse la lever. Il semblait y avoir quelque chose sur le sol. Il s'efforça de regarder de plus près malgré la douleur et le brouillard qui obscurcissait son esprit et la faible lumière.

C'était le petit bison en ivoire, tombé du sac qu'il portait à la ceinture.

Il tendit la main pour le prendre tandis qu'il formulait ses dernières pensées.

Le clan des bisons.

Uboas.

Tala fut le seul à sortir de la grotte vivant. C'est lui qui tua Osa en lui fracassant la tête contre le mur. Kek fut frappé par son propre frère, et Mem tué par un des Néandertaliens. Dans cet espace confiné, les hommes s'affrontèrent au couteau et donnèrent du pied et de la gouge jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une masse d'hommes ensanglantés. Tala avait le bras cassé. Était-ce d'avoir donné des coups ou d'en avoir reçu ? Il n'en savait rien. Tal était mort. Le Peuple de l'Ombre avait attaqué. Ils devaient se venger.

Rapidement et avec la plus grande brutalité, les hommes du clan des bisons s'abattirent sur les Néandertaliens terrifiés. Comme ils avaient été contraints de laisser leurs lances au camp, il ne fallut pas longtemps pour que chacun d'entre eux, chaque homme, femme et enfant soit transpercé ou jeté du haut de la saillie. Ils s'étaient appelés le Peuple de la Forêt. Ils n'existaient plus.

Tala était le chef à présent. La cérémonie aurait lieu plus tard. En pleine crise, le clan se contenta de se mettre en ligne et commença à obéir à ses ordres. Et Uboas, stoïque, oublia son chagrin et s'affaira à fabriquer une attelle en bois et en tendon pour le bras de son petit-fils.

Tous les cadavres furent traînés à l'extérieur. Sauf Tal. Tala ordonna que l'enfant mort, le fils d'Osa, ait la main coupée avant qu'on le sorte. Un des hommes du clan utilisa la lame affûtée de Tal pour séparer les petits os des doigts et en faire une pile sanglante, puis il reposa soigneusement la lame contre le mur où Tal l'avait laissée. Les os des doigts serviraient à faire un collier pour Tala, mais sans que personne s'en aperçoive, une des minuscules phalanges tomba dans la poussière et ne parvint jamais autour du cou de Tala.

Les Néandertaliens, morts ou vivants, furent précipités par-dessus le bord de la falaise sur les rochers en contrebas pour rejoindre leurs frères. Les lions, les ours et les faucons auraient de quoi festoyer.

Ils transportèrent les corps de leurs morts avec précaution en bas des falaises pour les enterrer dans la terre meuble près de la rivière. C'était leur coutume. Le clan attendait de connaître la décision de Tala au sujet de Kek. Appartenait-il à leur clan ou à celui des Autres ?

« C'était mon oncle, déclara-t-il, et l'un des nôtres. Il sera traité dans la mort comme un membre du clan des bisons. »

La décision du jeune homme reçut un accueil favorable ; les membres du clan lui faisaient confiance, certains qu'il saurait également comment

honorer les restes de leur chef si exceptionnel. Il se retira dans la grotte. Il irait s'asseoir près du corps de son grand-père, boirait l'eau magique, et, quand il en aurait terminé, il ferait ce qu'il convenait de faire.

Il était presque l'heure du coucher du soleil quand le clan eut ramené l'ordre dans leur monde. Ils gravirent les falaises une nouvelle fois et se rassemblèrent autour de l'entrée de la grotte.

Tala sortit, leur parla d'une voix claire et résolue, en soulignant ses propos par de grands gestes de son bras valide. Il avait plané avec la horde de bisons, et, au loin, il avait vu l'homme-oiseau voler dans la grotte et disparaître.

Il connaissait la réponse.

Tal resterait dans la salle des Plantes, dans l'endroit sacré qu'il avait créé. Il aurait son bol pour planer à côté de lui. Il aurait son bison en ivoire. Son meilleur silex taillé. Son homme-oiseau lui tiendrait compagnie. Personne n'entrerait plus jamais dans cette salle.

Alors que les autres ancêtres demeuraient autour de leurs feux de camp dans le ciel, le grand Tal resterait à jamais à l'intérieur de sa grotte peinte.

JEUDI APRÈS-MIDI

Luc avait encore plusieurs heures à passer avant son dîner avec Isaak. Il était couché sur le lit de l'hôtel, son ordinateur tout chaud sur le ventre, près de s'assoupir et de sombrer dans l'oubli. Sa boîte de réception lui faisait face. Il se demanda s'il n'allait pas refermer le portable et en rester là pour l'instant.

Au lieu de cela, il cliqua sur le message de Margot.

Il fallait bien le faire à un moment quelconque, alors pourquoi pas maintenant ? Boire le calice jusqu'à la lie, regarder le dernier épisode heureux d'une vie. Le message était laconique : « photos d'Hugo ». Il prit une longue inspiration, la gorge serrée par l'émotion, et cliqua sur les pièces jointes.

Une douzaine de photos se téléchargea en formant une guirlande d'images.

Il les fit défiler et les ouvrit, l'une après l'autre.

Des photos de Luc, de Sara et d'Odile, se promenant dans Domme.

Des clichés pris à table dans le restaurant – Sara et Luc ensemble, Hugo, tout sourire, le bras autour d'Odile, une main négligemment posée sur un sein.

Puis un cliché de tous les quatre, pris par le serveur, avec plusieurs desserts maison disposés sur la table. On croyait presque les entendre rire.

Tout à la fin, il y avait une dernière photo.

Il l'examina. Elle n'allait pas avec les autres. Que venait-elle faire là ?

Il cliqua pour l'agrandir au maximum.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

C'était un tableau sur un mur jaune. Un jeune homme assis, peut-être de la Renaissance, qui regardait l'artiste avec méfiance. Il avait un visage efféminé tout en longueur et des cheveux tombant sur les épaules. Il portait un chapeau noir de dandy, une chemise blanche avec des manches terriblement bouffantes, et, plus frappant encore, son épaule était drapée dans un luxueux manteau de léopard.

Qu'est-ce que cela venait faire sur le mobile d'Hugo ? Quelqu'un s'en était-il servi pour prendre des photos après sa mort ? Qui aurait pu subtiliser le téléphone mobile d'un défunt et l'emporter dans un musée pour photographier un tableau ?

Un instant !... L'heure et la date figurent sur le cliché !

L'heure de la photo s'afficha très nettement en caractères digitaux.

23 h 53 !

Que lui avait raconté le gendarme sur le lieu de l'accident ?

« Il n'est pas parvenu jusqu'au village. S'il a quitté le camp à 23 h 30, l'accident a dû se produire vers 23 h 40, pas plus tard. »

Luc était assis au bord du lit à présent, et se passait sans arrêt la main dans les cheveux, comme si l'électricité statique allait booster son cerveau.

23 h 53 ! Treize minutes après l'heure supposée de sa mort, Hugo prend une photo d'un tableau ?

Une autre conversation lui revint subitement avec une incroyable précision, un détail qu'il avait dû enregistrer malgré lui.

À la réception donnée en l'honneur des fouilles, le président du conseil de Périgueux, M. Taillefer, s'était longuement étendu sur l'histoire locale.

« La Résistance a attaqué la principale ligne de chemin de fer, près de Ruac, et s'est retirée avec un vrai pactole, peut-être deux cents millions d'euros actuels, ainsi que quelques très célèbres tableaux, dont le *Portrait d'un jeune homme* de Raphaël, tous destinés à Goering personnellement. Une partie du butin parvint à de Gaulle et fut utilisée à bon escient, mais le reste de cet argent et des objets d'art disparut dans la nature. Le Raphaël n'a plus jamais reparu. »

Luc avait du mal à respirer à présent, comme après un sprint.

Il cliqua sur Google Images et tapa *Portrait d'un jeune homme* de Raphaël.

Le tableau s'afficha. C'était la même peinture, répertoriée sur un site Internet consacré à la recherche d'objets d'art volés.

La légende précisait : « Ce chef-d'œuvre n'a toujours pas été retrouvé. »

Luc était un familier des musées, et, qui plus est, il adorait tout ce qui s'y rapportait. Dans des circonstances normales, il aurait été ravi d'en découvrir un nouveau, surtout un musée situé dans un délicieux hôtel XIX^e perché au sommet d'un charmant monticule sur les bords de la Marne.

Il aurait humé l'odeur de moisi des salles d'exposition et se serait passionné pour les mystères des réserves interdites au public. Le musée national de la Résistance à Champigny-sur-Marne abritait une collection plus récente dans l'ensemble que les endroits qu'il fréquentait habituellement, mais tous les musées possédaient les mêmes caractéristiques plaisantes.

Cette fois, les circonstances étaient exceptionnelles, et il s'engouffra dans l'entrée sans trop regarder autour de lui.

À la caisse, il annonça d'une voix haletante : « Le professeur Simard pour M. Rouby », et fit les cent pas pendant que l'employé appelait au téléphone.

Ils s'étaient parlé moins d'une heure plus tôt. Luc était parvenu jusqu'au conservateur après qu'une série d'appels passés dans la fièvre l'eut baladé de musée en musée, d'archives en archives, et cela, dans toute la France. Sa demande était tout à fait spécifique, heureusement, mais il n'avancait pas, jusqu'à ce qu'une femme d'un certain âge se montre compatissante au musée de la résistance Henri-Queuille en Corrèze, et l'informe qu'une trentaine de cartons d'archives se rapportant à son sujet avaient été expédiés à Champigny-sur-Marne pour y être catalogués et conservés.

Par chance, Champigny-sur-Marne se trouvait à une douzaine de kilomètres à peine du centre de Paris.

Max Rouby était un homme charmant, une sorte d'Hugo en plus âgé. Luc dut faire un effort pour ne pas se laisser émouvoir par cette ressemblance troublante. Le conservateur se montra particulièrement heureux de pouvoir rendre un service à un confrère et de mettre son équipe restreinte à la disposition de Luc. On installa Luc à une table dans une zone d'archives interdite au public, et une jeune femme avenante prénommée Chantelle commença à apporter les cartons en question.

« Très bien, dit-il, nous recherchons toute documentation relative à une attaque de la Résistance contre un train allemand dans les environs de Ruac en Dordogne, au cours de l'été 1944. Il transportait une grande quantité d'argent liquide et peut-être des œuvres d'art. Y a-t-il un index ?

– Non, c'est pour cette raison que ça a été envoyé ici mais, malheureusement, nous ne nous y sommes pas encore mis. Ça ne me fera pas de mal de regarder tout ça aujourd'hui. Ça me facilitera le travail plus tard », dit-elle obligeamment.

Ils s'y plongèrent. Tandis qu'ils passaient en revue notes de guerre, magazines, coupures de presse, photos noir et blanc et journaux intimes, Chantelle lui dit qu'elle connaissait le musée prêteur.

Henri Queuille était un homme politique important d'après-guerre qui avait participé à la Résistance en Corrèze sous l'Occupation. À sa mort, sa famille avait légué sa maison à l'État pour célébrer sa mémoire et l'action héroïque de la Résistance dans la région. En 1982, Mitterrand et Chirac avaient assisté ensemble à l'inauguration du musée. Les archives familiales constituaient le fonds du musée mais, au fil des années, il s'était enrichi de dépôts et de dons en provenance d'autres archives régionales et de successions.

Ils progressaient lentement. Luc était impressionné de voir avec quel soin la Résistance avait répertorié ses activités. Que ce soit par fierté ou par un sens militaire de la discipline, certains des agents locaux commentaient longuement leurs projets et les résultats obtenus, ce qui allait servir finalement à la postérité.

Les vingt premiers cartons ne comportaient aucune mention de l'attaque de Ruac. Chantelle était en train d'examiner le carton 21, et Luc passait en revue le carton 22, quand elle annonça : « Voilà qui semble intéressant ! », et tendit les dossiers à Luc.

C'était un carnet portant le sceau du lycée d'enseignement général à Périgueux, daté de 1991. Dans le cadre d'un projet concernant la guerre, un lycéen entreprenant avait interviewé un homme de la région qui avait servi dans la Résistance. L'homme, un certain Claude Benestebe, âgé d'une soixantaine d'années à l'époque de leur rencontre, racontait l'attaque d'un train allemand à un kilomètre et demi de la gare des Eyzies. Dès la première page, cela ressemblait à l'incident dont Luc recherchait la trace. Il commença à parcourir le récit de Benestebe tandis que Chantelle ôtait le couvercle du carton suivant.

« J'avais à peine dix-sept ans en 1944, mais j'étais déjà un homme, avec un goût prononcé pour l'aventure. En vérité, la

guerre m'avait privé d'une adolescence normale. De toutes les choses frivoles que font les jeunes aujourd'hui, je n'en fis aucune. Pas de jeux, pas de soirées. Oui, il y avait bien des amourettes et même quelques aventures mais, vous savez, c'était dans le contexte d'une lutte pour la vie et la liberté. Le lendemain n'était jamais certain. Si vous ne tombiez pas au cours d'une mission, les Boches pouvaient parfaitement vous cueillir au milieu d'une foule pour vous prendre en otage et vous fusiller pour une raison ou une autre.

« Nous ne pensions pas vraiment survivre après l'attaque du train de la Banque de Paris en juin 1944. Nous savions que c'était un raid important. Nous avons reçu l'information environ deux semaines plus tôt de la part d'un employé de banque de Lyon qu'une grosse quantité d'argent français et du butin nazi allait être expédiée par rail de la succursale principale de Lyon jusqu'à Bordeaux, en vue d'un transfert à Berlin. Nous savions que le train tout entier, composé de six wagons, était plein à craquer, et si nous réussissions, nous devions être prêts à nous enfuir avec le tout. On nous avait informés que deux wagons ne contiendraient que des objets d'art et des tableaux pillés en Pologne, destinés à Goering en personne, qui se réservait les plus belles pièces.

« Eh bien, je peux vous dire que c'était une sacrée opération. Les maquisards, comme vous le savez, étaient très différents les uns des autres, pour parler poliment. Oui, il existait bien une coordination centrale, jusqu'à un certain degré, exercée par de Gaulle et ses hommes à Alger, mais la Résistance était surtout une affaire locale avec des maquis constitués au fur et à mesure. Et pour sûr, on ne pouvait pas dire que les groupes de maquisards s'aimaient beaucoup. Certains étaient des nationalistes de droite, d'autres des communistes, d'autres encore des anarchistes. Il y avait de tout. Mon groupe, qui portait le nom de code d'Escadron 46, opérait dans les environs de Neuvic. Nous haïssions les Boches, c'est tout. C'était notre philosophie. Mais pour cette action, une demi-douzaine de groupes de maquisards avait travaillé ensemble pour mettre l'opération sur pied. En fait, il nous fallait une centaine d'hommes, de nombreux camions, des explosifs et des mitrailleuses. Le lieu de l'attaque était situé entre Les Eyzies et Ruac, si bien que nous avons dû impliquer le maquis de Ruac,

l'Escadron 70, je m'en souviens, même si aucun de nous ne leur faisait confiance. Ils se paraient du drapeau de la Résistance, mais tout le monde savait qu'ils y participaient pour leur propre gloire. Ils étaient peut-être les plus grands voleurs de France après les nazis. Et ils étaient vicieux comme personne. Ils ne se contentaient pas de tuer les Boches. Ils les mettaient en pièces chaque fois qu'ils en avaient l'occasion.

« Généralement, il y avait de grosses bavures, avec des blessés ou des morts, mais la nuit du 26 juillet 1944 se déroula comme dans un rêve. Peut-être les Boches avaient-ils voulu jouer les malins en décidant que trop de sécurité attirerait l'attention, en tout cas le train n'avait qu'une protection légère. À 19 h 38 précisément, nous attaquâmes de tous les côtés, nous fîmes sauter le train et dérailler la locomotive. Les troupes allemandes furent rapidement massacrées. Je n'eus même pas l'occasion de tirer, tellement tout se passa vite. Les gardes de la Banque de Paris qui étaient des employés français remirent leurs pistolets à notre commandant, qui tira plusieurs salves et riposta pour qu'ils puissent dire qu'ils avaient essayé de se battre pour nous mettre en fuite. Vers 20 h 30, on déchargea le train. Nous avons tous formé une chaîne humaine depuis les rails jusqu'à la route, pour transférer les sacs pleins d'argent et les caisses d'œuvres d'art dans les camions.

« C'est seulement des années plus tard que j'ai appris que ce train transportait l'équivalent de plusieurs dizaines de millions de francs français. Combien est parvenu à André Malraux et Charles de Gaulle ? Je n'en sais rien, mais on raconte que des millions de francs et une bonne quantité d'œuvres d'art n'ont jamais quitté Ruac. Comment savoir la vérité ? Tout ce que je sais, c'est que ça a été une sacrément bonne nuit pour la Résistance et une sacrément bonne nuit pour moi. J'ai pris une bonne cuite et je me suis amusé comme un fou. »

Luc passa en revue le reste du dossier, mais il n'y avait rien d'autre d'intéressant, rien concernant le tableau de Raphaël. Mais la découverte de l'existence d'un lien avec Ruac l'encourageait à examiner jusqu'au dernier carton.

Tard dans l'après-midi, Chantelle sortit pour aller chercher deux cafés. Les lampes fluorescentes au plafond éclairaient maintenant davantage que la lumière qui passait par les fenêtres. Il ne restait plus

que deux cartons, et quand il aurait terminé, il prendrait un taxi pour rentrer à Paris et retrouver Isaak. Le carton 29 contenait surtout des photos d'archives, des centaines de clichés brillants tirés sur le papier épais de l'époque. Il les passa en revue rapidement, comme s'il distribuait des cartes au poker, et, à l'instant où la jeune fille revint avec le café, il vit la photo avec la légende manuscrite écrite à l'encre noire sur la bordure blanche, « *Général de Gaulle à Ruac félicitant le groupe de maquisards local, 1949.* »

De Gaulle dominait tous les autres. Il était vêtu d'un costume sombre et clignait des yeux à cause du soleil en face. Derrière lui, on voyait le café du village, pas très différent de ce qu'il était aujourd'hui. Il était flanqué de six personnes, cinq hommes et une femme, et serrait la main de l'homme le plus âgé.

L'attention de Luc fut immédiatement attirée par l'homme âgé. Puis par un autre homme jeune, puis par la femme.

« Café ? » demanda Chantelle.

Impossible de répondre.

Chantelle s'effaça. Et la pièce disparut.

Il n'y avait plus que la photo. Rien d'autre.

Le vieil homme ressemblait de manière frappante au maire, Bonnet. Le jeune homme ressemblait à Jacques Bonnet. La femme ressemblait à Odile Bonnet.

Il les dévisagea encore, l'un après l'autre.

Il secoua la tête, n'y comprenant plus rien. La ressemblance était troublante.

Paris resplendissait dans le crépuscule. Du taxi, Luc remarqua à peine la tour Eiffel illuminée au loin. Avec la circulation à cette heure de pointe, il avait juste le temps de rentrer à son hôtel avant qu'Isaak passe le chercher mais, à présent, il regrettait d'avoir pris ce rendez-vous.

Il avait besoin de réfléchir, de passer en revue l'ensemble des faits, d'assembler les pièces du puzzle. Et pas de bavardages inutiles. Il aurait été mieux assis dans sa chambre, l'esprit au clair, devant une feuille de papier vierge. Il devait voir le colonel Toucas demain. Il aurait voulu formuler une théorie cohérente, et non pas radoter comme un idiot. Il aurait voulu rentrer chez lui ; s'il n'avait pas déjà raté le dernier train, il aurait préféré voyager de nuit.

Il devait annuler.

Il appela Isaak.

« Vous avez un don de télépathie ou quoi ? dit Isaak. Je suis justement en train de travailler à une traduction pour vous.

– Vous l’avez déjà fait. Que voulez-vous dire ? demanda Luc.

– Il s’agit d’une nouvelle traduction ! s’exclama Isaak. Le Belge a beaucoup travaillé. Il a fini ! Margot m’a transmis son mail il y a une heure. Je voulais qu’il soit prêt pour le dîner.

– Justement... à propos du dîner. Voyez-vous un inconvénient à ce que nous le remettions ? J’ai un travail urgent.

– Pas de problème. Et pour la traduction ?

– Je suis coincé dans la circulation. Pouvez-vous me la lire au téléphone ? Est-ce possible ?

– Tout ce que vous voulez, Luc. Allons-y maintenant.

– Merci. Et avant que vous ne commenciez, Isaak, quel était le dernier mot-clé ?

– C’est ça qui m’a excité. C’est le genre de mot qui fait battre le cœur d’un médiéviste. C’était **TEMPLIERS**. »

Bernard de Clairvaux était mort depuis très longtemps, mais il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un à l'abbaye de Ruac ne pense à lui, ou ne mentionne son nom au cours d'une prière.

Il rendit son dernier souffle en 1153 à l'âge de soixante-trois ans, et fut canonisé en un temps record puisque, en 1173, le pape Alexandre III le désigna comme saint Bernard. Cet honneur combla son frère, Barthomieu, et l'attrista à la fois, car il ne s'était jamais consolé d'être privé de la présence imposante de Bernard.

À l'occasion de la sanctification de son frère, Barthomieu se rendit à Clairvaux avec Nivard, le seul frère qui lui restait à présent, pour prier sur la tombe de Bernard. Ils firent le voyage, pleins d'inquiétude. Lequel des contemporains de Bernard à Clairvaux serait encore de ce monde et se souviendrait d'eux ? Leur secret aurait-il été révélé ?

C'était peu probable, mais si jamais quelque vieux moine les considérait avec méfiance ou essayait d'engager la conversation, ils resteraient silencieux et garderaient leur capuchon rabattu pour préserver leur anonymat.

C'était le genre d'échange qu'ils fuyaient :

« Bons moines, vous rappelez à ce vieil homme les frères de saint Bernard ! Je les ai vus un jour, il y a de nombreuses années.

– Nous ne sommes pas du tout ces hommes, frère.

– Non, comment cela se pourrait-il ? Ils doivent être morts, ou sinon ils seraient dans leur huitième décade !

– Et comme vous pouvez le constater, nous sommes jeunes.

– Oui, retrouver sa jeunesse. Comme cela serait merveilleux ! Mais pourtant, vous, monsieur, êtes le portrait de Barthomieu, et vous, monsieur, êtes le portrait de Nivard. Ma vieille tête doit me jouer des tours.

– Laissez-nous vous mettre à l’abri du soleil, frère, et vous servir de la bière.

– Je vous en remercie. Dites-moi, comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? »

Non, ils éviteraient ce genre de conversation.

Leur secret était bien caché. Personne, hors des murs de l’abbaye de Ruac, ne le connaissait. Avec les années, l’abbaye s’était progressivement refermée sur elle-même, au point de devenir une île. Cela tenait en partie à son évolution vers la doctrine cistercienne, en hommage aux enseignements de Bernard et aux liens filiaux qu’elle entretenait avec lui qui était plus influent que jamais. Le monde extérieur n’était que source de tentation et de péché. Bernard enseignait qu’une bonne communauté monastique n’avait besoin que de la sueur de ses membres pour subvenir à ses exigences terrestres, et des prières sacrées pour le Christ et la Vierge Marie pour se préserver spirituellement. Mais de plus en plus, les moines de Ruac perdaient le contact avec leurs frères séculiers du village de Ruac et, pour cette raison, il leur fallait rester à l’écart.

Une fois par semaine, deux parfois, ils concoctaient leur boisson et se retiraient dans la solitude de leurs cellules, ou, si la soirée était belle, sur un tapis de fougères sous leur chêne préféré. Là, ils s’en allaient ailleurs, dans un autre temps, un autre monde, un monde qui les rapprochait de Dieu, ils en étaient certains.

Pendant un moment, Barthomieu s’était inquiété de l’hostilité de Bernard. Ses paroles définitives étaient encore présentes à son esprit. « Le diable a envoyé le mal sur nous la nuit dernière. Comment peux-tu en douter ? »

Il avait agité un index accusateur. « Mauvais ! Mauvais ! »

Bernard était un homme éminemment instruit, infiniment plus que lui. Abélard et lui se partageaient l’honneur d’être les hommes les plus intelligents que Barthomieu ait jamais connus. Les papes s’en remettaient à lui pour régler des querelles. Des rois également. Mais en

l'occurrence, comme Barthomieu avait fini par s'en convaincre, c'était *lui* qui avait raison – c'était Bernard qui avait la vue courte.

Le thé n'avait diminué en rien l'amour de Barthomieu pour le Christ. Pas plus qu'il n'avait entamé sa volonté de prier et de travailler à parvenir à la pureté de son âme. En fait, il augmentait sa vitalité physique et spirituelle. Il se réveillait chaque matin au son des cloches de la chapelle, le cœur gonflé d'amour, et le pas plein d'allant. Et ils supportaient leurs accès de colère avec suffisamment de stoïcisme, essayant de prendre les choses du bon côté, et s'efforçant seulement de ne pas se faire mutuellement de mal.

Avec Jean l'infirmier herboriste, ils prêchaient les vertus du thé auprès des moines de l'abbaye, et il ne tarda pas à être largement consommé par tous comme un tonique donnant plus de vitalité. Chacun le considérait comme un vecteur spirituel. Les moines n'évoquaient pas volontiers leurs expériences intimes, mais les jours où on en préparait de grandes quantités, ils faisaient la queue avec enthousiasme pour obtenir leur ration. Même l'abbé tendait son calice personnel avant de s'éclipser pour se réfugier dans l'intimité de son prieuré.

Et les années passant, Barthomieu et les autres remarquèrent quelque chose chez eux, quelque chose de presque imperceptible au début, mais plus évident avec le temps. Leurs barbes restaient brunes ou châtaines, leurs muscles toniques, et leur vue parfaite. Quant au délicat sujet de leur virilité, qu'on abordait peu en raison de leurs vœux de célibat, il était clair qu'ils gardaient intacte l'extraordinaire puissance de leur jeunesse.

De temps en temps, les moines de Ruac avaient besoin de commercer avec le monde extérieur, ou il leur arrivait par hasard de croiser un villageois de Ruac lors de leurs sorties. C'est à l'occasion de ces rencontres que l'on commença à s'en apercevoir. Le temps affectait les habitants du village, mais il n'avait aucun effet sur les moines.

À l'extérieur du monastère, les gens vieillissaient.

Eux non.

C'était le thé, cela ne faisait aucun doute.

Cela devint un secret jalousement gardé. Rien de bon n'advierait s'ils révélaient leur pratique aux étrangers. C'était une époque troublée, et les accusations d'hérésie allaient bon train. Oui, il y avait des rumeurs. On évoquait les agissements secrets qui se déroulaient entre les murs de l'abbaye. Les spéculations auxquelles se livraient à voix basse les villageois tournaient généralement autour de la débauche, l'ivresse et des choses de ce genre. Certains parlaient même de magie noire. Eh oui, des

bruits circulaient à Ruac au sujet de moines qui semblaient ne jamais mourir, mais cela ne dépassait jamais le stade de la rumeur.

Si bien qu'ils se cachaient, et quand cela devenait intenable, comme lorsque certains furent obligés de se rendre au prieuré de Saint-Marcel à l'occasion de la veillée funèbre de Pierre Abélard, ils se dissimulaient le visage de leur mieux. Au chevet de son frère mourant, Barthomieu fut contraint, en raison de sa dévotion et de son respect pour Bernard, de lui révéler son secret, rien qu'à lui.

Bernard entra une nouvelle fois en fureur, et, en privé, maudit le thé et l'affront qu'il constituait envers les lois de la nature. Mais, pour le salut de ses seuls frères encore vivants, il fit le serment d'emporter le secret dans sa tombe, à condition que Barthomieu et Nivard acceptent de ne plus jamais le revoir.

Ce marché fut conclu dans la douleur. Ce fut la dernière fois que Barthomieu vit Bernard en vie.

Nivard, le plus jeune des six frères de Fontaines, vint rejoindre Barthomieu à Ruac par un chemin détourné. Deux voies familiales traditionnelles s'offraient à lui : la prêtrise ou le sabre. Il ne choisit d'abord aucune des deux.

Deux de ses frères, Gérard et Guy, avaient combattu pour le roi. Les autres, Bernard, Barthomieu et André, avaient revêtu la robe. André mourut jeune, terrassé par la variole lors du premier hiver rigoureux à l'abbaye de Clairvaux. Gérard et Guy quittèrent les armées du roi et vinrent à Clairvaux lorsque l'abbaye fut fondée. Ils prirent la bure, sans jamais renoncer vraiment à leur métier de soldat. Et ce fut presque naturellement que, après le concile de Troyes en 1129, ils devinrent chevaliers de l'Église. Et lors de la deuxième croisade, ils revêtirent leurs manteaux blancs à croix rouge et se joignirent à leurs compagnons templiers pour le raid de triste mémoire sur Damas. Là, ils tombèrent sous l'essaim mortel des archers de Nur al-Din et disparurent dans une mêlée sanglante.

Du temps de sa jeunesse, Nivard était pieux et espérait bien suivre son célèbre frère Bernard à Clairvaux, mais c'était avant qu'il jette son dévolu sur une jeune femme de Fontaines. Anne était une roturière et la fille d'un boucher. Cela rendit furieux le père de Nivard, mais ce dernier était tellement amoureux de la jeune fille joyeuse à la silhouette élancée que, loin d'elle, il ne pouvait plus manger, ni dormir, ni prier sincèrement. À la fin, il préféra renoncer aux nobles traditions familiales pour l'épouser. Privé des largesses de son père, il devint un humble

commerçant, et fit son apprentissage auprès de son beau-père dans un étal de boucher près de la place du marché.

Mais trois années de bonheur furent balayées quand la peste contamina Fontaines et que Nivard perdit à la fois sa femme et un enfant en bas âge. Devenu boucher itinérant, il traînait désormais sans but et s'était mis à boire. Il se trouvait justement en plein brouillard éthylique un jour de 1120, à Rouen, lorsque, dans une taverne puant l'urine, il entendit parler d'un poste de boucher sur un nouveau navire. On l'appelait le *Bateau blanc*, et c'était le plus grand vaisseau jamais construit en France. Il fut jugé si sûr et si rapide que, au cours d'une calme nuit de novembre, il leva l'ancre de Barfleur avec la plus précieuse des cargaisons. À son bord, se trouvait Guillaume Adelin, l'unique fils légitime du roi Henri I^{er} d'Angleterre, et, avec lui, de nombreux princes et princesses britanniques.

Des erreurs de navigation furent commises – à moins qu'il ne se soit agi d'un sabotage ? On ne le sut jamais. Près du port, le navire se dirigea tout droit vers un rocher submergé qui déchira la coque. Il coula rapidement. Nivard se trouvait au fond de la cale, suffisamment imbibé pour affronter son voyage inaugural, et revêtu d'un tablier de boucher en peau de béliet. Il entendit les madriers craquer, les hurlements de l'équipage, le bruit de l'eau s'engouffrant dans le bateau ; l'instant d'après, le bateau avait disparu, et il se retrouva tout seul dans la mer sombre, flottant au gré des vagues grâce à ses peaux de béliet gonflées comme des outres. Le lendemain matin, un bateau de pêche le secourut dans le chenal, il était le seul survivant. Cent personnes avaient péri. L'héritier de la couronne d'Angleterre manquait à l'appel.

Pourquoi avait-il été sauvé ?

Cette question intriguait Nivard, le taraudait, le fit renoncer aux boissons fortes et le ramena à Dieu. Son embarras dû à ses écarts de jeunesse l'empêchait de se risquer jusqu'à la porte de Bernard à Clairvaux. Comment expliquer la vie qu'il avait menée à quelqu'un d'aussi rigide et dominateur ? C'était impossible. Il préféra se diriger vers les cieux plus cléments de Ruac, où Barthomieu l'accueillit à bras ouverts.

« Tu es mon frère par le sang et dans le Christ ! déclara-t-il. En plus, un moine capable de dépecer un porc peut nous être très utile ! »

Les années passèrent. Nivard devint un fervent adepte du thé, ce qui lui permit de se jouer du temps.

Les moines de Ruac avaient fini par comprendre que si leur infusion avait de nombreux pouvoirs, elle ne les rendait pas pour autant

invincibles. Elle n'offrait aucune protection contre les fléaux de l'époque : la peste blanche – le pauvre Abélard en était un exemple –, la peste noire, la variole. Sans parler d'éventuelles fractures et de la possibilité de se faire écraser. Jean, l'infirmier, tomba un jour de sa mule et se rompit le cou. Cela fit d'ailleurs toute une histoire, car, chose scandaleuse, une femme était impliquée dans l'accident.

Mais excepté les quelques mauvais tours du diable, la plupart des frères vécurent longtemps. Très longtemps.

Par une étrange ironie du sort, ce fut une des plus célèbres actions de Bernard, celle qui resterait dans l'histoire, qui entraîna la mort de Barthomieu et de Nivard.

En 1118, Hugues de Payns, un noble de moindre rang venu de Champagne, arriva à Jérusalem avec un petit groupe d'hommes et mit son épée au service du trône de Baudoin II. Avec la bénédiction de Baudoin, il passa une dizaine d'années à protéger par tous les moyens les pèlerins chrétiens pendant leur visite au mont du Temple. Puis, en 1128, Payns écrivit à Bernard, l'homme le plus influent de l'Église, le champion incontesté de la vie monastique, pour qu'il le soutienne dans sa tentative de créer un ordre de saints chevaliers pour combattre pour Jérusalem au nom de la chrétienté.

Bernard s'empara aussitôt de l'idée et rédigea un traité à l'intention de Rome, *De Laudibus Novae Militiae*, où il se livrait à une vigoureuse défense de la notion des saints combattants. Au concile ecclésiastique de Troyes, sur ses terres de Champagne, il se battit pour la faire approuver, et le pape Innocent II accepta officiellement la formation des pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon.

Les Templiers étaient nés.

Certains chevaliers de la première heure qui rejoignirent Hugues de Payns étaient des parents par le sang de Bernard, parmi lesquels André de Montbard, son oncle maternel, et ses frères Gérard et Guy. Une troupe de nobles venus de Champagne prêtèrent serment. Et, dès leur formation, les Templiers vénérèrent Bernard et lui gardèrent toujours leur affection – jusqu'à cette année fatale de 1307.

Grâce au patronage influent de Bernard, les Templiers recevaient des dons de la noblesse pour les aider dans leur sainte mission : de l'argent, des terres et des fils de noble lignage. Ils pouvaient franchir librement n'importe quelle frontière. Ils ne payaient pas d'impôts. Ils n'étaient soumis à aucune autorité, sauf celle du pape.

Incapables de remporter une victoire majeure du temps de Bernard, ils subirent une défaite honteuse à Damas au cours de la deuxième croisade, et, pendant les années qui suivirent, ils prospérèrent en tant que milice. Pour leur plus grande gloire, en 1177, cinq cents chevaliers templiers contribuèrent à battre les vingt mille hommes de l'armée de Saladin à la bataille de Montgisard. Un de ces chevaliers était Nivard de Fontaines, moine de Ruac, un homme sur lequel ses camarades pouvaient compter pour dépecer une chèvre ou un chameau.

Leur réputation était faite, et, au cours du siècle suivant, leurs fortunes prospérèrent. Entre donations et affaires de toutes sortes, le pouvoir des Templiers se développa considérablement. Ils achetèrent d'immenses territoires au Moyen-Orient et en Europe ; ils importèrent et exportèrent des marchandises dans toute la chrétienté. Ils construisirent des églises et des châteaux. Ils possédaient même leur propre flotte.

Puis ce qui devait arriver arriva : tout ce qui monte doit forcément retomber un jour.

Toujours exemptés de tout contrôle de la part des nations et des autres souverains, véritable État dans l'État, les Templiers étaient à la fois craints et méprisés par les gens extérieurs à leur groupe. Quand un animal est blessé, les autres prédateurs entrent en action. Avec les années, les Templiers finirent par être blessés. Ils avaient connu des revers militaires en Terre sainte. Jérusalem était perdue. Ils se réfugièrent à Chypre, leur dernière place forte au Moyen-Orient. Puis Chypre fut perdue à son tour. Leur prestige diminua. Alors, certains seigneurs, de puissants adversaires, se préparèrent pour la mise à mort.

Philippe le Bel, roi de France, nourrissait une haine de longue date contre l'ordre des Templiers, depuis que, jeune homme, ils avaient refusé sa candidature. Il avait également accumulé de très importantes dettes envers l'ordre qu'il n'avait aucune intention de rembourser. Le roi attaqua.

L'Église reprochait aux Templiers de l'ignorer et de s'adresser directement à Dieu. Le pape passa à l'offensive.

Les Templiers furent accusés simultanément par le roi Philippe et le pape Clément V de toutes sortes d'abominations. Ils furent accusés de renier le Christ, de commettre des crimes rituels et même d'adorer une idole, une tête barbue nommée Baphomet. Des actes furent rédigés, des soldats mis sur le pied de guerre.

Le piège se refermait.

Au cours de l'année 1307, pendant le mois d'octobre, les hommes du roi lancèrent une attaque coordonnée massive. C'était le vendredi 13, une

date qui resterait désormais signe de mauvais présage.

À Paris, le grand maître du Temple, Jacques de Molay, et soixante de ses chevaliers furent tous emprisonnés. En France et en Europe, des milliers de Templiers et leurs acolytes furent rassemblés et arrêtés. S'ensuivirent alors tortures et confessions extorquées. Où cachaiient-ils leur immense trésor ? Où était leur flotte précédemment ancrée à La Rochelle ?

À Ruac, ils frappèrent à midi, juste au moment où les moines sortaient en rang de l'église après la prière de sexte. Un groupe de soldats dirigé par un petit capitaine pugnace à l'haleine fétide du nom de Guyard de Charney franchit les portes et rassembla tous les frères.

« Ceci est une maison de Templiers ! brailla-t-il. Par ordre du roi et du pape Clément, tous les chevaliers de l'ordre se rendront à nous, et tout leur argent et leurs trésors sont confisqués par la présente. »

L'abbé, un homme de haute taille avec une barbe taillée en pointe, déclara : « Bon monsieur, ceci n'est pas une maison du Temple. Comme vous le savez bien, nous sommes une humble abbaye cistercienne.

– Bernard de Clairvaux a fondé cette maison ! glapit le capitaine. C'est par sa main ignominieuse que les Templiers ont été créés. Tout le monde sait bien que, au cours des années, elle a servi de refuge aux chevaliers et à leurs sympathisants. »

Du dernier rang des moines, une voix se fit entendre. « Sa main ignominieuse ? Avez-vous dit que Bernard, notre saint révérend, avait une main ignominieuse ? »

Barthomieu voulut rattraper Nivard par sa robe pour l'empêcher d'avancer, mais c'était trop tard.

« Qui a parlé ? cria le capitaine.

– C'est moi. »

Nivard s'avança fièrement. Barthomieu, d'instinct, aurait préféré rester discret, mais il jugea préférable de suivre son frère.

Le capitaine vit deux moines âgés devant lui. Il désigna Nivard du doigt.

« Vous ?

– Je vous ordonne de retirer votre déclaration infamante à propos de saint Bernard, dit Nivard d'une voix ferme.

– Qui êtes-vous pour me donner des ordres, vieil homme ?

– Je suis Nivard de Fontaines, chevalier templier, défenseur de Jérusalem.

– Chevalier templier ! s'exclama le capitaine. Vous ressemblez plutôt à mon grand-père sourd ! »

À ces mots, les hommes du roi éclatèrent de rire.

Nivard se raidit. Barthomieu vit son visage se durcir sous l'effet de la colère. Il était impuissant à empêcher ce qui allait arriver, exactement comme il avait toujours été incapable d'empêcher l'obstiné Nivard de n'en faire qu'à sa tête au cours de sa longue vie pleine de péripéties. Barthomieu s'était toujours contenté de vivre au sein de l'abbaye, tandis que Nivard, aventurier infatigable, disparaissait régulièrement pour d'interminables périodes de temps avec des provisions de l'envoûtante boisson dans ses bagages.

Nivard s'approcha lentement, jusqu'à sentir la puanteur des dents avariées du capitaine. Le soldat se moquait de lui, tout en restant sur ses gardes et sans très bien savoir ce que l'autre allait faire.

Soudain, Nivard le gifla violemment sur la bouche du dos de la main. L'homme sentit le goût du sang sur sa lèvre.

Un sabre sortit de son fourreau.

L'abbé et Barthomieu se précipitèrent pour tirer Nivard en arrière, mais c'était trop tard.

On entendit le petit bruit écœurant de la chair qu'on transperce.

Le capitaine paraissait surpris de son propre geste. Il n'avait pas eu l'intention de tuer un vieux moine, mais il brandissait le sabre ensanglanté, tandis que le malheureux prêtre était à genoux, se tenant le ventre, les yeux au ciel, et prononçait ses dernières paroles. « Bernard. Mon frère. »

Pris de fureur, le capitaine ordonna qu'on fouille l'abbaye et qu'on la saccage. Gobelets et chandeliers en argent furent confisqués. Des lames de plancher soulevées pour chercher le trésor des Templiers. Les moines subirent les pires insultes et furent bousculés comme des chiens.

Dans l'infirmerie, frère Michel tremblait comme un lièvre effrayé pendant que les soldats retournaient les lits et fouillaient les étagères. Il avait travaillé dur pendant d'interminables décennies en tant qu'assistant de Jean, et quand le vieux moine avait trouvé la mort sous une mule, il avait fini par devenir l'infirmier de l'abbaye. Cent cinquante ans était un laps de temps très long pour progresser dans la hiérarchie, et il avait enfin pu respirer au moment de son ascension.

Michel essaya de se rallier les faveurs des soldats en leur montrant un beau crucifix incrusté de pierres précieuses et un calice en argent qui avait appartenu à son ancien maître ; quand ils furent partis, il s'assit sur un lit en respirant péniblement.

Une fois les soldats épuisés par leurs exactions, le capitaine déclara qu'il ferait un rapport au conseil du roi. L'abbé de Ruac viendrait avec

eux, que les moines soient d'accord ou non. Il y aurait une enquête, ils pouvaient en être certains. Si cet homme, Nivard, avait effectivement été un Templier dans sa jeunesse, le prix à payer serait encore plus élevé.

Barthomieu ne fut pas autorisé à toucher son frère mort avant le départ des soldats. Il s'assit à côté de lui, prit sa tête sur ses genoux et caressa sa frange grise. Il murmura à travers ses larmes : « Au revoir, mon frère, mon ami. Nous avons été frères pendant deux cent douze années. Combien de frères peuvent en dire autant ? J'ai bien peur de te rejoindre bientôt. Je prie pour que nous nous retrouvions au ciel. »

Au cours des semaines suivantes, les quelques visiteurs qui se rendirent à l'abbaye de Ruac rapportèrent tous les mêmes témoignages. Partout en France, les Templiers étaient torturés et brûlés sur le bûcher. Il y avait un déchaînement de violence dans tout le pays. Les bâtiments appartenant aux Templiers ainsi que leurs terres étaient saisis. Et tous ceux que l'on soupçonnait d'avoir des liens avec l'ordre étaient exécutés.

Lors de ses deux cent vingt années de vie, Barthomieu n'avait jamais prié aussi intensément. Pour le monde extérieur, il ressemblait à un homme dans sa sixième décennie, septième peut-être. Il donnait l'impression d'avoir le sang vif. Mais il savait que ce serait sa dernière année. Le pape avait installé un tribunal de l'Inquisition à Bordeaux. On racontait dans les campagnes que leur abbé avait eu les os brisés avant d'être brûlé et que les torches humaines se multipliaient un peu partout.

Que devait-il faire ? Si l'abbaye de Ruac était saisie, si les moines subissaient le martyre en raison de leur allégeance à Bernard, qu'advierait-il de leur secret ? Disparaîtrait-il en même temps qu'eux ? Devait-il être mis à l'abri pour l'éternité ? Il ne restait plus personne d'aussi sage que lui. Jean était mort depuis longtemps. Nivard était mort. Son abbé était mort. Il devait prendre sa décision tout seul.

Au cours de toutes ces décennies, il avait acquis de nombreux savoir-faire, mais surtout ceux de scribe et de relieur, et il ressortit d'une séance de prière agitée avec la ferme résolution de mettre ses talents en pratique. Il ne lui appartenait pas de décider de ce que deviendrait leur grand secret. C'était à Dieu d'en décider. Il serait l'humble scribe de Dieu. Il écrirait l'histoire de la grotte et du thé d'initiation pour que d'autres la trouvent. Ou non. Ce serait à Dieu de trancher.

Pour le cas où il tomberait entre les mains des inquisiteurs, il dissimulerait le texte au moyen d'un code d'une intelligence diabolique que Jean l'infirmier avait imaginé des années auparavant pour mettre ses recettes d'herboriste à l'abri des yeux indiscrets. Si son manuscrit était

trouvé par des hommes que Dieu jugerait dignes de découvrir sa signification, alors Il les éclairerait et leurs yeux perceraient le voile codé. Barthomieu serait mort et enterré, son œuvre accomplie.

Il se mit donc au travail.

À la lumière du soleil et à la lueur vacillante de la chandelle, il rédigea son manuscrit.

Il parla de Bernard.

Il parla de Nivard.

Il parla d'Abélard et d'Héloïse.

Il parla de la grotte, de Jean, de leur merveilleux breuvage, des Templiers, d'une longue, longue vie au service de Dieu.

Et quand il eut terminé, que ses véritables mots eurent été dissimulés derrière le code de Jean, il déploya ses talents d'artiste et d'enlumineur pour illustrer le manuscrit avec les plantes qui jouaient un rôle important dans le récit et dans ces peintures qui, dans un lointain passé, avaient attiré l'attention de deux moines frêles s'adonnant à un exercice salutaire le long des falaises de Ruac.

Et pour rafraîchir sa mémoire défaillante, Barthomieu rendit une dernière visite à la grotte. Il y alla seul, tôt un matin, une bonne torche à la main et le cœur palpitant d'émotion. Il n'y était pas allé depuis plus d'une centaine d'années, mais le chemin était toujours aussi clair dans son esprit, et l'entrée béante de la grotte sembla l'accueillir comme un vieil ami.

Il passa une heure à l'intérieur et quand il en sortit, il se reposa sur la saillie et profita une dernière fois de la vue sur la vallée verdoyante qui s'étendait à l'infini. Puis il entama lentement son voyage de retour vers l'abbaye.

De retour à sa table de travail, Barthomieu reproduisit de mémoire les extraordinaires peintures rupestres et termina les illustrations avec une simple carte montrant au pèlerin comment il pourrait trouver la grotte secrète. Le livre était prêt à être relié. Il se mit à l'ouvrage, le cœur débordant d'amour pour ses frères, et surtout Bernard. Il y avait un certain morceau de cuir rouge conservé sur une étagère dans le scriptorium, l'endroit où les moines recopiaient les manuscrits, auquel il n'avait jamais trouvé d'emploi suffisamment noble ; c'était l'occasion. Pendant plusieurs jours, il se consacra à relier le livre. Sur la couverture, il grava au poinçon la silhouette de saint Bernard, son cher frère, en pied, avec son auréole céleste flottant au-dessus de sa belle tête.

Le livre avait un bel aspect. Barthomieu n'était pourtant pas tout à fait satisfait. Il lui manquait une dernière touche qui en aurait fait un

travail véritablement digne de son sujet. Sous son matelas, il y avait une petite boîte en argent héritée de sa famille, un des rares beaux objets qui n'avaient pas été pillés en ce jour d'octobre de fraîche date.

Il la fondit sur un feu brûlant et demanda à frère Michel de venir le seconder.

Dans une modeste abbaye comme Ruac, les moines acquéraient souvent par nécessité plus d'un savoir-faire. Pendant son long apprentissage auprès de Jean l'infirmier, il avait aussi appris les secrets du métal avec le forgeron, et il s'entendait désormais à travailler l'argent. Barthomieu lui montra le manuscrit en cuir rouge et lui demanda de l'embellir de son mieux avec ses précieux petits morceaux d'argent. Il le laissa entre les mains de Michel, sans savoir que, des années plus tôt, le vieux Jean avait enseigné à son assistant sa méthode de codage. Parfaitement confiant, Barthomieu avait écrit les mots-clés, NIVARD, HÉLOÏSE et TEMPLIERS, sur un parchemin glissé entre les pages.

Quelques jours plus tard, Michel lui rendit le livre avec des coins et des bordures en argent, cinq bosses sur chaque côté de la couverture et des fermoirs doubles. Barthomieu était très satisfait. Il serra Michel contre lui et l'embrassa chaleureusement pour son superbe travail. Conscient que Michel se montrait toujours curieux des affaires des autres moines, il lui demanda pourquoi il ne s'était pas renseigné sur la nature du manuscrit. Michel marmonna qu'il avait d'autres sujets de préoccupation et retourna précipitamment à l'infirmerie.

On racontait qu'un vignoble templier proche avait été pillé, tous les travailleurs renvoyés et les nobles arrêtés. Les hommes du roi ne tarderaient pas à revenir, Barthomieu en était certain. Une nuit, alors que le monastère était calme et que tout le monde dormait, il creusa le torchis qui couvrait les murs de la salle capitulaire et ouvrit un trou suffisamment large pour y cacher le précieux manuscrit. Avant de le déposer, il regarda la dernière page, et, bien qu'elle ait été codée, il se souvint des mots qu'il avait écrits.

À vous qui êtes capable de lire ce livre et de le comprendre, je vous envoie des nouvelles d'un pauvre moine qui vécut pendant deux cent vingt ans et aurait vécu encore longtemps si les rois et les papes n'avaient pas conspiré contre les bonnes œuvres des Templiers, l'ordre saint fondé par mon frère bien-aimé saint Bernard de Clairvaux. Servez-vous de ce livre comme je l'ai fait, pour vivre une longue vie pleine de générosité au service de notre Seigneur Jésus-Christ. Honorez-le comme je l'ai honoré. Aimez-

le comme je l'ai aimé. Puissiez-vous avoir une longue vie et une bonne vie. Et dire une prière pour votre pauvre serviteur, Barthomieu, qui a quitté cette terre comme un vieil homme avec un cœur jeune.

Quand il eut fini de replâtrer le mur, il entendit aboyer des chiens, et des chevaux hennir dans les écuries.

Des hommes approchaient.

Ils venaient le chercher. Ils venaient les chercher tous.

Il courut vers la chapelle pour dire une ultime prière avant d'être emmené vers un destin trop certain.

Tandis que les soldats se précipitaient par les portes de l'abbaye, un moine s'enfuyait à toutes jambes au clair de lune à travers les hautes herbes de la prairie derrière l'abbaye. Il s'était dépouillé de son habit et de son crucifix pour se vêtir comme un simple forgeron avec chemise, caleçon et blouse. Il se cacherait près de la rivière, et, au matin, il se présenterait aux bonnes gens de Ruac comme un humble travailleur, un homme vivant dans la crainte de Dieu.

Et s'ils hésitaient à l'accueillir, il leur révélerait un secret qui les intéresserait certainement. Michel de Bonnet, précédemment frère Michel de l'abbaye de Ruac, n'en doutait pas le moins du monde.

JEUDI SOIR

Quand Isaak eut terminé de lire le manuscrit, la ligne resta silencieuse.

« Vous êtes toujours là, Luc ? »

Luc était dans son taxi, à quelques encablures de l'hôtel. Les trottoirs étaient bondés de gens qui avaient tous un but, soit qu'ils rentrent chez eux, ou qu'ils en sortent.

« Oui, je suis là. »

Les souvenirs lui revenaient par bribes.

Le bison de Ruac.

Le long cou de Sara.

Une voiture fonçant sur eux dans une rue sombre de Cambridge.

Pierre couché, face contre terre sur le sol de la grotte.

Deux cent vingt ans.

Les Templiers.

Saint Bernard frappé sur une couverture de cuir rouge.

Une explosion et un panache au loin.

Du picrate.

Hugo, hilare.

Hugo, mort.

Le corps de Zvi disloqué sur les rochers.

Le visage narquois de Bonnet.

La dixième salle.

Sara.

Brusquement, tout se mit en place. Comme lorsqu'un mathématicien résout un théorème et écrit sur son bloc d'une belle écriture, CQFD.

La preuve était là.

« Vous avez une voiture ? demanda Luc.

– Oui, bien sûr.

– Je peux vous l'emprunter ? »

Le téléphone de Luc vibra dans sa main. Quelqu'un d'autre cherchait à le joindre. Il l'écarta un instant de son oreille pour lire le nom de son interlocuteur.

Sara Mallory.

Son cœur se mit à battre plus fort. Il appuya sur la touche *Répondre* sans avertir Isaak qu'il prenait un autre appel.

« Sara ! »

Il eut d'abord un silence. Puis une voix masculine. La voix d'un homme âgé.

« Nous la tenons. »

Luc savait très bien de qui il s'agissait.

« Que voulez-vous ?

– Parler. Rien d'autre. Ensuite elle pourra s'en aller. Et vous aussi. Il y a des choses que vous devez comprendre.

– Laissez-moi lui parler. »

On entendit des bruits étouffés. Il attendit.

« Luc ? »

C'était Sara.

« Tu n'as rien ? »

Elle semblait terrorisée.

« Viens à mon secours, je t'en supplie. »

L'homme reprit la communication.

« Voilà. Vous lui avez parlé.

– Si vous lui faites du mal, je vous tue. Je vous tue vraiment. »

Le chauffeur de taxi jeta un coup d'œil à Luc dans le rétroviseur, mais il paraissait bien décidé à ne pas se mêler des affaires des autres.

L'homme au téléphone prit un ton moqueur.

« Je n'en doute pas. Allez-vous venir pour que nous puissions parler ?

– Est-elle blessée ?

– Non, seulement incommodée. Nous nous sommes conduits en gentlemen.

– Bien sûr. Vous feriez mieux de me dire la vérité. »

L'homme l'ignora.

« Je vais vous indiquer où vous rendre.

– Je sais où vous êtes.

– Bien. Cela ne nous pose pas de problème. Mais voilà les conditions. Vous devez venir seul. Être là à minuit. Pas une seconde plus tard. Si vous amenez les gendarmes, la police ou n'importe qui d'autre, elle mourra d'une façon très désagréable. Et vous, vous mourrez aussi et nous détruirons votre grotte. Il n'en restera plus rien. Ne parlez à personne. Vous pouvez me croire, ce n'est pas une menace en l'air. »

Isaak laissa Luc seul dans son bureau une demi-heure pendant qu'il aidait un de ses enfants à faire un devoir. La femme d'Isaak passa la tête par la porte pour lui proposer un café, mais Luc était tellement absorbé par ce qu'il écrivait qu'il prit à peine le temps de refuser. Ce n'était pas une lettre bien rédigée, plutôt des embryons de phrases et des abréviations jetés sur le papier. Il aurait préféré ordonner ses pensées pour argumenter parfaitement sa thèse mais il manquait de temps. Pourtant, cela devrait faire l'affaire.

Il utilisa l'imprimante multifonction d'Isaak pour en faire une copie, et fit également des doubles de la copie couleur d'Isaak du manuscrit de Ruac. Il enfourna sa lettre et le manuscrit dans les deux enveloppes vierges qu'Isaak lui avait données. Sur la première, il écrivit COLONEL TOUCAS, GROUPEMENT DE GENDARMERIE DE LA DORDOGNE, PÉRIGUEUX, et sur l'autre, GÉRARD GIROT, LE MONDE.

Il remit les enveloppes cachetées à Isaak en lui disant que, sans nouvelles de sa part d'ici vingt-quatre heures, il fasse en sorte que ces lettres parviennent à leurs destinataires.

Isaak se frotta le front d'un air soucieux, mais accepta sans prononcer un mot.

Isaak avait un coupé Mercedes. Une fois sorti du périphérique intérieur et arrivé sur l'A20, il appuya sur le champignon et les kilomètres défilèrent. La voiture disposait d'un GPS avec radar. Il indiquait qu'il avait 470 kilomètres à parcourir, et estimait l'heure d'arrivée à 1 h 08 du matin. Il avait plus d'une heure à rattraper.

Chaque fois que le détecteur de radar sonnait, il relâchait l'accélérateur et revenait à l'allure autorisée. Il n'avait pas de temps à perdre à parlementer avec les gendarmes. Une demi-heure passée sur le bas-côté de la route pouvait faire la différence entre la vie et la mort. Ces gens de Ruac agissaient avec une sauvagerie inimaginable.

Il n'avait jamais servi dans l'armée. Il n'avait jamais été scout. Il ne savait pas boxer ni faire passer un homme sur sa hanche avec une prise

de judo. Il n'avait aucune arme, pas même un canif. De toute façon, à quoi cela lui servirait-il ? La dernière fois qu'il s'était battu, c'était dans une cour de récréation et il se souvenait que les deux adversaires s'en étaient tirés avec chacun le nez en sang.

Il ne pouvait faire appel qu'à son intelligence pour se défendre.

Il se retrouvait à nouveau dans le Périgord. Une terre familière. Il avait rattrapé presque tout son retard. Il devrait encore accélérer sur les petites routes, mais il était tard et la circulation quasi inexistante.

Il avait le temps d'appeler le colonel Toucas. Peut-être était-ce ce qu'il y avait de mieux à faire, laisser les professionnels agir. C'était la campagne, mais une équipe du RAID pourrait probablement intervenir en une heure. Il avait vu ces types en action dans des émissions de télévision. C'était des hommes jeunes et intrépides. Qu'allait faire un archéologue entre deux âges dans cette galère ?

Il chassa cette pensée. C'était lui qui avait mêlé Sara à tout ça. C'était à lui de l'en sortir. Il serra les dents, enfonça l'accélérateur, et la voiture se mit aussitôt à l'unisson de ses émotions.

Il parvint aux confins de Ruac à 23 h 55. Quoi qu'il arrive, il ne serait pas en retard. Il ralentit instinctivement en franchissant la colline où Hugo avait trouvé la mort, puis dirigea la Mercedes dans la grand-rue du village qui était déserte.

La nuit était obscure, balayée par des rafales de vent. Le village n'était pas éclairé et toutes les maisons étaient plongées dans l'obscurité. Le seul éclairage provenait des phares halogènes bleuâtres de la voiture.

Au bout de la rue, une maison s'allumait par intermittence. D'abord l'étage supérieur, puis celui du bas. C'était la maisonnette située à trois portes du café.

Luc ralentit et s'arrêta au bord du trottoir.

Instinctivement, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Il distingua deux hommes vêtus de sombre qui se positionnaient de chaque côté de la rue. À travers le pare-brise, il vit la même scène se reproduire au bout de la rue.

Il était cerné.

Il descendit de la voiture et secoua ses jambes engourdis.

La porte de devant de la maisonnette éclairée s'ouvrit. Il se figea. Peut-être allait-il recevoir un coup de fusil. Comme ceux qui avaient participé aux fouilles. Peut-être était-ce la fin.

Elle était vêtue comme pour une soirée, avec un chemisier habillé qui montrait la naissance de ses seins, et une jupe noire étroite jusqu'à mi-

mollet, très vamp. Elle donnait l'impression d'avoir passé beaucoup de temps à se maquiller. Ses lèvres étaient très rouges, sensuelles.

« Salut, Luc, dit-elle. Vous êtes à l'heure. »

Elle roucoulait, comme s'il était attendu pour dîner.

Il ressentit un profond malaise, comme lorsque la première vague de grippe arrive sur vous.

Il se força à parler, mais son ton lui parut embarrassé et sec.

« Salut, Odile. »

VENDREDI, MINUIT

Les coussins de son salon étaient imprégnés d'une odeur de feu de cheminée et de relents de cigarette. Dominant cette puanteur, le parfum suave d'Odile flottait lourdement dans l'air.

Ils étaient seuls. Elle lui désigna une bergère près de la fenêtre en façade. Le fauteuil était capitonné en damas avec des roses roses et des tiges vertes avec des épines, à l'ancienne, comme tout le reste de la pièce. Luc se serait plutôt attendu à voir une grand-mère entrer en s'aidant d'une canne.

« Où est Sara ? »

– Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous quelque chose à boire ? »

Il resta imperturbable, les bras croisés.

« Je veux voir Sara. »

– Vous allez la voir, faites-moi confiance. Mais il faut d'abord que nous parlions.

– Est-elle saine et sauve ?

– Oui. Allez-vous vous asseoir ? »

Il s'exécuta et resta assis bien droit, le visage fermé.

« À présent, voulez-vous quelque chose à boire ? demanda-t-elle. »

– Non, rien. »

Elle soupira et s'assit en face de lui sur le canapé assorti. Elle serra les jambes et alluma une cigarette.

« Vous n'en vouliez pas une, n'est-ce pas ? Je ne vous ai jamais vu fumer. »

Il l'ignora.

Elle prit une longue bouffée.

« C'est une très mauvaise habitude, mais cela ne m'a fait aucun mal jusqu'à présent, pour autant que je puisse en être certaine.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il. C'est Sara qui m'intéresse, pas vous. »

Elle ne parut pas s'en offusquer.

« Je veux parler vous d'Hugo. »

Où voulait-elle en venir ? Cherchait-elle l'absolution ?

« Ce n'était pas un accident, n'est-ce pas ? »

Elle tripota sa cigarette.

« *C'était* un accident.

– Mais il n'est pas mort dans sa voiture ? »

Surprise, elle haussa ses sourcils noirs.

« Comment le saviez-vous ?

– Parce qu'il a pris une photo avec son téléphone mobile alors qu'il était soi-disant mort.

– Quelle photo ?

– Un tableau.

– Ah. »

Elle souffla un nuage de fumée qui lui cacha le visage pendant quelques instants.

« Quand on se trouve mêlé à ce genre de chose, il y a tellement de détails. Il est facile d'en oublier un ou deux.

– C'était ça, Hugo ? Un détail ?

– Non ! Je l'aimais bien. Cet homme me plaisait vraiment.

– Qu'est-il arrivé alors ?

– Il est venu ici à l'improviste. Il s'est introduit ici. Il était sur le point de voir des choses qu'il n'aurait pas dû voir. Jacques l'a frappé. Trop fort. Il l'a frappé trop fort – c'est ça, l'accident. Je l'aimais bien. Nous aurions pu prendre du bon temps ensemble, nous amuser, peut-être plus. J'y croyais.

– Vous l'avez donc remis dans sa voiture et précipité contre un arbre.

– Oui, bien sûr. Pas moi, les hommes.

– Vous avez assassiné mon ami. »

Elle ne releva pas.

« Il n'a pas souffert, vous savez. Si vous devez mourir, c'est la meilleure façon. Proprement, sans douleur. Je l'aimais vraiment bien,

Luc. Je suis désolée qu'il soit mort. »

Luc chercha dans la poche de son jean. Elle suivit son geste des yeux, s'attendant peut-être à le voir sortir un couteau ou un revolver. C'était un morceau de papier, une photocopie. Il le déplia et l'aplatit sur son genou, puis se leva à moitié pour le lui tendre.

Elle écrasa sa cigarette et l'étudia attentivement, allant d'un personnage à l'autre, enregistrant chaque détail, apparemment perdue dans ses souvenirs.

« Elle vous ressemble beaucoup », dit Luc ostensiblement, pour la ramener à la réalité.

Elle sourit.

« Voyez comme de Gaulle était grand ! Quel homme ! Il m'a embrassée trois fois. Je sens encore ses lèvres. Elles étaient dures. »

Luc se pencha en avant.

« Arrêtons de jouer, d'accord ? Quel âge avez-vous ? »

En guise de réponse, elle se contenta d'allumer une autre cigarette et de regarder les volutes de fumée monter jusqu'aux poutres du plafond.

« Vous savez, en nombre d'années, je ne suis pas si jeune. Mais l'âge dépend de comment on se sent. Je me sens jeune. N'est-ce pas ce qui compte ? »

Il reposa sa question.

« Quel âge avez-vous, Odile ?

– Je vais vous le dire, Luc. Je vais vous dire tout ce que vous voulez savoir. C'est pour ça que vous êtes ici. Pour que vous compreniez. Nous avons fait certaines mauvaises choses, mais nous l'avons fait par nécessité. Je ne suis pas un monstre. Ne l'oubliez pas. Nous avons fait de grandes choses pour la France. Nous sommes des patriotes. Nous méritons qu'on nous laisse tranquilles. »

Elle commença à discourir, tout en fumant à la chaîne et en parlant par à-coups. Au bout d'un moment, elle lui proposa de nouveau à boire, et, cette fois, il accepta en la suivant machinalement jusqu'à la cuisine pour vérifier, entre autres, qu'ils étaient toujours seuls. Elle ne protesta pas. Au-dessus de la table, il y avait un grand rectangle propre, signe que quelque chose était resté longtemps accroché au mur. Elle le surprit en train de regarder l'espace vide, mais elle s'abstint de lui fournir la moindre explication. Elle se contenta de verser deux cognacs, prit la bouteille et ils retournèrent dans le salon. Il reprit place dans la bergère et, toujours sur ses gardes, attendit qu'elle ait bu d'abord pour se mettre à boire lui aussi.

Le temps qu'elle ait fini de parler, il avait terminé son verre et en avait accepté un autre.

Son premier véritable souvenir d'enfance, le plus ancien, c'était d'être descendue dans le café de son père depuis les appartements au-dessus.

L'escalier reliait leur cuisine privée à celle du café. Elle n'avait jamais oublié le sentiment magique que lui procurait le fait de disposer de deux cuisines parce que cela lui donnait l'impression d'être à part. Aucun autre enfant de Ruac n'avait deux cuisines à sa disposition.

Elle était en haut dans sa chambre en train de jouer avec ses poupées quand elle entendit deux coups secs qui l'effrayèrent. Elle voulut en savoir plus. C'était une jolie gamine, une petite beauté brune, et elle passa un bon moment à observer la scène sans rien dire avant qu'on la remarque.

Elle avait souvent vu des animaux morts, des bêtes dépecées, et même des chevaux abattus avec leur boîte crânienne explosée. Elle découvrit donc le spectacle macabre sur le sol du café avec davantage de curiosité que de répulsion.

Elle était surtout attirée par le jeune homme blond, dont le visage avait été épargné par la trajectoire de la balle. Ses yeux d'un bleu encore brillant étaient ouverts et gardaient une ultime trace de vie. C'étaient des yeux amicaux. Il avait un visage bon. Elle aurait aimé jouer avec lui. L'autre homme paraissait âgé et rude, comme les hommes du village, avec, en plus, un visage empreint d'une expression grotesque à cause d'une vilaine blessure, là où la balle était ressortie par l'orbite.

C'est son père qui la vit d'abord.

« Odile ! Fiche-moi le camp d'ici ! »

Elle ne bougea pas, et ne détourna pas les yeux.

Bonnet se précipita vers elle, la souleva de ses mains calleuses et l'emmena dans ses bras épais jusqu'en haut de l'escalier. Elle se souvenait de l'odeur de ses cheveux gominés et de la courbe de ses longs favoris. Il la jeta sur le lit, lui frappa la hanche du dos de la main assez fort pour lui faire mal, et appela sa femme pour s'en occuper.

C'était en 1899. Elle avait quatre ans.

Elle se rappelait être allée visiter la grotte peu après que les étrangers eurent été tués. Son père y était déjà venu avec d'autres, mais après avoir demandé que l'on poste des guetteurs le long des falaises au cas où un

marcheur s'aventurerait jusque-là. Ensuite, on permit aux villageois de la voir au moins une fois.

Son père la prit dans ses bras pour les passages les plus raides de la montée, mais il la tenait plus tendrement cette fois, et lui parla tout le temps que dura le trajet, en évoquant les belles images qu'elle allait découvrir dans le noir.

Elle se souvenait du sifflement de la lampe à kérosène, des animaux colorés gambadant dans l'obscurité et de l'énorme homme-oiseau dont les adultes disaient qu'il allait l'effrayer, mais ce ne fut pas le cas.

Et elle se souvenait de sa mère qui la tenait par sa robe pour l'empêcher de tomber par-dessus l'arête pendant que les hommes édifiaient un mur avec des pierres plates pour dissimuler l'embouchure de la grotte et la refermer pour toujours.

C'était une enfant rebelle. Certaines petites filles se mettaient facilement au diapason de la vie à Ruac et suivaient sans poser de question. Pas Odile. De bonne heure, elle découvrit les livres et les magazines, étant l'un des rares enfants du village à aimer la lecture. Certains ricanaient à propos du Canadien aux cheveux bruns qui s'était aventuré dans Ruac neuf mois avant la naissance d'Odile. N'était-ce pas une sorte de professeur ? Que lui était-il arrivé ? Les hommes répondaient par des grognements à cette question et ramenaient la conversation sur les bons gros cochons de Duval et leur bacon au goût canadien.

Quand elle avait eu dix-huit ans, juste avant son initiation, elle s'était enfuie à Paris, pour vivre, pour être libre. Elle avait le sentiment que, une fois initiée, sa liberté serait aussi fragile qu'un papillon voletant au-dessus des falaises. Son père, Bonnet, et son meilleur ami, Edmond Pelay, le médecin du village, partirent à sa recherche, mais la ville était trop vaste et ils n'avaient aucune piste sérieuse. En plus, l'époque était troublée, et ils durent ravalier leur inquiétude concernant d'éventuels bavardages d'Odile et revenir à Ruac pour affronter l'orage proche.

Personne ne savait exactement où éclaterait l'incendie, mais l'Europe tout entière était sèche comme de l'amadou, avec des alliances fluctuantes, des pays occupés, une colère sourde et une méfiance généralisée. Le 28 juin 1914, Gavrilo Princip, un étudiant serbe de Bosnie, assassina l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo. Si cet événement-là n'avait pas déclenché la guerre, il y aurait eu autre chose. C'était malheureusement inévitable.

Odile s'était retrouvée mêlée à une foule d'artistes et d'écrivains bohèmes à Montmartre. Et quand les jeunes gens dans son entourage partirent à la guerre, elle emménagea dans le studio crasseux d'un peintre plus âgé, affligé d'une jambe handicapée et d'une sérieuse addiction à la boisson, qui gagnait sa vie tant bien que mal en conduisant un taxi. C'était une période faite de menaces et de dangers. Les Allemands étaient passés à l'offensive, avec Paris en ligne de mire. Et pourtant, pour une jeune campagnarde venue d'un village isolé du Périgord, ce chaos urbain était exaltant, et l'excitation la grisait comme si elle avait bu du vin.

Vers la fin du mois d'août 1914, l'armée française et le corps expéditionnaire britannique avaient été repoussés jusqu'à la Marne, dans les environs de Paris. Les deux principales armées allemandes qui venaient d'envahir la Belgique avançaient vers la capitale.

Le 6 septembre, les Allemands étaient sur le point de bousculer les rangs de la 6^e armée française. L'information parvint aux garnisons de Paris que des renforts étaient attendus sur les rives de la Marne. La 7^e division était prête, mais tous les véhicules destinés au transport militaire avaient été réquisitionnés et le système ferroviaire était totalement congestionné. C'est alors que le gouverneur militaire de Paris déclara d'un ton fatidique :

« Pourquoi ne pas se servir des taxis ? »

L'appel fut répercuté aux taxis parisiens, et, en quelques heures, un convoi se formait sur l'esplanade des Invalides. Odile entendit l'appel. À ce moment-là, son compagnon était justement en pleine cuite, fin saoul. Elle passa aussitôt à l'action ; il pouvait bien aller au diable ! Les Allemands arrivaient et elle savait conduire une voiture – c'était au moins ce qu'elle avait appris avec son misérable soupirant. Le taxi Renault rouge avec ses roues à rayons jaunes, un des spécimens les plus amochés roulant dans les rues de Paris, était prêt. Aussi elle sauta derrière le volant et se joignit au convoi.

Il est possible qu'elle ait été la seule femme conduisant ce jour-là, mais rien n'est moins sûr ; en tout cas, elle se prenait pour une armée à elle toute seule. La colonne de taxis à vide fit route jusqu'à Dammartin, où, au crépuscule, près d'une voie de chemin de fer, ils retrouvèrent les renforts d'infanterie qui s'entassèrent à cinq par véhicule, et s'enfoncèrent dans l'obscurité sans allumer leurs phares.

Les garçons qui tombèrent sur le taxi d'Odile ne cessèrent pas de s'esclaffer et de vanter leur chance jusqu'au front. Elle les embrassa tous pour leur dire au revoir, en laissa un lui toucher les seins et se préparait à

retourner en chercher d'autres quand une pluie de projectiles s'abattit, en provenance de l'artillerie allemande.

Des explosions assourdissantes se produisirent, ainsi que des éclairs de lumière. Une bordée de terre mouillée s'écrasa sur son taxi ouvert, recouvrant ses vêtements et ses cheveux d'un mélange collant. Elle baissa les yeux. Une paume sanguinolente avait atterri sur ses genoux, et quand elle la ramassa, elle eut l'impression de tenir la main d'un garçon lors d'un rendez-vous. Elle la jeta par terre, en priant pour qu'elle n'ait pas appartenu à un des jeunes gens qu'elle venait de déposer. Elle reprit la route de Paris pour un deuxième voyage.

Cette nuit-là, les taxis de la Marne amenèrent quatre mille hommes en renfort qui inversèrent le cours des choses. Ils sauvèrent Paris, et, par la même occasion, la France.

Odile voulait que Luc le sache.

Après cet épisode, Odile resta au front pendant des semaines, à aider les infirmières, faire tout ce qu'elle pouvait pour les blessés. Elle y demeura jusqu'à ce qu'une sorte de fièvre faillît la tuer. Épuisée et perturbée par les malheurs de la guerre, elle retourna aussitôt à Ruac et laissa sa mère la border dans son ancien lit ; là, sous les douces couvertures, elle s'autorisa à pleurer pour la première fois depuis des années.

Son père vint lui parler dès qu'il fut certain qu'elle n'allait pas s'effondrer. Il n'appréciait pas beaucoup le côté émotionnel des femmes. Il avait seulement deux questions à lui poser : « Es-tu prête à te joindre à nous maintenant ? Es-tu prête à recevoir l'initiation ? »

Elle avait suffisamment goûté du monde extérieur pour le restant de ses jours. Ruac était très éloigné de la folie des tranchées.

« Je suis prête », répondit-elle.

La guerre ne tarda pourtant pas à revenir.

Cette fois, les Allemands réussirent mieux leur invasion, et comme ils occupèrent la France tout entière, les villageois de Ruac ne purent pas les éviter. Bonnet en était le maire à présent. Son père, le précédent maire, était mort au début de la Seconde Guerre mondiale.

Le nouveau maire rédigea le certificat de décès de son père avec le gros stylo du vieil homme, en falsifiant la date de naissance, comme le précédent maire l'avait fait pendant des générations. Et son père fut

dûment enterré dans le cimetière du village, qui comptait étonnamment peu de tombes malgré son ancienneté.

Qui plus est, selon leur coutume, les pierres tombales comportaient seulement le nom du défunt, sans aucune date de naissance ni de mort. Comme le cimetière était à l'écart, au bout d'un chemin passant par une ferme privée, personne n'avait l'occasion de s'en étonner.

Le village de Ruac forma son propre groupe de maquisards au sein de la Résistance, mais il jouissait d'une certaine autonomie. L'état-major de de Gaulle à Alger essaya bien de mettre un peu d'ordre dans leur action ; il donna le nom de code Escadron 70 au groupe de Bonnet et lui transmit des messages codés de temps en temps. Au milieu de la nuit, ils se retrouvaient dans leur cachette souterraine sous l'autorité du maire et de son adjoint, le docteur Pelay. Bonnet répétait toujours : « Voilà nos priorités : Ruac en premier, Ruac en deuxième, Ruac en troisième. » Et quelqu'un finissait toujours par faire rire en concluant : « Et la France en quatrième. »

L'expérience d'Odile acquise au cours de la guerre précédente se révéla très utile pour les maquisards, et son père l'autorisa à contrecœur à prendre part à quelques-unes de leurs expéditions avec son frère, Jacques. Tous les deux débordaient de force et de santé, ils étaient rapides et athlétiques. Et si Bonnet ne lui avait pas accordé sa permission, Odile se serait enfuie pour rejoindre un autre groupe de maquisards.

Bonnet et le docteur Pelay formaient un bon duo. Bonnet ne parlait pas beaucoup, mais il était capable de prendre les décisions qu'il fallait. Pelay était plus bavard, et les gens du village savaient que lorsqu'ils allaient à son cabinet, il ne manquait jamais de leur rebattre les oreilles. Leur maquis eut bientôt une réputation d'efficacité et de barbarie totale. On racontait qu'ils combattaient les Boches avec une sauvagerie et une cruauté quasi surhumaines. L'Escadron 70 était connu pour réduire ses victimes nazies en une charpie sanglante et la division SS Panzer Das Reich, à qui l'on avait confié la mission de nettoyer la Dordogne, craignait ce groupe de maquisards par-dessus tout.

Au cours d'une de leurs sorties mémorables, Bonnet se mit en tête que sa bande serait chargée des rétorsions après un massacre de civils français dans le village voisin de Saint-Julien. À la recherche des maquisards soupçonnés d'avoir trouvé refuge dans les forêts environnantes, une unité Panzer avait encerclé l'agglomération. Tous les hommes du village furent rassemblés dans la cour de l'école et on exigea qu'ils fournissent des renseignements sur les partisans. Personne n'en

ayant donné, les dix-sept hommes, parmi lesquels un garçon de quatorze ans qui tenait la main de son père, furent exécutés d'une balle dans la nuque.

Deux semaines plus tard, un groupe de quatre-vingt-deux Allemands fut capturé par les maquisards à cinquante kilomètres à l'ouest de Bergerac, et transporté dans les baraquements militaires Davoust à Bergerac, un repaire de la Résistance.

Un dimanche, Bonnet et Pelay pénétrèrent dans le camp et, sous un faux prétexte, firent sortir dix-sept soldats allemands de leurs cellules. Ils furent embarqués dans des camions conduits par des hommes de Ruac. Ceux-ci s'en prirent violemment à leurs prisonniers, et les torturèrent pendant le trajet entre Bergerac et Saint-Julien, en leur racontant ce qui allait leur arriver.

Quand les Allemands furent rassemblés dans la cour d'école où les civils avaient été massacrés, les prisonniers connaissaient déjà leur sort et, terrorisés, ne pouvaient plus se retenir d'uriner. La présence d'Odile, une jolie femme, ne leur remonta en rien le moral, car, à l'égal des hommes, elle brandissait une hache à long manche. Bonnet s'adressa alors personnellement aux condamnés, les maudissant pour leurs crimes, et leur dit qu'ils allaient souffrir avant de mourir.

Un déluge de coups de hache s'abattit sur eux, en commençant par les bras et les jambes, et les dix-sept hommes furent sommairement massacrés.

Bonnet finit par apprendre que l'Escadron 70 avait attiré l'attention des chefs de l'armée française libre et du général de Gaulle lui-même. On demandait à le voir.

Comme Bonnet détestait voyager, il dépêcha le docteur Pelay à Alger, et l'homme fut pris dans un tourbillon et fêté par les dirigeants du Comité français de la Libération nationale, les généraux Charles de Gaulle et Henri Giraud, qui louèrent le travail de l'escadron de Ruac, le maquis le plus violent de France.

Pelay rentra avec une médaille, dont Odile pensait qu'elle aurait dû revenir à son père mais, au lieu de cela, Pelay l'arborait fièrement sur son veston.

En juillet 1944, Bonnet et Pelay disparurent pendant une semaine pour faire la liaison avec un groupe de commandants du maquis à Lyon. À leur retour, ils informèrent le groupe d'une action majeure prévue pour la nuit du 26 juillet. Si tout marchait bien, beaucoup de Boches seraient tués, et beaucoup d'argent pourrait être récolté.

Bonnet leur dit d'abord quel rôle ils étaient censés jouer lors de l'attaque.

Puis il leur dit ce qu'ils allaient faire à la place.

Odile et la bande de Ruac se cachèrent dans les bois près de la voie de chemin de fer. Elle se souvenait encore aujourd'hui de la violence avec laquelle son cœur battait tandis que le train approchait. Il était tôt dans la soirée, il faisait encore jour. Elle et tous les autres auraient préféré se dissimuler dans l'obscurité, mais ils n'avaient aucun contrôle sur les horaires des convois nazis.

Un peu plus loin, soixante kilos de picrate avaient été placés sous un aqueduc. L'escadron de Ruac disposait d'une mitrailleuse et de deux mitraillettes. Sinon, tous, y compris Odile, avaient des pistolets. Le sien était un Vis polonais, une vieille arme de poing 9 mm qui s'enrayait régulièrement. Les hommes disposaient également de grenades.

La locomotive qui allait de Lyon à Bordeaux les dépassa et Odile commença à compter les wagons de marchandises. Elle en était à cinq quand l'explosion déchira la locomotive. Le train s'arrêta dans un bruit d'apocalypse, les voitures s'encastrent les unes dans les autres. Une porte coulissante s'ouvrit devant eux et trois soldats allemands, ébranlés par le choc et totalement hébétés, se mirent à la dévisager. Elle commença à tirer et vida les huit cartouches du magasin sur eux, à une dizaine de pas de distance. Elle vit ses balles atteindre leur cible, ressentant un frisson d'excitation chaque fois qu'un nouvel impact faisait jaillir du sang.

Le groupe de Ruac s'empara des deux derniers wagons de marchandises pendant que d'autres hommes s'en prenaient aux voitures de tête. Le plan consistait à décharger tout le train dans de gros camions garés à proximité qui transporteraient le butin jusqu'au quartier général de la Résistance à Lyon.

Mais Bonnet avait une autre idée en tête. Les wagons de marchandises de Ruac étaient remplis de billets de banque, de lingots d'or, avec une mince caisse sur laquelle était inscrite au pochoir cette indication provocante : À LIVRER AU REICH – MARÉCHAL GOERING.

Pelay et lui lancèrent des grenades dans les bois pour simuler une bataille rangée à l'arrière. Dans la confusion, tous les cartons éclaboussés de sang et les caisses provenant de ces deux wagons se retrouvèrent dans des camionnettes conduites par des membres du maquis de Ruac.

En moins d'une demi-heure, tout le butin se trouvait à Ruac, à l'insu des dirigeants de la Résistance.

Dans la salle souterraine, Bonnet prit un pied-de-biche et fendit le contreplaqué de la caisse. À l'intérieur il découvrit un tableau. Un

superbe jeune homme au visage pâle, drapé dans de la fourrure.

« C'est ce cochon de Goering qui voulait ça, annonça Bonnet en écartant les bras et en le montrant aux villageois. Il vaut probablement une fortune. Tiens, Odile, c'est pour toi, pour que tu aies un joli garçon devant les yeux. Tu l'as bien mérité ce soir. »

Elle tomba instantanément amoureuse du portrait. Ça lui était bien égal qu'il ait ou non de la valeur. Le jeune homme du tableau lui appartenait maintenant. Elle l'accrocherait au-dessus de la table de la cuisine et prendrait désormais ses repas en sa compagnie.

C'était effectivement un beau garçon.

À la lumière des ampoules nues, ils comptèrent l'argent liquide et empilèrent les lingots jusque tard dans la nuit. Étourdis par la victoire et la boisson, ils écoutèrent le décompte final de Bonnet qui conclut ainsi : « Il y en a largement assez pour nous entretenir tous jusqu'à la fin de nos jours. »

Il leva son verre. « Mes amis, ma famille, buvons à nos longues vies ! »

Il était 1 heure du matin passée. Malgré la journée interminable, Luc n'était pas fatigué. Abruti, mais pas fatigué. La femme qu'il dévisageait avait cent seize ans. Mais avec son air sensuel et engageant, son corps souple, on lui aurait plutôt donné une quarantaine d'années.

« Depuis la guerre, nous avons vécu paisiblement, dit-elle. Nous ne gêmons personne, personne ne nous gêne. Nous voulons vivre notre vie. C'est tout. Mais quand vous êtes arrivé ici, tout a changé.

– Donc c'est de ma faute ? demanda-t-il d'un ton incrédule. Vous êtes en train de me dire que j'ai sur les mains le sang de tous les gens que vous avez tués ? »

On entendit des pas lourds venant de la cuisine. Luc se retourna promptement. La silhouette massive de Bonnet s'encadra dans la porte. Il ne s'était pas rasé depuis un moment, et ses joues étaient blanches de barbe.

« Nous avons le droit de nous protéger nous-mêmes ! »

Il en crachait presque.

« Nous avons le droit d'être libres. Nous avons le droit qu'on nous fiche la paix. Je ne laisserai personne nous étudier, nous toucher, nous analyser, et nous traiter comme des animaux de zoo. Et c'est ce qui arrivera si vous continuez avec cette maudite grotte. »

Son fils était derrière lui, les manches de son T-shirt tendues sur ses biceps hypertrophiés. Les deux hommes entrèrent dans le salon. Leurs

bottes étaient pleines de boue.

Luc se leva et les défia du regard.

« D'accord, Odile m'a parlé. Au moins, je comprends un peu qui vous êtes. Bien, à présent, laissez-moi voir Sara et laissez-moi la ramener chez elle.

– Il faut que nous vous parlions d'abord, insista Bonnet.

– À quel propos ?

– À propos de ceux qui sont au courant. À qui d'autre avez-vous parlé de nous ? »

S'ils avaient l'intention de l'intimider avec leurs regards mauvais et leur attitude menaçante, ils avaient réussi. Luc était bien bâti, mais ce n'était pas quelqu'un d'agressif. Ces hommes étaient capables d'une violence extrême, ça au moins c'était clair.

« Personne d'autre n'est au courant, mais s'il m'arrive quelque chose, tout le monde le saura. J'ai laissé une lettre à ouvrir au cas où je disparaîtrais.

– Où est cette lettre ? demanda Bonnet.

– Je n'ai plus rien à dire. Où est Sara ? »

Jacques affichait maintenant un sourire méprisant.

« Elle n'est pas loin. Je l'ai à l'œil. »

Ce gros mufler libidineux mit Luc hors de lui. Tant pis s'il aggravait sa situation. Sans réfléchir, il se jeta sur Jacques et lui assena un coup de poing sur la pommette.

Apparemment, cela lui fit davantage mal à la main qu'à son adversaire, car Jacques riposta aussitôt avec un grand coup de genou dans le bas-ventre de Luc, qui se retrouva à quatre pattes, pris de nausée et se tordant de douleur.

« Jacques, non ! »

Odile hurla en voyant son frère prendre son élan pour lui donner un nouveau coup de pied dans le bas-ventre.

« Pas là ! » ordonna Bonnet, et son fils recula.

Le maire s'approcha de Luc et lui assena un grand coup de poing sur le cou, comme un coup de marteau. « Ici. »

Luc se réveilla avec de violents et lancinants élancements dans la tête. Une douleur aiguë lui transperçait le cou. Il tâta l'endroit qui lui faisait mal. Il était sensible et meurtri, mais ses doigts et ses orteils bougeaient, donc rien n'était cassé. Il était couché de côté sur un vieux lit de camp sentant le moisi, face à un mur de pierre. Du calcaire gris froid, l'épine dorsale du Périgord.

Il se tourna sur le dos. Au-dessus de lui, une ampoule nue pendait à un fil. Il se tourna de nouveau, sur le côté droit cette fois, et là il vit le visage.

Sa peau était blanche et translucide, presque fantomatique. Le jeune homme soutenait son regard avec autant de fermeté que Mona Lisa soutient le regard de ses admirateurs au Louvre. C'était le Raphaël. Le *Portrait d'un jeune homme* était posé sur une caisse portant des indications au stencil en allemand. Appuyé contre le mur de pierre humide, on aurait dit une croûte destinée à finir dans une poubelle ou un vide-grenier.

Il ramena les jambes et s'assit. Sa tête résonnait, mais il fut capable de se mettre debout. La pièce faisait à peu près la taille du salon d'Odile, encombrée de caisses, de tapis roulés et d'un fatras d'objets divers : chandeliers, vases, lampes, et même un service à thé en argent. Il souleva un chandelier et le trouva affreusement lourd.

Seigneur, pensa-t-il, de l'or massif.

On entendit alors le cliquetis d'un verrou et la porte s'ouvrit en grinçant.

C'était de nouveau Bonnet et son fils.

Voyant qu'il tenait un chandelier à la main, Bonnet sortit un petit revolver de sa poche.

« Posez-le », ordonna-t-il.

Luc lui répondit avec un grognement et jeta violemment l'objet sur le sol, en le cabossant.

« Il a perdu la moitié de sa valeur.

– Qui a cette lettre que vous dites avoir écrite ? » demanda une nouvelle fois Bonnet.

Luc serra les dents.

« Je ne dirai rien tant que je n'aurai pas vu Sara.

– Il faut que vous me le disiez, dit Bonnet.

– Vous pouvez aller vous faire foutre. »

Bonnet chuchota quelque chose à l'oreille de son fils. Les deux hommes sortirent et verrouillèrent à nouveau la porte. Luc examina la pièce plus attentivement. Les murs étaient en pierre, le sol en béton. La porte paraissait résistante. Le plafond était en plâtre. Peut-être y avait-il une possibilité de ce côté-là. Il ne serait pas difficile de grimper sur les caisses et de sonder un peu partout. Puis, dans le coin derrière des cartons, il remarqua un tas de matériel et de câbles. Il jura tout haut. C'était ses ordinateurs !

La porte s'ouvrit à nouveau.

Cette fois, Sara était là, suivie par Odile.

« Dix minutes, c'est tout », dit Odile en poussant légèrement Sara. La porte claqua et ils se retrouvèrent seuls.

Elle paraissait toute petite et frêle, mais dès qu'elle le vit, son visage rayonna.

« Luc ! Mon Dieu, te voilà !

– Tu ne savais pas que je venais ? »

Elle fit non de la tête et baissa les yeux pour cacher ses larmes.

Il s'avança et l'attira contre lui pour qu'elle puisse pleurer tout son saoul. Son dos, sur lequel il avait posé ses mains, était secoué par les sanglots.

« Ne t'en fais pas, dit-il. Tout va s'arranger. Tu n'es plus seule à présent. Je suis là. »

Elle s'écarta pour se sécher les yeux et réussit à sourire de nouveau.

« Et toi, tu vas bien ? demanda-t-elle. Ils ne t'ont rien fait ?

– Non, ça va. Où sommes-nous ?

– Je ne sais pas exactement. Je n'ai rien vu, sinon l'intérieur d'une pièce comme celle-ci et de minuscules toilettes. Je crois que nous sommes sous terre.

– Je me suis fait un sang d'encre pour toi, dit Luc. Tu avais complètement disparu. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait pu

t'arriver. Je suis allé à ton appartement. J'ai appelé ton patron. J'ai essayé de pousser la police à enquêter.

– Pour moi, je n'ai jamais quitté Cambridge », répondit-elle d'une voix faible.

Elle était restée au chevet de Fred Prentice dans le couloir bondé de l'hôpital de Nuffield. Tout ce qu'elle savait, lui avait-elle dit, c'était que, selon Luc, il se passait des choses graves en France. Et puis Luc avait pris congé. Il l'appellerait quand il saurait de quoi il s'agissait. L'instant d'après, il était parti.

Fred voyait qu'elle était perturbée, et, malgré son état, c'est lui qui l'avait consolée.

« Je suis sûr que tout ira bien, dit-il.

– Fred, je t'en prie, ne t'en fais pas pour moi !

– Tu as l'air bouleversée. J'aurais préféré que tu puisses t'asseoir. Peut-être pourrait-on te trouver une chaise.

– Tout va très bien. »

Elle se pencha par-dessus le garde-corps, et lui caressa le bras. « Pourquoi ne pas me dire plutôt ce que tu as trouvé ?

– Oui, dit-il. Un peu de science nous permettra de nous distraire. As-tu jamais entendu parler du gène FOXO3A ?

– Non, désolée.

– Et du SIRT 1 ?

– Hélas, ça ne fait pas partie de mon vocabulaire.

– Ne t'en fais pas. C'est un peu spécialisé. Je ne suis pas un expert non plus, mais je me suis documenté depuis que ton échantillon a allumé tous ces signaux sur notre panel de tests, on se serait cru à Piccadilly Circus.

– Tu es en train de me dire qu'il y avait une activité additionnelle derrière les alcaloïdes d'ergot ?

– Les ergots étaient seulement un point de départ. Ton bouillon a plusieurs propriétés intéressantes. Je pourrais le décrire comme une véritable corne d'abondance en matière de pharmacologie. En fait, cette phrase figurait sur une de mes présentations PowerPoint. J'ai trouvé que cela correspondait parfaitement. »

Elle voulait qu'il revienne au sujet.

« Les gènes...

– Oui, les gènes. Voilà ce que je sais. On les appelle des gènes de survie. SIRT1 est le Sirtuin 1, un gène réparateur de l'ADN. Il appartient à une famille de gènes qui contrôlent le vieillissement. Si on le booste en

lui ajoutant un activateur chimique ou, curieusement, en réduisant l'apport calorique d'un animal, on peut obtenir des résultats remarquables en matière de longévité. Il opère en réparant les dommages causés à l'ADN par la détérioration normale du processus cellulaire. Tu savais qu'on prétend que le vin rouge fait vivre plus longtemps ?

– Ça me convient, dit-elle en riant.

– Il existe une substance chimique dans le vin rouge, et surtout dans le pinot noir : le resvératrol. »

Elle acquiesça.

« J'en ai entendu parler.

– Eh bien, c'est un activateur du gène SIRT 1. Pas facile à expérimenter sur l'homme, mais si on en donne suffisamment à des souris, on peut doubler leur espérance de vie. Et il ne s'agit même pas d'une substance chimique très puissante. Il y en a probablement de bien meilleures qui attendent d'être découvertes. Et à propos, en tant que spécialiste des plantes, tu devrais être intéressée d'apprendre que la racine de renouée du Japon est une meilleure source de resvératrol que le vin.

– Je préfère mon vin, se moqua-t-elle, mais elle était tout ouïe. Et l'autre gène, FOX quelque chose ?

– FOXO3A. Il appartient également à cette famille de gènes de survie, il est peut-être même plus important que SIRT 1. Certains en parlent comme du saint Graal du vieillissement. Il n'existe pas tellement d'activateurs connus de FOXO3A autres que les polyphénols dans les extraits de thé vert, et le N-acétylcystéine, si bien qu'il n'y a jamais eu d'études expérimentales menées sur le gène. Mais il existe des données épidémiologiques intéressantes. Une étude portant sur des Japonais âgés de quatre-vingt-quinze ans et plus, comparés à des types qui ont passé l'arme à gauche à un âge normal, a montré que nos vieux avaient davantage de gènes FOXO3A. »

Elle plissa les yeux.

« Si donc on pouvait doper ce gène artificiellement, on pourrait augmenter la longévité.

– Peut-être.

– Un homme pourrait-il vivre jusqu'à deux cent vingt ans ?

– Ça, je n'en sais rien. Peut-être s'il buvait de ton bouillon !

– O.K., Fred, dit-elle tout excitée. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Comme je te l'ai dit, le bouillon fait s'allumer ces gènes sur nos écrans. Non que je sois un génie des tests en ce qui concerne SIRT 1 et FOXO3A. Nos écrans robotiques testent des centaines de cibles

biologiques potentielles en une seule fois. Dès que j'ai eu ce résultat, j'ai fait une série de dilutions du bouillon et refait des tests concernant son activité, et c'est ça la chose vraiment excitante, Sara : toutes les substances chimiques susceptibles d'activer le gène sont extrêmement puissantes. Beaucoup, beaucoup plus puissantes que le resvératrol. Et tu peux oublier les extraits de thé vert. Ils ne jouent pas dans la même cour. Quelle que soit la substance qui se trouve dans le bouillon, elle est vraiment extraordinaire.

– Tu ne sais pas ce que c'est ?

– Grands dieux, non ! Nos écrans détectent seulement l'activité. Il faudra probablement une petite armée de chimistes organiques particulièrement affûtés pour identifier la ou les substances chimiques susceptibles d'activer SIRT 1 et FOXO3A. Ce genre de recherche risque de s'avérer diaboliquement ardu, mais l'intérêt universitaire et commercial sera énorme. J'aurais tellement voulu... »

Sa voix s'éteignit.

Elle caressa une nouvelle fois son épaule valide.

« Oh, Fred...

– Mon labo, plus rien. Plus rien, nulle part. »

Elle tira un mouchoir en papier de son sac et il se tamponna délicatement les yeux avec.

« Penses-tu que cela vienne des groseilles rouges ? Du liseron ?

– Il faudra un travail fou pour le savoir. Peut-être s'agit-il d'un composé qui active les deux gènes. Peut-être de deux composés ou davantage. Peut-être la molécule ou les molécules ne viennent-elles d'aucune plante, mais d'une réaction chimique consécutive au fait de chauffer ensemble tous les ingrédients, comme c'est le cas. Peut-être les ergots du *Claviceps* jouent-ils également un rôle. En fait, cela peut prendre des années pour étudier tout ça.

– Donc, que je comprenne bien, dit Sara. Nous avons un liquide riche en ergots alcaloïdes hallucinogènes contenant des substances non identifiées qui pourraient contribuer à une longévité extrême.

– Oui, c'est bien ça. Mais ce n'est pas tout. Deux autres signaux se sont allumés sur mes écrans. »

Elle secoua la tête et leva les yeux comme si elle était déjà saturée d'informations. « Lesquels ?

– L'un d'eux était le récepteur 5-HT_{2a}. C'est un récepteur de sérotonine situé dans le cerveau qui contrôle l'impulsivité, l'agressivité, la colère, ce genre de chose. Quelque chose dans ton bouillon est un agent agoniste très puissant, ou bien un stimulateur de ce récepteur. Rien

de très positif en ce qui concerne d'éventuelles utilisations médicales. On pourrait rendre quelqu'un très méchant avec ce genre de pharmacopée. L'autre signal était nettement plus sain.

– C'était quoi ? demanda-t-elle.

– Phosphodiesterase type 5, dit-il avec une lueur dans l'œil, comme si elle pouvait comprendre où il voulait en venir.

– Désolée, dit-elle, je ne connais pas. Et ça fait quoi ?

– PDE-5 est un enzyme impliqué dans une activité musculaire calme. Quelque chose dans ton bouillon est un inhibiteur de PDE-5 exceptionnellement puissant, et tu sais à quoi il sert ?

– Non, Fred, ce n'est pas tellement mon domaine. »

Il eut un sourire d'écolier gêné.

« Ce serait un genre de super Viagra !

– Tu veux rire !

– Pas du tout. Ton bouillon pourrait probablement t'emmener au septième ciel, te transformer en obsédée sexuelle avec un caractère de cochon et te faire vivre très très longtemps. »

Luc la regardait lui restituer le pittoresque compte rendu de Prentice. Il revit l'homme-oiseau priapique dans la dixième salle, puis il repensa, avec un pincement au cœur, au charmant scientifique qui ne devait plus voir le soleil se lever. Il n'osait pas lui annoncer que Fred était mort. Elle avait besoin de toutes ses forces.

« Et ensuite tu es partie ? demanda-t-il.

– Pas tout de suite. Je suis restée jusqu'à ce qu'ils lui trouvent un lit dans une salle, puis je suis retournée à l'hôtel chercher mon sac. Quelqu'un a frappé à la porte. Je suis allée ouvrir et deux hommes ont fait irruption. Je n'ai même pas pu crier. L'un d'entre eux m'a étouffée. » Elle se mit à pleurer. « Je me suis évanouie. »

Luc la serra une nouvelle fois contre lui pendant qu'elle sanglotait. Elle reprit son récit d'une voix haletante contre sa poitrine.

« Je me suis réveillée dans le noir avec un sparadrap sur la bouche. J'avais du mal à respirer. On avait dû m'administrer une drogue quelconque, car je n'avais plus aucune conscience du temps. Je crois que j'étais dans un coffre de voiture. Je n'en suis pas certaine. Ils peuvent très bien m'avoir transportée par ferry. Je ne sais pas combien de temps ça a pris, mais quand je suis arrivée ici, j'étais dans un état lamentable, complètement déshydratée. Odile était là. Elle s'est occupée de moi, si l'on peut dire. C'est une prison. Que veulent-ils, Luc ? Ils ont refusé de me dire ce qu'ils voulaient.

– Je ne sais pas très bien. »

Il la tint à bout de bras par les épaules de façon à bien la voir en face.

« S'ils voulaient nous tuer, ils l'auraient déjà fait. Ils veulent obtenir quelque chose de nous. Nous verrons, mais tu dois me croire, tout ira bien. Je ne vais pas les laisser te faire du mal. »

Elle l'embrassa pour le remercier d'avoir dit ça. Pas un baiser passionné, mais un baiser reconnaissant. Elle lui prit les deux mains, puis examina son bras gauche.

« Ça va mieux du côté de ton infection. »

Il se mit à rire.

« Ça n'a pas grande importance.

– Je m'inquiétais pour toi. »

Il sourit.

« Merci. Les comprimés font leur effet. »

À cet instant, le verrou cliqueta et la porte s'ouvrit. Bonnet était là, toujours avec son pistolet.

« O.K., dit-il, c'est l'heure. »

Luc abrita Sara derrière lui et s'avança d'un air menaçant.

« L'heure de quoi ? dit-il. Qu'attendez-vous de nous ? »

Bonnet avait le regard éteint. Il paraissait fatigué et las, mais bien décidé à rester éveillé.

« Vous verrez. »

Ils se trouvaient dans une salle froide et sans fenêtre, de la taille d'un gymnase d'école primaire ou d'un cinéma de quartier. L'endroit était bien trop vaste pour être simplement le sous-sol d'une maison. S'ils étaient toujours dans le village, comme Luc le pensait, dans ce cas, la salle devait être située sous la rue, accessible depuis plusieurs habitations. Un certain nombre de couloirs partaient de différents points tout autour, et il était possible que chacun mène à une maison.

Les murs étaient constitués des éternels blocs de calcaire, mais le sol était en lames de bois polies par le temps et recouvertes d'une mosaïque de grands tapis d'Orient dans différentes teintes de vert, de bleu, de rouge et de rose. La pièce était éclairée par des néons fluorescents industriels ordinaires fixés au plafond de plâtre. Des canalisations en cuivre couraient le long des parois.

Luc et Sara étaient assis côte à côte sur des chaises en bois le long d'un mur. Des menottes les liaient par le poignet à deux tuyaux en cuivre.

En face, un disque vinyle tournait sur un phonographe ancien. La pièce résonnait d'un air d'accordéon musette joué sur un rythme accéléré.

Au centre de leur geôle se trouvait une table pliante massive. Bonnet et le docteur Pelay s'affairaient au-dessus d'une énorme marmite en aluminium posée sur un grand serpentín électrique qui brillait d'un rouge éclatant. Le récipient aurait pu servir à une cantinière pour faire mijoter un ragoût pour deux cents hommes, et la louche était en proportion. De la vapeur montait de la marmite et répandait dans la pièce une espèce de parfum douceâtre, presque fruité.

Luc et Sara l'avaient déjà senti dans la cuisine de leur campement.

Bonnet poursuivait son interminable monologue, parlant fort à travers la pièce pour couvrir la musique. La scène était étrange, avec ce chef se livrant à une démonstration de cuisine devant un auditoire menotté.

« Vous savez probablement que ces plantes ne sont pas disponibles toute l'année, dit Bonnet. Nous devons les récolter quand elles sont en abondance et les engranger pour les mois d'hiver. Il fait bon et frais dans ce sous-sol et elles se conservent bien tant que nous les gardons au sec. Les baies et le liseron ne posent jamais aucun problème. C'est l'orge qui est difficile. Si les épis ne présentent pas ces excroissances noires ou pourpres, ils ne sont pas bons. Comment appelez-vous ces excroissances ? J'oublie toujours.

– Des sclérotés, répondit Sara machinalement, la gorge serrée.

– Je ne vous entends pas. Parlez plus fort, dit Bonnet.

– Des ergots, lui dit Pelay.

– Oui ! C'est ça, des ergots, répondit-il. Sans eux, ça ne vaut rien. Inutilisables. Il nous faut trouver l'herbe avec des épis comportant des excroissances pourpres. Alors nous pouvons nous y mettre. Il faut le cuire longtemps, mais pas le faire bouillir. Le faire mijoter, comme un bon cassoulet. Si vous le faites aussi souvent que Pelay et moi pendant toutes ces années, vous pigez le truc. Et il sort parfait chaque fois.

– Quel âge avez-vous, Bonnet ? » demanda Luc d'une voix forte.

Le maire s'arrêta de remuer et frota sa barbe de plusieurs jours.

« Il faut toujours que je réfléchisse », répondit-il.

Pelay gloussa de l'entendre ainsi jouer la comédie.

« Je ne suis pas le plus vieux, vous savez. Ce Duval, l'éleveur de porcs, c'est lui le plus vieux. J'ai deux cent quarante-deux ans, mais ma femme trouve que j'en fais à peine cent quatre-vingts ! »

Pelay jugea cela hilarant et se mit à glousser comme une femme.

« J'ai appris à faire le thé auprès de mon père, Gustave. Il l'a appris de mon grand-père, Bernard, qui l'a lui-même appris de mon arrière-grand-père, Michel Bonnet. On raconte que mon arrière-grand-père était moine dans sa jeunesse à l'abbaye de Ruac, avant de renoncer à la vie monastique en 1307, l'année où les Templiers ont été exterminés. Pas mal, non ? Seulement quatre générations de Bonnet en sept cents ans ! »

Il y avait une sacoche en plastique sur la table. Bonnet en sortit un livre relié en cuir rouge, le manuscrit de Ruac.

Luc secoua la tête en le voyant.

« Vous avez du mal à lire ça, Bonnet ? »

– Oui, justement, sauf pour le petit passage en latin que le type a écrit en 1307, qui correspond à la date concernant ma famille et que je viens

de mentionner. Peut-être pourrions-nous vous persuader de nous dire ce qu'il raconte. Mais tant pis si vous ne voulez pas. Je crois que je sais suffisamment ce qu'il contient. Les images valent tous les mots. Ce Barthomieu qui avait deux cent vingt ans – je crois que lui et mon arrière-grand-père se connaissaient très bien.

– À quelle fréquence le buvez-vous ? demanda Luc.

– Notre thé ? Une fois par semaine. Toujours tard, au milieu de la nuit, quand nous ne risquons pas d'être dérangés par n'importe quel imbécile errant dans le village. Peut-être pourrions-nous en boire moins souvent, mais c'est une tradition et, franchement, cela nous plaît beaucoup. Je m'en suis servi bien plus de dix mille fois et il ne vieillit pas. Vous allez voir.

– Il n'est pas question que nous vous accompagnions, dit Luc.

– Non ? » répondit Bonnet en haussant les épaules.

Il trempa un doigt dans la marmite, et il en ressortit tout rouge. Il le lécha soigneusement.

« Voilà, déclara-t-il, c'est prêt. De l'authentique thé de Ruac. Qu'en penses-tu, Pelay ? »

Le médecin le goûta à la louche.

« Je n'en ai jamais goûté de meilleur, dit-il en riant. Je regrette de devoir attendre.

– En fait, toi et moi, mon vieil ami, nous sommes les gardiens pour ce soir. Des gardiens très particuliers pour des hôtes très particuliers. »

Il regarda tout autour dans la salle.

« Jacques ! hurla-t-il. Où es-tu fourré ? »

Son fils apparut à l'entrée d'un couloir.

« Nous sommes prêts, lui dit Bonnet. Dis-leur. »

Luc et Sara se tenaient par leur main libre. Elle avait la main molle et froide. Que pouvait-il lui dire d'autre que : « Tout va s'arranger. Ne perds pas courage » ?

Bientôt, on entendit le son étouffé d'une cloche. Il dura à peine trente secondes puis s'éteignit.

Les villageois commencèrent à arriver par groupes de trois ou quatre.

Aucun n'avait moins d'une vingtaine d'années, du moins en apparence. En réalité, des hommes et des femmes avancés en âge, mais de quel âge exactement, c'était impossible à dire. Odile arriva, observant d'un air coupable le couple menotté le long du mur. Il devait y avoir trente ou quarante personnes de son âge. Les gens avaient tendance à se regrouper par tranches d'âge, et ils s'agitaient, chuchotaient, apparemment mal à l'aise en présence d'étrangers. Il y avait au moins

deux cents personnes en tout, mais Luc renonça bientôt à compter en voyant la salle se remplir.

Bonnet cogna la marmite avec la louche pour attirer l'attention de l'assistance.

« Bonnes gens, cria-t-il. Venez et faites-vous servir. Ne soyez pas intimidés par nos invités. Vous savez qui ils sont. Ne faites pas attention à eux. Venez. Qui sera le premier servi ce soir ? »

Ils se mirent tous en rang et chacun à son tour reçut un gobelet en carton plein à ras bord de thé rouge chaud. Certains le burent par petites gorgées, le savourant comme s'il s'agissait d'une bonne tasse de thé ordinaire. D'autres, surtout les jeunes villageois, l'avalèrent d'un trait.

Luc trouva qu'ils avaient l'air de paroissiens attendant de recevoir la sainte communion. Mais Bonnet n'avait rien d'un prêtre. Il souriait et plaisantait tout en servant le breuvage à pleines louches. Il semblait trouver très amusant d'en renverser parfois accidentellement sur la table.

Quand le dernier villageois, une vieille femme à l'arrière-train imposant avec de longs cheveux gris en chignon, eut reçu sa ration en chuchotant quelque chose, Bonnet répondit d'une voix forte : « Non, non. Plus tard, pour moi. J'ai quelque chose à faire ce soir. Mais viens avec moi que je te présente. »

Bonnet emmena la femme jusqu'à Luc et Sara.

« Voici ma femme, Camille. Ce sont les archéologues dont je t'ai parlé. Le professeur est beau garçon, n'est-ce pas ? »

La femme du maire l'inspecta et grommela quelque chose, après quoi Bonnet lui tapa sur les fesses et lui dit d'aller s'amuser sans lui. Il tira une chaise et s'assit, hors de portée de Luc.

« Vous savez, je suis fatigué, soupira-t-il. Il est tard. Je ne suis plus aussi jeune qu'autrefois. Permettez-moi de m'asseoir avec vous un moment. »

Sara parcourait la salle du regard. Les gens finissaient leur thé et jetaient soigneusement leur gobelet dans une poubelle, le tout très proprement et d'une façon très civilisée. On entendait le brouhaha de la conversation, des rires polis, rien que de très banal.

« Que va-t-il se passer maintenant ? demanda-t-elle.

– Attendez, vous allez voir. Cela prend quinze minutes pour certains, vingt pour d'autres. Regardez. Impossible de ne pas le remarquer. »

Il appela Pelay qui s'approcha de la table pliante avec deux autres gobelets de thé dans les mains.

Sara les regarda et se mit à pleurer.

« Ne pleurez pas, ça va vraiment vous plaire ! insista Bonnet. Ne faites pas d'histoires. Faites confiance à Pelay. C'est un bon médecin !

– Foutez-lui la paix », menaça Luc. Il se leva de sa chaise et tira sur sa laisse, incitant Bonnet à se pencher instinctivement en arrière bien qu'il ait été hors d'atteinte de Luc.

Bonnet secoua la tête d'un air las et sortit son pistolet.

« Pelay, donne-lui un gobelet. »

Il regarda Sara bien en face et lui fit la leçon, comme s'il était un instituteur et elle une écolière.

« Si vous le jetez, je tirerai dans le pied du professeur. Si vous le recrachez, je lui tirerai dans le genou. Je ne vais pas le tuer, car j'ai besoin de son aide, mais je n'hésiterai pas à le blesser.

– Sara, ne l'écoute pas ! cria Luc.

– Non, Sara, dit Bonnet. Vous devriez absolument m'écouter. »

Elle prit le gobelet d'une main tremblante et commença à le lever vers ses lèvres frémissantes.

« Non, Sara, non, cria Luc. Arrête ! »

Elle le regarda, secoua la tête et le but par petites gorgées.

« Parfait ! dit Bonnet. Voyez, ça a très bon goût. À présent, professeur, c'est votre tour.

– Je ne vais pas en boire, dit Luc d'une voix ferme. Sara, si je bois ça, je ne peux plus te protéger.

– Écoutez, tout ça me fatigue, dit Bonnet, en tournant le revolver en direction de Sara. À présent, je vais devoir la tuer si vous ne coopérez pas. Buvez le thé et finissons-en. »

Luc était au comble de l'inquiétude. Comment pouvait-il être certain que Bonnet n'allait pas appuyer sur la gâchette ? Il était capable de tout. Mais s'il acceptait et buvait le thé, il perdrait la seule arme en sa possession, sa capacité de réfléchir. Il se maudit d'être venu sans les gendarmes. C'était la pire des décisions.

Sara voulut lui prendre sa main libre, et il la laissa faire. Elle lui serra très fort les doigts, et leva soudain les yeux comme si elle avait été surprise par quelque chose.

« Je vais lui parler, dit-elle à Bonnet. Je vais le persuader. Laissez-nous seuls un moment.

– D'accord, un moment. Pourquoi pas ? »

Il se leva et recula de quelques pas, rejoignant Pelay qui regardait Sara avec concupiscence.

Elle se pencha pour s'approcher le plus possible de Luc, sachant très bien que tout le monde allait l'entendre.

- « Qu'est-ce que tu mijotes ? lui demanda Luc.
- Vas-y, bois ce thé, chuchota-t-elle.
 - Pourquoi dis-tu ça ? chuchota-t-il à son tour.
 - Tu as confiance en moi en tant que personne ?
 - Oui, bien sûr.
 - Tu as confiance en moi en tant que scientifique ?
 - Oui, Sara, je te fais confiance en tant que scientifique.
 - Alors, *bois*. »

Pelay s'approcha d'assez près pour tendre le gobelet à Luc et recula promptement.

Sara l'encouragea d'un signe de tête, Luc rejeta la tête en arrière et but d'un trait.

« O.K., Pelay, allez surveiller le troupeau, déclara Bonnet. Je vais rester ici avec nos amis. »

Il se rassit, et Luc s'effondra lui aussi sur sa chaise, le visage défait.

« C'est drôle, dit Bonnet. Nous avons dû vous forcer à faire quelque chose que nous faisons nous-mêmes de notre plein gré et avec plaisir. Le monde est drôle, non ? »

Luc écumait.

« Ce qui est drôle, Bonnet, c'est la façon dont vous prétendez être civilisé alors que vous n'êtes rien d'autre qu'une sale ordure et un meurtrier. »

Le vieil homme haussa un sourcil.

« Ordure ? Moi ? Non. Ce que je fais, je le fais pour protéger ma famille et mon village. J'ai vécu très longtemps, monsieur, ce qui m'a permis de comprendre quelque chose d'important. Il faut s'occuper des siens. Tant pis si ça implique de vous débarrasser de ceux qui se mettent en travers de votre chemin. Ruac est un endroit spécial. C'est comme une fleur rare et délicate dans une serre. Si le thermostat ne fonctionne pas, si la température monte ou descend d'un degré, la fleur meurt. Vous venez ici, avec vos scientifiques, vos étudiants, vos appareils photo et vous prenez des tas de notes. Ce que vous faites en réalité revient à tourner le thermostat. Si nous vous laissons faire, notre mode de vie est condamné. Nous sommes condamnés. Donc, c'est une question de survie pour nous. C'est tuer ou être tué.

– Seigneur, murmura Sara, dégoûtée.

– Ces gens étaient innocents, siffla Luc.

– Je suis désolé. Vu de notre côté, chacun représentait une menace. Celui venu d'Israël, il nous a surpris en train de vérifier quel genre de serrures vous aviez posées sur votre précieuse grotte. L'autre type, Hugo,

a eu le culot de s'introduire dans la maison de ma fille, et de venir ici une nuit où nous buvions notre thé ! À quoi pouvait-il s'attendre ? Et ceux de votre campement dimanche soir ? Nous avons été obligés de prendre vos ordinateurs et de détruire vos dossiers. Nous étions obligés de faire sauter votre grotte pour empêcher une bonne fois pour toutes vos gens de venir à Ruac, et nous l'aurions fait si ce bâtard noir n'avait pas tué mon technicien.

– Pierre est mort ? demanda Sara d'un ton pathétique.

– Je suis désolé, dit Luc. Et Jeremy. Et Marie. Et Élisabeth Coutard. Et... »

Elle éclata en sanglots et chuchota : « Quelle horreur, quelle horreur », à plusieurs reprises.

« Et quelle raison aviez-vous pour violer les femmes ? »

Voyant l'expression de Sara, il regretta d'avoir dit cela. Il poursuivit. « Les gendarmes ont dit que les violeurs avaient un sperme immotile. »

Bonnet fit son haussement d'épaules habituel.

« Les hommes seront toujours des hommes.

– Vous êtes une vraie merde », dit simplement Luc.

Cela eut pour seule conséquence d'attiser le courroux de Bonnet. Il commença à s'agiter, faisant des gestes du bras.

« Pelay prétend que ça aurait été mieux si mes hommes vous avaient écrasés comme deux punaises à Cambridge ! Moi, je dis que ce qui va vous arriver ce soir est bien mieux.

– Et PlantaGenetics ? demanda Luc. C'est vous qui l'avez fait sauter aussi ?

– Rien à voir avec nous. »

Bonnet haussa les épaules.

« C'est une heureuse coïncidence. Nous vous poursuivions. Pourquoi aurions-nous fait sauter des bâtiments ? Pelay m'avait convaincu que nous avions l'occasion de nous débarrasser de vous avant que vous puissiez nous nuire davantage. Si ça arrivait dans un autre pays, on ne remonterait pas jusqu'à nous. Alors j'ai dit, pourquoi pas ? Quand ils ont échoué et que vous vous êtes séparés le lendemain matin, nous avons décidé de nous emparer de Sara pour vous forcer à revenir vers nous. Vous nous en avez causé, des emmerdes ! »

Luc ne savait pas s'il devait vraiment les croire lorsqu'ils affirmaient n'avoir rien à faire dans l'explosion de PlantaGenetics. Sa théorie avait du plomb dans l'aile.

« Et Prentice ? Vous ne l'avez pas tué ?

– Fred est mort ? cria Sara.

– Je suis désolé, dit Luc. Il est mort à l'hôpital.

– Je n'ai rien à voir là-dedans non plus, aboya Bonnet. Mais vous savez quoi ? continua-t-il, aucun de vos gens ne serait mort si nous vous avions tués, vous et votre copain Hugo, le jour où vous avez mis les pieds dans mon café. Exactement comme nous l'avons fait quand les deux crétins ont découvert la grotte en 1899. »

Sara fit une moue de dédain.

« Vous avez un autre secret, n'est-ce pas ?

– Ah oui ? C'est quoi ?

– Vous êtes stériles, pas vrai ? Bande de fils de putes ! Tous les mecs de Ruac sont stériles. »

Elle se mit à rire en voyant l'air blessé de Bonnet.

« Luc, ce doit être un effet secondaire de leur breuvage. Ils tirent tous à blanc ! »

Luc esquissa un sourire lui aussi.

« Je ne crois pas avoir vu d'enfants à Ruac. Combien d'enfants y a-t-il ?

Bonnet se leva, mal à l'aise.

« Pas beaucoup, pas assez. C'est un problème, ça a toujours été un problème. Les hommes préparent du thé pour une année ou deux, et notre petit poisson s'arrête de nager. Mais nous nous en arrangeons. Nous le faisons marcher. »

Luc réfléchit un instant.

« Vous êtes matrilineaires, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Nous sommes quoi ? riposta Bonnet, comme si on venait d'insulter sa mère.

– Les hommes ne peuvent pas reproduire, dit Luc. Votre lignée passe par les femmes. Il faut donc que vous ameniez des mâles de l'extérieur pour entretenir la lignée maternelle. Qui a engendré vos maudits enfants, Bonnet ? Vous faites appel aux services d'un étalon, comme les éleveurs de chevaux ?

– Fermez-la ! » cria Bonnet. Il sortit une nouvelle fois son pistolet et l'agita en direction de Luc.

Luc le défia ; il n'avait rien à perdre.

« Votre pistolet tire à blanc lui aussi ? »

Bonnet se mit à crier, couvrant le rythme lancinant du musette. Les villageois s'arrêtèrent de parler et se retournèrent pour le regarder.

« Vous vous croyez tellement malin. Vous venez de Paris ou de Bordeaux, vous venez dans notre village et vous essayez de détruire notre mode de vie ! Je vais vous dire ce qui va vous arriver ce soir ! »

Il pointa son pistolet sur Sara.

« Mon fils va baiser cette pute pour de bon, puis il va lui coller une balle dans la tête ! Et elle ne s'en apercevra même pas, car elle sera tombée folle de ce thé d'ici quelques minutes. Et vous, vous allez être l'étalon. Vous allez aller avec Odile. Vous allez planer comme un cerf-volant et vous allez me donner un petit-enfant. Un grand merci. Puis je vais personnellement *vous* mettre une balle dans la tête ! Puis je vais monter jusqu'au sommet des falaises et faire exploser les charges que nous avons disposées ce soir. Avec toutes les nouvelles grilles, les serrures sophistiquées et les caméras qui ont été installées, nous ne pouvons pas pénétrer à l'intérieur, mais ça ne veut pas dire que nous ne pouvons pas faire sauter la falaise d'en haut et la faire s'effondrer dans la grotte. Et ensuite, je vais brûler ce maudit manuscrit ! Personne ne connaîtra plus jamais notre secret ! Je ne crois pas que vous ayez écrit de lettre à qui que ce soit. C'est du bluff. Personne ne saura plus jamais rien ! Et ensuite, je vais aller retrouver mon café, ma brigade de pompiers, mon tas d'or nazi, mon village tranquille, mon thé et mes bons moments, et je continuerai à vivre tellement longtemps que je parviendrai peut-être à oublier jusqu'à l'existence de salauds comme vous ! »

À bout de souffle, la respiration sifflante après cette tirade, il avait les lèvres bleuies.

Mais Luc ne le regardait pas, il regardait les villageois. Jeunes ou vieux, ils commençaient à ne plus se soucier des divagations de leur maire. Ils tournoyaient sur la musique, se frottant les uns contre les autres, s'accouplant. Des vêtements tombaient. On entendait des gémissements et des grognements. Des bruits de rut. Des couples plus âgés quittaient la salle principale en empruntant les couloirs. D'autres, plus jeunes, tombaient sur les tapis et s'abandonnaient aux yeux de tous.

« Voilà ce que nous faisons, dit Bonnet fièrement. Et c'est ce que nous avons fait pendant des centaines d'années ! Et, professeur, regardez bien votre amie ! »

Luc regarda dans sa direction et s'écria : « Sara ! »

Elle roulait des yeux, toute molle sur sa chaise, laissant échapper de petits gémissements.

Bonnet déverrouilla les menottes. Il eut du mal à obliger Sara à se lever.

« Je la conduis à Jacques à présent. Quand je reviendrai, vous serez prêt pour Odile. Faites-moi une petite fille si vous en êtes capable. Ensuite, vous pourrez aller au diable. »

Bonnet prit Luc par la main. Il n'avait besoin ni d'arme ni de qui que ce soit pour le protéger. Luc traînait les pieds comme un automate, l'air absent, les yeux dans le vague, passif et soumis.

« Allons, minauda Bonnet, comme s'il parlait à un chien. Par ici, suis-moi. C'est bien, t'es un gentil garçon. »

Bonnet emprunta un couloir qui partait de la salle principale. Il ouvrit une porte.

L'endroit reflétait une imagination très personnelle.

La pièce sans fenêtre était tapissée d'un tissu matelassé rouge foncé et or, comme dans un harem. La seule lumière provenait de deux lampadaires placés dans les coins et équipés d'ampoules à faible voltage. Une étoffe vaporeuse couleur pêche tombait en ondulant du plafond, recouvrant le plâtre. Un lit occupait la plus grande partie du sol, son sommier à ressorts posé sur un tapis, avec un couvre-lit satiné orange. Des coussins brillants de couleur rouge étaient disposés un peu partout.

Au milieu du lit, Odile, nue, ondulait lentement comme un serpent cherchant sa place au soleil. Elle avait une peau laiteuse, un beau corps ferme et voluptueux, avec des poils pubiens aussi noirs que ses longues tresses.

« Il est à toi, Odile, dit fièrement son père. Reste avec lui autant qu'il te plaît, profite-en autant de fois que tu peux. Je reviendrai vérifier. »

Elle paraissait trop dans les nuages pour comprendre, mais quand ses yeux se posèrent sur Luc, elle commença à se toucher et à gémir.

Bonnet poussa Luc en avant.

« O.K., faites du bon travail. Amusez-vous bien, et ensuite bon voyage. Profitez bien du thé de Ruac, professeur. »

Sur ce, il poussa fermement Luc par les épaules et l'expédia sur le lit.

Odile se précipita vers lui et l'attrapa par ses vêtements, arrachant les boutons de sa chemise avec une force surhumaine. Puis elle s'attaqua à son jean.

Bonnet resta quelques instants à regarder, rit de bon cœur et partit. Il consulta sa montre et retourna dans la salle principale pour changer le disque sur le phonographe, s'asseoir et observer les ébats des couples qui avaient choisi le confort sommaire des tapis.

D'ici une heure environ, il en finirait avec Luc et Sara, et les mettrait à l'extérieur pour que Duval les offre à ses cochons au matin. Où était passé le vieux bonhomme ? Bonnet scruta le sol, à la recherche d'un corps nu particulièrement maigre et ridé. Il n'était pas là. Il s'était probablement réfugié dans une des chambres. Et où était la femme de Bonnet ? Il chercha un gros derrière rose avec de longs cheveux gris jusqu'aux fesses.

« Je ne peux pas croire qu'elle est partie avec Duval ! se dit-il en riant. Ce vieux est un vrai chenapan ! »

Puis il remarqua la femme du boulanger du village, une rousse de cent ans plus jeune que lui qui ressemblait un peu à Marlene Dietrich dans la fleur de l'âge.

Elle était à califourchon sur un homme, un fermier, celui qui avait conduit l'attaque ratée à la voiture à Cambridge, puis kidnappé Sara. Il avait tué plus d'Allemands pendant les deux guerres mondiales que n'importe qui à Ruac. À présent, il fermait les yeux et serrait les dents. Les seins de la femme rebondissaient au rythme du musette.

« Hé, Hélène, cria Bonnet à la rousse par-dessus la musique. Tout à l'heure, ce sera mon tour, je viendrai te chercher. »

Odile agrippait Luc par à-coups, puis le caressait, et passait les mains le long de son dos jusqu'à sa taille, essayant de lui enlever son jean étroit.

Elle avait les yeux glauques, et ses lèvres bougeaient comme si elle parlait, mais rien n'en sortait. Puis un mot se forma, et un autre. « Chéri, chéri. »

Luc ouvrit brusquement les yeux. Il regarda tout autour de la pièce, puis il lui prit la tête dans ses grandes mains.

« Je ne suis pas ton chéri, dit-il, et je ne vais certainement pas baiser une arrière-grand-mère. »

Il essaya de la repousser, mais elle l'agrippa encore davantage, en lui enfonçant les ongles dans le dos.

« C'est la première fois que je fais ça », dit-il, furieux.

Il lui jeta un regard mauvais et lui envoya son poing dans la mâchoire.

Heureusement, elle abdiqua aussitôt toute résistance, si bien qu'il n'eut pas à la bourrer de coups pour lui faire perdre connaissance.

Il se leva du lit et arrangea ses vêtements, tout en surveillant la femme nue qui respirait tranquillement.

« Je dois admettre que tu es drôlement bien pour quelqu'un de cent seize ans », murmura-t-il.

Il fouilla dans ses poches pour trouver son mobile, mais, bien entendu, il avait disparu.

Il tourna le bouton de la porte pour l'ouvrir. Bonnet avait dû juger sa fille suffisamment attirante pour ne pas se soucier de fermer à clé.

Le couloir était désert, et la musique montait par bouffées de la grande salle.

Il avait l'esprit parfaitement clair. Il était clair quand il avait bu le thé. Il était clair vingt minutes après. Il était clair à présent.

Il avait joué la comédie. Il avait fait semblant d'être dans les vapes. Il avait regardé Sara et les villageois, et les avait imités de son mieux. Bonnet avait été abusé, c'est tout ce qui importait.

Pourquoi n'avait-il subi aucun effet ?

Pas d'hallucinations, pas d'attirance pour d'autres, rien du tout. Juste un mal de tête.

Sara était convaincue qu'il serait immunisé. Comment le savait-elle ? Sara.

Il fallait qu'il la trouve. Imaginer Jacques en train de la tripoter le mettait hors de lui.

Il commença à ouvrir les portes.

C'était la même chose à chaque fois : des gens vieux, obèses, en train de s'envoyer en l'air, indifférents à son intrusion. De quoi vous couper l'appétit.

Après avoir vérifié toutes les chambres donnant sur le couloir, il se glissa jusqu'à la grande salle. Bonnet était assis sur une chaise de l'autre côté, vaguement somnolent. Il n'y avait aucune trace de Pelay. Compte tenu du nombre de corps qui se tordaient sur le sol entre Bonnet et lui, il pensa qu'il pourrait gagner le couloir suivant en se baissant.

Il s'accroupit et progressa à petits pas le long du mur.

Il arriva à la hauteur de la table avec le service à thé. Le manuscrit de Ruac était à portée de main.

Il ne réfléchit même pas. Il se jeta à plat ventre et se mit à ramper.

Les corps nus ne lui prêtaient aucune attention. Il serra les dents et continua à avancer.

Il chercha Bonnet des yeux.

Il n'était plus sur sa chaise.

« Seigneur, pensa Luc. Seigneur. »

La seconde d'après, il était sous la table.

Il leva le bras et sa main se referma sur le volume.

Sara, j'arrive.

Il se glissa de nouveau vers le mur. Bonnet n'était visible nulle part, si bien qu'il se releva hardiment et fonça jusqu'au prochain couloir, le manuscrit enfoui dans sa chemise.

Il ouvrit la première porte venue.

Un vieux couple en sueur et haletant l'occupait.

Puis la deuxième porte.

Sur le lit se trouvait un homme avec le dos velu et un pantalon défait. Jacques s'efforçait maladroitement de s'en débarrasser d'une seule main. De Sara cachée sous la bête, on n'apercevait qu'une chevelure soyeuse châtain clair qui retombait en vagues sur l'oreiller.

Il y avait un lampadaire, un objet lourd en fer forgé.

Une rage meurtrière s'empara alors de lui, comme jamais auparavant.

Il attrapa la lampe, arrachant la prise du mur.

Il la balança comme une pioche, et en assena la base sur la colonne vertébrale de l'homme.

Et quand Jacques cambra le dos de douleur, relevant la tête de la poitrine de Sara et hurlant comme un chien à la mort, il fit tomber le pied de lampe de toutes ses forces sur son crâne, le broyant comme une noix. L'homme fut projeté à l'extérieur du lit.

Sara gémissait. Il la serra contre lui, nue, et lui dit que tout allait s'arranger. Ses yeux ne parvenaient pas à se fixer. Il continua à lui parler : son oreille était froide contre ses lèvres. À la fin, il entendit dans un souffle « Luc ».

Il n'avait pas le temps de la rhabiller. Il repoussa le corps de Jacques, et enveloppa Sara dans le couvre-lit maculé de sang. Il allait la soulever quand une idée lui traversa l'esprit. Il chercha dans les poches de Jacques. Par chance, le mobile de Jacques lui tomba sous la main. Il le regarda.

Aucune couverture, bien sûr. Ils étaient au sous-sol.

Il empocha le téléphone, emmaillota Sara et la prit dans ses bras, ouvrant la porte avec son genou.

Le couloir était désert.

Il se mit à courir avec elle, dans le sens opposé à la musique.

Il se sentait fort, et elle était toute légère.

Le couloir s'assombrissait à mesure qu'il s'éloignait de la salle principale. Il avait du mal à voir devant lui.

C'était un escalier.

Bonnet regarda sa montre une nouvelle fois, souleva ses lourdes hanches de la chaise, et retourna d'un pas pesant jusqu'à la chambre d'Odile pour voir comment ça se passait avec son amant.

Quatre années s'étaient écoulées depuis la naissance d'un nouvel enfant à Ruac. Il fallait qu'ils augmentent l'allure s'ils voulaient se maintenir. Odile était trop difficile à son goût. Une femme aussi séduisante qu'elle aurait dû produire des bébés à la chaîne.

Mais elle n'était tombée enceinte que trois fois pendant sa longue vie. Une fois pendant la Première Guerre mondiale, où elle avait fait une fausse-couche. Une nouvelle fois juste après la Seconde Guerre mondiale, un garçon engendré par un combattant de la Résistance de Rouen, qui était mort de la fièvre du nourrisson. Et au début des années 1960 encore, avec un Parisien qui voyageait sac au dos à travers le Périgord. L'aventure d'un soir.

Cette fois-là, une fille était née. Devenue une jolie petite fille, elle portait les espoirs de Bonnet et de tout le village sur ses frêles épaules. Mais elle était morte dans un accident stupide. Elle s'était amusée à grimper au sommet d'un tas de vieilles caisses allemandes empilées dans les sous-sols, quand l'une d'elles avait basculé et l'avait écrasée.

Odile avait sombré dans la dépression et, malgré les supplications de son père, s'était complètement désintéressée des hommes venus de l'extérieur.

Jusqu'à l'arrivée des archéologues.

L'unique bon côté du cauchemar en ce qui concernait Bonnet.

Bonnet ouvrit la porte, s'attendant à voir un couple magnifique en train de faire l'amour, mais sa fille était seule, et elle ronflait, la mâchoire tuméfiée.

« Bon Dieu ! » s'exclama-t-il.

Inutile de fouiller la pièce, il n'y avait aucun endroit où se cacher.

Il sortit précipitamment et courut aussi vite que ses hanches arthritiques le lui permettaient en direction de la chambre de Jacques.

Là, le spectacle était bien pire. Son fils, roué de coups, couvert de sang, et probablement mort, Sara disparue.

« Bon Dieu ! marmonna-t-il, bon Dieu ! »

Les choses avaient très mal tourné.

Où était Simard ?

« Pelay ! hurla-t-il. Pelay ! »

Luc gravit l'escalier obscur avec Sara dans les bras. En haut, la porte n'était pas fermée à clé.

Ils se trouvaient dans une cuisine, une cuisine ordinaire.

Il traversa une entrée et un salon sombre et vide, dont la disposition était identique à celle de la maison d'Odile. Il déposa Sara sur un canapé et arrangea le drap sur elle.

Il ouvrit les rideaux.

C'était la rue principale de Ruac.

La voiture d'Isaak était garée de l'autre côté, devant la maison d'Odile.

Toutes les maisons étaient effectivement connectées entre elles. Comme il s'en doutait, la salle souterraine était creusée sous la rue.

Il vérifia rapidement le téléphone de Jacques. Il y avait du réseau. Il consulta la liste d'appels récents.

Père mobile.

Bien, pensa-t-il, mais ce n'était pas le moment.

Les clés de la voiture d'Isaak avaient disparu depuis longtemps.

Il se livra à une fouille rapide, s'efforçant d'être le plus silencieux possible. L'occupant de la maison devait se trouver quelque part au sous-sol, mais on ne pouvait pas en être certain.

Dans le hall, il découvrit deux éléments précieux : un trousseau de clés de voiture et un vieux fusil de chasse à un coup. Il cassa le fusil. Il y avait une cartouche dans le barillet et quelques munitions supplémentaires dans un sac.

Bonnet parcourut le complexe souterrain en se dandinant, appelant Pelay à grands cris. Sous l'effet du thé, aucun des hommes ne serait en état d'agir pendant encore une bonne heure, sinon plus. Le sort de ce village dépendait de lui.

Je suis le maire, pensa-t-il.

Alors, fais ce que tu dois faire.

Puis il trouva Pelay dans un des couloirs, sortant furtivement d'une chambre.

« Où étais-tu ? cria Bonnet.

– En train de vérifier. De surveiller. De maintenir la paix, répondit Pelay. Comme je suis censé le faire. Que se passe-t-il ? »

Bonnet hurla à Pelay de le suivre, et les deux hommes se mirent à courir, pendant que Bonnet racontait en haletant à l'autre ce qui s'était passé.

Bonnet trouva le commutateur du couloir.

Rien.

Au couloir suivant, il alluma de nouveau.

Il montra quelque chose du doigt.

« Là ! »

Le drap ensanglanté de Sara avait laissé une trace de rouge sur le sol. Le couloir menait à la maison du boulanger. Il sortit son pistolet. Les deux hommes se dirigèrent vers l'escalier.

Luc déposa maladroitement Sara sur la banquette arrière encombrée de la Peugeot 206 du boulanger garée devant la maison. Luc avait pressé la télécommande alors qu'il était encore à l'intérieur.

Il démarra, enclencha la première et s'éloigna rapidement.

Dans son rétroviseur, il vit Bonnet et Pelay sortir par la porte d'entrée du boulanger. Il entendit une détonation. Il passa en seconde et enfonça l'accélérateur.

Bonnet rentra en courant dans son café pour prendre ses propres clés de voiture.

Il fallait les arrêter.

Il fallait les tuer.

Il cria ces instructions à Pelay.

Luc parlait fort et à toute vitesse en poussant la petite Peugeot au maximum sur la route de campagne, noire et désolée. Il s'efforçait de persuader le standardiste des secours d'urgence de faire remonter son appel plus haut. Il fallait qu'on réveille le colonel Toucas à Périgueux ! Il fallait qu'il parle au colonel.

Il était le professeur Simard de Bordeaux, nom de Dieu !

Il avait les meurtriers de l'abbaye de Ruac à ses trousses !

Bonnet avait ses clés à la main et allait fermer la porte du café quand son mobile sonna.

Luc criait dans l'appareil.

« C'est fini, Bonnet. Ça y est. Les gendarmes sont en route pour Ruac. Vous êtes foutu. »

Bonnet laissa éclater sa fureur.

« Vous croyez que c'est fini ? Ce sera fini quand *je* dirai que c'est fini ! Allez au diable et dites adieu à votre maudite grotte ! Allez-y, essayez de m'en empêcher ! Allez-y ! Essayez ! »

La voiture de Bonnet était garée devant le café. Il se plia en deux pour se mettre au volant tandis que Pelay montait à côté de lui aussi vite que son âge le lui permettait.

« Mon fusil est dans le coffre, dit Bonnet.

– Excellent ! Je suis encore un bon tireur », grommela Pelay.

Bonnet arrêta la voiture sur le bas-côté de la route à un endroit qu'il connaissait, le plus près possible des falaises. Pelay sortit le fusil et le vérifia pour la forme. C'était une carabine M1 avec une lunette de visée, trouvée sur un soldat américain mort en 1944. Pelay était là. Il s'en souvenait. Bonnet et lui en avaient profité pour prendre également le portefeuille et les bottes du jeune homme. C'était un bon fusil qui leur avait servi à tuer quantité de Boches. Bonnet le nettoyait et le graissait régulièrement.

Les deux hommes s'enfoncèrent en courant dans les bois, indifférents aux branches qui leur fouettaient le visage.

Au bout d'un moment, ils se séparèrent.

Bonnet se dirigea droit vers les falaises. Pelay obliqua par un sentier obscur.

Luc parvint jusqu'au chemin de terre menant à l'aire de parking au-dessus de la grotte. Il ne voulait pas aller jusqu'au bout en voiture. Quoiqu'il arrive, Sara devait rester en sécurité, aussi il se gara à quatre cents mètres et se pencha par-dessus le siège.

Elle sortait peu à peu de sa torpeur.

« Je te laisse là, Sara. Tu seras en sécurité. Il faut que je sauve la grotte. Tu comprends ? »

Elle ouvrit les yeux, acquiesça d'un signe de tête et retomba dans sa léthargie.

Il n'était pas du tout certain qu'elle ait vraiment compris, mais ça n'avait pas d'importance. Avec un peu de chance, il reviendrait le lui expliquer plus tard.

Bonnet percevait le bruit de ses pas dans le sous-bois et le sifflement que produisait sa poitrine en se soulevant. Il y avait une clairière devant lui, la zone de parking gravillonnée que les archéologues avaient aménagée. Il était tout près.

Le grand chêne était de l'autre côté du gravier, c'était son repère et il était content d'en avoir choisi un aussi facile à distinguer dans le noir.

Le gravier jaillissait sous ses lourdes bottes de pompier.

Luc regrettait de ne pas avoir de lampe pour s'éclairer. Il faisait très noir, mais il se contentait de suivre le sentier. C'était pénible de courir avec le fusil. Sara lui avait paru beaucoup plus légère.

Devant lui, il distingua une bande de gris, l'horizon au-dessus des falaises.

Quelque chose se dessinait sur le gris, en train de se déplacer.

Bonnet.

Bonnet était au pied de l'arbre. À un mètre du tronc se trouvait un tas de pierres que lui et Jacques avaient constitué pour marquer l'endroit.

Bonnet tomba à genoux et commença à enlever et à disperser les pierres. La boîte en cuir était cachée juste sous la surface du sol, dans un trou peu profond.

Il souleva lentement la boîte, prenant soin de ne pas toucher aux fils de cuivre qui couraient jusqu'à ses terminaux. C'était un détonateur M39 des Waffen-SS, pris à une division d'ingénieurs militaires en 1943. Cette lourde brique d'alliage coulé et de bakélite était dans un excellent état, prête à fonctionner. Bonnet était certain que ça marcherait parfaitement.

Ç'avait été un rude boulot, mais il était sûr que ses vieux artificiers avaient bien travaillé ; ils avaient sélectionné une demi-douzaine d'endroits dans les falaises, et les avaient bourrés de picrate profondément enfoncé dans le sol. Une énorme partie de la falaise s'écroulerait dans la rivière en emportant la grotte avec elle.

La grotte, qui avait ressuscité le village en même temps qu'elle l'avait rendu vulnérable, serait réduite en poussière. Si Pelay remplissait

sa mission, Simard aussi serait réduit en poussière. Il trouverait Sara, et elle aussi serait réduite en poussière.

Il fit pivoter la poignée en bois avec difficulté et l'entendit s'enclencher. Quand il ne parviendrait plus à la tourner, il poserait son pouce épais sur le bouton portant la mention ZÜNDEN : feu.

Il entendit d'abord des pas, puis « Stop ».

Luc était à dix mètres, avançant sur la pointe des pieds sur le gravier. Il vit Bonnet penché sur quelque chose.

Luc épaula le fusil.

Bonnet leva les yeux et se contenta de grommeler un simple « Allez au diable ! ».

Luc entendit la manivelle cliqueter.

Puis il s'arrêta, et Bonnet bougea la main.

À cet instant, la tête de Luc s'encadrait parfaitement dans le viseur de Pelay, se détachant nettement sur l'horizon gris.

Pelay se trouvait dans un taillis, un genou à terre. Pour un homme de son âge, ses mains ne tremblaient vraiment pas. La tête de Luc était en parfaite ligne de mire.

Luc cria à Bonnet : « Pas ma grotte ! »

Pelay entendit le cri et vit les lèvres de Luc bouger dans la lunette. Le réticule était en plein sur sa tempe.

La détente s'enfonçait dans son index. Il commença à la presser.

Luc tourna sur lui-même en entendant le coup de feu derrière lui.

Il s'attendait à ressentir une douleur fulgurante, mais il n'en fut rien.

Il se retourna vers Bonnet. Le vieil homme se trouvait à cinq mètres à peine à présent.

Bonnet vit le fusil de Luc.

« Pelay ! Dépêche-toi ! » hurla-t-il.

Il avait le pouce sur un bouton.

Luc cria quelque chose. Mais ce ne fut pas un mot qui sortit de sa gorge, ce fut un rugissement primitif, un cri primal qui venait du plus profond de lui.

La cartouche de son fusil explosa en provoquant un éclair dans l'obscurité.

On entendit un claquement. Du bois, de la pierre, de la chair. C'était de la grenaille.

Luc s'avança lentement pour voir le résultat de son coup de fusil.

Bonnet était couché sur le côté, le visage en sang, les yeux encore aux aguets. Son pouce droit se trouvait sur le bouton de mise à feu. Sa

main gauche bougeait. Elle agrippait le fil de cuivre qui avait été arraché du détonateur par les plombs du fusil.

Bonnet allait relier le fil au terminal.

Il en était à quelques centimètres.

Luc n'eut pas le temps de recharger. Il n'eut pas le temps de fracasser la tête ni le bras de Bonnet avec la crosse du fusil.

Il n'était plus en mesure de le faire.

Puis un autre coup de feu retentit.

Luc était désorienté.

Sa chemise était humide, le tissu couvert de sang et de matière gélatineuse.

Des hommes l'entouraient, pointant des armes automatiques sur lui, et lui criant sans ménagement de baisser son fusil.

La tête de Bonnet était à moitié arrachée. Le fil du détonateur était resté à un centimètre de la borne.

Luc baissa les bras. Le fusil tomba à ses pieds.

Un homme se détacha des autres. Il était grand et se tenait très droit, sans armes, vêtu de vêtements civils sombres et d'un pull-over noir militaire avec des épaulettes.

« Professeur Simard, dit-il avec un accent distingué. Je me demandais quand nous allions faire connaissance. »

Luc le regarda. Ce n'était certainement pas quelqu'un du village.

« Qui êtes-vous ? »

– Le général André Gatinois. »

Luc paraissait perplexe.

« Un militaire ? »

– En quelque sorte », rétorqua l'autre.

Gatinois s'approcha et examina le corps du maire.

« Bonnet a eu une vie bien remplie. Il fallait bien que ça se termine un jour. Même pour lui.

– Vous l'avez tué, dit Luc.

– Seulement après que vous avez échoué. »

Gatinois considéra la volée de plombs que Bonnet avait reçue.

« Les plombs ne sont pas très efficaces pour tuer un homme.

– C'était tout ce que j'avais. Il allait faire sauter ma grotte. »

On entendit un brouhaha : deux hommes en noir tiraient un blessé gémissant à l'intérieur du cercle de protection que leurs camarades avaient formé.

C'était Pelay. Du sang coulait de sa poitrine et il cherchait sa respiration. L'un de ceux qui transportaient Pelay confia sa carabine M1 à un homme plus petit qui avait surgi aux côtés du général. C'était son adjoint, Marolles.

« Il vous avait dans sa ligne de mire, dit Gatinois, qui ajouta d'un ton laconique : Je vous ai sauvé la vie.

– Allez-vous me dire ce qui se passe ? » demanda Luc.

Gatinois réfléchit un instant.

« Oui, je ne vois pas pourquoi je ne vous le dirais pas. N'est-ce pas, Marolles ?

– C'est à vous d'en décider, mon général.

– Effectivement. Où est l'Américaine ? »

Marolles parla dans un talkie-walkie fixé à sa veste et une réponse lui parvint au milieu de grésillements.

« Nous l'aménonons », dit-il à Gatinois.

Pelay émit un gargouillement pitoyable.

« Allez-vous demander un médecin ? demanda Luc.

– Il est lui-même médecin, il n'a besoin de personne d'autre, répliqua Gatinois. Il était précieux, mais je ne l'ai jamais aimé. Et vous, Marolles ?

– Jamais.

– Sa dernière action utile a été de nous prévenir que vous veniez à Ruac ce soir. »

La Peugeot du boulanger s'arrêta sur le gravier, conduite par un autre homme de Gatinois. Il aida Sara à descendre de voiture, enveloppée dans son drap maculé de sang. Elle paraissait désorientée et toute tremblante, mais quand elle vit Luc au centre du cercle, elle écarta le bras qui la soutenait et trouva la force de courir vers lui.

« Luc, que s'est-il passé ? demanda-t-elle d'une voix faible. Tu vas bien ? »

Il passa un bras autour d'elle.

« Je n'ai rien. Ces hommes ne sont pas du village, je ne sais pas qui ils sont. »

Elle vit Pelay recroquevillé sur le sol dans une position foetale qui gémissait de façon particulièrement horrible.

« Seigneur, dit-elle.

– Non, nous ne sommes pas de Ruac, dit Gatinois. Mais Ruac nous a beaucoup occupés pendant de nombreuses années. Nous sommes dévoués à Ruac. Nous devons notre existence à Ruac.

– Qui êtes-vous ? demanda Luc. Que faites-vous ?

– Nous sommes l'Unité 70 », dit Gatinois.

Marolles baissa les yeux et secoua la tête. Ce geste inquiéta Luc. Ce Gatinois avait apparemment franchi une ligne. Une ligne dangereuse.

« Pendant la guerre, la direction de la Résistance, aussi floue qu'elle ait été, avait donné au maquis de Ruac un nom de code pour leurs communications. On l'avait appelé Escadron 70. C'était un groupe particulièrement violent et efficace. Les Allemands les craignaient. Les autres maquisards se méfiaient d'eux. Quand notre unité a été créée en 1946, c'est notre fondateur, le général Henri Giraud, un proche de de Gaulle, qui a choisi le nom. Pas très inventif, mais il est resté.

– Je connais le rôle de Ruac dans la Résistance, dit Luc. Dites-moi quelque chose que j'ignore.

– Oui, je suis certain que vous savez beaucoup de choses. Nous allons savoir quoi. »

Il désigna Pelay.

« Que savez-vous à propos de cet homme ?

– Rien, dit Luc.

– C'est un vieux tromblon, ce Pelay. Deux cent trente, deux cent quarante ans peut-être. Même lui ne le sait pas exactement. Il est devenu médecin en 1930. Ils l'ont envoyé à Lyon suivre une formation. Il leur fallait quelqu'un comme eux. Ils n'auraient jamais laissé un étranger les soigner, bien sûr. Mais Pelay a toujours été un soiffard et un bavard. Pendant la guerre, il était le numéro 2 de Bonnet au sein de l'Escadron 70. Giraud l'avait convié à participer à une réunion à Alger. Il a pris une cuite un soir et a tout raconté à de Gaulle et à Giraud ! Des centaines d'années de secret, et voilà que ce bouffon se saoule et révèle tout. Leur longévité, le thé, pourquoi ils sont aussi agressifs. Tout. Donc, après la guerre, de Gaulle n'a rien oublié, bien sûr, et il décide que Ruac doit être placé sous surveillance et étudié par les meilleurs cerveaux. »

Sara semblait retrouver ses esprits. Elle se tenait plus droite, le regard moins vague.

« Et c'est ce que vous faites ? » demanda-t-elle avec un soupçon de colère dans la voix.

Gatinois acquiesça.

« Oui, pendant soixante-cinq ans, nous avons étudié le thé de Ruac. Il est tout à fait remarquable, professeur Mallory. Et que vous ayez pu, en

un très court laps de temps, découvrir certaines des nombreuses caractéristiques du thé témoigne des vertus de la science moderne. Il nous a fallu attendre des décennies que la science réponde enfin à nos besoins. Ainsi, le docteur Prentice aurait pu vous parler de l'activité qu'il a trouvée dans ces prétendus gènes de longévité, les récepteurs de sérotonine, les autres effets.

– Et c'est pour ça que vous avez tué Fred ? demanda-t-elle avec colère.

– Effectivement, nous n'avions pas vraiment le choix, dit-il d'un ton parfaitement détaché.

– Seigneur ! s'exclama Luc. Vous avez fait sauter le labo en Angleterre ! Plus de quarante personnes sont mortes ! C'est du terrorisme d'État ! »

Gatinois soupira.

« Je n'irais pas jusque-là. C'est à nous qu'il incombe de protéger le plus grand secret de la France. Nous ne sommes soumis à aucun contrôle et nous agissons sans demander la moindre permission. Rien ne se sait dans les hautes sphères. Rien n'est officiel. Tant que nous restons parfaitement discrets, tout va bien. »

Luc sentit la peur l'envahir. Cet homme était trop bavard. Les implications avaient beau être suffisamment claires, son désir d'en savoir plus le poussa à continuer.

« Et vous avez fait tuer mes gens par Bonnet et tenté de nous tuer, Sara et moi, à Cambridge. »

Gatinois se mit à rire.

« Vous avez entendu, Marolles ! Elle est bien bonne ! Non, professeur. Bonnet ne connaissait même pas notre existence. Aucun d'entre eux n'était au courant, sauf Pelay ici même. Pelay était notre homme. Notre informateur. Giraud et de Gaulle se sont assurés ses services après la guerre, après qu'ils eurent pris le contrôle du gouvernement. Ils lui ont donné de l'argent. Ils lui ont donné des médailles en secret, et toute la reconnaissance qu'il n'avait jamais eue sous la coupe de Bonnet. Ils l'ont flatté, puis ils l'ont menacé. Ils l'ont menacé de révéler à Bonnet qu'il avait parlé. Il savait que Bonnet le découperait en morceaux et le donnerait à manger aux cochons. C'était sa plus grande crainte. Depuis, nous avons toujours utilisé la même approche avec le bon docteur. Pelay nous a donc fourni des informations pendant soixante-cinq ans. Chaque fois qu'un des villageois venait le voir pour un problème, nous avions un échantillon de son sang, de son urine, et de tous les prélèvements effectués. Nous recevions des rapports

réguliers. C'est tout. Ce que faisait Bonnet – ces meurtres –, il le faisait de son propre chef.

– Vous l'avez laissé faire ! hurla Sara. Vous êtes donc responsables vous aussi ! »

Gatinois haussa les épaules.

« Peut-être. Juridiquement parlant, qui sait ? Mais cela n'ira jamais au tribunal. Ce que nous faisons est éminemment secret et bénéficie de multiples protections. Il est probablement plus facile de se procurer les codes nucléaires ! Mais, effectivement, nous laissons Bonnet agir comme il l'entend. »

Sara se raidit et fit un bond en avant, son corps frêle tendu comme une arme.

« Espèce de salaud ! » cria-t-elle d'une voix à glacer le sang, puis elle se rapprocha de Gatinois en laissant tomber son drap, et, toute nue, elle commença à lui griffer le visage, les yeux.

Gatinois fut trop surpris pour pouvoir se défendre efficacement et c'est Marolles qui la tira en arrière. D'autres la maîtrisèrent pendant que Marolles braquait son pistolet sur Luc et lui intimait de ne pas bouger.

Luc était stupéfait par la réaction de Sara, la sauvagerie avec laquelle elle se débattait et hurlait en direction de ceux qui la retenaient.

« Ne lui faites pas de mal ! » cria-t-il.

Gatinois essuya le sang sur sa joue avec un mouchoir.

« Vous voyez, professeur, c'est un exemple frappant d'un des problèmes occasionnés par la drogue. C'est un effet secondaire qui se produit une heure ou deux après l'effet maximum. Il paraît que c'est l'action sur les récepteurs 5-HT. »

Il s'esclaffa.

« Ce boulot m'a transformé en scientifique, n'est-ce pas, Marolles ? »

Son adjoint grommela, et dit aux hommes de passer les menottes aux poignets et aux chevilles de Sara, de la recouvrir et de la remettre dans la voiture jusqu'à ce qu'elle se calme. Elle eut beau hurler et les couvrir d'insultes, ils réussirent à la séparer du groupe, en tenant Luc au bout de leurs fusils pour qu'il n'intervienne pas.

« Bien, dit Gatinois. Un peu de tranquillité.

– Vous avez tiré une drogue du bouillon ? finit par demander Luc.

– Pas une, mais trois. Nous les avons identifiées dès les années 1970, mais, comme je l'ai dit, c'est seulement maintenant que nous commençons à comprendre les caractéristiques biologiques du composant le plus important, le R-422. Ces gènes de longévité, SIRT 1 et FOXO3A, n'ont été découverts que récemment. Les scientifiques feront

certainement d'autres découvertes importantes dans l'avenir. Nous finirons par comprendre comment le 422 agit. Les autres sont plus faciles, mieux définies. La principale drogue à base d'ergot, le R-27, vous fait planer comme un cerf-volant. C'est un véritable hallucinogène, avec lequel on part pour un vrai trip. La drogue R-220 est intéressante. Elle agit sur la virilité et la libido. En fait, nous avons connu un embryon de scandale avec celle-là vers la fin des années 1980. Nous avions un intervenant extérieur qui travaillait dans le complexe, un chimiste universitaire qui n'avait pas la moindre idée d'où cela pouvait venir – c'est comme ça que nous préférons travailler –, et il a dû transmettre une information concernant la structure chimique à un type qu'il connaissait chez Pfizer, le laboratoire pharmaceutique. Apparemment, c'est comme ça que le Viagra a été inventé, donc je pense que nous avons payé notre dette à la société, vous ne trouvez pas ? Mais notre drogue, le R-220, encore plus puissante que le Viagra, a un effet secondaire néfaste. Elle raccourcit et paralyse les queues des spermatozoïdes et rend les hommes stériles. »

Luc acquiesça d'un air entendu.

« Vous étiez au courant ? demanda Gatinois.

– Oui, je le savais. D'après les viols.

– Ah. Mais de notre point de vue, le R-422 est un vrai trésor. C'est pour cela que ça fait toute une histoire. C'est la raison d'être de l'Unité 70. Imaginez un peu ! La véritable fontaine de jouvence ! Vivre deux cents ans ! Trois cents ! En bonne santé ! Fini les crises cardiaques ! Fini les cancers ! Imaginez ce que ça peut faire pour l'humanité ! Pensez-y.

– Mais... dit Luc avec emphase.

– Oui, mais... concéda Gatinois. C'est le problème. C'est pourquoi le secret a été bien gardé. La violence, l'agressivité, l'impulsivité. Ce ne sont pas des effets anodins. La drogue peut transformer un homme en bête fauve, et même en tueur dans certaines circonstances. Et c'est sans parler des effets à long terme sur la personnalité, le cerveau. Grâce à Pelay, les gens de Ruac nous ont servi de cobayes pendant soixante-cinq ans. Il y a une montagne de données à trier. Les épidémiologistes appellent cela une étude "longitudinale". Mais surtout, nous avons énormément travaillé pour obtenir des scientifiques qu'ils modifient la drogue, qu'ils changent sa structure pour conserver les effets de longévité et éliminer l'effet de la sérotonine. Sans résultats, jusqu'à présent. Si on perd la colère, on perd la longévité. C'est plus compliqué que ça, mais c'est ce qui apparaît aux yeux du profane. Vous voyez ?

– Je vois surtout que Sara et moi avons été une gêne pour vous.

– Une gêne. Oui, le terme est exact, quoiqu’un peu faible, dit-il, en agitant la main qui serrait le mouchoir taché de sang. Votre découverte de la grotte a été une *catastrophe* pour nous, et peut-être pour l’humanité. Comprenez-vous ce dont il s’agit ? Ces plantes sont partout. N’importe qui muni d’une casserole peut faire ce breuvage. Pouvez-vous imaginer ce qui se produirait si des milliers, des centaines de milliers, des millions de gens se mettaient à boire le thé de Ruac ?

« Vous n’iriez pas jusqu’à déclencher le chaos dans le monde pour protéger votre petit pré carré d’études préhistoriques, n’est-ce pas ? Des millions de gens défoncés, vicieux, violents, causant des ravages ? C’est une scène digne d’un film d’horreur, non ? Donc nous l’avons tenu confiné au sein de Ruac. Imaginez ce qui se produirait si les génies sortaient définitivement de leur bouteille. Non, il nous appartient de protéger le monde de tout ça. »

Sa voix monta d’un ton.

« Quand nous aurons trouvé un moyen sûr d’exploiter le R-422, alors la France en aura la propriété. La France le contrôlera et la France fera ce qui est bon pour l’humanité. »

Luc gardait le silence.

Gatinois se pencha sur le détonateur et arracha le fil cassé des doigts du cadavre de Bonnet.

« Ils vous ont donné du thé à boire ce soir ? demanda-t-il à Luc.

– Oui.

– Vous ne semblez pas en avoir ressenti les effets. Pourquoi ?

– Je n’en sais rien.

– Peut-être devrions-nous vous étudier vous aussi », gloussa Gatinois.

Il dit à un de ses hommes de braquer une lampe sur le détonateur pendant qu’il l’examinait soigneusement.

« Que faites-vous ? » lui cria Luc.

Gatinois se leva et essuya la terre sur son genou.

« Ça devrait marcher. Bonnet se faisait aider par des gens de la vieille école, de bons artificiers. S’ils ont dit qu’ils pouvaient faire sauter la falaise, c’est qu’ils pouvaient faire sauter la falaise. Nous allons bien voir. »

Il interpella un de ses hommes.

« Capitaine, faites reculer tout le monde de quelques centaines de mètres et faites exploser les charges.

– Vous ne pouvez pas faire ça ! hurla Luc. C’est la grotte la plus importante de toute l’histoire de France ! C’est un crime d’une importance majeure !

– Je peux parfaitement le faire, dit Gatinois d’un ton égal. Et je vais le faire. Nous mettrons ça sur le compte de Bonnet. Au lever du soleil, nous aurons une version plausible pour tout ce qui se sera produit ce soir. Bonnet, le trafiquant de butin nazi volé. Bonnet, qui a couvert les crimes de guerre commis à Ruac. Bonnet, prêt à tuer pour se débarrasser des archéologues et des touristes. Bonnet, le détenteur d’énormes quantités d’un vieux picrate instable datant de la guerre. Ce sera formidable, mais en partie vrai pourtant, et la vérité produit les meilleures histoires. »

Luc le défia.

« Et moi ? Et Sara ? Vous pensez que nous allons abonder dans votre sens ?

– Non, probablement pas, mais ça n’aura pas d’importance, je suis navré de vous le dire. Mais vous le saviez déjà, n’est-ce pas ? Il faut que nous achevions le travail de Bonnet. Cela devait forcément finir ainsi. »

Luc plongea en avant, déterminé à écraser l’homme avec son poing. Il ne les laisserait pas s’en prendre à Sara sans se battre, pas plus qu’à lui.

La crosse d’un fusil le frappa dans le dos. Il sentit une côte claquer et il s’effondra sous le coup de la douleur, le souffle coupé. Quand il retrouva la parole, il sentit le bord du manuscrit à travers sa chemise, et les coins en argent qui s’enfonçaient dans sa peau.

« Et où est passé le manuscrit de l’abbaye de Ruac ? demanda-t-il, en grimaçant de douleur.

– J’allais vous poser la même question, répondit Gatinois. Nous l’avons cherché chez Pineau en vain. En quoi consistait-il ?

– Rien d’important, dit Luc. L’histoire complète du thé et sa recette, rédigée par un moine en 1307, c’est tout. La lecture en est fascinante. »

Gatinois perdit alors son sang-froid.

« Marolles ! Pourquoi ne sommes-nous pas au courant de ça ? »

Marolles resta muet, accablé par le regard méprisant de Gatinois.

« Je ne comprends plus rien. Nous avons naturellement écouté toutes les communications entre Pineau et Simard, entre Mallory et Simard. Rien. Nous n’en avons rien su. »

Luc sourit malgré la douleur lancinante.

« Le manuscrit était codé. Hugo l’a déchiffré. Si vous aviez regardé sa boîte de réception, vous l’auriez vu. »

Des sirènes retentirent au loin, et tous les entendirent.

« J’ai appelé les gendarmes, dit Luc. Ils arrivent. Le colonel Toucas de Périgieux arrive. C’est terminé pour vous.

– Je suis désolé, vous vous trompez, dit Gatinois avec une certaine lassitude dans la voix. Marolles va leur parler. Nous appartenons au même corps que les gendarmes, mais un peu plus haut dans la chaîne de commandement. Ils abandonneront l'affaire. »

Pelay, qui était resté tranquille pendant un moment, se remit à gémir bruyamment, comme s'il avait repris connaissance.

« Grands dieux ! dit Gatinois. Je n'arrive pas à réfléchir avec ce bruit ! Marolles, allez l'achever. Peut-être pourrez-vous au moins faire ça convenablement. »

Tandis que Luc se mettait à genoux, il vit Marolles se diriger vers Pelay et lui tirer une balle dans la tête sans une seconde d'hésitation. Quand le bruit de la détonation fut retombé, le petit cercle retrouva son calme – à l'exception des sirènes au loin.

« Vous n'êtes qu'un assassin, dit Luc à Gatinois.

– Pensez ce que vous voulez. Je sais que je suis un patriote. »

Luc se releva et appuya le manuscrit caché contre sa cage thoracique avec son coude pour s'en servir comme d'une attelle.

« Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous, espèce de salaud. Sachez seulement que vous n'allez pas tuer Sara, et que vous n'allez pas me tuer.

– Et pourquoi pas ? demanda Gatinois sur la défensive, troublé par la confiance dont faisait preuve Luc.

– Parce que si quelque chose m'arrive, la presse recevra une lettre. Peut-être n'y aura-t-il rien dedans sur vous, mais tout le reste s'y trouve. Ruac. Le thé. Les assassinats. Et une copie du manuscrit de Ruac avec sa traduction. »

Les sirènes se rapprochaient, stridentes.

« Marolles, ordonna Gatinois, allez traiter avec les gendarmes. Interceptez-les. Retenez-les à distance du village. Allez-y et ne faites pas de bêtises. »

Gatinois s'approcha lentement de Luc, suffisamment près pour qu'ils puissent se battre. Il le regarda fixement pendant une bonne quinzaine de secondes sans dire un mot.

« Vous savez, professeur, j'ai lu votre dossier. Vous êtes un homme honnête, et je sais toujours distinguer quand un homme honnête ment. Je crois que vous me dites la vérité.

– Évidemment », répliqua Luc.

Gatinois secoua la tête et leva les yeux au ciel.

« Dans ce cas, je propose que nous trouvions une solution. Une solution qui me convienne, qui vous convienne, mais, surtout, qui

convienne à la France. Êtes-vous prêt à conclure un accord, professeur ? »

Luc plongea son regard dans les yeux froids de l'homme.

Le téléphone de Gatinois sonna. Il le sortit de sa poche.

« Oui, dit-il. Oui, j'en prends la responsabilité, allez-y. »

Il remit le téléphone dans sa poche et s'adressa de nouveau à Luc.

« Attendez un instant, professeur. »

Il y eut d'abord un éclair.

Il était tellement brillant qu'on se serait cru en plein jour, comme si le soleil s'était levé avant l'heure, flamboyant et incandescent.

Puis vint le bruit. Et la sensation de grondement.

L'onde de choc se répercuta à travers le sol, secoua le gravier et, l'espace d'une seconde, fit osciller tout le monde.

« Cela a toujours fait partie des éventualités, se contenta de dire Gatinois. Le moment était venu d'y mettre fin. Notre travail se poursuit, mais Ruac a disparu. »

Dans la brume matinale, le cratère où se trouvait précédemment le village de Ruac rappelait à Luc les images de Lockerbie après le crash de la Pan Am.

Il n'y avait plus de rue principale. Il n'y avait plus de maisons, de café, rien qu'un immense gouffre plein de murs en ruine et de voitures qui laissaient échapper une fumée noire. Les pompiers braquaient leurs lances sur les endroits en flammes tout le long de la tranchée, mais, compte tenu des risques d'instabilité, ils n'étaient pas autorisés à s'approcher suffisamment pour être vraiment efficaces. Les feux finiraient par s'éteindre d'eux-mêmes.

Une bonne partie des services d'urgence de la Dordogne se trouvaient sur le site. Les points d'accès au village étaient encombrés de véhicules de gendarmerie, de voitures de police, d'ambulances, de fourgonnettes de télévision et d'équipement de pompiers. En temps normal, Bonnet aurait été là, arpentant les lieux dans ses lourdes bottes et son uniforme serré, en train de donner des ordres à ses hommes. Ils devaient maintenant se débrouiller sans lui.

Le colonel Toucas était chargé de l'opération, mais il était énervé par les hélicoptères qui tournaient dans le ciel, rendant difficile l'usage de son téléphone mobile.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait dit à Luc qu'à son avis des explosifs datant de la Seconde Guerre mondiale, accumulés dans une cave par Bonnet et ses complices, avaient dû exploser accidentellement et provoquer une réaction en chaîne avec d'autres réserves d'explosifs cachées dans d'autres caves.

Il ajouta à voix basse qu'il tenait de source sûre que Bonnet était un trafiquant d'objets anciens volés, et que certaines agences

gouvernementales clandestines le surveillaient. On parlait de centaines de millions d'euros en or et en butin nazi qui seraient enfouis sous les ruines.

Luc le regarda d'un air absent en se demandant s'il croyait vraiment à l'histoire que Gatinois lui avait racontée.

Toucas ne pouvait pas imaginer qu'il y aurait le moindre survivant ; l'état de mutilation et de calcination des corps attendant d'être relevés semblait le confirmer. Mais cela prendrait des jours avant qu'ils puissent raisonnablement passer d'une mission de secours à une mission de récupération.

Toucas résuma la catastrophe à sa façon.

« Cela va m'occuper toute l'année prochaine, et peut-être la suivante, dit-il à Luc. Vous et moi allons passer beaucoup de temps ensemble. Bien sûr, vous avez reconnu avoir tué deux hommes hier soir, mais je ne m'inquiéterais pas si j'étais vous. Vous vous en sortirez sans problème. Ces hommes voulaient protéger Ruac du monde extérieur, protéger leurs affaires. Ils n'hésitaient pas à tuer. Ils avaient l'intention de faire disparaître votre grotte. Vous ne faisiez que vous protéger, protéger un trésor national. »

L'abbé Menaud arriva au milieu de la matinée pour mettre l'abbaye à la disposition des autorités, mais Toucas n'avait pas beaucoup de temps à lui consacrer.

Le religieux aperçut Luc près du centre de commandement mobile et passa quelques minutes à se lamenter. Compte tenu de toutes ces vies perdues, il pouvait paraître négligeable que le manuscrit de Barthomieu soit probablement réduit en cendres quelque part, enfoui au fond du cratère, mais le pauvre homme affichait pourtant un certain regret.

Luc l'attira à l'écart et défit quelques boutons de sa chemise.

« Vous l'avez ! cria l'abbé.

– Et vous le récupérez bientôt, lui assura Luc. Dès que je le saurai en sécurité. »

Luc emprunta un téléphone mobile à un conducteur d'ambulance. Il ne pourrait probablement jamais téléphoner de son propre téléphone sans se demander si l'Unité 70 n'était pas à l'écoute. Il s'excusa auprès d'Isaak pour avoir causé la perte de sa voiture. Puis il le pria de ranger les enveloppes cachetées dans un endroit sûr. Il déciderait ce qu'il devait en faire ultérieurement.

Luc emprunta une autre voiture à un archéologue ami du musée des Eyzies. Il se rendit à Bergerac pour chercher Sara à l'hôpital où elle avait

passé le reste de la nuit.

Elle l'attendait aux urgences, vêtue des vêtements de rechange d'une infirmière qui avait eu pitié d'elle. Elle paraissait toute pâle et faible, mais quand ils s'embrassèrent, il fut surpris par la vigueur de ses jeunes bras autour de son cou.

Ils se rendirent à la grotte.

Des experts artificiers de l'armée avaient travaillé toute la journée pour dégager les explosifs des trous forés au sommet de la falaise, et la zone fut déclarée hors de danger.

Maurice Barbier était arrivé dans un hélicoptère du ministère de la Culture pour retrouver Luc sur l'ancien site du campement de l'abbaye. Il lui transmit les nouvelles clés et les codes d'accès. Il marmonna quelque chose au sujet du peu de disponibilité de Marc Abenheim, mais il assura Luc que, en attendant l'enquête, il réintégrerait ses fonctions de directeur de la grotte de Ruac.

Il écouta d'un air paternel l'histoire que Luc et Sara voulurent bien lui raconter, une version officielle concoctée hâtivement avec Gatinois en pleine nuit. Quand Barbier en eut entendu assez pour informer la ministre, il baisa la main de Sara et s'envola dans le ciel gris acier.

À l'entrée de la grotte, Luc ouvrit les portes et alluma toutes les lumières.

« Pas de combinaisons protectrices, lui dit-il. Circonstances exceptionnelles. »

Ils parcoururent lentement les salles, main dans la main, comme des ados à leur premier rendez-vous.

« Comment le savais-tu ? demanda-t-il enfin.

– Que tu ne serais pas affecté ? »

Il acquiesça.

« Tes comprimés pour les staphylocoques. La rifampicine. Ça stimule un enzyme du foie appelé CYP3A4. Tu sais ce que fait cet enzyme ? »

Il la regarda, incrédule.

« Il assimile les alcaloïdes d'ergot. Il les désactive. Si tu t'étais conduit comme un bon garçon, et que tu avais bien pris tes comprimés comme tu le disais, je savais que tu ne serais pas affecté par les ergots du thé. Pas plus que par les autres composants chimiques peut-être.

– Je suis toujours un bon garçon. Disons en règle générale. Mais parlons de toi. Tu es drôlement futée, non ?

– Je connais mes plantes. »

Puis il redevint sérieux.

« Alors quel effet ça fait ? »

Elle retint son souffle pendant qu'elle réfléchissait puis expira profondément.

« Écoute, je sais ce qui m'est arrivé, et ce qui ne m'est pas arrivé. Les médecins m'ont dit qu'il n'y avait pas eu viol. Tant mieux. Et heureusement, je ne me souviens pas du tout de cet épisode. Ce dont je me souviens était merveilleux. J'étais légère, je flottais. J'avais l'impression d'être portée par le vent. C'était extraordinairement agréable. Surpris ?

– Pas du tout. C'était ce que j'imaginai. En reprendrais-tu ? »

Elle rit.

« Sans hésiter, dit-elle, puis elle lui serra la main plus fort. Non, probablement pas. Je préfère un bon vieux trip naturel à l'ancienne. »

Il sourit.

« Luc, je suis tellement navrée pour tous ces gens, Pierre, Jeremy et les autres. Prentice aurait adoré travailler sur la chimie et tout ce qui concerne les gènes de survie.

– C'est terrible que ce soit à Gatinois de faire avancer la science, dit Luc. Je ne lui fais aucune confiance. »

Elle soupira profondément.

« Avons-nous fait ce qu'il fallait nous aussi ? demanda-t-elle. Fallait-il vendre notre silence ?

– Nous sommes vivants. La grotte est toujours là. Nous pourrions l'étudier en paix pendant le restant de nos jours. Ils nous auraient tués, Sara, en mettant tout sur le dos de Bonnet.

– Mais nous ne pourrions pas tout étudier, dit-elle. Nous devons jouer les idiots en ce qui concerne les plantes, ne pas mentionner le manuscrit, être complices d'un mensonge. Tous ces assassinats à Cambridge et à Ruac vont rester impunis.

– Écoute, moi non plus, je n'ai pas la conscience en paix, mais *nous sommes vivants !* répéta-t-il en lui serrant le bras. Et je regrette de devoir donner raison à Gatinois, mais il serait vraiment terrible que la recette du thé soit rendue publique. Il fallait faire un choix. Nous avons fait ce que nous devions faire. Nous avons fait ce qu'il fallait. »

Elle soupira et acquiesça.

Alors il lui prit la main et la tira.

« Viens, tu sais très bien où j'ai envie d'aller. »

Dans la dixième salle, ils se placèrent devant l'homme-oiseau géant et s'enlacèrent. Pour la première fois, Luc imagina que le bec de

l'homme-oiseau était ouvert dans un rire triomphant, une manifestation de joie extrêmement humaine.

« J'ai l'impression que c'est notre endroit à nous, dit Luc. Je veux venir ici et y revenir sans cesse pour travailler et apprendre. Il n'y a pas d'endroit plus extraordinaire au monde. »

Elle l'embrassa.

« Je trouve aussi.

– Je me conduirai bien envers toi cette fois », promit-il.

Elle se força à le regarder dans les yeux.

« Chat échaudé craint l'eau froide. Tu en es sûr ?

– Oui, j'en suis sûr. Je me conduirai bien envers toi pendant très longtemps. Aussi longtemps que je vivrai. »

À voir son sourire ironique, il n'était pas certain qu'elle l'ait cru.

ÉPILOGUE

ROCHELLE, PENNSYLVANIE

Nicolas Durand essuyait tandis que sa femme lavait la vaisselle.

Il l'avait toujours aidée à faire la vaisselle depuis qu'ils étaient mariés. Créatures d'habitudes, ils la faisaient toujours à la main. Il ne se rappelait pas avoir jamais utilisé le lave-vaisselle que leur fille avait acheté et fait installer pour eux. Mari et femme avaient les cheveux blancs, ils étaient courbés par l'âge, et accomplissaient leurs tâches lentement et avec soin.

« Fatigué ? demanda sa femme.

– Pas du tout. Je me sens très bien », répondit-il.

Il faisait nuit. Ils avaient dîné tard après une sieste dans l'après-midi, comme ils le faisaient chaque fois qu'ils recevaient du monde dans leur grange.

Rochelle était une ville minuscule au centre de la Pennsylvanie, une bourgade agricole blottie au creux des collines. Elle avait été fondée en 1698 par des huguenots, des protestants français en délicatesse avec l'Église catholique. Elle était à l'écart des sentiers battus, exactement comme ses fondateurs l'avaient voulue. Elle n'avait jamais compté plus de quelques centaines d'habitants, que ce soit à l'époque de sa création ou aujourd'hui.

Pierre Durand, le père fondateur de la ville, avait quitté son propre village en France pour le repaire huguenot de La Rochelle sur la baie de Biscaye dans les années 1680. Il aurait préféré rester dans son village du Périgord, mais une terrible querelle était intervenue avec la principale

famille du village autour de questions d'argent, et il y avait eu de la violence dans l'air. Bien qu'il n'ait jamais été religieux, il avait jeté son dévolu sur une huguenote à La Rochelle et elle avait fini par lui tourner la tête et le rallier à ses croyances. Ils avaient embarqué pour l'Amérique du Nord en 1697.

Le couple acheva de ranger les assiettes et de remettre les couverts dans le tiroir. Ils se rassirent à la table de la cuisine et écoutèrent le tic-tac de la pendule pendant un moment. Il y avait un exemplaire d'*USA Today* à moitié replié sur le comptoir. Nicolas le prit et mit ses lunettes de lecture.

« Je n'arrive toujours pas à m'y faire », dit-il à sa femme.

La première page du journal était presque entièrement consacrée à l'explosion qui avait détruit un endroit en France nommé Ruac.

« Es-tu certain que ton père venait de là ? demanda-t-elle.

– Je crois, dit le vieil homme. Il refusait toujours d'en parler. Il avait eu un différend sanglant avec un homme de Ruac nommé Bonnet. Apparemment Bonnet avait tiré le maximum de lui. Je n'en ai jamais su davantage.

– Tu crois que c'étaient des gens comme nous ? » demanda-t-elle.

L'homme haussa ses frêles épaules.

« D'après le journal, il n'y a plus personne à qui demander. »

Par la fenêtre de la cuisine, ils virent des phares au loin s'engager dans leur chemin long d'un kilomètre et demi. Une voiture, puis deux, puis un flot ininterrompu.

« Ils arrivent, dit-il, en reculant sa chaise.

– Comment est le thé ce soir ? demanda-t-elle.

– Bon et fort, dit-il. C'est un bon cru. Allons, montons jusqu'à la grange. »

REMERCIEMENTS

Merci avant tout à Simon Lipskar qui, bien plus qu'un agent, est pour moi un véritable partenaire dans le processus de l'écriture. Ce livre est sans aucun doute bien meilleur grâce à notre collaboration. Merci également à Angharad Kowal pour son excellent travail de représentation au Royaume-Uni. Comme à l'accoutumée, ma première lectrice, Gunilla Lacoche, m'a soutenu par ses encouragements. La fascinante Polly North aux multiples talents m'a offert mon tout premier livre sur Héloïse et Abélard, ce couple médiéval maudit, et m'a incité à les inclure dans cette histoire. Miranda Donenberg a eu la gentillesse de me permettre de lire son excellente thèse consacrée aux peintures pariétales, ce qui m'a donné l'élan nécessaire pour me plonger dans l'énorme documentation sur le sujet. Laura Vogel, étonnante psychiatre passionnée de littérature, m'a permis d'enrichir la personnalité de mes personnages, ce dont je lui suis très reconnaissant. Mes remarquables éditrices chez Random House, Kate Elton et Georgina Hawtrey-Woore, ne se contentent pas de publier mes livres, elles m'aident à bâtir ma carrière, ce qui n'est pas négligeable. Je lève mon verre à mon aréopage de mentors en archéologie, certains disparus. Je n'en ai oublié aucun, en particulier l'incomparable John Wymer, mon regretté beau-père. Et enfin, merci à Tessa sur laquelle j'ai toujours pu compter.